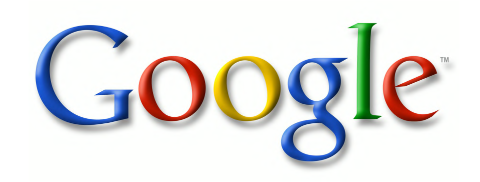






VE RI
TAS





36 -

Henry W. Foote -
Paris - Aug. 1, 1867 -

)! - Haynes -)

ŒUVRES CHOISIES

DE

MASSILLON

Paris. — Imp. P.-A. BOURDIER et Cie, rue des Poitevins, 6.

ŒUVRES CHOISIES

DE

MASSILLON

PETIT CARÊME

SUIVI DE SERMONS DIVERS

NOUVELLE ÉDITION

PRÉCÉDÉE

D'OBSERVATIONS LITTÉRAIRES

PAR LA HARPE

ET DE L'ÉLOGE DE MASSILLON

PAR D'ALEMBERT

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES ET PALAIS-ROYAL, 215

1866

DES

SERMONS DE MASSILLON

C'est dans les sermons que Massillon est au-dessus de tout ce qui l'a précédé et de tout ce qui l'a suivi, par le nombre, la variété et l'excellence de ses productions. Un charme d'élocution continuel, une harmonie enchanteresse, un choix de mots qui vont tous au cœur ou qui parlent à l'imagination; un assemblage de force et de douceur, de dignité et de grâce, de sévérité et d'onction; une intarissable fécondité de moyens, se fortifiant tous les uns par les autres; une surprenante richesse de développements; un art de pénétrer dans les plus secrets replis du cœur humain, de manière à l'étonner et à le confondre, d'en détailler les faiblesses les plus communes de manière à en rajeunir la peinture, de l'effrayer et de le consoler tour à tour, de tonner dans les consciences et de les rassurer, de tempérer ce que l'Évangile a d'austère par tout ce que la pratique des vertus a de plus attrayant; l'usage le plus heureux de l'Écriture et des Pères; un pathétique entraînant, et par-dessus tout un caractère de facilité qui fait que tout semble valoir davantage, parce que tout semble avoir peu coûté : c'est à ces traits réunis que tous les juges éclairés ont reconnu dans Massillon un homme du très-petit nombre de ceux que la nature fit éloquents; c'est à ces titres que ceux même qui ne croyaient pas à sa doctrine ont cru du moins à son talent et qu'il a été appelé le Racine de la chaire et le Cicéron de la

France. Lorsque, étant encore à l'Oratoire, il eut prêché son premier *Avent* à Versailles devant Louis XIV, qui le nomma depuis à l'évêché de Clermont[1], ce monarque, dont on a si souvent cité les paroles, parce qu'elles étaient si souvent pleines de sens, lui dit : « *Mon père, j'ai entendu de grands orateurs dans ma chapelle; j'en ai été fort content. Pour vous, toutes les fois que je vous ai entendu, j'ai été très-mécontent de moi-même.* » On ne peut ni mieux louer un prédicateur ni profiter mieux d'un sermon.

Cet *Avent* et son *Carême*, qui forment cinq volumes, sont une suite presque continue de chefs-d'œuvre. C'est dans son *Avent* que se trouve le sermon sur *la Mort du pécheur et la Mort du juste*, deux tableaux également parfaits. Je citerai le premier pour donner un exemple de cette vigueur d'expression qu'on est si souvent tenté de disputer à ceux qui ont porté aussi loin que Massillon le mérite de l'élégance.

« Alors le pécheur mourant, ne trouvant plus dans le souvenir du passé que des regrets qui l'accablent, dans tout ce qui se passe à ses yeux que des images qui l'affligent, dans la pensée de l'avenir que des horreurs qui l'épouvantent; ne sachant plus à qui avoir recours, ni aux créatures qui lui échappent, ni au monde qui s'évanouit, ni aux hommes qui ne sauraient le délivrer de la mort, ni au Dieu juste qu'il regarde comme un ennemi déclaré dont il ne doit plus attendre l'indulgence, il se roule dans ses propres horreurs, il se tourmente, il s'agite pour fuir la mort qui le saisit, ou du moins pour se fuir lui-même. Il sort de ses yeux mourants je ne sais quoi de sombre et de farouche qui exprime les fureurs de son âme; il pousse du fond de sa tristesse des paroles entrecoupées de sanglots qu'on n'entend qu'à demi, et l'on ne sait si c'est le désespoir ou le repentir qui les a formées. Il jette sur un Dieu crucifié des regards affreux, et qui laissent douter si c'est la crainte ou l'espérance, la haine ou l'amour, qu'ils expriment; il entre dans des saisissements où l'on ignore si c'est le corps qui se dissout, où l'âme qui s'approche de son juge; il soupire

1. Massillon ne fut nommé à l'évêché de Clermont qu'après la mort de Louis XIV, sous la régence du duc d'Orléans.

profondément, et l'on ne sait si c'est le souvenir de ses crimes qui lui arrache ces soupirs, ou le désespoir de quitter la vie. Enfin, au milieu de ces tristes efforts, ses yeux se fixent, ses traits changent, son visage se défigure, sa bouche livide s'entr'ouvre d'elle-même, tout son esprit frémit, et par ce dernier effort son âme infortunée s'arrache comme à regret de ce corps de boue, tombe entre les mains de Dieu, et se trouve seule au pied du tribunal redoutable. »

A cette énergique et effrayante peinture opposons un morceau d'un ton tout à fait différent, et voyons s'il sait employer les teintes douces aussi bien que les couleurs fortes. Je le tirerai de son *Petit Carême*, celui de ses ouvrages qui peut-être est plus relu que les autres par les gens du monde, parce qu'il traite des objets moins sévères et que, s'adressant particulièrement à un jeune roi de huit ans et à sa cour, il proportionne sa matière et son style à son auditoire et aux circonstances. Il s'agit ici du plaisir que les grands peuvent trouver dans la bienfaisance, mis en comparaison avec tous les autres avantages de leur état.

« Quel usage plus doux et plus flatteur pourriez-vous faire de votre élévation et de votre opulence? Vous attirer des hommages? Mais l'orgueil lui-même s'en lasse. Commander aux hommes et leur donner des lois? Mais ce sont là les soins de l'autorité; ce n'en est pas le plaisir. Voir autour de vous multiplier à l'infini vos serviteurs et vos esclaves? Mais ce sont des témoins qui vous embarrassent et vous gênent, plutôt qu'une pompe qui vous décore. Habiter des palais somptueux? Mais vous vous édifiez, dit Job, des solitudes où les soucis et les noirs chagrins viennent bientôt habiter avec vous. Y rassembler tous les plaisirs? Ils peuvent remplir ces vastes édifices, mais ils laissent toujours votre cœur vide. Trouver tous les jours dans votre opulence de nouvelles ressources à vos caprices? La variété des ressources tarit bientôt; tout est bientôt épuisé; il faut revenir sur ses pas, et recommencer ce que l'ennui rend insipide, et ce que l'oisiveté a rendu nécessaire. Employez tant qu'il vous plaira vos biens et votre autorité à tous les usages que l'orgueil et les plaisirs peuvent inventer, vous serez rassasiés, mais vous ne serez pas satis-

faits ; ils vous montreront la joie, mais ils ne la laisseront pas dans votre cœur. Employez-les à faire des heureux, à rendre la vie plus douce et plus supportable à des infortunés que l'excès de la misère a peut-être réduits mille fois à souhaiter, comme Job, que le jour de leur naissance eût été lui-même la nuit éternelle de leur tombeau : vous sentirez alors le plaisir d'etre né grand, vous goûterez la véritable douceur de votre état : c'est le seul privilége qui le rend digne d'envie. Toute cette vaine montre qui vous environne est pour les autres : Ce plaisir-là est pour vous seul. Tout le reste a ses amertumes : ce plaisir seul les adoucit toutes. La joie de faire du bien est tout autrement douce et touchante que la joie de le recevoir. Revenez-y encore ; c'est un plaisir qui ne s'use point : plus on le goûte, plus on se rend digne de le goûter. On s'accoutume à sa prospérité propre, et on y devient insensible ; mais on sent toujours la joie d'être l'auteur de la prospérité d'autrui : chaque bienfait porte avec lui dans notre âme ce plaisir doux et secret ; et le long usage, qui endurcit le cœur à tous les plaisirs, le rend ici tous les jours plus sensible. »

Comme toutes ces expressions coulent d'une âme qui s'épanche ! Est-il possible de donner plus de charme à la vérité et à la vertu ?

Ce précieux recueil du *Petit Carême* et *les Directions pour la conscience d'un roi*, de Fénelon, et *la Politique de l'Écriture sainte*, de Bossuet, sont les meilleures instructions que puissent recevoir les souverains, non-seulement en morale, mais j'oserai dire en politique ; car, tout bien considéré, quand les principes généraux de l'une sont aussi ceux de l'autre, ils conduisent par la voie la plus sûre au même résultat, qui est le bonheur du prince fondé sur celui des sujets.

Le *Petit Carême*, prononcé en 1718 devant Louis XV, est composé dans le dessein de traiter de toutes les vertus et de tous les vices, dans leurs rapports avec les hommes chargés de commander aux autres hommes ; et ce beau plan, que Massillon sut adapter si bien aux circonstances, est parfaitement rempli. La dignité du ministère évangélique est heureusement tempérée par cette onction paternelle que permettait l'âge du prince à

qui l'orateur parlait, et qu'on ne retrouve que dans les *Lettres* de Fénelon au duc de Bourgogne. Toutes les vérités importantes sont exposées ici avec un courage qui n'en dissimule rien, et revêtues d'un charme qui ne permet pas de les repousser. En un mot, si la raison elle-même, si cette faculté souveraine, émanée de l'intelligence éternelle, voulait apparaître aux hommes sous les traits les plus capables de la faire aimer, et leur parler le langage le plus persuasif, il faudrait, je crois, qu'elle prît les traits et le langage de l'auteur du *Petit Carême*, ou de celui de *Télémaque*.

Je ne crains pas de citer Massillon dans le développement de l'une de ces vérités qui depuis longtemps sont du nombre des lieux communs; et la plupart des vérités morales aujourd'hui sont-elles autre chose? Tout dépend de la manière de les rendre; et celle-ci d'ailleurs était de nature à être fortement inculquée à un jeune roi, à un roi de France, à un successeur de Louis XIV. On se ressentait encore des maux affreux qu'avait produits sous le dernier règne la vanité des conquêtes. Massillon, prêchant sur l'ambition des grands et des rois, croyait ne pouvoir pas inspirer à Louis XV trop d'horreur pour la guerre; et voici comme il lui peint un roi conquérant.

« Sa gloire, Sire, sera toujours souillée de sang. Quelque insensé chantera peut-être ses victoires; mais les provinces, les villes, les campagnes en pleureront. On lui dressera des monuments superbes pour immortaliser ses conquêtes; mais les cendres encore fumantes de tant de villes autrefois florissantes, mais la désolation de tant de campagnes dépouillées de leur ancienne beauté, mais les ruines de tant de murs sous lesquels des citoyens paisibles ont été ensevelis, seront des monuments lugubres qui immortaliseront sa vanité et sa folie. Il aura passé comme un torrent pour ravager la terre, et non comme un fleuve majestueux pour y porter la joie et l'abondance. Son nom sera inscrit dans les annales de la postérité parmi les conquérants, mais il ne le sera pas parmi les bons rois, et l'on ne rappellera l'histoire de son règne que pour rappeler le souvenir des maux qu'il a faits aux hommes. Ainsi son orgueil, dit l'esprit de Dieu, sera

monté jusqu'au ciel, sa tête aura touché dans les nues, ses succès auront égalé ses désirs, et tout cet amas de gloire ne sera plus à la fin qu'un monceau de boue, qui ne laissera après lui que l'opprobre et l'infection. »

J'ai dit que je considérais surtout le style, sa richesse, son harmonie : cette dernière qualité, si importante et si recommandée par tous les maîtres, revendique à elle seule une grande partie des effets produits par Massillon. Voyez cette phrase :

« Quelque insensé chantera peut-être ses victoires; mais les provinces, les villes, les campagnes, en pleureront. »

Je ne m'arrête pas à cette expression si simple, mais si heureuse, *quelque insensé*, qui rabaisse à la fois ses victoires et ceux qui les chantent; je ne remarque que l'arrangement des mots. Ceux-ci, qui terminent la phrase, *en pleureront*, ont je ne sais quel son sourd et lugubre qui attriste la pensée : qu'il eût mis à la place : *mais elles feront gémir les provinces, les villes, les campagnes*, c'était bien la même idée, mais ce n'était plus la même chose.

Il est d'autres vérités que l'adulation parvient à rendre suspectes et quelquefois même criminelles : ce sont celles-là qu'un homme vertueux ne se lasse point de répéter, surtout dans des temps où l'on est plus porté à les oublier qu'on ne songe à en abuser. Le digne évêque croit de son devoir d'instruire le jeune monarque de la véritable origine et de la véritable essence du pouvoir suprême.

« Sire, c'est le choix de la nation qui mit d'abord le sceptre entre les mains de vos ancêtres : c'est elle qui les éleva sur le bouclier militaire et les proclama souverains. Le royaume devint ensuite l'héritage de leurs successeurs ; mais ils le durent originairement au consentement libre des sujets. Leur naissance seule les mit en possession du trône, mais ce furent des suffrages publics qui attachèrent d'abord ce droit et cette prérogative à leur naissance. En un mot, comme la première source de leur autorité vient de nous, les rois n'en doivent

ire usage que pour nous... Ce n'est donc pas le souverain, c'est la i, Sire, qui doit régner sur les peuples ; vous n'en êtes que le mi- istre et le premier dépositaire. C'est elle qui doit régler l'usage de autorité, et c'est par elle que l'autorité n'est plus un joug pour les ujets, mais une règle qui les conduit, un secours qui les protége, une igilance paternelle qui ne s'assure leur soumission que parce qu'elle 'assure leur tendresse. Les hommes croient être libres quand ils ne sont gouvernés que par les lois (l'orateur aurait pu ajouter : Et ils le sont en effet ; il n'y a point d'autre liberté politique) : leur soumis- sion fait alors tout leur bonheur, parce qu'elle fait toute leur tran- quillité et toute leur confiance. Les passions, les volontés injustes, les désirs excessifs et ambitieux que les princes mêlent à l'usage de l'au- torité, loin de l'étendre, l'affaiblissent; ils deviennent moins puis- sants dès qu'ils veulent l'être plus que les lois ; ils perdent en croyant gagner. Tout ce qui rend l'autorité injuste et odieuse l'énerve et la diminue. »

Toute la politique de Machiavel, bonne tout au plus pour les petits tyrans de son siècle, ne vaut pas ce passage d'un prédi- cateur. La saine morale est la bonne politique des siècles éclairés.

Massillon ne craint pas de combattre une autre erreur capi- tale, trop souvent érigée en système dans les gouvernements absolus, et qui a été la source de longs malheurs et de longues injustices : c'est ce fatal principe des cours que l'autorité ne doit jamais avoir tort.

« Sire, rien n'est plus grand dans les souverains que de vouloir être détrompé et d'avoir la force de convenir soi-même de sa méprise. Assuérus ne crut point déroger à la majesté de l'empire en déclarant, même par un édit public, que sa bonne foi avait été surprise par les artifices d'Aman. C'est un mauvais orgueil de croire qu'on ne peut avoir tort ; c'est une faiblesse de n'oser reculer quand on sent qu'on nous a fait faire une fausse démarche. Les variations qui nous ramènent au vrai affermissent l'autorité, loin de l'affaiblir. Ce n'est pas se dé- mentir que de revenir de sa méprise ; ce n'est pas montrer au peuple l'inconstance du gouvernement; c'est lui en étaler l'équité et la droi- ture. Les peuples savent assez et voient assez souvent que les souve-

rains peuvent se tromper; mais ils voient rarement qu'ils sachent se désabuser et convenir de leurs méprises. Il ne faut pas craindre qu'ils respectent moins la puissance qui avoue son tort et se condamne elle-même : leur respect ne s'affaiblit qu'envers celle ou qui ne le connaît pas ou qui le justifie; et, dans leur esprit, rien ne déshonore l'autorité que la faiblesse qui se laisse surprendre, et la mauvaise gloire qui croirait s'avilir en convenant de son erreur et de sa surprise. »

Vous pouvez vous apercevoir qu'un des caractères de Massillon est de revenir un peu sur la même idée; mais il l'étend, ce me semble, sans l'affaiblir, et c'est un des privilèges de l'art oratoire. Massillon ne retourne pas sa pensée avec une recherche pénible, comme Sénèque; il la développe comme Cicéron, sous toutes les faces, de manière à en multiplier les effets : c'est la lumière d'un diamant dont le mouvement multiplie les rayons. Ce peut être un mérite, et c'en est un dans les grands sujets de spéculation philosophique et politique, dans une histoire, où il faut mener le lecteur sur une longue route en exerçant toujours sa pensée, de jeter la sienne comme un trait rapide; et c'est ce qu'ont fait Tacite et Montesquieu. Mais l'éloquence, ordinairement renfermée dans un seul objet et chargée d'en tirer tout ce qu'il est possible, peut user de tous les moyens de le faire valoir; et d'autant plus qu'elle parle souvent au cœur, qui ne fait pas autant de cas de la concision que l'esprit. Il a même des idées dont l'imagination aime à se nourrir longtemps, toutes communes qu'elles sont, et ce sont celles dont elle ne peut atteindre les bornes, parce qu'elles touchent à l'infini; le temps, par exemple, et les révolutions qu'il amène, la rapidité de la vie et la succession des âges. Un philosophe aura bientôt dit que tout est passager et périssable ici-bas; mais un orateur chrétien, qui a pour but de frapper fortement ses auditeurs de cette pensée et de les transporter au delà de cette vie, peut s'arrêter longtemps sur cet objet; et s'il le traite comme Massillon, s'il attache à chaque circonstance un sentiment ou une image; surtout si, en enchérissant toujours sur lui-même, et

échauffant dans son abondance, il va jusqu'à ce degré d'en-ıousiasme qui enfante le sublime, il ne mérite que de l'admi-ıtion; et je ne crois pas que vous refusiez la vôtre à l'un des ıorceaux où Massillon a le plus signalé son étonnante fécon-ité d'expression. C'est dans le sermon *sur la Mort*, prêché à la our, qu'il s'adresse ainsi à ses auditeurs, en leur reprochant e n'y pas songer assez.

« Sur quoi vous rassurez-vous donc? Sur la force du tempérament? lais qu'est-ce que la santé la mieux établie? une étincelle qu'un ouffle éteint; il ne faut qu'un jour d'infirmité pour détruire le corps e plus robuste du monde. Je n'examine pas après cela si vous ne rous flattez point vous-même là-dessus; si un corps ruiné par les dé-ıordres de vos premiers ans ne vous annonce pas au dedans de vous une réponse de mort; si des infirmités habituelles ne vous ouvrent pas de loin les portes du tombeau; si des indices fâcheux ne vous menacent pas d'un accident soudain. Je veux que vous prolongiez vos jours au delà même de vos espérances : hélas! mes frères, ce qui doit finir doit-il vous paraître long? Regardez derrière vous : où sont vos premières années? Que laissent-elles de réel dans votre souvenir? pas plus qu'un songe de la nuit : vous rêvez que vous avez vécu, voilà tout ce qui vous en reste. Tout cet intervalle qui s'est écoulé depuis votre naissance jusqu'aujourd'hui, ce n'est qu'un trait rapide qu'à peine vous avez vu passer. Quand vous auriez commencé à vivre avec le monde, le passé ne vous en paraîtrait pas plus long ni plus réel. Tous les siècles qui se sont écoulés jusqu'à nous, vous les regarderiez comme des instants fugitifs; tous les peuples qui ont paru et disparu dans l'univers, toutes les révolutions d'empires et de royaumes, tous ces grands événements qui embellissent nos histoires ne seraient pour vous que les différentes scènes d'un spectacle que vous auriez vu finir en un jour. Rappelez seulement les victoires, les prises de places, les traités glorieux, les magnificences, les événements pompeux des premières années de ce règne. Vous y touchez encore, vous en avez été pour la plupart, non-seulement spectateurs, mais vous en avez partagé les périls et la gloire. Ils passeront dans nos annales jusqu'à vos derniers neveux; mais pour vous ce n'est plus qu'un songe, qu'un éclair qui a disparu, et que chaque jour efface même de votre souvenir. Qu'est-ce donc que le peu de chemin qui vous reste à

faire? Croyons-nous que les jours à venir aient plus de réalité que les jours passés? Les années paraissent longues quand elles sont encore loin de nous; arrivées, elles disparaissent, elles nous échappent en un instant, et nous n'aurons pas tourné la tête que nous nous trouverons, comme par un enchantement, au terme fatal qui nous paraît encore si loin et ne devoir jamais arriver. Regardez le monde tel que vous l'avez vu dans vos premières années, et tel que vous le voyez aujourd'hui : une nouvelle cour a succédé à celle que vos premiers ans ont vue; de nouveaux personnages sont montés sur la scène; les grands rôles sont remplis par de nouveaux acteurs : ce sont de nouveaux événements, de nouvelles intrigues, de nouvelles passions, de nouveaux héros, dans la vertu comme dans le vice, qui font le sujet des louanges, des dérisions, des censures publiques; un nouveau monde s'est élevé insensiblement et sans que vous vous en soyez aperçus, sur les débris du premier. Tout passe avec vous et comme vous : une rapidité que rien n'arrête entraîne tout dans les abîmes de l'éternité; vos ancêtres vous en frayèrent le chemin, et nous allons le frayer demain à ceux qui viendront après nous. Les âges se renouvellent, la figure du monde passe sans cesse, les morts et les vivants se remplacent et se succèdent continuellement; tout change, tout s'use, tout s'éteint. Dieu seul demeure toujours le même; le torrent des siècles qui entraîne tous les hommes roule sans cesse devant ses yeux, et il voit avec indignation de faibles mortels, emportés par ce cours rapide, l'insulter en passant, vouloir faire de ce seul instant tout leur bonheur, et tomber au sortir de là entre les mains de sa colère et de sa vengeance. »

Ce n'est là, je le veux bien, qu'une superbe amplification; mais elle est vraiment oratoire, puisqu'elle va au but : on voit, par tout ce qu'elle réveille de réflexions, de souvenirs, de sentiments, que l'orateur est dans le secret des âmes. Ce sont comme autant d'éclairs redoublés qui finissent par un éclat de tonnerre; car j'appelle ainsi cette expression *l'insulter en passant*, l'une des plus belles que l'imagination ait inventées. N'oublions pas avec quelle adresse il entremêle ici les plus belles années de Louis XIV, sans paraître songer à autre chose qu'à la puissance du temps, qui efface si vite tous les souvenirs.

Il y a plus d'art dans cette manière de louer que dans celle de Bossuet, dont les louanges sont toujours directes et sur le ton de l'hyperbole. Mais pourtant on est forcé de convenir à regret que Massillon lui-même n'a pas su se garantir tout à fait de cette complaisance adulatoire, de toutes les convenances locales la plus impérieuse pour tout ce qui approche de la cour. Il parle de l'esprit de discorde et d'ambition qui arme les rois contre les autres.

« Je le dis hardiment (ajoute-t-il) devant un prince qui a mille fois préféré la paix à la victoire. »

Est-ce à Louis XIV que ce témoignage s'adresse? Était-il conforme à la vérité? Je m'en rapporte à ceux qui savent l'histoire; et je dis avec regret à Massillon : *Et vous aussi!*

Voltaire avait beaucoup lu Massillon; et, quand on songe à ce qu'était le christianisme pour Voltaire, on conçoit qu'il fallait que le style de l'orateur eût un attrait bien puissant pour vaincre une aversion si décidée. Cet attrait fut porté au point qu'à l'article *Éloquence*, qu'il a fourni à l'*Encyclopédie*, c'est un morceau de Massillon qu'il choisit, et, ce qui est plus fort, un morceau qui roule sur un des dogmes surnaturels du christianisme, qui effraye le plus la raison, quand elle n'est pas éclairée par la foi. Ce dogme est celui du petit nombre des élus : c'est le sujet de l'un des plus fameux sermons de l'orateur; et je croirais avoir négligé un des titres de sa gloire, si je ne m'arrêtais pas sur ce qui a mérité l'admiration d'un juge tel que Voltaire. Je rapporterai ses propres termes, et c'est lui qui va parler :

« Le lecteur sera bien aise de trouver ici ce qui arriva la première fois que Massillon, depuis évêque de Clermont, prêcha son fameux sermon *du Petit nombre des élus*. Il y eut un moment où un transport de saisissement s'empara de tout l'auditoire; presque tout le monde se leva à moitié par un mouvement involontaire : le mouvement d'acclamation et de surprise fut si fort, qu'il troubla l'orateur, et ce

trouble ne servit qu'à augmenter le pathétique de ce morceau. Le voici :

« Je suppose que c'est ici votre dernière heure et la fin de l'univers ; que les cieux vont s'ouvrir sur nos têtes, Jésus-Christ paraître dans sa gloire au milieu de ce temple ; et que vous n'y êtes assemblés que pour l'attendre, et comme des criminels tremblants, à qui l'on va prononcer, ou une sentence de grâce, ou un arrêt de mort éternelle ; car vous avez beau vous flatter, vous mourrez tels que vous êtes aujourd'hui : tous ces désirs de changement qui vous amusent vous amuseront jusqu'au lit de la mort ; c'est l'expérience de tous les siècles. Tout ce que vous trouverez alors en vous de nouveau sera peut-être un compte un peu plus grand que celui que vous auriez aujourd'hui à rendre ; et sur ce que vous seriez si l'on venait vous juger dans le moment, vous pouvez presque décider de ce qui vous arrivera au sortir de la vie.

« Or, je vous demande, et je vous le demande frappé de terreur, ne séparant pas en ce point mon sort du vôtre, et me mettant dans la même disposition où je vous souhaite que vous entriez ; je vous demande donc, si Jésus-Christ paraissait dans ce temple, au milieu de cette assemblée, la plus auguste de l'univers, pour nous juger, pour faire le terrible discernement des boucs et des brebis, croyez-vous que le plus grand nombre de tout ce que nous sommes ici fût placé à la droite? Croyez-vous que les choses du moins fussent égales? Croyez-vous qu'il s'y trouvât seulement dix justes, que le Seigneur ne put trouver autrefois en cinq villes tout entières? Je vous le demande : vous l'ignorez, et je l'ignore moi-même : vous seul, ô mon Dieu! connaissez ceux qui vous appartiennent. Mais si nous ne connaissons pas ceux qui lui appartiennent, nous savons du moins que les pécheurs ne lui appartiennent pas. Or, qui sont les fidèles ici rassemblés? Les titres, les dignités ne doivent être comptés pour rien ; vous en serez dépouillés devant Jésus-Christ. Qui sont-ils? Beaucoup de pécheurs qui ne veulent pas se convertir ; encore plus qui le voudraient, mais qui diffèrent leur conversion ; plusieurs autres qui ne se convertissent jamais que pour retomber ; enfin, un grand nombre qui croient n'avoir pas besoin de conversion. Voilà le parti des réprouvés. Retranchez ces quatre sortes de pécheurs de cette assemblée, comme ils en seront retranchés au dernier jour... Paraissez maintenant, justes : où êtes-vous? Restes d'Israël, passez à la droite ; froment de Jésus-

t, démêlez-vous de cette paille destinée au feu..... O Dieu ! où ros élus, et que reste-t-il pour votre partage ? »

Cette figure, la plus hardie qu'on ait jamais employée, et en temps la plus à sa place, est un des plus beaux traits d'éloce qu'on puisse lire chez les nations anciennes et modernes ; et ite du discours n'est pas indigne de cet endroit si brillant : de ls chefs-d'œuvre sont très-rares. »

ltaire a rendu à Massillon une autre espèce d'hommage en runtant plusieurs fois ses idées, et les faisant passer dans oésies dont elles ne sont pas les moindres ornements. Masn avait dit, dans son *Pétit Carême*, en traçant les caractères bon prince :

Les pères raconteront à leurs enfants le bonheur qu'ils eurent vre sous un si bon maître ; ceux-ci le rediront à leurs neveux, et chaque famille ce souvenir, conservé d'âge en âge, deviendra ne un monument domestique élevé dans l'enceinte des murs paels, qui perpétuera la mémoire d'un si bon roi dans tous les es. »

Le vieillard expirant
De ce prince à son fils fait l'éloge en pleurant.
Le fils, éternisant des images si chères,
Raconte à ses neveux le bonheur de leurs pères,
Et ce nom, dont la terre aime à s'entretenir,
Est porté par l'amour aux siècles à venir.

illeurs, voulant prouver que la nature a ménagé pour tes les créatures des moyens de jouissance, le poëte a dit :

L'aigle fier et rapide, aux ailes étendues,
Suit l'objet de sa flamme élancé dans les nues.
Dans l'ombre des vallons le taureau bondissant
Cherche en paix sa génisse, et paît en mugissant.
Au retour du *printemps*, la douce Philomèle
Attendrit par ses *chants* sa compagne fidèle :
Et, du sein des buissons, le moucheron léger
Se mêle, en bourdonnant, aux insectes de l'air.
De son être content, qui d'entre eux s'inquiète
S'il est une autre espèce ou plus ou moins parfaite.....

Vous allez reconnaître tous ces détails dans un morceau où

Massillon, comme en cent autres endroits, n'a fait qu'analyser supérieurement des vérités de morale et de sentiment, communes à tous les hommes, de quelque religion qu'ils soient; et ce n'est pas de ses avantages celui qui a le moins contribué à lui valoir partout des lecteurs. Ici son dessein est de développer une des preuves morales de l'immortalité de l'âme, employée par plusieurs philosophes, et fondée sur ce que tout homme, quelque heureux qu'il puisse être ici-bas, a toujours l'idée et le besoin d'un bonheur plus grand, où il ne peut jamais atteindre sur la terre. On sent bien que c'est aux athées et aux matérialistes qu'il s'adresse, et aucun écrivain ne les a plus éloquemment combattus.

« Si tout doit finir avec nous, si l'homme ne doit rien attendre après cette vie, et que ce soit ici notre patrie, notre origine, et la seule félicité que nous pouvons nous promettre, pourquoi n'y sommes-nous pas heureux? Si nous ne naissons que pour les plaisirs des sens, pourquoi ne peuvent-ils nous satisfaire, et laissent-ils toujours un fonds d'ennui et de tristesse dans notre cœur? Si l'homme n'a rien au-dessus de la bête, que ne coule-t-il ses jours comme elle, sans souci, sans inquiétude, sans dégoût, sans tristesse, dans la félicité des sens et de la chair? Si l'homme n'a point d'autre bonheur à espérer qu'un bonheur temporel, pourquoi ne le trouve-t-il nulle part sur la terre? D'où vient que les richesses l'inquiètent; que les honneurs le fatiguent; que les plaisirs le lassent; que les sciences le confondent et irritent sa curiosité, loin de la satisfaire; que la réputation le gêne et l'embarrasse; que tout cela ensemble ne peut remplir l'immensité de son cœur, et lui laisse encore quelque chose à désirer? Tous les autres êtres, contents de leur destination, paraissent heureux à leur manière, dans la situation où l'auteur de la nature les a placés. Les astres, tranquilles dans le firmament, ne quittent pas leur séjour pour aller éclairer une autre terre; la terre, réglée dans ses mouvements, ne s'élance pas en haut pour aller reprendre leur place; les animaux rampent dans les campagnes, sans envier la destinée de l'homme qui habite les villes et les palais somptueux; les oiseaux se réjouissent dans les airs, sans penser s'il y a des créatures plus heureuses qu'eux sur la terre. Tout est heureux, pour ainsi dire, tout est à sa place dans la nature: l'homme seul est inquiet et mécontent:

l'homme seul est en proie à ses désirs, se laisse déchirer par des craintes, trouve son supplice dans ses espérances, devient triste et malheureux au milieu de ses plaisirs; l'homme seul ne rencontre rien ici-bas où son cœur puisse se fixer.

« D'où vient cela? O homme! ne serait-ce point parce que vous êtes ici-bas déplacé; que vous êtes fait pour le ciel; que votre cœur est plus grand que le monde; que la terre n'est pas votre patrie, et que tout ce qui n'est pas Dieu n'est rien pour vous? »

Ce que dit Massillon du vide que toutes les choses humaines laissent dans le cœur de l'homme a été différemment exprimé, et avec des conséquences différentes, par les philosophes et les poëtes de tous les temps, depuis Lucrèce, Sénèque, Juvénal, jusqu'à Pascal, Corneille et Addison. Ce dernier, dans la tragédie de *Caton*, fait raisonner ce stoïcien patriote précisément comme notre orateur; il lui fait dire dans cet admirable monologue que Voltaire a imité plutôt que traduit :

Oui, Platon, tu dis vrai, notre âme est immortelle :
C'est un dieu qui lui parle, un dieu qui vit en elle.
Et d'où viendrait, sans lui, ce grand pressentiment,
Ce dégoût des faux biens, cette horreur du néant?
Vers des siècles sans fin je sens que tu m'entraînes;
Du monde et de mes sens je vais briser les chaînes,
Et m'ouvrir, loin d'un corps dans la fange arrêté,
Les portes de la vie et de l'éternité.

Ce sentiment, que l'on retrouve partout, n'est pas, il est vrai, une démonstration métaphysique; mais c'est ce qu'on appelle, en philosophie, une probabilité morale, qui est bien près de l'évidence.

Nous avons encore de Massillon des *Paraphrases de psaumes*, où il a répandu les richesses d'une diction aussi poétique que l'original, et les sentiments d'une humilité pénitente et résignée dont ces psaumes sont remplis. On y a joint des *Discours synodaux*, instructions particulièrement adressées aux curés de son diocèse, et dont le ton, toujours aussi simple que le sujet le comporte, se ressent toujours de cette élégance naturelle à l'auteur, et qui ne l'abandonne jamais, même dans les détails familiers où les circonstances l'obligeaient d'entrer. La célébrité

de son nom a fait recueillir aussi jusqu'aux mandements qu'il publiait à propos des événements publics qui exigent de l'Église des prières et des actions de grâces. Nous avons eu de nos jours, en ce genre, des morceaux qui étaient de véritables ouvrages, remarquables par un talent qui apparemment n'avait pas eu jusque-là d'autres occasions de se manifester. Ceux de Massillon sont d'un homme qui n'a point de réputation à acquérir, et qui n'a rien à dire que ce qui est de son sujet : ils sont la plupart aussi courts qu'une lettre, et ne contiennent que ce qui est nécessaire. Mais ce qu'il nous a laissé de plus intéressant après ses sermons, ce sont ses *Conférences* : il appelle ainsi des discours adressés aux jeunes ecclésiastiques qu'il dirigeait dans le séminaire de Saint-Magloire, dont il était supérieur. Ces excellents discours sont encore de véritables sermons, qui ne diffèrent guère des autres que parce qu'ils se rapportent tous à un même ordre de la société ; et ce que le *Petit Carême* est pour les grands et les rois, les *Conférences* le sont pour les ministres de l'Église. Massillon n'a nulle part déployé davantage ce sévère amour de la vérité et du devoir qui a tant honoré en lui son ministère. Il paraît sentir que l'honneur du clergé intéresse le sien, et il n'en est que zélateur plus ardent des maximes qu'il est chargé de lui prêcher, et censeur plus inflexible des abus, des désordres, des vices qui les contredisent. Le moindre de ces abus est d'abord l'inutilité à laquelle semblent se vouer ceux qui n'ont embrassé l'état ecclésiastique que pour en recueillir les avantages. Que ceux qui ont oublié qu'à l'exception des hommes attachés au service des autels et à la conduite des âmes, la prière est le devoir de tous, et n'est l'état de personne ; que ceux-là se jugent sur ces paroles de Massillon :

« Dans le monde même, chacun dans son état a des devoirs et des fonctions qui occupent une partie de sa vie : le magistrat, l'homme de guerre, le père de famille, le marchand, l'artisan ; la vie de tous ces différents genres de citoyens est mêlée d'occupations sérieuses ; ils ont tous des heures, des jours, des temps destinés aux fonctions pénibles de leur profession. Le prêtre mondain seul, au milieu du monde,

le plus inutile et le plus désoccupé qui soit sur la terre ; le prêtre l, dont tous les moments doivent être si précieux à l'Église, dont devoirs sont si sérieux et si étendus, dont les soins doivent augnter à mesure que les vices des hommes se multiplient; le prêtre il n'a aucune fonction parmi les hommes, passe ses jours dans un le éternel, dans un cercle d'inutilités frivoles ; et la vie qui aurait être la plus occupée, la plus chargée de devoirs, la plus respectée, vient la vie la plus vide et la plus méprisable. »

Il faut lire le discours qui a pour titre, *de l'Ambition des lercs*. C'est là qu'il tonne contre cet impérieux préjugé qui oudrait attribuer les grands biens et les dignités de l'Église à ne seule classe d'hommes, comme une espèce de patrimoine ui leur appartient :

« Que produit-on aujourd'hui comme un titre qui donne droit aux onneurs et au ministère redoutable du temple? Le nom et la naissance, comme si en Jésus-Christ on distinguait le noble et le roturier, comme si la chair et le sang devaient posséder le royaume de Dieu et l'héritage de Jésus-Christ; comme si le vain éclat d'un nom qui n'a peut-être commencé à être illustre que par les crimes et l'ambition de vos ancêtres, devait vous donner avec leur sang l'humilité, a pudeur, le zèle, l'innocence, la sainteté qu'ils n'eurent jamais euxmêmes; comme si une distinction tout humaine, qui traîne après soi 'orgueil, la mollesse, le luxe, les profusions, des mœurs toujours opposées à l'esprit de votre ministère, devait elle-même vous en rendre dignes. Non, mes frères, l'Église n'a pas besoin de grands noms, mais de grandes vertus[1]. La noblesse que demande la sublimité de vos fonctions est une noblesse d'âme, un cœur héroïque, un courage sacerdotal, que les menaces, les promesses, la faveur et la disgrâce du monde trouvent également inébranlable. La seule roture qui déshonore votre ministère, c'est une vie souillée de mœurs profanes, de penchants mondains, un cœur lâche et rampant, qui sacrifie la règle et le devoir à des faveurs humaines, et qui, ne cherchant qu'à plaire aux hommes, ne mérite plus, non-seulement d'être ministre, mais même serviteur de Jésus-Christ. Depuis que les Césars et les maîtres

1. Voltaire, dans *Rome sauvée*, a encore pris cela mot à mot :

Faut-il des noms à Rome? Il lui faut des vertus.

du monde se sont soumis au joug de la foi, l'Église a assez d'éclat extérieur; elle n'a pas besoin d'en emprunter de ses ministres; la protection des souverains assure sa tranquillité, et lui conserve le respect et l'obéissance des peuples ; voilà à quoi les puissances de la terre lui sont utiles. Mais la noblesse et la grandeur humaine de ses ministres lui sont à charge; il faut qu'elle en soutienne le faste et l'orgueil, et qu'un bien consacré à des usages saints, et destiné à soulager des misères réelles, soit employé à décorer le fantôme du nom et de la naissance. Aussi ses fondateurs et ses plus illustres pasteurs furent d'abord pris d'entre le peuple; les siècles de sa gloire furent les siècles où ses ministres n'étaient que la balayure du monde; elle a commencé à dégénérer depuis que les puissants du siècle se sont assis sur le trône sacerdotal, et que la pompe séculière est entrée avec eux dans le temple. »

Sans doute Massillon ne veut pas dire que la noblesse soit un titre d'exclusion; il s'en explique positivement, et ajoute même que c'est pour l'Église une décoration de plus, quand les talents et les vertus se joignent à la naissance; mais il affirme que toute seule elle n'est pas un titre. Un cardinal de Noailles édifia le clergé de France par sa piété, un Fénelon l'illustra par ses talents; mais Bossuet, Massillon, Fléchier, Mascaron, qui l'ont aussi honoré et servi avec autant d'utilité que d'éclat, étaient des hommes sans naissance. Celle de Fléchier était même si obscure, qu'un de ses confrères se crut en droit de la lui reprocher. On sait la réponse de Fléchier : *Il y a toute apparence que, si votre père avait été ce qu'était le mien, vous ne seriez pas ce que je suis.*

(LA HARPE, *Cours de littérature.*)

ÉLOGE

DE JEAN-BAPTISTE MASSILLON

ÉVÊQUE DE CLERMONT

PAR D'ALEMBERT

---

ean-Baptiste Massillon naquit à Hyères, en Provence, en 33. Il eut pour père un notaire de cette petite ville. L'obscu- de sa naissance, qui ajoute tant à l'éclat de son mérite sonnel, doit être le premier trait de son éloge, et l'on peut e de lui comme de cet illustre Romain qui ne devait rien à aïeux : *Videtur ex se natus*, « Il n'a été fils que de lui- me. » Mais non-seulement son humble origine honore infini- nt sa personne ; elle honore encore plus le gouvernement airé qui, en l'allant chercher au milieu du peuple pour le pla- rà la tête d'un des plus grands diocèses du royaume, a bravé préjugé, assez commun même de nos jours, que la Provi- nce n'a pas destiné aux grandes places le génie qu'elle a fait ître aux derniers rangs. Si les distributeurs des dignités clésiastiques n'avaient pas eu la sagesse, ou le courage, ou le nheur d'oublier quelquefois cet apophthegme de la vanité maine, le clergé de France eût été privé de la gloire dont il t aujourd'hui si flatté, de compter l'éloquent Massillon parmi s évêques.

Ses humanités finies, il entra dans l'Oratoire à l'âge de dix- pt ans, le 10 octobre 1681. Résolu de conserver ses travaux l'Église, il préféra, aux liens indissolubles qu'il aurait pu endre dans quelqu'un de ces ordres religieux si étrangement ultipliés parmi nous, les engagements libres que l'on contracte ns une congrégation à laquelle le grand Bossuet a donné ce re éloge, *que tout le monde y obéit sans que personne y com-*

mande. Massillon conserva jusqu'à la fin de sa vie le plus tendre et le plus précieux souvenir des leçons qu'il avait reçues, et des principes qu'il avait puisés dans cette société vraiment respectable, qui, sans intrigue, sans ambition, aimant et cultivant les lettres par le seul motif d'être utile, s'est fait un nom distingué dans les sciences sacrées et profanes; qui, persécutée quelquefois, et presque toujours peu favorisée[1] de ceux même dont elle aurait pu espérer l'appui, a fait, malgré ce fatal obstacle, tout le bien qu'il lui était permis de faire, et n'a jamais nui à personne, même à ses ennemis; enfin qui a su dans tous les temps (ce qui la rend encore plus chère aux sages) pratiquer la religion sans petitesse, et la prêcher sans fanatisme.

Les supérieurs de Massillon jugèrent bientôt, par ses premiers essais, de l'honneur qu'il devait faire à leur congrégation. Ils le destinèrent à la chaire; mais ce ne fut que par obéissance qu'il consentit à remplir leurs vues: lui seul ne prévoyait pas la célébrité dont on le flattait, et dont sa soumission et sa modestie allaient être récompensées. Il est des talents pleins de confiance qui reconnaissent, comme par instinct, l'objet que la nature leur destine, et qui s'en emparent avec vigueur; il en est d'humbles et de timides, qui ont besoin d'être avertis de leurs forces, et qui, par cette naïve ignorance d'eux-mêmes, n'en sont que plus intéressants, plus dignes qu'on les arrache à leur obscurité modeste, pour les présenter à la renommée, et leur montrer la gloire qui les attend.

Le jeune Massillon fit d'abord tout ce qu'il put pour se dérober à cette gloire. Déjà il avait prononcé par pure obéissance, étant encore en province, les oraisons funèbres de M. de Villeroy, archevêque de Lyon, et de M. de Villars, archevêque de Vienne. Ces deux discours, qui n'étaient, à la vérité, que le coup d'essai d'un jeune homme, mais d'un jeune homme qui annonçait déjà ce qu'il fut depuis, eurent le plus brillant succès. L'humble orateur, effrayé de sa réputation naissante, et crai-

1. Il faut excepter ces derniers temps, où l'autorité ecclésiastique et séculière a rendu plus de justice à cette congrégation. (*Note de d'Alembert.*)

gnant, comme il le disait, *le démon de l'orgueil*, résolut de lui échapper pour toujours, en se vouant à la retraite la plus profonde et même la plus austère. Il alla s'ensevelir dans l'abbaye de Septfonts, où l'on suit la même règle qu'à la Trappe, et il y prit l'habit. Pendant son noviciat, le cardinal de Noailles adressa à l'abbé de Septfonts, dont il respectait la vertu, un mandement qu'il venait de publier. L'abbé, plus religieux qu'éloquent, mais conservant encore, au moins pour sa communauté, quelque reste d'amour-propre, voulut faire au prélat une réponse digne du mandement qu'il avait reçu. Il en chargea le novice ex-oratorien, et Massillon le servit avec autant de succès que de promptitude. Le cardinal, étonné de recevoir de cette Thébaïde un ouvrage si bien écrit, ne craignit point de blesser la vanité du pieux abbé de Septfonts, en lui demandant qui en était l'auteur. L'abbé nomma Massillon, et le prélat lui répondit qu'il ne fallait pas qu'un si grand talent, suivant l'expression de l'Écriture, demeurât *caché sous le boisseau*. Il exigea qu'on fît quitter l'habit au jeune novice, lui fit reprendre celui de l'Oratoire, et le plaça dans le séminaire de Saint-Magloire à Paris[1], en l'exhortant à cultiver l'éloquence de la chaire, et en se chargeant, disait-il, *de sa fortune*, que les vœux du jeune orateur bornaient à celle des apôtres, c'est-à-dire au nécessaire le plus étroit, et à la simplicité la plus exemplaire.

Ses premiers sermons produisirent l'effet que ses supérieurs et le cardinal de Noailles avaient prévu. A peine commença-t-il à se montrer dans les églises de Paris, qu'il effaça presque tous ceux qui brillaient alors dans cette carrière. Il avait déclaré *qu'il ne prêcherait pas comme eux;* non par un sentiment présomptueux de sa supériorité, mais par l'idée, aussi juste que réfléchie, qu'il s'était faite de l'éloquence chrétienne. Il était persuadé que si le ministre de la parole divine se dégrade en énonçant d'une manière triviale des vérités communes, il manque aussi son but en croyant subjuguer, par des raisonnements profonds, des auditeurs qui, pour la plupart, ne sont

1. En 1696.

guère à portée de le suivre; que si tous ceux qui l'écoutent n'ont pas le bonheur d'avoir des lumières, tous ont un cœur où le prédicateur doit aller chercher ses armes; qu'il faut dans la chaire montrer l'homme à lui-même, moins pour le révolter par l'horreur du portrait, que pour l'affliger par la ressemblance; et qu'enfin, s'il est quelquefois utile de l'effrayer et de le troubler, il l'est encore plus de faire couler ces larmes douces, bien plus efficaces que celles du désespoir.

Tel fut le plan que Massillon se proposa, et qu'il remplit en homme qui l'avait conçu, c'est-à-dire en homme supérieur. Il excelle dans la partie de l'orateur qui seule peut tenir lieu de toutes les autres, dans cette éloquence qui va droit à l'âme mais qui l'agite sans la renverser, qui la consterne sans la flétrir, et qui la pénètre sans la déchirer. Il va chercher au fond du cœur ces replis cachés où les passions s'enveloppent, ces sophismes secrets dont elles savent si bien s'aider pour nous aveugler et nous séduire. Pour combattre et détruire ces sophismes, il lui suffit presque de les développer; mais il les développe avec une onction si affectueuse et si tendre, qu'il subjugue moins qu'il n'entraîne, et qu'en nous offrant même la peinture de nos vices, il sait encore nous attacher et nous plaire. Sa diction, toujours facile, élégante et pure, est partout de cette simplicité noble, sans laquelle il n'y a ni bon goût, ni véritable éloquence; simplicité qui, étant réunie dans Massillon à l'harmonie la plus séduisante et la plus douce, en emprunte encore des grâces nouvelles; et, ce qui met le comble au charme que fait éprouver ce style enchanteur, on sent que tant de beautés ont coulé de source, et n'ont rien coûté à celui qui les a produites. Il lui échappe même quelquefois, soit dans les expressions, soit dans les tours, soit dans la mélodie si touchante de son style, des négligences qu'on peut appeler heureuses, parce qu'elles achèvent de faire disparaître non-seulement l'empreinte, mais jusqu'au soupçon du travail. C'est par cet abandon de lui-même que Massillon se faisait autant d'amis que d'auditeurs; il savait que plus un orateur paraît occu

d'enlever l'admiration, moins ceux qui l'écoutent sont disposés à l'accorder, et que cette ambition est l'écueil de tant de prédicateurs, qui, chargés, si on peut s'exprimer ainsi, des intérêts de Dieu même, veulent y mêler les intérêts si futiles de leur vanité. Massillon pensait, au contraire, que c'était un plaisir bien vide *d'avoir affaire*, suivant l'expression de Montaigne, *à des gens qui nous admirent toujours et fassent place*, surtout dans ces moments où il est si doux de s'oublier soi-même pour ne s'occuper que des êtres faibles et malheureux qu'on doit instruire et consoler. Il comparait l'éloquence étudiée des prédicateurs profanes à ces fleurs dont les moissons se trouvent si souvent étouffées, et qui, très-agréables à la vue, sont très-nuisibles à la récolte.

On s'étonnait comment un homme voué par état à la retraite pouvait connaître assez bien le monde pour faire des peintures si vraies des passions, et surtout de l'amour-propre. *C'est en me sondant moi-même*, disait-il avec candeur, *que j'ai appris à tracer ces peintures*. Il le prouva d'une manière aussi énergique qu'ingénue, par l'aveu qu'il fit à un de ses confrères, qui le félicitait sur ses sermons. *Le diable*, répondit-il, *me l'a déjà dit plus éloquemment que vous*.

Massillon tirait un autre avantage de cette éloquence de l'âme, dont il faisait un si heureux usage. Comme il parlait la langue de tous les états en parlant au cœur de l'homme, tous les états couraient à ses sermons; les incrédules mêmes voulaient l'entendre; ils trouvaient souvent l'instruction où ils n'étaient allés chercher que l'amusement, et revenaient quelquefois convertis, lorsqu'ils n'avaient cru sortir qu'en accordant ou en refusant leurs éloges. C'est que Massillon savait descendre pour eux au seul langage qu'ils voulussent écouter, à celui d'une philosophie purement humaine en apparence, mais qui, trouvant ouvertes toutes les portes de leur âme, préparait les voies à l'orateur pour s'approcher d'eux sans effort et sans résistance, et pour s'en rendre vainqueur avant même de les avoir combattus.

Son action était parfaitement assortie au genre d'éloquence qu'il avait embrassé. Au moment où il entrait en chaire, il paraissait vivement pénétré des grandes vérités qu'il allait dire; les yeux baissés, l'air modeste et recueilli, sans mouvements violents et presque sans gestes, mais animant tout par une voix touchante et sensible, il répandait dans son auditoire le sentiment religieux que son extérieur annonçait; il se faisait écouter avec ce silence profond qui loue encore mieux l'éloquence que les applaudissements les plus tumultueux. Sur la réputation seule de sa déclamation, le célèbre Baron voulut assister à un de ses discours; et s'adressant, au sortir du sermon, à un ami qui l'accompagnait : *Voilà*, dit-il, *un orateur, et nous ne sommes que des comédiens.*

Bientôt la cour désira de l'entendre, ou plutôt de le juger. Il parut[1], sans orgueil comme sans crainte, sur ce grand et dangereux théâtre : son début y fut des plus brillants, et l'exorde du premier discours qu'il y prononça est un des chefs-d'œuvre de l'éloquence moderne. Louis XIV était alors au comble de sa puissance et de sa gloire, vainqueur et admiré de toute l'Europe, adoré de ses sujets, enivré d'encens, et rassasié d'hommages. Massillon prit pour texte le passage de l'Écriture qui semblait le moins fait pour un tel prince, *Bienheureux ceux qui pleurent*, et sut tirer de ce texte un éloge du monarque d'autant plus neuf, plus adroit et plus flatteur, qu'il parut dicté par l'Évangile même, et tel qu'un apôtre l'aurait pu faire. « Sire,
« dit-il au roi, si le monde parlait ici à Votre Majesté, il ne
« lui dirait pas : *Bienheureux ceux qui pleurent*. Heureux, vous
« dirait-il, ce prince qui n'a jamais combattu que pour vaincre;
« qui a rempli l'univers de son nom; qui, dans le cours d'un
« règne long et florissant, jouit avec éclat de tout ce que les
« hommes admirent, de la grandeur de ses conquêtes, de
« l'amour de ses peuples, de l'estime de ses ennemis, de la sa-
« gesse de ses lois... Mais, sire, l'Évangile ne parle pas comme

1. Dans l'Avent de 1699.

« le monde. » L'auditoire de Versailles, tout accoutumé qu'il était aux Bossuet et aux Bourdaloue, ne l'était pas à une éloquence tout à la fois si fine et si noble; aussi excita-t-elle dans l'assemblée, malgré la gravité du lieu, un mouvement involontaire d'admiration. Il ne manquait à ce morceau, pour en rendre l'impression plus touchante encore, que d'avoir été prononcé au milieu des malheurs qui suivirent nos triomphes, et lorsque le monarque, qui pendant cinquante années n'avait eu que des succès, ne répandait plus que des larmes. Si jamais Louis XIV a entendu un exorde plus éloquent, c'est peut-être celui d'un religieux missionnaire qui, paraissant pour la première fois devant lui, commença ainsi son discours : « Sire, je ne ferai « point de compliment à Votre Majesté, je n'en ai point trouvé « dans l'Évangile. »

La vérité, même lorsqu'elle parle au nom de Dieu, doit se contenter de frapper à la porte des rois, et ne doit jamais la briser. Massillon, persuadé de cette maxime, n'imita point quelques-uns de ses prédécesseurs, qui, soit pour déployer leur zèle, soit pour le faire remarquer, avaient prêché la morale chrétienne dans le séjour du vice avec une dureté capable de la rendre odieuse, et d'exposer la religion au ressentiment de l'autorité orgueilleuse et offensée. Notre orateur fut toujours ferme, mais toujours respectueux, en annonçant à son souverain les volontés de celui qui juge les rois; il remplit la mesure de son ministère, mais il ne la passa jamais; et le monarque, qui aurait pu sortir de sa chapelle mécontent de la liberté de quelques autres prédicateurs, ne sortit jamais des sermons de Massillon que *mécontent de lui-même*. C'est ce que le prince eut le courage de dire en propres termes à l'orateur; éloge le plus grand qu'il pût lui donner, mais que tant d'autres, avant et depuis Massillon, n'ont pas même désiré d'obtenir, plus jaloux de renvoyer des juges satisfaits que des pécheurs convertis.

Des succès si multipliés et si éclatants eurent leur effet ordinaire; ils firent à Massillon des ennemis implacables, surtout parmi ceux qui se regardaient comme ses rivaux, et qui, vou-

lant que la parole divine ne fût annoncée que par eux, se croyaient apparemment dispensés de prêcher d'exemple contre l'envie. Leur ressource était de fermer la bouche, s'il était possible, à un concurrent si redoutable; mais ils n'y pouvaient réussir qu'en accusant sa doctrine; et, sur ce point délicat, Massillon ne laissait pas même de prétexte à leurs dispositions charitables. Il était, à la vérité, membre d'une congrégation dont les opinions étaient alors fort attaquées; plusieurs de ses confrères avaient été, par ce pieux motif, adroitement écartés de la chaire de Versailles. Mais les sentiments de Massillon, exposés chaque jour à la critique d'une cour attentive et scrupuleuse, n'offraient pas même le nuage le plus léger aux yeux clairvoyants de la haine, et son orthodoxie irréprochable était le désespoir de ses ennemis. Déjà l'Église et la nation le nommaient à l'épiscopat. L'envie, presque toujours aveugle sur ses vrais intérêts, aurait pu, avec une politique plus raffinée, envisager cette dignité comme un honnête moyen d'enfouir les talents de Massillon, en le reléguant à cent lieues de Paris et de la cour : elle ne porta pas si loin sa dangereuse pénétration, et ne vit dans l'épiscopat qu'une récompense brillante dont il lui importait de priver l'orateur qui en était digne. Elle fit, pour y réussir, un dernier effort, et jouit du triste avantage d'obtenir au moins un succès passager; elle calomnia les mœurs de Massillon, et trouva facilement, suivant l'usage, des oreilles prêtes à l'entendre, et des âmes prêtes à la croire. Le souverain même (tant le mensonge est habile à s'insinuer auprès des monarques les plus justes) fut sinon convaincu, au moins ébranlé; et ce même prince, qui avait dit à Massillon qu'*il voulait l'entendre tous les deux ans,* sembla craindre de donner à une autre Église l'orateur qu'il s'était réservé pour lui.

Louis XIV mourut; et le régent, qui honorait les talents de Massillon, et qui méprisait ses ennemis, le nomma à l'évêché de Clermont; il voulut de plus que la cour l'entendît encore une fois, et l'engagea à prêcher un carême devant le roi, alors âgé de neuf ans.

Ces sermons, composés en moins de trois mois, sont connus sous le nom de *Petit Carême*. C'est peut-être, sinon le chef-d'œuvre, au moins le vrai modèle de l'éloquence de la chaire. Les grands sermons du même orateur peuvent avoir plus de mouvement et de véhémence : l'éloquence du *Petit Carême* est plus insinuante et plus sensible ; et le charme qui en résulte augmente encore par l'intérêt du sujet, par le prix inestimable de ces leçons simples et touchantes qui, destinées à pénétrer avec autant de douceur que de force dans le cœur d'un monarque enfant, semblent préparer le bonheur de plusieurs millions d'hommes, en annonçant au jeune prince qui doit régner sur eux tout ce qu'ils ont droit d'en attendre. C'est là que l'orateur met sous les yeux des souverains les écueils et les malheurs du rang suprême : la vérité fuyant les trônes, et se cachant pour les princes mêmes qui la cherchent ; la confiance présomptueuse que peuvent leur inspirer les louanges même les plus justes ; le danger presque égal pour eux de la faiblesse qui n'a point d'avis, et de l'orgueil qui n'écoute que le sien ; le funeste pouvoir de leurs vices pour corrompre, avilir et perdre toute une nation ; la détestable gloire des princes conquérants, si cruellement achetée par tant de sang et tant de larmes ; l'Être suprême enfin, placé entre les rois oppresseurs et les peuples opprimés, pour effrayer les rois et venger les peuples. Tel est l'objet de ce *Petit Carême*, digne d'être appris par tous les enfants destinés à régner, et d'être médité par tous les hommes chargés de gouverner le monde. Quelques censeurs sévères ont néanmoins reproché à ces excellents discours un peu d'uniformité et de monotonie. Ils n'offrent guère, dit-on, qu'une vérité à laquelle l'orateur s'attache et revient toujours, la bienfaisance et la bonté que les grands et les puissants du siècle doivent aux petits et aux faibles, à ces hommes que la nature a créés leurs semblables, que l'humanité leur a donnés pour frères, et que le sort a fait naître malheureux. Mais, sans examiner la justice de ce reproche, cette vérité est si consolante pour tant d'hommes qui gémissent et qui souffrent, si précieuse

dans l'institution d'un jeune roi, si nécessaire surtout à faire entendre aux oreilles endurcies des courtisans qui l'environnent, que l'humanité doit bénir l'orateur qui en a plaidé la cause avec tant de persévérance et d'intérêt. Des enfants peuvent-ils se plaindre qu'on parle trop longtemps à leur père du besoin qu'ils ont de lui, et du devoir que la nature lui fait de les aimer?

La même année où furent prononcés ces discours, Massillon entra dans l'Académie française [1]. L'abbé Fleury, qui le reçut en qualité de directeur, lui donna entre autres éloges, celui d'avoir su se mettre à la portée du jeune roi dans les instructions qu'il lui avait destinées. « Il semble, lui dit-il, que vous « avez voulu imiter le prophète, qui, pour ressusciter le fils de « la Sunamite, se rapetissa, pour ainsi dire, en mettant sa « bouche sur la bouche, ses yeux sur les yeux, et ses mains sur « les mains de l'enfant, et qui, après l'avoir ainsi réchauffé, le « rendit à sa mère plein de vie. »

Ce même discours du directeur offre un second trait, aussi édifiant que remarquable. Massillon venait d'être sacré évêque: aucune place à la cour, aucune affaire, aucun motif enfin, ou, si l'on veut, aucun prétexte ne pouvait le retenir loin de son troupeau. L'abbé Fleury, observateur inexorable des canons, ne vit, en recevant son nouveau confrère, que les devoirs rigoureux que l'épiscopat lui imposait; les devoirs de l'académicien disparurent entièrement à ses yeux. Loin d'inviter le récipiendaire à l'assiduité, il ne l'exhorta qu'à une absence éternelle; et, ce qui rendait le conseil plus sévère encore, il le revêtit de la forme obligeante des regrets les plus fortement exprimés: « Nous prévoyons avec douleur, lui dit-il, que nous allons « vous perdre POUR JAMAIS, et que la loi INDISPENSABLE de la « résidence va vous enlever sans retour à nos assemblées; « nous ne pouvons plus espérer de vous voir que dans les mo- « ments où quelque affaire FACHEUSE VOUS ARRACHERA MALGRÉ « vous à votre Église. »

1. Il fut reçu le 23 février 1719, à la place de l'abbé de Louvois.

Ce conseil fut d'autant plus efficace, que celui qui le recevait se l'était déjà donné lui-même. Il partit pour Clermont, et n'en revint plus que pour des causes indispensables, et par conséquent très-rares. Il donna tous ses soins au peuple heureux que la Providence lui avait confié. Il ne crut pas que l'épiscopat, qu'il avait mérité par ses succès dans la chaire, fût pour lui une dispense d'y monter encore, et que, pour avoir été récompensé, il dût cesser d'être utile. Il consacrait avec tendresse à l'instruction des pauvres ces mêmes talents tant de fois accueillis par les grands de la terre, et préférait aux bruyants éloges des courtisans l'attention simple et recueillie d'un auditoire moins brillant et plus docile. Les plus éloquents peut-être de ses sermons sont les conférences [1] qu'il faisait à ses curés. Il leur prêchait les vertus dont ils trouvaient en lui l'exemple, le désintéressement, la simplicité, l'oubli de soi-même, l'ardeur active et prudente d'un zèle éclairé, bien différente de ce fanatisme qui ne prouve que l'aveuglement du zèle, qui en rend même la sincérité très-douteuse. Une sage modération était en effet son caractère dominant. Il se plaisait à rassembler à sa maison de campagne des oratoriens et des jésuites; il les accoutumait à se supporter mutuellement, et presque à s'aimer; il les faisait jouer ensemble aux échecs, et les exhortait à ne se faire jamais de guerre plus sérieuse. L'esprit de conciliation dont sa conduite était la preuve, et sa manière de penser bien connue sur le scandale de toutes les querelles théologiques, fit désirer au gouvernement qu'il essayât de rapprocher le cardinal de Noailles de ceux qui accusaient la doctrine de ce pieux archevêque; mais l'impartialité qu'il montra dans cette négociation produisit son effet naturel, celui de mécontenter les deux partis. En vain il leur représenta que des hommes destinés par

1. L'auteur de l'Éloge confond ici les Conférences avec les Discours synodaux, qui effectivement furent prononcés par Massillon, évêque, dans les synodes ou assemblées annuelles des curés de son diocèse. On sait qu'il fit les Conférences pour le séminaire de Saint-Magloire, dans sa jeunesse, lorsqu'il était encore oratorien; et ce fut ce qui commença sa réputation. (*Note de l'édition de 1810.*)

état à prêcher l'Évangile à leurs frères ne devaient pas commencer par en violer un des principaux préceptes, celui de l'union et de la paix ; que leurs divisions déjà si fâcheuses sur l'*amour de Dieu*, ne les dispensaient pas de l'*amour du prochain;* que ces disputes étaient à la fois, et pour les faibles un sujet de scandale, et pour les incrédules un sujet de triomphe, peu réel, à la vérité, mais toujours affligeant par l'avantage apparent qu'ils en tirent. Ces sages remontrances furent sans effet, et il apprit, par sa propre expérience, qu'il est souvent moins difficile de ramener des mécréants que de concilier ceux qui auraient tant d'intérêt de se réunir pour les confondre.

Vivement pénétré des vraies obligations de son état, Massillon remplit surtout le premier devoir d'un évêque, celui qui le fait chérir et respecter de l'incrédulité même, le devoir ou plutôt le plaisir si doux de l'humanité et de la bienfaisance. Il réduisait à des sommes très-modiques ses droits épiscopaux, qu'il aurait entièrement abolis, s'il n'avait cru devoir respecter le patrimoine de ses successeurs, c'est-à-dire leur laisser de bonnes actions à faire. Il fit porter en deux ans vingt mille livres à l'Hôtel-Dieu de Clermont. Tout son revenu appartint aux pauvres. Son diocèse en conserve le souvenir après plus de trente années, et sa mémoire y est honorée tous les jours de la plus éloquente oraison funèbre, des larmes de cent mille malheureux.

Il avait joui, dès son vivant, de cette oraison funèbre qu'il ne peut plus entendre. Dès qu'il paraissait dans les rues de Clermont, le peuple se prosternait autour de lui en criant : *Vive notre père !* Aussi ce vertueux prélat disait-il souvent que ses confrères ne sentaient pas assez quel degré de considération et d'autorité ils pouvaient tirer de leur état ; que ce n'était ni par le faste, ni par une dévotion minutieuse, qu'ils pouvaient se rendre chers à l'humanité et redoutables à ceux qui l'oppriment, mais par ces vertus dont le cœur du peuple est le juge, et qui, dans un ministre de la vraie religion, retracent à tous les yeux l'Être juste et bienfaisant dont il est l'image.

Parmi les aumônes immenses qu'il a faites, il en est qu'il a

cachées avec le plus grand soin, non-seulement pour ménager la délicatesse des particuliers malheureux qui les recevaient, mais pour épargner quelquefois à des communautés entières le sentiment, même le plus mal fondé, d'inquiétude et de crainte que ces aumônes pouvaient leur causer. Un couvent nombreux de religieuses était sans pain depuis plusieurs jours ; elles étaient résolues de périr plutôt que d'avouer cette affreuse misère, dans la crainte qu'on ne supprimât leur maison, à laquelle elles étaient bien plus attachées qu'à leur vie. L'évêque de Clermont apprit en même temps et leur indigence extrême, et le motif de leur silence. Pressé de leur donner des secours, il craignit de les alarmer en paraissant instruit de leur état ; il envoya secrètement à ces religieuses une somme très-considérable, qui assurait leur subsistance jusqu'à ce qu'il eût trouvé le moyen d'y pourvoir par d'autres ressources ; et ce ne fut qu'après la mort de Massillon qu'elles connurent le bienfaiteur à qui elles étaient si redevables.

Non-seulement il prodiguait sa fortune aux indigents ; il les assistait encore, avec autant de zèle que de succès, de son crédit et de sa plume. Témoin, dans ses visites diocésaines, de la misère sous laquelle gémissaient les habitants de la campagne, et son revenu ne suffisant pas pour donner du pain à tant d'infortunés qui lui en demandaient, il écrivit à la cour en leur faveur; et, par la peinture énergique et touchante qu'il faisait de leurs besoins, il obtenait, ou des secours pour eux, ou des diminutions considérables sur les impôts. On assure que ses lettres sur cet objet intéressant sont des chefs-d'œuvre d'éloquence et de pathétique, supérieurs encore aux plus touchants de ses sermons : et quels mouvements en effet ne devait pas inspirer à cette âme vertueuse et compatissante le spectacle de l'humanité souffrante et opprimée !

Plus il respectait sincèrement la religion, plus il avait de mépris pour les superstitions qui la dégradent, et de zèle pour les détruire. Il abolit, non sans peine, des processions très-anciennes et très-indécentes, que la barbarie des siècles d'ignorance

avait établies dans son diocèse, qui travestissaient le culte divin en une mascarade scandaleuse, et auxquelles les habitants de Clermont couraient en foule, les uns par une dévotion stupide, les autres pour tourner cette farce religieuse en ridicule. Les curés de la ville, craignant la fureur du peuple, d'autant plus attaché à ces pieuses comédies qu'elles sont plus absurdes, n'osaient publier le mandement qui défendait ces processions. Massillon monta en chaire, publia son mandement lui-même, se fit écouter d'un auditoire tumultueux qui aurait insulté tout autre prédicateur, et jouit, par cette victoire, du fruit de sa bienfaisance et de sa vertu.

Il mourut comme était mort Fénelon, et comme tout évêque doit mourir, sans argent et sans dettes. Ce fut le 28 septembre 1742 que l'Église, l'éloquence et l'humanité firent cette perte irréparable.

Un événement assez récent, et bien fait pour toucher les cœurs sensibles, prouve combien la mémoire de Massillon est précieuse, non-seulement aux indigents dont il a essuyé les larmes, mais à tous ceux qui l'ont connu. Il y a quelques années qu'un voyageur qui se trouvait à Clermont désira de voir la maison de campagne où le prélat passait la plus grande partie de l'année. Il s'adressa à un ancien grand vicaire, qui, depuis la mort de l'évêque, n'avait pas eu la force de retourner à cette maison de campagne, où il ne devait plus retrouver celui qui l'habitait. Le grand vicaire consentit néanmoins à satisfaire le désir du voyageur, malgré la douleur profonde qu'il se préparait en allant revoir des lieux si tristement chers à son souvenir. Ils partirent donc ensemble, et le grand vicaire montra tout à l'étranger. « Voilà, lui disait-il les larmes aux yeux, « l'allée où ce digne prélat se promenait avec nous... voilà le « berceau où il se reposait en faisant quelques lectures... voilà « le jardin qu'il cultivait de ses propres mains... » Ils entrèrent ensuite dans la maison; et quand ils furent arrivés à la chambre où Massillon avait rendu les derniers soupirs : « Voilà, « dit le grand-vicaire, l'endroit où nous l'avons perdu; » et il

ınouit en prononçant ces mots. La cendre de Titus et de c-Aurèle eût envié un pareil hommage.

n a aussi souvent comparé Massillon à Bourdaloue, qu'on a ıparé Cicéron à Démosthène, ou Racine à Corneille : ces es de parallèles, féconde matière d'antithèses, prouvent seu-ent qu'on a plus ou moins le talent d'en faire. Nous nous rdirons sans regret ces lieux communs, et nous nous bor-ons à une seule réflexion. Lorsque Bourdaloue parut, la ire était encore barbare, disputant, comme le dit Massillon même, ou de bouffonnerie avec le théâtre, ou de sécheresse c l'école. L'orateur jésuite fit le premier parler à la religion langage digne d'elle ; il fut solide, vrai, et surtout d'une lo-ıe sévère et pressante. Si celui qui entre le premier dans carrière a bien des épines à arracher, il jouit aussi d'un ıd avantage, c'est que les pas qu'il y fait sont plus marqués lès lors plus célébrés que ceux de tous ses successeurs. Le lic, accoutumé à voir régner longtemps Bourdaloue, qui it été le premier objet de son culte, est demeuré longtemps suadé qu'il ne pouvait avoir de rival, surtout lorsque Mas-ın vivait, et que Bourdaloue, du fond de son tombeau, n'en lait plus le cri de la multitude en sa faveur. Enfin, la mort, amène la justice à sa suite, a mis les deux orateurs à leur ce ; et l'envie, qui avait ôté à Massillon la sienne, peut la lui dre maintenant, sans avoir à craindre qu'il en jouisse. Nous s abstiendrons pourtant de lui donner une prééminence que juges graves lui contesteraient : la plus grande gloire de rdaloue est que la supériorité de Massillon soit encore dis-ée ; mais, si elle pouvait être décidée en comptant le nom-des lecteurs, Massillon aurait tout l'avantage. Bourdaloue t guère lu que des prédicateurs ou des âmes pieuses ; son ri-est dans les mains de tous ceux qui lisent ; et il nous sera nis de dire ici, pour mettre le comble à son éloge, que le célèbre écrivain de notre nation et de notre siècle [1] fait

[1] Voltaire vivait encore quand cet Éloge a été lu à l'Académie.

des sermons de ce grand orateur une de ses lectures les plus assidues; que Massillon est pour lui le modèle des prosateurs, comme Racine est celui des poëtes; et qu'il a toujours sur la même table le *Petit Carême* à côté d'*Athalie*.

Si l'on voulait cependant chercher entre ces deux orateurs illustres une espèce de parallèle, on pourrait dire, avec un homme d'esprit, que Bourdaloue étant plus raisonneur et Massillon plus touchant, un sermon excellent à tous égards serait celui dont Bourdaloue aurait fait le premier point, et Massillon le second. Peut-être un discours plus parfait encore serait celui où ils ne paraîtraient pas ainsi l'un après l'autre, mais où leurs talents fondus ensemble se pénétreraient, pour ainsi dire, mutuellement, et où le dialecticien serait en même temps pathétique et sensible.

Nous ne devons pas dissimuler qu'on accuse en général tous les sermons de notre éloquent académicien du même défaut que son *Petit Carême* : c'est de n'offrir souvent dans la même page qu'une même idée, variée, il est vrai, par toutes les richesses que l'expression peut fournir, mais qui, ne sauvant pas l'uniformité du fonds, laissent un peu de lenteur dans la marche. On a fait la même critique de Sénèque, mais avec bien plus de justice. Sénèque, uniquement jaloux d'étonner son lecteur par la profusion d'esprit dont il l'accable, le fatigue d'autant plus, qu'on sent qu'il s'est fatigué lui-même par un étalage si fastueux de ses richesses, et qu'il ne les montre avec tant de luxe qu'après les avoir ramassées avec effort : Massillon, toujours rempli du seul intérêt de son auditeur, semble ne lui présenter en plusieurs manières la vérité dont il veut le convaincre, que par la crainte qu'il a de ne la pas graver assez fortement dans son âme; et non-seulement on lui pardonne ces douces et tendres redites, mais on lui sait gré du motif touchant qui les multiplie; on sent qu'elles partent d'un cœur qui éprouve le plaisir d'aimer ses semblables, et dont la sensibilité vive et profonde a besoin de se répandre.

Il est étonnant que le clergé de France, qui possédait un ora-

si éminent, ne l'ait pas nommé une seule fois pour prêcher
s ses assemblées; il ne le désira jamais, et laissa à des
nts médiocres et ambitieux cette petite gloire dont il
'ait pas besoin. Il fut même choisi rarement pour être
nbre de l'assemblée, et consentait sans peine, disait-il, que
›rélats moins attachés que lui à la résidence eussent recours
›t honnête moyen de s'en dispenser. L'indifférence que les
frères de l'évêque de Clermont paraissaient lui marquer
ait ni projetée de leur part, ni même volontaire. C'était
vrage obscur de quelques hommes en place, qui, par des
ifs dignes d'eux, écartaient sourdement Massillon des yeux
a cour, non comme un sujet intrigant, car ils le connais-
nt trop bien pour lui faire cette injure, mais comme un
at illustre et respecté, dont la supériorité, vue de trop
›, aurait pu jeter un éclat que les hommes puissants et
nés n'aiment en aucun genre. Quelle perte néanmoins pour
tel auditoire, que celle d'un prédicateur tel que Massillon!
l sujet de discours plus intéressant, que d'avoir à parler
princes de l'Église assemblés des augustes devoirs que
dignité leur impose; des yeux de tout un peuple fixés sur
, et des grands exemples qu'il en attend; du droit que la
tété de leur caractère, et surtout celle de leur vie, peut
donner, pour faire entendre la vérité aux rois, et pour
ter au pied du trône le cri si souvent repoussé de l'innocent
u pauvre? Croyait-on que Massillon fût indigne de traiter un
rand sujet, ou craignait-on plutôt qu'il ne le traitât avec
› d'éloquence?

e grand orateur prononça, soit avant que d'être évêque,
depuis qu'il le fut devenu, quelques oraisons funèbres,
t le mérite fut éclipsé par celui de ses sermons. S'il n'avait
dans le caractère cette inflexibilité qui annonce la vérité
: rudesse, il avait cette candeur qui ne permet pas de la
ıiser. A travers les louanges qu'il accorde dans ses discours,
à la bienséance, soit même à la justice, le jugement secret
l porte au fond de son cœur sur celui qu'il est chargé de

célébrer, échappe, sans qu'il y pense, à sa franchise naturelle, et surnage, pour ainsi dire, malgré lui; et l'on sent en lisant qu'il est tel de ses héros dont il aurait fait plus volontiers l'histoire que l'éloge.

Il lui était arrivé une seule fois de manquer de mémoire en prêchant : trompé par le dégoût léger que cet accident lui donna, il pensait qu'il y aurait beaucoup plus d'avantage à lire les sermons qu'à les réciter. Nous osons n'être pas de son avis; la lecture forcerait l'orateur, ou à se priver de ces grands mouvements qui sont l'âme de la chaire, ou à rendre ces mouvements ridicules, en y donnant un air d'apprêt et d'exagération qui détruirait le naturel et la vérité. Massillon semble avoir senti lui-même que le mérite le plus propre à séduire dans un discours oratoire est qu'il paraisse débité sur-le-champ, et sans qu'aucune trace de préparation s'y laisse apercevoir; car, lorsqu'on lui demandait quel était celui de ses sermons qu'il croyait le meilleur, il répondait : *Celui que je sais le mieux.*

Quoique voué à l'éloquence chétienne par goût et par devoir, il s'était quelquefois, par délassement, exercé sur d'autres objets : on assure qu'il a laissé une Vie manuscrite du *Corrége.* Il ne pouvait choisir pour sujet de ses éloges un peintre dont les talents fussent plus analogues aux siens : car il était (qu'on nous pardonne cette expression) le Corrége des orateurs. On peut ajouter que, comme le Corrége s'était formé lui-même en se traçant une nouvelle route après les Raphaël et les Titien, Massillon, qui s'était aussi ouvert dans la chaire une carrière nouvelle, aurait pu dire, en se comparant aux autres orateurs, ce que disait le Corrége en voyant les tableaux des autres artistes : *Et moi aussi je suis peintre.*

L'Académie, qui l'a possédé si peu, n'a pas laissé de sentir vivement sa perte. Elle a du moins eu la consolation de le voir dignement remplacé : M. le duc de Nivernois a été son successeur.

———

PETIT CARÊME[1]

SERMON

[P]OUR LA FÊTE DE LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE.

DES EXEMPLES DES GRANDS

Ecce positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel.
Celui que vous voyez est établi pour la ruine et pour la résurrection de plu[sie]urs en Israël. Luc. II, 34.

SIRE,

Telle est la destinée des rois et des princes de la terre, [d']être établis pour la perte comme pour le salut du reste des [ho]mmes; et quand le ciel les donne au monde, on peut dire [qu]e ce sont des bienfaits et des châtiments publics que sa [m]iséricorde ou sa justice prépare aux peuples.

Oui, Sire, en ce jour heureux où vous fûtes donné à la [F]rance, et où, porté dans le temple saint, le pontife vous [m]arqua sur les autels du signe sacré de la foi, il fut vrai de [di]re de vous : Cet enfant auguste vient de naître pour la [pe]rte comme pour le salut de plusieurs.

Jésus-Christ lui-même, prenant possession aujourd'hui, [da]ns le temple, de sa nouvelle royauté, n'est pas exempt de

1. *Avis de l'Auteur*. Ces sermons ne sont que des entretiens particuliers, faits [po]ur l'instruction du roi (Louis XV) avant sa majorité, et pour les personnes de la [co]ur, qui composaient seules l'auditoire de la chapelle du château des Tuileries [qu]and ces Discours furent prononcés.

cette loi. Il est vrai que ses exemples, ses miracles et sa doctrine, qui vont assurer le salut à tant de brebis d'Israël, ne deviendront une occasion de chute et de scandale pour le reste des Juifs que par l'incrédulité qui les rendra plus inexcusables; et qu'ainsi le même Évangile, qui sera le salut et la rédemption des uns sera la ruine et la condamnation des autres.

Heureux les princes et les grands, si leur sainteté toute seule était, pour les hommes corrompus, une occasion de censure et de scandale; et si leurs exemples, comme ceux de Jésus-Christ, ne devenaient l'écueil et la condamnation du vice qu'en le rendant plus inexcusable, en devenant l'appui et le modèle de la vertu!

Ainsi, mes frères, vous que la Providence a élevés au-dessus des autres hommes, et vous surtout, Sire, vous que la main de Dieu, protectrice de cette monarchie, a comme retiré du milieu des ruines et des débris de la maison royale, pour vous placer sur nos têtes; vous qu'il a rallumé comme une étincelle précieuse dans le sein même des ombres de la mort, où il venait d'éteindre toute votre auguste race, et où vous étiez sur le point de vous éteindre vous-même, oui, Sire, je le répète, voilà les destinées que le ciel vous prépare : vous êtes établi pour la perte comme pour le salut de plusieurs : *positus in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel.*

Les exemples des princes et des grands roulent sur cette alternative inévitable : ils ne sauraient ni se perdre ni se sauver tout seuls. Vérité capitale qui va faire le sujet de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE

SIRE,

Comme le premier penchant des peuples est d'imiter les rois, le premier devoir des rois est de donner de saints

exemples aux peuples. Les hommes ordinaires ne semblent naître que pour eux seuls ; leurs vices ou leurs vertus sont obscurs comme leur destinée : confondus dans la foule, s'ils tombent ou s'ils demeurent fermes, c'est également à l'insu du public ; leur perte ou leur salut se borne à leur personne : ou du moins leur exemple peut bien séduire et détourner quelquefois de la vertu, mais il ne saurait imposer et autoriser le vice.

Les princes et les grands, au contraire, ne semblent nés que pour les autres. Le même rang qui les donne en spectacle les propose pour modèles; leurs mœurs forment bientôt les mœurs publiques; on suppose que ceux qui méritent nos hommages ne sont pas indignes de notre imitation : la foule n'a point d'autres lois que les exemples de ceux qui commandent : leur vie se reproduit, pour ainsi dire, dans le public; et si leurs vices trouvent des censeurs, c'est d'ordinaire parmi ceux mêmes qui les imitent.

Aussi la même grandeur qui favorise les passions les contraint et les gêne ; et, comme dit un ancien, plus l'élévation semble nous donner de licence par l'autorité, plus elle nous en ôte par les bienséances[1].

Mais d'où viennent ces suites inévitables que les exemples des grands ont toujours parmi les peuples? le voici : du côté des peuples, c'est la vanité et l'envie de plaire; du côté des grands, c'est l'étendue et la perpétuité.

Je dis la vanité du côté des peuples. Oui, mes frères, le monde, toujours inexplicable, a de tout temps attaché également de la honte et au vice et à la vertu : il donne du ridicule à l'homme juste ; il perce de mille traits l'homme dissolu : les passions et les œuvres saintes fournissent la même matière à ses dérisions et à ses censures ; et par une bizarrerie que ses caprices seuls peuvent justifier, il a trouvé le secret de rendre en même temps et le vice méprisable et la

1. Ita, in maxima fortuna minima licentia est. SALLUST.

vertu ridicule. Or, les exemples de dissolution dans les grands, en autorisant le vice, en ennoblissent la honte et l'ignominie, lui ôtent ce qu'il a de méprisable aux yeux du public : leurs passions deviennent bientôt dans les autres de nouveaux titres d'honneur, et la vanité seule peut leur former des imitateurs.

Notre nation surtout, ou plus vaine, ou plus frivole, comme on l'en accuse, ou, pour parler plus équitablement et lui faire plus d'honneur, plus attachée à ses maîtres et plus respectueuse envers les grands, se fait une gloire de copier leurs mœurs, comme un devoir d'aimer leur personne : on est flatté d'une ressemblance qui, nous rapprochant de leur conduite, semble nous rapprocher de leur rang. Tout devient honorable d'après les grands modèles; et souvent l'ostentation toute seule nous jette dans des excès auxquels l'inclination se refuse. La ville croirait dégénérer en ne copiant pas les mœurs de la cour : le citoyen obscur, en imitant la licence des grands, croit mettre à ses passions le sceau de la grandeur et de la noblesse ; et le désordre dont le goût lui-même se lasse bientôt, la vanité toute seule le perpétue.

Mais, Sire, d'un autre côté, tout reprend sa place dans un État où les grands, et le prince surtout, adorent le Seigneur. La piété est en honneur dès qu'elle a de grands exemples pour elle : les justes ne craignent plus ce ridicule que le monde jette sur la vertu, et qui est l'écueil de tant d'âmes faibles; on craint Dieu sans craindre les hommes; la vertu n'est plus étrangère à la cour; le désordre lui-même n'y va plus la tête levée : il est réduit à se cacher ou à se couvrir des apparences de la sagesse; la licence ne paraît plus revêtue de l'autorité publique; et si le vice n'y perd rien, le scandale du moins diminue. En un mot, les devoirs de la religion entrent dans l'ordre public; ils deviennent une bienséance que le monde lui-même nous impose : le culte peut encore être méprisé en secret par l'impie, mais il est

ngé du moins par la majesté et la décence publique. Le mple saint peut encore voir au pied de ses autels des pécheurs et des incrédules; mais il n'y voit plus de profanaurs : le zèle de votre auguste bisaïeul avait par des lois vères puni souvent, et toujours flétri de son indignation de sa disgrâce, ce scandale dans son royaume. Il peut se ouver encore des hommes corrompus qui refusent à Dieu ur cœur; mais ils n'oseraient lui refuser leurs hommages. n un mot, il peut être encore aisé de se perdre; mais du oins il n'est pas honteux de se sauver.

Or, quand l'exemple des grands ne servirait qu'à autoriser vertu, qu'à la rendre respectacle sur la terre, qu'à lui er ce ridicule impie et insensé que le monde lui donne, u'à mettre les justes à couvert de la tentation des dérisions des censures, qu'à établir qu'il n'est pas honteux à l'homme e servir le Dieu qui l'a fait naître et qui le conserve, que culte qu'on lui rend est le devoir le plus glorieux et le lus honorable à la créature, et que le titre de serviteur du rès-Haut est mille fois plus grand et plus réel que tous les itres vains et pompeux qui entourent le diadème des souverains; quand l'exemple des grands n'aurait que cet vantage, quel honneur pour la religion, et quelle abondance de bénédictions pour un empire!

Sire, heureux le peuple qui trouve ses modèles dans ses maîtres, qui peut imiter ceux qu'il est obligé de respecter, et qui apprend dans leurs exemples à obéir à leurs lois, et qui n'est pas contraint de détourner ses regards de ceux à qui il doit des hommages!

Mais quand les exemples des grands ne trouveraient pas dans la vanité seule des peuples une imitation toujours sûre, l'intérêt et l'envie de leur plaire leur donneraient autant d'imitateurs de leurs actions, que leur autorité forme de prétendants à leurs grâces.

Le jeune roi Roboam oublie les conseils d'un père le plus sage des rois; une jeunesse inconsidérée est bientôt appelée

aux premières places, et partage ses faveurs en imitant ses désordres.

Les grands veulent être applaudis; et comme l'imitation est de tous les applaudissements le plus flatteur et le moins équivoque, on est sûr de leur plaire dès qu'on s'étudie à leur ressembler: ils sont ravis de trouver dans leurs imitateurs l'apologie de leurs vices, et ils cherchent avec complaisance, dans tout ce qui les environne, de quoi se rassurer contre eux-mêmes.

Ainsi l'ambition, dont les voies sont toujours longues et pénibles, est charmée de se frayer un chemin plus court et plus agréable : le plaisir, d'ordinaire irréconciliable avec la fortune, en devient l'artisan et le ministre : les passions, déjà si favorisées par nos penchants, trouvent encore dans l'espoir de la récompense un nouvel attrait qui les anime; tous les motifs se réunissent contre la vertu; et s'il est si malaisé de se défendre du vice qui plaît, qu'il est difficile de ne pas s'y livrer, lorsque de plus il nous honore!

Tel est, Sire, le malheur des grands que des passions injustes entraînent. Leur exemple corrompt tous ceux que leur autorité leur soumet : ils répandent leurs mœurs en distribuant leurs grâces; tout ce qui dépend d'eux veut vivre comme eux. Sire, n'estimez dans les hommes que l'amour du devoir, et vos bienfaits ne tomberont que sur le mérite: condamnez dans les autres ce que vous ne sauriez vous justifier à vous-même. Les imitateurs des passions des grands insultent à leurs vices en les imitant. Quel malheur, quand le souverain, peu content de se livrer au désordre, semble le consacrer par les grâces dont il l'honore dans ceux qui en sont ou les imitateurs ou les honteux ministres! quel opprobre pour un empire! quelle indécence pour la majesté du gouvernement! quel découragement pour une nation, et pour les sujets habiles et vertueux à qui le vice enlève les grâces destinées à leurs talents et à leurs services! quel décri et quel avilissement pour le prince dans l'opinion des cours

étrangères ! et de là quel déluge de maux dans le peuple ! les places occupées par des hommes corrompus; les passions, toujours punies par le mépris, devenues la voie des honneurs et de la gloire; l'autorité, établie pour maintenir l'ordre et la pudeur des lois, méritée par les excès qui les violent; les mœurs corrompues dans leur source ; les astres qui devaient marquer nos routes, changés en des feux errants qui nous égarent; les bienséances même publiques, dont le vice est toujours jaloux, renvoyées comme des usages surannés à l'antique gravité de nos pères; le désordre débarrassé de la gêne même des ménagements; la modération dans le vice devenue presque aussi ridicule que la vertu.

Mais, Sire, si la justice et la piété dans les grands prennent la place des passions et de la licence, quelle source de bénédiction pour les peuples ! C'est la vertu qui distribue les grâces; c'est elle qui les reçoit : les honneurs vont chercher l'homme sage qui les mérite et qui les fuit, et fuient l'homme vendu à l'iniquité qui court après; les fonctions publiques ne sont confiées qu'à ceux qui se dévouent au bien public; le crédit et l'intrigue ne mènent à rien; le mérite et les services n'ont besoin que d'eux-mêmes; le goût même du souverain ne décide pas de ses largesses; rien ne lui paraît digne de récompense dans ses sujets, que les talents utiles à la patrie; les faveurs annoncent toujours le mérite, ou le suivent de près; il n'y a de mécontents dans l'État que les hommes oiseux et inutiles; la paresse et la médiocrité murmurent toutes seules contre la sagesse et l'équité des choix; les talents se développent par les récompenses qui les attendent; chacun cherche à se rendre utile au public ; et toute l'habileté de l'ambition se réduit à se rendre digne des places auxquelles on aspire. En un mot, les peuples sont soulagés, les faibles soutenus, les vicieux laissés dans la boue, les justes honorés, Dieu béni dans les grands qui tiennent ici-bas sa place; et si l'envie de leur plaire peut former des hypocrites, outre que le masque tombe tôt ou tard, et que

l'hypocrisie se trahit toujours par quelque endroit elle-même, c'est du moins un hommage que le vice rend à la vertu, en s'honorant même de ses apparences.

Voilà du côté des peuples les suites que la vanité et l'envie de plaire attachent toujours aux exemples des grands : de leur côté, c'est l'étendue et la perpétuité qui en font comme le signal ou du désordre ou de la vertu parmi les hommes.

SECONDE PARTIE

Je dis l'étendue, une étendue d'autorité : que de ministres de leurs passions n'enveloppent-ils pas dans leur condamnation et dans leur destinée !

Si un amour outré de la gloire les enivre tout leur souffle la désolation et la guerre ; et alors, Sire, que de peuples sacrifiés à l'idole de leur orgueil ! que de sang répandu qui crie vengeance contre leur tête ! que de calamités publiques dont ils sont les seuls auteurs ! que de voix plaintives s'élèvent au ciel contre des hommes nés pour le malheur des autres hommes ! que de crimes naissent d'un seul crime ! Leurs larmes pourraient-elles jamais laver les campagnes teintes du sang de tant d'innocents ? et leur repentir tout seul peut-il désarmer la colère du ciel, tandis qu'il laisse encore après lui tant de troubles et de malheurs sur la terre ?

Sire, regardez toujours la guerre comme le plus grand fléau dont Dieu puisse affliger un empire : cherchez à désarmer vos ennemis plutôt qu'à les vaincre. Dieu ne vous a confié le glaive que pour la sûreté de vos peuples, et non pour le malheur de vos voisins. L'empire sur lequel le ciel vous a établi est assez vaste ; soyez plus jaloux d'en soulager les misères que d'en étendre les limites ; mettez plutôt votre gloire à réparer les malheurs des guerres passées qu'à en entreprendre de nouvelles ; rendez votre règne immortel

par la félicité de vos peuples plus que par le nombre de vos conquêtes ; ne mesurez pas sur votre puissance la justice de vos entreprises ; et n'oubliez jamais que, dans les guerres les plus justes, les victoires traînent toujours après elles autant de calamités pour un État que les plus sanglantes défaites.

Mais si l'amour du plaisir l'emporte dans les souverains sur la gloire, hélas ! tout sert à leurs passions, tout s'empresse pour en être les ministres, tout en facilite le succès, tout en réveille les désirs, tout prête des armes à la volupté ; des sujets indignes la favorisent ; les adulateurs lui donnent des titres d'honneur ; des auteurs profanes la chantent et l'embellissent ; les arts s'épuisent pour en diversifier les plaisirs ; tous les talents destinés par l'Auteur de la Nature à servir à l'ordre et à la décoration de la société ne servent plus qu'à celle du vice ; tout devient les ministres, et par là les complices de leurs passions injustes. Sire, qu'on est à plaindre dans la grandeur ! les passions, qui s'usent par le temps, s'y perpétuent par les ressources ; les dégoûts, toujours inséparables du désordre, y sont réveillés par la diversité des plaisirs ; le tumulte seul, et l'agitation qui environne le trône, en bannit les réflexions, et ne laisse jamais un instant le souverain avec lui-même. Les Nathan eux-mêmes, les prophètes du Seigneur, se taisent et s'affaiblissent en l'approchant : tout lui met sans cesse sous l'œil sa gloire ; tout lui parle de sa puissance, et personne n'ose lui montrer, même de loin, ses faiblesses.

A l'étendue de l'autorité ajoutez encore une étendue d'éclat ; ce n'est pas à leur nation seule que se borne l'impression et l'effet contagieux de leurs exemples. Les grands sont en spectacle à tout l'univers ; leurs actions passent de bouche en bouche, de province en province, de nation en nation : rien n'est privé dans leur vie ; tout appartient au public : l'étranger, dans les cours les plus éloignées, a les yeux sur eux comme le citoyen : ils vont se faire des imitateurs jusque

dans les lieux où leur puissance leur forme des ennemis; le monde entier se sent de leurs vertus ou de leurs vices; ils sont, si j'ose le dire, citoyens de l'univers; au milieu de tous les peuples se passent des événements qui prennent leur source dans leurs exemples; ils sont chargés devant Dieu de la justice ou des iniquités des nations, et leurs vices ou leurs vertus ont des bornes encore plus étendues que celles de leur empire.

La France surtout, qui depuis longtemps fixe tous les regards de l'Europe, est encore plus en spectacle qu'aucune autre nation; les étrangers y viennent en foule étudier nos mœurs, et les porter ensuite dans les contrées les plus éloignées; nous y voyons même les enfants des souverains s'éloigner des plaisirs et de la magnificence de leur cour, venir ici comme des hommes privés substituer à la langue et aux manières de leur nation la politesse de la nôtre, et, comme le trône a toujours leurs premiers regards, se former sur la sagesse et la modération, ou sur l'orgueil et les excès du prince qui le remplit. Sire, montrez-leur un souverain qu'ils puissent imiter; que vos vertus et la sagesse de votre gouvernement les frappent encore plus que votre puissance; qu'ils soient encore plus surpris de la justice de votre règne que de la magnificence de votre cour : ne leur montrez pas vos richesses, comme ce roi de Juda aux étrangers venus de Babylone; montrez-leur votre amour pour vos sujets, et leur amour pour vous, qui est le véritable trésor des souverains; soyez le modèle des bons rois; et en faisant l'admiration des étrangers, vous ferez le bonheur de vos peuples.

Mais ce n'est pas seulement aux hommes de leur siècle que les princes et les grands sont redevables; leurs exemples ont un caractère de perpétuité qui intéresse tous les siècles à venir.

Les vices ou les vertus des hommes du commun meurent d'ordinaire avec eux; leur mémoire périt avec leur personne : le jour de la manifestation tout seul révélera leurs

actions aux yeux de l'univers ; mais, en attendant, leurs œuvres sont ensevelies, et reposent sous l'obscurité du même tombeau que leurs cendres.

Mais les princes et les grands, Sire, sont de tous les siècles ; leur vie, liée avec les événements publics, passe avec eux d'âge en âge ; leurs passions, ou conservées dans des monuments publics, ou immortalisées dans nos histoires, ou chantées par une poésie lascive, iront encore préparer des piéges à la dernière postérité : le monde est encore plein d'écrits pernicieux qui ont transmis jusqu'à nous les désordres des cours précédentes : les dissolutions des grands ne meurent point ; leurs exemples prêcheront encore le vice ou la vertu à nos plus reculés neveux, et l'histoire de leurs mœurs aura la même durée que celle de leur siècle.

Que d'engagements heureux, Sire, leur état seul ne forme-t-il pas aux grands et aux rois pour la piété et pour la justice ! S'ils y trouvent plus d'attraits pour le vice, que de puissants motifs n'y trouvent-ils pas aussi pour la vertu ! quelle noble retenue ne doit pas accompagner des actions qui seront écrites en caractères ineffaçables dans le livre de la postérité ! quelle gloire mieux placée que de ne point se livrer à des vices et à des passions dont le souvenir souillera l'histoire de tous les temps et les hommes de tous les siècles quelle émulation plus louable que de laisser des exemples qui deviendront les titres les plus précieux de la monarchie, et les monuments publics de la justice et de la vertu ! enfin, quoi de plus grand que d'être né pour le bonheur même des siècles à venir, de compter que nos exemples seuls formeront une succession de vertu et de crainte du Seigneur parmi les hommes, et que, de nos cendres mêmes, il en renaîtra d'âge en âge des princes qui nous seront semblables !

Telle est, Sire, la destinée des bons rois ; et tel fut votre auguste bisaïeul, ce grand roi que nous vous proposerons toujours pour modèle : hélas ! il le sera de tous les rois à ve-

nir. N'oubliez jamais ces derniers moments où cet héroïque vieillard, comme aujourd'hui Siméon, vous tenant entre ses bras, vous baignant de ses larmes paternelles, et offrant au Dieu de ses pères ce reste précieux de sa race royale, quitta la vie avec joie, puisque ses yeux voyaient l'enfant miraculeux que Dieu réservait encore pour être le salut de la nation et la gloire d'Israël.

Sire, ne perdez jamais de vue ce grand spectacle, ce père des rois mourant, et voyant revivre en vous seul l'espérance de toute sa postérité éteinte; recommandant votre enfance à la tendre et respectable dépositaire [1] de votre première éducation, laquelle, en formant vos premières inclinations, et, pour ainsi dire, vos premières paroles, fut sur le point de recueillir vos derniers soupirs; confiant le sacré dépôt de votre personne au pieux prince [2] qui vous inspire des sentiments dignes de votre sang; à l'illustre maréchal [3] qui a reçu comme une vertu héréditaire la science d'élever les rois, et qui, devenu un des premiers sujets de l'État, vous apprendra à devenir le plus grand roi de votre siècle; au prélat fidèle [4] qui, après avoir gouverné sagement l'Église, lui formera en vous son plus zélé protecteur; enfin, à toute la nation, dont vous êtes en même temps et le précieux pupille et le père.

Puissiez-vous, Sire, n'effacer jamais de votre souvenir les maximes de sagesse que ce grand prince vous laissa dans ces derniers moments comme un héritage plus précieux que sa couronne!

Il vous exhorta à soulager vos peuples; soyez-en le père, et vous en serez doublement le maître.

Il vous inspira l'horreur de la guerre, et vous exhorta de ne pas suivre là-dessus son exemple : soyez un prince paci-

1. Madame la duchesse de Ventadour.
2. Le duc du Maine.
3. Le maréchal de Villeroi.
4. L'ancien évêque de Fréjus.

fique ; les conquêtes les plus glorieuses sont celles qui nous gagnent les cœurs.

Il vous avertit de craindre le Seigneur : marchez devant lui dans l'innocence ; vous ne régnerez heureusement qu'autant que vous régnerez saintement.

Sire, que les dernières paroles de ce grand roi, de ce patriarche de votre famille royale, soient, comme celles du patriarche Jacob mourant, les prédictions de ce qui doit arriver un jour à sa race ! et puissent ses dernières instructions devenir la prophétie de votre règne ! Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME.

SUR LES TENTATIONS DES GRANDS

Jesus ductus est in desertum a Spiritu, ut tentaretur a diabolo.

Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert, pour y être tenté par le diable.

MATTH. IV, 1.

SIRE,

Les signes éclatants qui avaient accompagné la naissance et les commencements de la vie de Jésus-Christ ne permettaient pas au démon d'ignorer que le Très-Haut ne le destinât à de grandes choses.

Plus il entrevoit les premières lueurs de sa grandeur future, plus il se hâte de lui dresser des piéges. Sa descendance des rois de Juda, son droit à la couronne de ses ancêtres, les prophéties qui annonçaient que, dans les derniers temps,

Dieu susciterait de la race de David le prince de la paix et le libérateur de son peuple, tout ce qui annonce la grandeur de Jésus-Christ arme la malice du tentateur contre son innocence.

Les grands, Sire, sont les premiers objets de sa fureur : plus exposés que les autres hommes à ses séductions et à ses piéges, il commence de bonne heure à leur en préparer; et comme leur chute lui répond de celle de tous ceux presque qui dépendent d'eux, il rassemble tous ses traits pour les perdre.

« Changez ces pierres en pain[1], » dit-il à Jésus-Christ. Il l'attaque d'abord par le plaisir ; et c'est le premier piége qu'il dresse à leur innocence.

« Puisque vous êtes le Fils de Dieu, ajoute-t-il, il enverra « ses anges pour vous garder[2]. » Il continue par l'adulation, et c'est un trait encore plus dangereux dont il empoisonne leur âme.

Enfin, « je vous donnerai les royaumes du monde, et toute « leur gloire[3]; » il finit par l'ambition; et c'est la dernière et la plus sûre ressource qu'il emploie pour triompher de leur faiblesse.

Ainsi le plaisir commence à leur corrompre le cœur; l'adulation l'affermit dans l'égarement et lui ferme toutes les voies de la vérité; l'ambition consomme l'aveuglement, et achève de creuser le précipice. Exposons ces vérités importantes, après avoir imploré, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE

SIRE,

Le premier écueil de notre innocence, c'est le plaisir. Les autres passions, plus tardives, ne se développent et ne mû-

1. Matth. IV, 3.
2. *Ibid.* 6.
3. *Ibid.* 8.

rissent, pour ainsi dire, qu'avec la raison : celle-ci la prévient, et nous nous trouvons corrompus avant presque d'avoir pu connaître ce que nous sommes : ce penchant infortuné, qui souille tout le cours de la vie des hommes, prend toujours sa source dans les premières mœurs; c'est le premier trait empoisonné qui blesse l'âme ; c'est lui qui efface sa première beauté, et c'est de lui que coulent ensuite tous ses autres vices.

Mais ce premier écueil de la vie humaine devient comme l'écueil privilégié de la vie des grands. Dans les autres hommes, cette passion déplorable n'exerce jamais qu'à demi son empire ; les obstacles la traversent, la crainte des discours publics la retient, l'amour de la fortune la partage.

Dans les princes et dans les grands, ou elle ne trouve point d'obstacles, ou les obstacles eux-mêmes, facilement écartés, l'enflamment et l'irritent. Hélas ! quels obstacles a jamais trouvés là-dessus la volonté de ceux qui tiennent en leurs mains la fortune publique ? Les occasions préviennent presque leurs désirs ; leurs regards, si j'ose parler ainsi, trouvent partout des crimes qui les attendent ; l'indécence du siècle et l'avilissement des cours honorent même d'éloges publics les attraits qui réussissent à les séduire : on rend des hommages indignes à l'effronterie la plus honteuse ; un bonheur si honteux est regardé avec envie, au lieu de l'être avec exécration, et l'adulation publique couvre l'infamie du crime public. Non, Sire, les princes, dès qu'ils se livrent au vice, ne connaissent plus d'autre frein que leur volonté, et leurs passions ne trouvent pas plus de résistance que leurs ordres.

David veut jouir de son crime ; l'élite de son armée est bientôt sacrifiée ; et par là périt le seul témoin incommode à son incontinence. Rien ne coûte et rien ne s'oppose aux passions des grands : ainsi la facilité des passions en devient un nouvel attrait ; devant eux toutes les voies du crime s'aplanissent, et tout ce qui plaît est bientôt possible.

La crainte du public est un autre frein pour la licence du commun des hommes. Quelque corrompues que soient nos mœurs, le vice n'a pas encore perdu parmi nous toute sa honte : il reste encore une sorte de pudeur publique qui nous force à le cacher : et le monde lui-même, qui semble s'en faire honneur, lui attache pourtant encore une espèce de flétrissure et d'opprobre : il favorise les passions et il impose pourtant des bienséances qui les gênent; il fait des leçons publiques du vice et de la volupté, et il exige pourtant le secret et une sorte de ménagement de ceux qui s'y livrent.

Mais les princes et les grands ont secoué ce joug : ils ne font pas assez de cas des hommes pour redouter leurs censures; les hommages publics qu'on leur rend les rassurent sur le mépris secret qu'on a pour eux ; ils ne craignent pas un public qui les craint et qui les respecte ; et, à la honte du siècle, ils se flattent avec raison qu'on a pour leurs passions les mêmes égards que pour leur personne. La distance qu'il y a d'eux au peuple le leur montre dans un point de vue si éloigné, qu'ils le regardent comme s'il n'était pas: ils méprisent des traits partis de si loin, et qui ne sauraient venir jusqu'à eux ; et presque toujours devenus les seuls objets de la censure publique, ils sont les seuls qui l'ignorent.

Ainsi, plus on est grand, Sire, plus on est redevable au public. L'élévation, qui blesse déjà l'orgueil de ceux qui nous sont soumis, les rend des censeurs plus sévères et plus éclairés de nos vices ; il semble qu'ils veulent regagner par la censure ce qu'il perdent par la soumission ; ils se vengent de la servitude par la liberté des discours. Non, Sire, les grands se croient tout permis, et on ne pardonne rien aux grands ; ils vivent comme s'ils n'avaient point de spectateurs, et cependant ils sont tout seuls comme le spectacle éternel du reste de la terre.

Enfin l'ambition et l'amour de la fortune dans les autres hommes partage l'amour du plaisir ; les soins qu'elle exig

t autant de moments dérobés à la volupté ; le désir de venir suspend du moins des passions qui, de tout temps, ont été l'obstacle : on ne saurait allier les mouvements es et mesurés de l'ambition avec le loisir, l'oisiveté, et sque toujours le dérangement et les extravagances du : en un mot, la débauche a toujours été l'écueil inévile de l'élévation; et jusques ici les plaisirs ont arrêté bien espérances de fortune, et l'ont rarement avancée.

lais les princes et les grands, qui n'ont plus rien à désidu côté de la fortune, n'y trouvent rien aussi qui gêne rs plaisirs : la naissance leur a tout donné : ils n'ont plus à jouir, pour ainsi dire, d'eux-mêmes : leurs ancêtres travaillé pour eux; le plaisir devient l'unique soin qui occupe : ils se reposent de leur élévation sur leurs titres; t le reste est pour les passions.

.ussi les enfants des hommes illustres sont d'ordinaire les cesseurs du rang et des honneurs de leurs pères, et ne le t pas de leur gloire et de leurs vertus : l'élévation dont iaissance les met en possession les empêche toute seule s'en rendre dignes : héritiers d'un grand nom, il leur pa- : inutile de s'en faire un à eux-mêmes; ils goûtent les its d'une gloire dont ils n'ont pas goûté l'amertume : le g et les travaux de leurs ancêtres deviennent le titre de r mollesse et de leur oisiveté : la nature a tout fait pour :, elle ne laisse plus rien à faire au mérite ; et souvent oque glorieuse de l'élévation d'une race devient un mont après elle-même, sous un indigne héritier, le signal sa décadence et de son opprobre : les exemples là-dessus t de toutes les nations et de tous les siècles.

alomon avait porté la gloire de son nom jusqu'aux extrés de la terre; l'éclat de la magnificence de son règne it surpassé celle de tous les rois d'Orient : un fils insensé ient le jouet de ses propres sujets, et voit dix tribus se isir un nouveau maître. Les enfants de la gloire et de la gnificence sont rarement les enfants de la sagesse et de la

vertu ; et il est presque plus rare de soutenir la gloire et les honneurs auxquels on succède, que de les acquérir soi-même.

SECONDE PARTIE

Le plaisir est donc le premier écueil des grands, et c'est par là que le tentateur commence à les séduire ; il continue par l'adulation. Le plaisir corrompt le cœur par le vice ; l'adulation achève de le fermer à la vertu. Les attraits qui environnent le trône soufflent de toutes parts la volupté ; l'adulation la justifie. Le désordre laisse toujours au fond de l'âme le ver dévorant ; mais le flatteur traite le remords de faiblesse, enhardit la timidité du crime, et lui ôte la seule ressource qui pouvait le ramener à la pudeur de l'ordre et de la raison.

Sire, quel fléau pour les grands, que ces hommes nés pour applaudir à leurs passions, ou pour dresser des piéges à leur innocence ! quel malheur pour les peuples, quand les princes et les puissants se livrent à ces ennemis de leur gloire, parce qu'ils le sont de la sagesse et de la vérité ! Les fléaux des guerres et des stérilités sont des fléaux passagers, et des temps plus heureux ramènent bientôt la paix et l'abondance ; les peuples en sont affligés ; mais la sagesse du gouvernement leur laisse espérer des ressources. Le fléau de l'adulation ne permet plus d'en attendre ; c'est une calamité pour l'État, qui en promet toujours de nouvelles ; l'oppression des peuples déguisée au souverain ne leur annonce que des charges plus onéreuses ; les gémissements les plus touchants que forme la misère publique passent bientôt pour des murmures ; les remontrances les plus justes et les plus respectueuses, l'adulation les travestit en une témérité punissable ; et l'impossibilité d'obéir n'a plus d'autre nom que la rébellion et la mauvaise volonté qui refuse. Que le Seigneur [1], disait au-

1. Ps. XI, 4.

is un saint roi, confonde ces langues trompeuses et ces
s fausses qui cherchent à nous perdre, parcequ'elles ne
dient qu'à nous plaire !
e, défiez-vous de ceux qui, pour autoriser les profu-
immenses des rois, leur grossissent sans cesse l'opulence
urs peuples. Vous succédez à une monarchie florissante,
vrai, mais que les pertes passées ont accablée : le zèle
s sujets est inépuisable ; mais ne mesurez pas là-dessus
roits que vous avez sur eux : leurs forces ne répondront
ngtemps à leur zèle ; les nécessités de l'État les ont
ées ; laissez-les respirer de leur accablement : vous aug-
erez vos ressources en augmentant leur tendresse.
tez les conseils des sages et des vieillards auxquels votre
ce est confiée, et qui présidèrent aux conseils de votre
ite bisaïeul ; et souvenez-vous de ce jeune roi de Juda
je vous ai déjà cité l'exemple, qui, pour avoir préféré
is d'une jeunesse inconsidérée à la sagesse et à la ma-
de ceux aux conseils desquels Salomon son père était
able de la gloire et de la prospérité de son règne, et
ui conseillaient d'affermir les commencements du sien
soulagement de ses peuples, vit un nouveau royaume
mer des débris de celui de Juda ; et pour avoir voulu
r de ses sujets au delà de ce qu'ils lui devaient, il per-
ur amour et leur fidélité qui lui était due. Les conseils
bles sont rarement des conseils utiles ; et ce qui flatte
uverains fait d'ordinaire le malheur des sujets.
i, Sire, par l'adulation les vices des grands se fortifient,
vertus mêmes se corrompent. Leurs vices se fortifient :
elle ressource peut-il rester à des passions qui ne trou-
autour d'elles que des éloges ? Hélas ! comment pour-
-nous haïr et corriger ceux de nos défauts que l'on loue,
ue ceux même qu'on censure trouvent encore au dedans
ous, non-seulement des penchants, mais des raisons
e qui les défendent ? Nous nous faisons à nous-mêmes
logie de nos vices : l'illusion peut-elle se dissiper, lors-

que tout ce qui nous environne nous les donne pour
vertus ?

Leurs vertus mêmes se corrompent ; c'est l'expérience
tous les siècles, disait Assuérus : les suggestions flatteuses
méchants ont toujours perverti les inclinations louables
meilleurs princes, et les plus anciennes histoires nous
fournissent des exemples : *et ex veteribus probatur histori*
quomodo malis quorumdam suggestionibus regum studia de
ventur [1]. C'était un roi infidèle qui fit cet aveu public à
sujets : les conseils spéciaux et iniques d'un flatteur allaie
souiller toute la gloire de son empire ; la fidélité du
Mardochée arrêta le bras prêt à tomber sur les innocents.
seul sujet fidèle décide souvent de la félicité d'un règne et
la gloire du souverain ; et il ne faut aussi qu'un seul adu
teur pour flétrir toute la gloire du prince, et faire tout
malheur d'un empire.

En effet, l'adulation enfante l'orgueil, et l'orgueil est tou
jours l'écueil de toutes les vertus. L'adulateur, en prêta
aux grands les qualités louables qui leur manquent, le
fait perdre celles même que la nature leur avait données
il change en sources de vice des penchants qui étaient en
des espérances de vertu : le courage dégénère en présomp
tion ; la majesté qu'inspire la naissance, qui sied si bien
souverain, n'est plus qu'une vaine fierté qui l'avilit et le dé
grade ; l'amour de la gloire, qui coule en eux avec le sang
des rois leurs ancêtres, devient une vanité insensée, qui vou
drait voir l'univers entier à leurs pieds, qui cherche à com
battre seulement pour avoir l'honneur frivole de vaincre,
qui, loin de dompter leurs ennemis, leur en fait de nouveau
et arme contre eux leurs voisins et leurs alliés : l'humanit
si aimable dans l'élévation, et qui est comme le premier se
timent qu'on verse dès l'enfance dans l'âme des rois, se bo
nant à des largesses outrées et à une familiarité sans réser

1. Esth. XVI, 7.

: nombre de favoris, ne leur laisse plus qu'une
bilité pour les misères publiques : les devoirs
religion, dont ils sont les premiers protecteurs,
ıt fait la plus sérieuse occupation de leur pre-
leur paraissent plus bientôt que les amusements
ɜnfance. Non, Sire, les princes naissent d'ordi-
ıx, et avec des inclinations dignes de leur sang :
nous les donne tels qu'ils devraient être ; l'adu-
ɜeule les fait tels qu'ils sont.
es louanges, on n'oserait plus leur parler le lan-
rité : eux seuls ignorent dans leur état ce qu'eux
ɜnt connaitre ; ils envoient des ministres pour
; de ce qui se passe de plus secret dans les cours
ɔyaumes les plus éloignés, et personne n'oserait
re ce qui se passe dans leur royaume propre :
flatteurs assiégent leur trône, s'emparent de
enues, et ne laissent plus d'accès à la vérité.
ɜrain est seul étranger au milieu de ses peuples ;
ɜr les ressorts les plus secrets de l'empire, et il
; événements les plus publics : on lui cache ses
ıi grossit ses avantages, on lui diminue les mi-
ıes ; on le joue à force de le respecter : il ne voit
qu'il est ; tout lui paraît tel qu'il le souhaite.
les tristes suites de l'adulation. Cependant, Sire,
e le plus commun des cours, et l'écueil des meil-
. A peine le jeune roi Joas eut-il perdu le fidèle
la, ce sage tuteur de son enfance, et le seul
qui la vérité allait encore jusqu'au pied de son
éduit par les flatteries des courtisans, dit l'Écri-
ra à leurs mauvais conseils et à ses propres fai-
ıitus obsequiis eorum, acquievit eis[1].
lation qui fait d'un bon prince un prince né pour
le son peuple ; c'est elle qui fait du sceptre un

[1] XIV, 27.

joug accablant, et qui, à force de louer les faibless rois, rend leurs vertus mêmes méprisables.

Oui, Sire, quiconque flatte ses maîtres les trahit; l fidie qui les trompe est aussi criminelle que celle détrône : la vérité est le premier hommage qu'on leu il n'y a pas loin de la mauvaise foi du flatteur à c rebelle : on ne tient plus à l'honneur et au devoi qu'on ne tient plus à la vérité, qui seule honore l'ho et qui est la base de tous les devoirs. La même infan punit la perfidie et la révolte devrait être destinée à lation : la sûreté publique doit suppléer aux lois, q omis de la compter parmi les grands crimes auxque décernent des supplices; car il est aussi criminel d'a à la bonne foi des princes qu'à leur personne sacr manquer à leur égard de vérité, que de manquer de fi puisque l'ennemi qui veut nous perdre est encore r craindre que l'adulateur qui ne cherche qu'à nous p

Mais l'adulation la plus dangereuse est dans la bou ceux qui, par la sainteté de leur caractère, sont éta ministres de la vérité. Allez, dit le Seigneur à l'es mensonge, entrez dans la bouche des prophètes du roi vous réussirez, vous le tromperez, et sa séduction es table : *decipies, et prævalebis*[1]. Hélas! si l'adulation de charmes lors même que les vices et les dissoluti flatteur en affaiblissent l'autorité et la rendent su quelle séduction ne forme-t-elle point lorsqu'elle es crée par les apparences mêmes de la vertu! Quel ment pour nous, si nous faisons du ministère mên vérité un ministère d'adulation et de mensonge; si, d chaires mêmes destinées à instruire et à corriger les nous leur donnons de fausses louanges qui achèven séduire; si le seul canal par où la vérité peut enco jusqu'à eux n'y porte qu'une lueur trompeuse qui le

1. 3 Reg. XXII, 22.

méconnaître ; si nous empruntons le langage flatteur et pant des cours, en venant leur annoncer la parole géné- e et sublime du Seigneur; et si, loin d'être ici les maîtres s docteurs des rois, nous ne sommes que les vils esclaves a vanité et de la fortune ! Mais quel malheur pour les ids de trouver d'indignes apologistes de leurs vices parmi : qui en auraient dû être les censeurs, d'entendre autour eur trône les ministres et les interprètes de la religion er comme le courtisan, et de trouver des adulateurs où uraient dû trouver des Ambroises !

vous, Sire, que Dieu a établi pour commander aux mes, n'aimez dans les hommes que la vérité ; elle seule end aimables : fermez l'oreille aux discours qui vous nt : le flatteur hait votre personne, il n'aime que vos irs : écoutez les louanges qui nous prêtent de fausses is comme des reproches publics de nos vices véritables ; enez-vous que l'amour des peuples est l'éloge le moins ect du souverain : les bons et les mauvais princes ont été ement loués pendant leur vie ; il semble même que les s flatteries ont été encore plus prodiguées à ces der- s : la haine publique se cache d'ordinaire sous l'adula- Sire, rendez-vous digne d'être loué, et vous mépriserez ouanges.

TROISIÈME PARTIE

adulation ferme donc le cœur à la vérité ; mais l'ambi- est bientôt le triste fruit de l'aveuglement où jette l'adu- n, et achève de creuser le précipice; c'est le dernier e que le démon tend aujourd'hui à Jésus-Christ : « Je us donnerai les royaumes du monde et toute leur gloire. » ii, Sire, c'est l'adulation qui mène toujours les grands à la e insensée et mal entendue de l'ambition ; et ce désir isé de gloire, où ne mène-t-il point un cœur qui s'y livre ! tte passion infortunée rend d'abord malheureux l'am-

bitieux qu'elle possède; elle l'avilit ensuite, et le dégrade; enfin, elle le conduit à une fausse gloire par des moyens injustes qui lui font perdre la gloire véritable : tels sont les caractères honteux de l'ambition, de ce vice dont le monde honore ses héros, et dont ils s'honorent si fort eux-mêmes.

Ce n'est pas que je prétende autoriser dans les grands, non plus que dans le reste des hommes, une vie molle et obscure, des sentiments bas et timides, et, sous prétexte de blâmer l'ambition, consacrer l'oisiveté et l'indolence.

Je sais qu'il y a une noble émulation qui mène à la gloire par le devoir; la naissance nous l'inspire, et la religion l'autorise; c'est elle qui donne aux empires des citoyens illustres, des ministres sages et laborieux, de vaillants généraux, des auteurs célèbres, des princes dignes des louanges de la postérité. La piété véritable n'est pas une profession de pusillanimité et de paresse : la religion n'abat et n'amollit point le cœur, elle l'ennoblit et l'élève; elle seule sait former les grands hommes; on est toujours petit quand on n'est grand que par la vanité : ainsi la mollesse et l'oisiveté blessent également les règles de la piété et les devoirs de la vie civile; et le citoyen inutile n'est pas moins proscrit par l'Évangile que par la société.

Mais l'ambition, ce désir insatiable de s'élever au-dessus et sur les ruines mêmes des autres, ce ver qui pique le cœur et ne le laisse jamais tranquille, cette passion qui est le grand ressort des intrigues et de toutes les agitations des cours; qui forme les révolutions des États, et qui donne tous les jours à l'univers de nouveaux spectacles; cette passion, qui ose tout, et à laquelle rien ne coûte, est un vice encore plus pernicieux aux empires que la paresse même.

Déjà il rend malheureux celui qui en est possédé : l'ambitieux ne jouit de rien; ni de sa gloire, il la trouve obscure; ni de ses places, il veut monter plus haut; ni de sa prospérité, il sèche et dépérit au milieu de son abondance; ni des hommages qu'on lui rend, ils sont empoisonnés par ceux

st obligé de rendre lui-même; ni de sa faveur, elle t amère dès qu'il faut la partager avec ses concurrents; son repos, il est malheureux à mesure qu'il est obligé plus tranquille : c'est un Aman, l'objet souvent des et de l'envie publique, et qu'un seul honneur refusé excessive autorité rend insupportable à lui-même.

mbition le rend donc malheureux; mais, de plus, elle t et le dégrade. Que de bassesses pour parvenir! il faut re, non pas tel qu'on est, mais tel qu'on nous sou- Bassesse d'adulation, on encense et on adore l'idole méprise; bassesse de lâcheté, il faut savoir essuyer des ts, dévorer des rebuts, et les recevoir presque comme râces; bassesses de dissimulation, point de senti- à soi, et ne penser que d'après les autres; bassesse de ement, devenir les complices et peut-être les minis- s passions de ceux de qui nous dépendons, et entrer t de leurs désordres pour participer plus sûrement à grâces; enfin, bassesse même d'hypocrisie, emprunter iefois les apparences de la piété, jouer l'homme de our parvenir, et faire servir à l'ambition la religion qui la condamne. Ce n'est point là une peinture ima- ce sont les mœurs des cours, et l'histoire de la plu- e ceux qui y vivent.

n nous dise après cela que c'est le vice des grandes c'est le caractère d'un cœur lâche et rampant; c'est le plus marqué d'une âme vile. Le devoir tout seul ous amener à la gloire : celle qu'on doit aux bassesses intrigues de l'ambition porte toujours avec elle un re de honte qui nous déshonore; elle ne promet les nes du monde et toute leur gloire qu'à ceux qui se nent devant l'iniquité, et qui se dégradent honteuse- ux-mêmes : *si cadens adoraveris me*[1]. On reproche tou- os bassesses à votre élévation; vos places rappellent

[1] tth. IV, 9.

sans cesse les avilissements qui les ont méritées; et les titres de vos honneurs et de vos dignités deviennent eux-mêmes les traits publics de votre ignominie. Mais, dans l'esprit de l'ambitieux, le succès couvre la honte des moyens: il veut parvenir, et tout ce qui le mène là est la seule gloire qu'il cherche; il regarde ces vertus romaines, qui ne veulent rien devoir qu'à la probité, à l'honneur, et aux services, comme des vertus de roman et de théâtre, et croit que l'élévation des sentiments pouvait faire autrefois les héros de la gloire, mais que c'est la bassesse et l'avilissement qui fait aujourd'hui ceux de la fortune.

Aussi l'injustice de cette passion en est un dernier trait encore plus odieux que ses inquiétudes et sa honte. Oui, mes frères, un ambitieux ne connaît de loi que celle qui le favorise; le crime qui l'élève est pour lui comme une vertu qui l'ennoblit. Ami infidèle, l'amitié n'est plus rien pour lui dès qu'elle intéresse sa fortune : mauvais citoyen, la vérité ne lui paraît estimable qu'autant qu'elle lui est utile : le mérite qui entre en concurrence avec lui est un ennemi auquel il ne pardonne point : l'intérêt public cède toujours à son intérêt propre; il éloigne des sujets capables, et se substitue à leur place; il sacrifie à ses jalousies le salut de l'État; et il verra avec moins de regret les affaires publiques périr entre ses mains, que sauvées par les soins et par les lumières d'un autre.

Telle est l'ambition dans la plupart des hommes : inquiète honteuse, injuste. Mais, Sire, si ce poison gagne et infecte l cœur du prince; si le souverain, oubliant qu'il est le protec teur de la tranquillité publique, préfère sa propre gloire l'amour et au salut de ses peuples; s'il aime mieux conqué rir des provinces que régner sur les cœurs; s'il lui par plus glorieux d'être le destructeur de ses voisins que le pè de son peuple; si le deuil et la désolation de ses sujets e le seul chant de joie qui accompagne ses victoires; s'il fa servir à lui seul une puissance qui ne lui est donnée q pour rendre heureux ceux qu'il gouverne; en un mot, s

i que pour le malheur des hommes, et que, comme le Babylone, il ne veuille élever la statue impie, le sa grandeur, que sur les larmes et les débris des et des nations : grand Dieu ! quel fléau pour la terre ! 'ésent faites-vous aux hommes dans votre colère, en nnant un tel maître !

oire, Sire, sera toujours souillée de sang : quelque chantera peut-être ses victoires; mais les provinces, s, les campagnes en pleureront : on lui dressera des ents superbes pour immortaliser ses conquêtes ; mais lres encore fumantes de tant de villes autrefois flo-s, mais la désolation de tant de campagnes dépouillées ancienne beauté, mais les ruines de tant de murs quelles des citoyens paisibles ont été ensevelis, mais calamités qui subsisteront après lui, seront des mo-s lugubres qui immortaliseront sa vanité et sa folie.)assé comme un torrent pour ravager la terre, et non un fleuve majestueux pour y porter la joie et l'abon-son nom sera écrit dans les annales de la postérité es conquérants, mais il ne le sera pas parmi les bons l'on ne rappellera l'histoire de son règne que pour : le souvenir des maux qu'il a faits aux hommes. n orgueil[1], dit l'esprit de Dieu, sera monté jusqu'au tête aura touché dans les nuées; ses succès auront s désirs; et tout cet amas de gloire ne sera plus à la n monceau de boue qui ne laissera après elle que on et l'opprobre.

! Dieu ! vous qui êtes le protecteur de l'enfance des surtout des rois pupilles, éloignez tous ces piéges de précieux que vous nous avez laissé dans votre misé-Il peut vous dire, comme autrefois un roi selon votre « Mon père et ma mère m'ont abandonné[2]. » A peine

cenderit usque ad cœlum superbia ejus, et caput ejus nubes tetigerit, uilinium in fine perdetur. (Job. XX, 6, 7)
XXVI, 10.

avais-je les yeux ouverts à la lumière, qu'une mort prématurée les ferma en même temps à Adélaïde qui m'avait porté dans son sein, et dont les traits aimables et majestueux sont encore peints sur mon visage ; et au prince pieux de qui je tiens la vie, et dont les sentiments religieux seront toujours gravés dans mon cœur : *pater meus et mater mea dereliquerunt me.* Mais vous, Seigneur, qui êtes le père des rois et le Dieu de mes pères, vous m'avez pris sous votre protection et mis à couvert sous l'ombre de vos ailes et de votre bonté paternelle : *Dominus autem assumpsit me*[1].

Grand Dieu ! gardez donc son innocence comme un trésor encore plus estimable que sa couronne ; faites-la croître avec son âge ; prenez son cœur entre vos mains, et que le feu impur de la volupté ne profane jamais un sanctuaire que vous vous êtes réservé depuis tant de siècles : *custodi innocentiam*[2].

Voyez ces semences de droiture et de vérité que vous avez jetées dans son âme ; cet esprit de justice et d'équité qui se développe de jour en jour, et qui paraît être né avec lui ; cette aversion naissante pour les artifices et les fausses louanges du flatteur ; et ne permettez pas que l'adulation corrompe jamais ces présages heureux de notre félicité future : *et vide æquitatem*[3].

Qu'il règne pour notre bonheur, et il régnera pour sa gloire. Que son unique ambition soit de rendre ses sujets heureux ; que son titre le plus chéri soit celui de roi bienfaisant et pacifique : il ne sera grand qu'autant qu'il sera cher à son peuple. Qu'il soit le modèle de tous les bons rois, et que ce prince pacifique puisse laisser encore après lui des princes qui lui ressemblent, *quoniam sunt reliquiæ homini pacifico*[4]. Recevez ces vœux, ô mon Dieu ! et qu'ils soient

1. Ps. XXVI, 10.
2. *Ibid.* XXXVI, 37.
3. *Ibid.*
4. *Ibid.*

pour nous les gages de la tranquillité de la vie présente, et l'espérance de la future! Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE SECOND DIMANCHE DE CARÊME.

SUR LE

RESPECT QUE LES GRANDS DOIVENT A LA RELIGION

Et ecce apparuerunt illis Moyses et Elias, cum Jesu loquentes.

En même temps ils virent paraître Moïse et Élie, qui s'entretenaient avec Jésus.

MATTH. XVII, 3.

SIRE,

Ce sont les deux plus grands hommes qui eussent encore paru sur la terre qui viennent aujourd'hui sur la montagne sainte rendre hommage à la gloire et à la grandeur de Jésus-Christ :

Moïse, ce dieu de Pharaon, ce législateur des peuples, ce vainqueur des rois, ce maître de la nature, et plus grand encore par le titre de serviteur fidèle de la maison du Seigneur;

Élie, cet homme miraculeux, la terreur des princes impies, qui pouvait faire descendre le feu du ciel, ou s'y élever lui-même sur un char de gloire et de lumière, et plus célèbre encore par le zèle saint qui le dévorait que par toutes les merveilles qui accompagnèrent sa vie.

Cependant l'un et l'autre n'avaient été grands que parce

qu'ils avaient été les images de Jésus-Christ. Ils vie[illegible] donc adorer celui qu'ils avaient figuré, et rendre à c[illegible] original la puissance et la gloire qui appartiennent à l[illegible] et dont ils n'avaient été eux-mêmes que comme les p[illegible]seurs et les dépositaires.

Telle est, Sire, la destinée des princes et des grands de la terre. Ils ne sont grands que parce qu'ils sont les images de la gloire du Seigneur et les dépositaires de sa puissance. Ils doivent donc soutenir les intérêts de Dieu, dont ils représentent la majesté, et respecter la religion, qui seule les rend eux-mêmes respectables.[1]

Je dis la respecter : elle exige d'eux un respect de fidélité, figuré par Moïse, qui leur en fasse observer les maximes; et un respect de zèle, représenté dans Élie, qui les rende protecteurs de sa doctrine et de sa vérité.

Fidèles dans l'observance de ses maximes; zélés dans la défense de sa doctrine et de sa vérité. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE

SIRE,

Être né grand et vivre en chrétien n'ont rien d'incompatible, ni dans les fonctions de l'autorité, ni dans les devoirs de la religion; ce serait dégrader l'Évangile, et adopter les anciens blasphèmes de ses ennemis, de le regarder comme la religion du peuple et une secte de gens obscurs.

Il est vrai que les Césars, et les puissants selon le siècle, ne crurent pas d'abord en Jésus-Christ; mais ce n'est pas que sa doctrine réprouvât leur état; elle ne réprouvait que leurs vices : il fallait même montrer au monde que la puissance de Dieu n'avait pas besoin de celle des hommes; que le crédit et l'autorité du siècle était inutile à une doctrine descendue du ciel; qu'elle se suffisait à elle-même pour s'établir dans l'univers; que toutes les puissances du siècle, en se déclarant

contre elle, et en la persécutant, devaient l'affermir; et que si elle n'eût pas eu d'abord les grands pour ennemis, elle eût manqué du principal caractère qui les rendit ensuite ses disciples.

La loi de l'Évangile est donc la loi de tous les états; plus même la naissance nous élève au-dessus des autres hommes, plus la religion nous fournit des motifs de fidélité envers Dieu. Je dis des motifs de reconnaissance et de justice.

Oui, mes frères, ce n'est pas le hasard qui vous a fait naître grands et puissants. Dieu, dès le commencement des siècles, vous avait destiné cette gloire temporelle, marqués du sceau de sa grandeur, et séparés de la foule par l'éclat des titres et des distinctions humaines. Que lui aviez-vous fait, pour être ainsi préférés au reste des hommes, et à tant d'infortunés surtout qui ne se nourrissent que d'un pain de larmes et d'amertume? Ne sont-ils pas, comme vous, l'ouvrage de ses mains, et rachetés du même prix? n'êtes-vous pas sortis de la même boue? n'êtes-vous pas peut-être chargés de plus de crimes? le sang dont vous êtes issus, quoique plus illustre aux yeux des hommes, ne coule-t-il pas de la même source empoisonnée qui a infecté tout le genre humain? Vous avez reçu de la nature un nom plus glorieux : mais en avez-vous reçu une âme d'une autre espèce et destinée à un autre royaume éternel que celle des hommes les plus vulgaires? Qu'avez-vous au-dessus d'eux devant celui qui ne connaît de titres et de distinctions dans ses créatures que les dons de sa grâce? Cependant Dieu, leur père comme le vôtre, les livre au travail, à la peine, à la misère et à l'affliction; et il ne réserve pour vous que la joie, le repos, l'éclat et l'opulence; ils naissent pour souffrir, pour porter le poids du jour et de la chaleur; pour fournir, de leurs peines et de leurs sueurs, à vos plaisirs et à vos profusions; pour traîner, si j'ose parler ainsi, comme de vils animaux, le char de votre grandeur et de votre indolence. Cette distance énorme que Dieu laisse entre eux et vous, a-t-elle jamais été seulement l'objet de vos

réflexions, loin de l'être de votre reconnaissance? Vous vous êtes trouvés, en naissant, en possession de tous ces avantages; et, sans remonter au souverain dispensateur des choses humaines, vous avez cru qu'ils vous étaient dus, parce que vous en aviez toujours joui. Hélas! vous exigez de vos créatures une reconnaissance si vive, si marquée, si soutenue, un assujettissement si déclaré de ceux qui vous sont redevables de quelques faveurs; ils ne sauraient sans crime oublier un instant ce qu'ils vous doivent; vos bienfaits vous donnent sur eux un droit qui vous les assujettit pour toujours. Mesurez là-dessus ce que vous devez au Seigneur, le bienfaiteur de vos pères, et de toute votre race. Quoi! vos faveurs vous font des esclaves, et les bienfaits de Dieu ne lui feraient que des ingrats et des rebelles!

Ainsi, mes frères, plus vous avez reçu de lui, plus il attend de vous. Mais, hélas! cette loi de reconnaissance, que tout ce qui vous environne vous annonce, et qui devrait être, pour ainsi dire, écrite sur les portes et sur les murs de vos palais, sur vos terres et sur vos titres, sur l'éclat de vos dignités et de vos vêtements, n'est point même écrite dans votre cœur! Dieu reprendra ses propres dons, mes frères, puisque, loin de lui en rendre la gloire qui lui est due, vous les tournez contre lui-même; ils ne passeront point à votre postérité; il transportera cette gloire à une race plus fidèle. Vos descendants expieront peut-être dans la peine et dans la calamité le crime de votre ingratitude; et les débris de votre élévation seront comme un monument éternel, où le doigt de Dieu écrira jusqu'à la fin l'usage injuste que vous en avez fait.

Que dis-je! il multipliera peut-être ses dons; il vous accablera de nouveaux bienfaits; il vous élèvera encore plus haut que vos ancêtres : mais il vous favorisera dans sa colère; ses bienfaits seront des châtiments; votre prospérité consommera votre aveuglement et votre orgueil; ce nouvel éclat ne sera qu'un nouvel attrait pour vos passions; et l'accroissement de

re fortune verra croître dans le même degré vos dissolu-
ns, votre irréligion, et votre impénitence.

'est donc une erreur, mes frères, de regarder la naissance le rang comme un privilége qui diminue et adoucit à votre rd vos devoirs envers Dieu et les règles sévères de l'Évan-; au contraire, il exigera plus de ceux à qui il aura plus nné; ses bienfaits deviendront la mesure de vos devoirs; comme il vous a distingués des autres hommes par des lar-sses plus abondantes, il demande que vous vous en distin-iez aussi par une plus grande fidélité. Mais, outre la connaissance qui vous y engage, plus tout allume les pas-ns dans votre état, plus vous avez besoin de vigilance pour us défendre. Il faut aux grands de grandes vertus : la ospérité est comme une persécution continuelle contre la i; et si vous n'avez pas toute la force et le courage des ints, vous aurez bientôt plus de vices et de faiblesses que reste des hommes.

Mais d'ailleurs, sur quoi prétendez-vous que Dieu doit se âcher en votre faveur, et exiger moins de vous que du nmun des fidèles? Avez-vous moins de plaisirs à expier? re innocence est-elle le titre qui vous donne droit à son ulgence? vous êtes-vous moins livrés aux désirs de la chair, r vous croire plus dispensés des violences qui la mortifient a punissent? Votre élévation a multiplié vos crimes; et adoucirait votre pénitence! Vos excès vous distinguent ore plus du peuple que votre rang; et vous prétendriez iver là-dessus dans la religion des exceptions qui vous ent favorables!

uelle idée de la divinité avons-nous, mes frères! quel i de chair et de sang nous formons-nous! Quoi! dans ce r terrible où Dieu seul sera grand, où le roi et l'esclave nt confondus, où les œuvres seules seront pesées, Dieu ercerait que des jugements favorables envers ces hommes nous appelons grands! ces hommes qu'il avait comblés iens, qui avaient été les heureux de la terre, qui s'étaient

fait ici-bas une injuste félicité, et qui, oubliant presque tous l'auteur de leur prospérité, n'avaient vécu que pour eux-mêmes ! et il s'armerait alors de toute sa sévérité contre le pauvre qu'il avait toujours affligé ! et il réserverait toute la rigueur de ses jugements pour des infortunés qui n'avaient passé que des jours de deuil et des nuits laborieuses sur la terre, et qui souvent l'avaient béni dans leur affliction, et invoqué dans leur délaissement et leur amertume ! Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements seront équitables.

Mais, Sire, quand ces motifs de justice et de reconnaissance n'engageraient pas les grands à la fidélité qu'ils doivent par tant de titres à Dieu, que de motifs n'en trouvent-ils pas encore en eux-mêmes !

N'est-ce pas en effet la sagesse et la crainte de Dieu toute seule qui peut rendre les princes et les grands plus aimables aux peuples ? Cest par elle, disait autrefois un jeune roi, que je deviendrai illustre parmi les nations ; que les vieillards respecteront ma jeunesse ; que les princes qui sont autour de mon trône baisseront par respect les yeux devant moi ; que les rois voisins, quelque redoutables qu'ils soient, me craindront ; que je serai aimé dans la paix, et redouté dans la guerre : *per hanc timebunt me reges horrendi : in multitudine videbor bonus et in bello fortis* [1]. C'est par elle que mon règne sera agréable à votre peuple, ô mon Dieu ! que je le gouvernerai justement, et que je serai digne du trône de mes pères : *per hanc disponam populum tuum justè, et ero dignus sedium patris mei* [2].

Non, Sire, ce ne sera ni la force de vos armées, ni l'étendue de votre empire, ni la magnificence de votre cour, qui vous rendront cher à vos peuples : ce seront les vertus qui font les bons rois, la justice, l'humanité, la crainte de Dieu. Vous êtes un grand roi par votre naissance, mais vous ne pouvez être un roi cher à vos peuples que par vos vertus.

1. Sap. VIII, 13, 15.
2. *Ibid.* IX, 12.

passions qui nous éloignent de Dieu nous rendent tou-
s injustes et odieux aux hommes : les peuples souffrent
ours des vices du souverain. Tout ce qui outre l'autorité
iblit et la dégrade ; les princes dominés par les passions
toujours des maîtres incommodes et bizarres : le gou-
ıement n'a plus de règle quand le maître lui-même n'en
oint. Ce n'est plus la sagesse et l'intérêt public qui prési-
t aux conseils ; c'est l'intérêt des passions : le caprice et
oût forment les décisions que devait dicter l'amour de
dre ; et le plaisir devient le grand ressort de toute la pru-
ce de l'empire. Oui, Sire, la sagesse et la piété du sou-
ain toute seule peut faire le bonheur des sujets ; et le roi
craint Dieu est toujours cher à son peuple.

lais si la crainte de Dieu rend dans tous les princes et
grands l'autorité aimable, c'est elle encore, Sire, qui
end glorieuse. Tous les biens et tous les succès, disait
ore un sage roi, me sont venus avec elle, et c'est par
que l'honneur et la gloire m'ont toujours accompa-
: *et innumerabilis honestas per manum illius* [3]. Dieu ne
nd pas sous sa protection ceux qui ne vivent pas sous ses
res.

e sais que l'impie prospère quelquefois ; qu'il paraît élevé
ıme le cèdre du Liban, et qu'il semble insulter le ciel
une gloire orgueilleuse qu'il ne croit tenir que de lui-
me. Mais attendez ; son élévation va lui creuser elle-même
précipice : la main du Seigneur l'arrachera bientôt de
sus la terre. La fin de l'impie est presque toujours sans
ıneur ; tôt ou tard il faut enfin que cet édifice d'orgueil et
ijustice s'écroule. La honte et les malheurs vont succéder
bas à la gloire de ses succès ; on le verra peut-être traî-
une vieillesse triste et déshonorée ; il finira par l'igno-
ıie. Dieu aura son tour, et la gloire de l'homme injuste
descendra pas avec lui dans le tombeau.

. Sap. VII, 11.

Repassez sur les siècles qui nous ont précédés, comme disait autrefois un prince juif à ses enfants : *Cogitate generationes singulas*[1] ; et vous verrez que le Seigneur a toujours soufflé sur les races orgueilleuses, et en a fait sécher la racine; que la prospérité des impies n'a jamais passé à leurs descendants; que les trônes eux-mêmes, et les successions royales, ont manqué sous des princes fainéants et efféminés; et que l'histoire des crimes et des excès des grands est en même temps l'histoire de leurs malheurs et de leur décadence.

Mais enfin, Sire, en quoi les princes et les grands sont moins excusables lorsqu'ils abandonnent Dieu, c'est que d'ordinaire ils naissent avec des inclinations plus nobles et plus heureuses pour la vertu que le peuple.

J'étais encore enfant, disait le roi Salomon, mais je me trouvais déjà les lumières d'un âge avancé, et je sentais que je devais à ma naissance une âme bonne et des sentiments plus élevés que ceux des autres hommes : *puer autem eram ingeniosus, et sortitus sum animam bonam*[2].

Le sang, l'éducation, l'histoire des ancêtres jettent dans le cœur des grands et des princes des semences et comme une tradition naturelle de vertu. Le peuple, livré en naissant à un naturel brut et inculte, ne trouve en lui, pour les devoirs sublimes de la foi, que la pesanteur et la bassesse d'une nature laissée à elle-même : les bienséances inséparables du rang, et qui sont comme la première école de la vertu, ne gênent pas ses passions : l'éducation fortifie le vice à sa naissance; les objets vils qui l'environnent lui abattent le cœur et les sentiments; il ne sent rien au-dessus de ce qu'il est; né dans les sens et dans la boue, il s'élève difficilement au-dessus de lui-même. Il y a dans les maximes de l'Évangile une élévation où les cœurs vils et rampants ne sauraient atteindre : la religion, qui fait les grandes âmes, ne paraît

1. Mac. II, 61.
2. Sap. VIII, 19.

ue pour elles ; et il faut être grand, ou le devenir pour
ırétien.
'ignore pas que la grâce supplée à la nature ; que la
et le sang ne donnent aucun droit au royaume de
que les premiers héros de la foi sortirent d'entre le
; que les vases de boue, entre les mains de l'ouvrier
rain, deviennent bientôt des vases de gloire et de ma-
ence ; et que tout chrétien est né grand, parce qu'il est
ır le ciel.
; une haute naissance nous prépare, pour ainsi dire,
ntiments nobles et héroïques qu'exige la foi : un sang
ur s'élève plus aisément ; il en doit moins coûter de
e les passions à ceux qui sont nés pour remporter des
es : le mensonge et la duplicité entre plus difficilement
ın cœur à qui la vérité ne saurait nuire ; et qui n'a
craindre ni à espérer des hommes. L'espérance d'une
e éclatante ne peut corrompre la probité de ceux qui
ent plus de fortune au-dessus de la leur, et qui tien-
n leurs mains la fortune et la destinée publiques. Le
t humain n'intimide et n'arrête pas la vertu des grands,
ıe tout le monde fait gloire d'imiter, et dont les mœurs
ınent toujours la loi de la multitude. La bassesse de la
che et de la dissolution trouve moins d'accès dans une
ue la naissance destine à de grandes choses : la règle
devoirs sont moins étrangers á ceux qui sont établis
naintenir l'ordre et la règle parmi les peuples. S'ils
ntourés de plus de piéges, ils trouvent en eux plus de
et plus de ressources : la nature toute seule a envi-
leur âme d'une garde d'honneur et de gloire : enfin,
emiers penchants dans les grands sont pour la vertu ;
dégénèrent dès qu'ils les tournent au vice. Ils doivent
la religion un respect de fidélité qui leur en fasse ob-
les maximes ; mais ils lui doivent encore un respect de
ui les rende défenseurs de sa doctrine et de sa vérité.

SECONDE PARTIE

La religion est la fin de tous les desseins de Dieu sur la terre : tout ce qu'il a fait ici-bas, il ne l'a fait que pour elle; tout doit servir à l'agrandissement de ce royaume de Jésus-Christ. Les vertus et les vices, les grands et le peuple, les bons et les mauvais succès, l'abondance ou les calamités publiques, l'élévation ou la décadence des empires, tout enfin dans l'ordre des conseils éternels doit coopérer à la formation et à l'accroissement de cette sainte Jérusalem. Les tyrans l'ont purifiée par les persécutions; les fidèles la perpétuent par la charité; les incrédules et les libertins l'éprouvent et l'affermissent par les scandales; les justes sont les témoins de sa foi; les pasteurs, les dépositaires de sa doctrine; les princes et les puissants, les protecteurs de sa vérité.

Ce n'est pas assez pour eux d'obéir à ses lois; c'est le devoir de tout fidèle : la majesté de son culte, la sainteté de ses maximes, le dépôt de sa vérité, doivent trouver une sûre protection dans leur autorité et dans leur zèle.

Je dis la majesté de son culte. Rien, Sire, n'honore plus la religion que de voir les grands et les princes confondus au pied des autels avec le reste des fidèles, dans les devoirs communs et extérieurs de la foi : c'est à eux à opposer leurs hommages publics et respectueux dans le temple saint aux irrévérences et aux profanations publiques, et à venir montrer à la multitude combien il est indécent à des sujets de paraître sans pudeur et sans contrainte au pied du sanctuaire, devant lequel les princes et les rois eux-mêmes s'anéantissent : ils doivent cet exemple aux peuples, et ce respect à la majesté du culte saint. Hélas ! ils regardent comme une bienséance de leur rang d'autoriser par leur présence les plaisirs publics, et ils croiraient souvent se dégrader en paraissant à la tête des cantiques de joie et des solennités

; de la religion ! Ils se font un intérêt d'état de donner
dit par leurs exemples aux amusements du théâtre et
ins spectacles du siècle : l'Église est-elle donc moins
sée que leurs exemples en donnent aux spectacles sa-
: religieux de la foi ?

plaisirs publics n'ont pas besoin de protection. Hélas !
uption des hommes leur répond assez de la perpétuité
r crédit et de leur durée ; et s'ils sont nécessaires aux
l'autorité n'a que faire de s'en mêler : de tous les
publics, c'est celui qui court le moins de risque.

les devoirs de la religion, qui ne trouvent rien pour
ns nos cœurs, il faut que de grands exemples les sou-
it : le culte achève de s'avilir, dès que les princes et
nds le négligent. Dieu ne paraît plus si grand, si j'ose
ainsi, dès qu'on ne compte que le peuple parmi ses
eurs : sa parole n'est plus écoutée, ou perd tous les
on autorité, dès qu'elle n'est plus destinée qu'à être le
es pauvres et des petits. Les devoirs publics de la piété
andonnés ; tout tombe et languit, si la religion du
et des grands ne le soutient et ne le ranime. C'est ici
térêt du culte se trouve mêlé avec celui de l'État ; où
rte au souverain de maintenir et les dehors augustes
eligion, et l'unité de sa doctrine, qui soutiennent eux-
le trône, et d'accoutumer ses sujets à rendre à Dieu
Église le respect et la soumission qui leur sont dus, de
u'ils ne les lui refusent ensuite à lui-même. Les trou-
l'Église ne sont jamais loin de ceux de l'État ; on ne
te guère le joug des puissances quand on est parvenu
ler le joug de la foi : et l'hérésie a beau se laver de cet
re, elle a partout allumé le feu de la sédition ; elle
dans la révolte ; en ébranlant les fondements de la
e a ébranlé les trônes et les empires ; et partout, en
t des sectateurs, elle a formé des rebelles : elle a
lire que les persécutions des princes lui mirent en
es armes d'une juste défense, l'Église n'opposa jamais

aux persécutions que la patience et la fermeté; sa foi f
seul glaive avec lequel elle vainquit les tyrans. Ce ne fu
en répandant le sang de ses ennemis qu'elle multipli
disciples; le sang de ses martyrs tout seul fut la semen
ses fidèles. Ses premiers docteurs ne furent pas envoyés
l'univers comme des lions pour porter partout le meur
le carnage, mais comme des agneaux pour être eux-n
égorgés : ils prouvèrent, non en combattant, mais en
rant pour la foi, la vérité de leur mission : on devait le
ner devant les rois pour y être jugés comme des crir
et non pour y paraître les armes à la main, et les foi
leur être favorables; ils respectaient le sceptre da
mains même profanes et idolâtres, et ils auraient cru
norer et détruire l'œuvre de Dieu, en recourant, pou
blir, à des ressources humaines.

Les princes affermissent donc leur autorité en affer
l'autorité de la religion. Aussi c'est à eux que le cu
sa première magnificence. Ce fut sous les plus grai
de la race de David que le temple du Seigneur vit re
gloire et sa majesté. Les Césars, sous l'Évangile,
l'Église de l'obscurité où les persécutions l'avaient
Les Charlemagne, les saint Louis, relevèrent l'éclat
règne en relevant celui du culte; et les monuments
de leur piété, que les temps n'ont pu détruire, et q
respectons encore parmi nous, font plus d'honneu
mémoire que les statues et les inscriptions qui, en in
talisant les victoires et les conquêtes, n'immortalise
dinaire que la vanité des princes et le malheur des s

Mais les mêmes motifs qui obligent les grands à
la majesté et la décence extérieure du culte les ren
même temps protecteurs de la sainteté de ses maxi
faut qu'ils apprennent au peuple à respecter la p
respectant eux-mêmes ceux qui la pratiquent; c'
protection publique qu'ils doivent à la vertu.

Oui, Sire, les gens de bien sont la seule source

t de la prospérité des empires : c'est pour eux seuls
ıu accorde aux peuples l'abondance et la tranquillité.
fût trouvé dix justes dans Sodome, le feu du ciel ne
ımais tombé sur cette ville criminelle. L'État périrait,
ɜ serait renversé, nos villes abîmées et réduites en
ı, et nous aurions le même sort que Sodôme et Go-
, si Dieu ne voyait encore au milieu de nous des ser-
fidèles, s'il ne nous laissait encore une semence sainte,
ɔcence peut-être de l'enfant auguste et précieux, la
mence qui nous reste du sang de nos rois, n'arrêtait
lres que la dissolution publique de nos mœurs au-
déjà attirer sur nos têtes : *Nisi Dominus reliquisset*
men, sicut Sodoma facti essemus, et sicut Gomorrha
fuissemus[1]. Les princes, Sire, sont donc intéressés à
r la vertu, puisque les empires, et les monarchies, et
de entier ne subsistera que tant qu'il y aura de la
ır la terre.

ce n'est pas, Sire, par un simple respect que les
doivent honorer les gens de bien : c'est par la con-
ils ne trouveront d'amis fidèles que ceux qui sont
ı Dieu : c'est par les emplois publics : l'autorité n'est
bien placée qu'entre les mains de ceux qui le crai-
c'est par des préférences : les grands talents sont
fois les plus dangereux, si la crainte de Dieu ne sait
lre utiles : c'est par l'accès auprès de leur personne :
iarité n'a rien à craindre de ceux qui respecteraient
ıos rebuts et nos mauvais traitements : c'est enfin par
es : nos bienfaits ne sauraient faire des ingrats de
ıe le devoir tout seul et la conscience nous attachent.
bonheur, Sire, pour un siècle, pour un empire, pour
ples, lorsque Dieu leur donne dans sa miséricorde
ıces favorables à la piété ! Par eux croissent et s'ani-
s talents utiles à l'Église : par eux se forment et sont

1. IX, 29.

protégés des ouvriers fidèles destinés à répandre la science du salut, à arracher les scandales du royaume de Jésus-Christ, et à ranimer la foi par des ouvrages pleins de l'esprit qui les a dictés : par eux s'élèvent au milieu de nous des moisons saintes, des établissements pieux où l'innocence est préservée, où le vice sauvé du naufrage trouve un port heureux ! par eux enfin nos neveux trouveront encore ces ressources publiques du salut, monuments heureux qui perpétuent la piété dans les empires, qui assurent aux princes la reconnaissance des âges à venir, qui mettent la postérité dans leurs intérêts, et qui les rendent les héros de tous les siècles.

Non, Sire, la gloire des monuments que l'orgueil ou l'adulation ont élevés sera ou ensevelie dans l'oubli par le temps, ou effacée par les censures et les jugements plus équitables de la postérité : les races futures disputeront à la plupart des souverains les titres et les honneurs que leur siècle leur avait déférés; mais la gloire des secours publics accordés à la piété, et qui subsisteront après eux, ne leur sera pas disputée; et quelque grand qu'ait été le roi que nous pleurons encore, de tous les monuments élevés si justement pour immortaliser la gloire de son règne, les deux édifices pieux et augustes où la valeur d'un côté, et la noblesse du sexe de l'autre, trouveront jusqu'à la fin des ressources sûres et publiques, sont les titres qui lui répondent le plus des éloges et des actions de grâces de la postérité.

Tel est le zèle de protection que les princes et les grands doivent à la sainteté des maximes de la religion : mais ils le doivent encore au dépôt sacré de sa doctrine et de sa vérité; et notre siècle surtout, où l'irréligion fait tant de progrès, doit encore plus réveiller là-dessus leur attention et leur zèle.

J'avoue que les impies ont été de tous les siècles; que chaque âge et chaque nation a vu des esprits noirs et superbes dire non-seulement dans leur cœur et en secret, mais [illegible]

blasphémer tout haut qu'il n'y a point de Dieu ; et que, dès le temps même de Salomon, où le souvenir des merveilles du Seigneur en Égypte et dans le désert était encore si récent, ils proposaient déjà, contre tout culte rendu au Très-Haut, ces doutes impies qui sont devenus le langage vulgaire de l'incrédulité.

Mais s'il a paru autrefois des impies, le monde lui-même les a regardés avec horreur ; et ces ennemis de Dieu n'ont paru sur la terre que pour être comme le rebut et l'anathème de tous les hommes.

Aujourd'hui, hélas ! l'impiété est presque devenue un air de distinction et de gloire, c'est un titre qui honore ; et souvent on se le donne à soi-même par une affreuse ostentation, tandis que la conscience n'ose encore secouer le joug, et nous le refuse. Aujourd'hui c'est un mérite qui donne accès auprès des grands, qui relève, pour ainsi dire, la bassesse du nom et de la naissance ; qui donne à des hommes obscurs, auprès des princes du peuple, un privilége de familiarité dont nos mœurs mêmes, toutes corrompues qu'elles sont, rougissent, et l'impiété, qui devrait avilir l'éclat même de la naissance et de la gloire, décore et ennoblit l'obscurité et la roture. Ce sont les grands qui ont donné du crédit à l'impie ; c'est à eux à le dégrader et à le confondre.

Quelle honte pour la religion, mes frères ! Les plus grands hommes du paganisme ne parlaient qu'avec respect des superstitions de l'idolâtrie, dont ils reconnaissaient la puérilité et l'extravagance : ils pensaient avec les sages, et ils n'osaient parler que comme le peuple : ils n'auraient osé, avec toute leur réputation et leurs lumières, insulter tout haut un culte si insensé, mais que la majesté des lois de l'empire et l'ancienneté rendaient respectable ; et Socrate lui-même, l'honneur de la Grèce, ce premier philosophe du monde, si estimé de tous les siècles, et qui devait être si cher au sien, perd la vie par un arrêt public d'Athènes pour avoir parlé avec moins de circonspection de ces dieux bizarres aux-

quels ses concitoyens devaient moins de respect et d
qu'à lui-même.

Et parmi nous le Dieu du ciel et de la terre est ins
tement, sans que le zèle public se réveille ! et sous
même de la foi, des hommes vils et ignorants font
sions publiques d'une doctrine descendue du ciel,
plaudit à l'impiété ! et, dans un royaume où le titre
tien honore nos rois, l'incrédulité impunie devie
un titre d'honneur pour des sujets ! Les vaines i
raient donc eu le ministère public pour vengeur
savants et les sages ; et le seul Dieu véritable ne l'
contre les libertins et les insensés !

Vengez l'honneur et la religion, vous, mes frères
illustres ancêtres en ont été les premiers déposi
dont vous devez être par conséquent les premie
seurs : éloignez l'impie d'auprès de vous ; n'ayez ja
amis les ennemis de Dieu : il y a tant de dignité
grands à ne pas souffrir qu'on insulte et qu'on a
vant eux la foi de leurs pères ! ce doit être, pour v
quer de respect à votre rang, que d'en manque
présence à la religion que vous professez ; c'est u
indécent qui blesse les égards et les attentions qui
dues : on vous méprise, en méprisant devant vo
que vous adorez. N'écoutez donc qu'avec une in
qui ferme la bouche à l'incrédule les discours de
lité : comme c'est la vanité seule qui fait les impi
ront rares dès qu'ils seront méprisés.

Ayez vous-mêmes un noble et religieux respec
vérités de la religion. La véritable élévation de l'es
de pouvoir sentir toute la majesté et toute la subli
foi. Les grandes lumières nous conduisent elles-m
soumission ; l'incrédulité est le vice des esprits
bornés : c'est tout ignorer que de vouloir tout com
contradictions et les abîmes de l'impiété sont en
incompréhensibles que les mystères de la foi ; et il

moins de ressource pour la raison à secouer tout joug qu'à obéir et à se soumettre.

Que votre respect et votre zèle pour la religion de vos pères cultive et fasse croître celui du jeune prince auprès duquel vos noms et vos dignités vous attachent, et dont l'éducation est, pour ainsi dire, confiée à tous ceux qui ont l'honneur de l'approcher de plus près ; qu'il retrouve en vous les premiers témoins de la foi, que ses ancêtres placèrent sur le trône ; que le zèle pour la défense de l'Église, qui coule en lui avec le sang, soit encore réveillé et animé par vos exemples ; que les erreurs et les profanes nouveautés soient les premiers ennemis qu'il se propose de combattre ; et qu'il soit encore plus jaloux qu'on ne touche point aux anciennes bornes de la foi, qu'à celles de la monarchie.

Que la tranquillité de son règne, ô mon Dieu ! devienne celle de l'Église ; que les troubles qui l'agitent soient calmés avant qu'il puisse les connaître ; que la concorde et l'union rétablies parmi nous préviennent la sévérité de ses lois, et ne laissent plus rien à faire à son zèle ; que son règne soit le règne de la paix et de la vérité ; que le lion et l'agneau vivent ensemble paisiblement sous son empire ; et que cet enfant miraculeux, comme dit Isaïe, les mène encore et les voie réunis dans les mêmes pâturages : *et puer parvulus minabit eos*[1]. Que le camp des infidèles et des Philistins ne se réjouisse plus de nos dissensions ; et que, s'ils entendent encore des clameurs autour de l'arche, ce ne soient plus celles qui annoncent ses périls et des malheurs nouveaux, mais ses triomphes et sa gloire. Ainsi soit-il.

1. Isaïe XI, 6.

SERMON

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

SUR LE

MALHEUR DES GRANDS QUI ABANDONNENT DIEU

Cùm immundus spiritus exierit de homine, ambulat per loca inaquosa, quærens requiem, et non invenit.

Lorsque l'esprit immonde est sorti d'un homme, il s'en va par des lieux arides cherchant du repos, et il n'en trouve point.

Luc XI, 24.

Sire,

Cet esprit inquiet et immonde, qui sort et rentre dans l'homme d'où il est sorti, qui change sans cesse de lieu, qui essaie toutes les situations, et ne peut se plaire et se fixer dans aucune, qui court toujours pour découvrir des sentiers agréables et délicieux, et qui ne marche jamais que par des lieux tristes et arides, qui cherche le repos et ne le trouve pas, c'est l'image de l'humeur et du caractère des grands de la terre, toujours plus inquiets, plus agités et plus malheureux que le simple peuple, dès que, livrés à leurs passions et à eux-mêmes, ils ont abandonné Dieu.

C'est la figure naturelle de cet état d'élévation et de prospérité si envié du monde, et si peu digne d'envie selon Dieu. Le bonheur, Sire, n'est pas attaché à l'éclat du rang et des titres ; il n'est attaché qu'à l'innocence de la vie. Ce n'est pas ce qui nous élève au-dessus des autres hommes qui nous rend heureux, c'est ce qui nous réconcilie avec Dieu. Vous

ortez la plus belle couronne de l'univers; mais si la piété e vous aide à la soutenir, elle va devenir le fardeau même ui vous accablera. En un mot, point de bonheur où il n'y a oint de repos, et point de repos où Dieu n'est point.

Ainsi l'élévation toute seule ne fait pas le bonheur des rands, si elle n'est accompagnée de la vertu et de la crainte u Seigneur. Au contraire, plus on est grand, plus on vit alheureux, si l'on ne vit point avec Dieu.

Vérité importante, qui va faire le sujet de ce discours. Imlorons, etc. *Ave, Maria.*

Sire,

Si l'homme n'était fait que pour la terre, plus il y occupeait de place, et plus il serait heureux.

Mais l'homme est né pour le ciel : il porte écrit dans son œur les titres augustes et ineffaçables de son origine; il eut les avilir, mais il ne peut les effacer. L'univers entier erait sa possession et son partage, qu'il sentirait toujours u'il se dégrade, et ne se satisfait pas en s'y fixant : tous les bjets qui l'attachent ici-bas l'arrachent, pour ainsi dire, du in de Dieu, son origine et son repos éternel, et laissent ne plaie de remords et d'inquiétude dans son âme, qu'ils e sauraient plus fermer eux-mêmes : il sent toujours la ouleur secrète de la rupture et de la séparation; et tout ce ui altère son union avec Dieu le rend irréconciliable avec ii-même.

Cependant nous nous promettons toujours ici-bas une inıste félicité. Nous courons tous dans cette terre aride, comme esprit de notre Évangile, après un bonheur et un repos que ous ne saurions trouver. A peine détrompés, par la possesion d'un objet, du bonheur qui semblait nous y attendre, n nouveau désir nous jette dans la même illusion; et pasınt sans cesse de l'espérance au dégoût, et du dégoût à l'esérance, tout ce qui nous fait sentir notre méprise devient ii-même l'attrait qui la perpétue.

Il semble d'abord que cette erreur ne devrait être à craindre que pour le peuple. La bassesse de sa fortune laissant toujours un espace immense au-dessus de lui, il serait moins étonnant qu'il se figurât une félicité imaginaire dans les situations élevées où il ne peut atteindre, et qu'il crût, car tel est l'homme, que tout ce qu'il ne peut avoir, c'est cela même qui est le bonheur qu'il cherche.

Mais l'éclat du rang, des titres et de la naissance, dissipe bientôt cette vaine illusion. On a beau monter et être porté sur les ailes de la fortune au-dessus de tous les autres, la félicité se trouve toujours placée plus haut que nous-mêmes : plus on s'élève, plus elle semble s'éloigner de nous. Les chagrins et les noirs soucis montent, et vont s'asseoir même avec le souverain sur le trône. Le diadème, qui orne le front auguste des rois, n'est souvent armé que de pointes et d'épines qui le déchirent; et les grands, loin d'être les plus heureux, ne sont que les tristes témoins qu'on ne peut l'être sans la vertu sur la terre.

Il est vrai même que l'élévation nous rend plus malheureux, si elle ne nous rend pas plus fidèles à Dieu. Les passions y sont plus violentes, l'ennui plus à charge, la bizarrerie plus inévitable, c'est-à-dire le vide de tout ce qui n'est pas Dieu plus sensible et plus affreux.

PREMIÈRE RÉFLEXION

Les passions plus violentes. Oui, Sire, les passions font tous nos malheurs et tout ce qui les flatte et les irrite augmente nos peines. Un grand voluptueux est plus malheureux et plus à plaindre que le dernier et le plus vil d'entre le peuple : tout lui aide à assouvir son injuste passion, et tout ce qui l'assouvit la réveille ; ses désirs croissent avec ses crimes. Plus il se livre à ses penchants, plus il en devient le jouet et l'esclave : sa prospérité rallume sons cesse le feu honteux qui

le dévore, et le fait renaître de ses propres cendres : les sens, devenus ses maîtres, deviennent ses tyrans : il se rassasie de plaisirs, et sa satiété fait elle-même son supplice ; et les plaisirs enfantent eux-mêmes, dit l'esprit de Dieu, le ver qui le ronge et qui le dévore : et *dulcedo illius vermes* [1]. Ainsi ses inquiétudes naissent de son abondance ; ses désirs, toujours satisfaits, ne lui laissant plus rien à désirer, le laissent tristement avec lui-même : l'excès de ses plaisirs en augmente de jour en jour le vide ; et plus il en goûte, plus ils deviennent tristes et amers.

Son rang même, ses bienséances, ses devoirs, tout empoisonne sa passion criminelle. Son rang : plus il est élevé, plus il en coûte pour la dérober aux regards et à la censure publique : ses bienséances : plus il en est jaloux, plus les alarmes qu'une indiscrétion ne trahisse ses précautions et ses mesures sont cruelles : ses devoirs : parce qu'il les faut toujours prendre sur ses plaisirs.

Non, Sire, le trône où vous êtes assis a autour de lui encore plus de remparts qui le défendent contre la volupté, que d'attraits qui l'y engagent. Si tout dresse des piéges à la jeunesse des rois, tout leur tend les mains aussi pour leur aider à les éviter. Donnez-vous à vos peuples à qui vous vous devez ; le poison de la volupté ne trouvera guère de moment pour infecter votre cœur ; elle n'habite, et ne se plaît qu'avec l'oisiveté et l'indolence : que les soins de la royauté en deviennent pour vous les plus chers plaisirs. Ce n'est pas régner de ne vivre que pour soi-même ; les rois ne sont que les conducteurs des peuples : ils ont, à la vérité, ce nom et ce droit par la naissance ; mais ils ne le méritent que par les soins et l'application. Aussi les règnes oisifs forment un vide obscur dans nos annales : elles n'ont pas daigné même compter les années de la vie des rois fainéants ; il semble que, n'ayant pas régné eux-mêmes, ils n'ont pas vécu. C'est un

1. Job XXIV, 20.

chaos qu'on a de la peine à éclaircir encore aujourd'hui; loin de décorer nos histoires, ils ne font que les obscurcir et les embarrasser; et ils sont plus connus par les grands hommes qui ont vécu sous leur règne que par eux-mêmes.

Je ne parle pas ici de toutes les autres passions, qui, plus violentes dans l'élévation, font sur le cœur des grands des plaies plus douloureuses et plus profondes. L'ambition y est plus démesurée. Hélas ! le citoyen obscur vit content dans la médiocrité de sa destinée : héritier de la fortune de ses pères, il se borne à leur nom et à leur état; il regarde sans envie ce qu'il ne pourrait souhaiter sans extravagance; tous ses désirs sont renfermés dans ce qu'il possède; et s'il forme quelquefois des projets d'élévation, ce sont de ces chimères agréables qui amusent le loisir d'un esprit oiseux, mais non pas des inquiétudes qui le dévorent.

Au grand, rien ne suffit, parce qu'il peut prétendre à tout: ses désirs croissent avec sa fortune; tout ce qui est plus élevé que lui le fait paraître petit à ses yeux; il est moins flatté de laisser tant d'hommes derrière lui, que rongé d'en avoir encore qui le précèdent; il ne croit rien avoir, s'il n'a tout; son âme est toujours aride et altérée; et il ne jouit de rien, si ce n'est de ses malheurs et de ses inquiétudes.

Ce n'est pas tout : de l'ambition naissent les jalousies dévorantes; et cette passion si basse et si lâche est pourtant le vice et le malheur des grands. Jaloux de la réputation d'autrui, la gloire qui ne leur appartient pas est pour eux comme une tache qui les flétrit et les déhonore. Jaloux des grâces qui tombent à côté d'eux, il semble qu'on leur arrache celles qui se répandent sur les autres. Jaloux de la faveur, on est digne de leur haine et de leur mépris, dès qu'on l'est de l'amitié et de la confiance du maître. Jaloux même des succès glorieux à l'État, la joie publique est souvent pour eux un chagrin secret et domestique : les victoires remportées par leurs rivaux sur les ennemis leur sont plus amères qu'à nos ennemis mêmes; leur maison, comme celle d'Aman,

est une maison de deuil et de tristesse, tandis que Mardochée triomphe et reçoit au milieu de la capitale les acclamations publiques; et peu contents d'être insensibles à la gloire des événements, ils cherchent à se consoler en s'efforçant de les obscurcir par la malignité des réflexions et des censures : enfin, cette injuste passion tourne tout en amertume; et on trouve le secret de n'être jamais heureux, soit par ses propres maux, soit par les biens qui arrivent aux autres.

Enfin, parcourez toutes les passions; c'est sur le cœur des grands qui vivent dans l'oubli de Dieu qu'elles exercent un empire plus triste et plus tyrannique. Leurs disgrâces sont plus accablantes : plus l'orgueil est excessif, plus l'humiliation est amère. Leurs haines plus violentes : comme une fausse gloire les rend plus vains, le mépris aussi les trouve plus furieux et plus inexorables. Leurs craintes plus excessives : exempts de maux réels, ils s'en forment même de chimériques, et la feuille que le vent agite est comme la montagne qui va s'écrouler sur eux. Leurs infirmités plus affligeantes : plus on tient à la vie, plus tout ce qui la menace nous alarme. Accoutumés à tout ce que les sens offrent de plus doux et de plus riant, la plus légère douleur déconcerte toute leur félicité, et leur est insoutenable : ils ne savent user sagement ni de la maladie ni de la santé, ni des biens ni des maux inséparables de la condition humaine. Les plaisirs abrégent leurs jours; et les chagrins, qui suivent toujours les plaisirs, précipitent le reste de leurs années. La santé, déjà ruinée par l'intempérance, succombe sous la multiplicité des remèdes. L'excès des attentions achève ce que n'avait pu faire l'excès des plaisirs; et s'ils se sont défendu les excès, la mollesse et l'oisiveté toute seule devient pour eux une espèce de maladie et de langueur qui épuise toutes les précautions de l'art, et que les précautions usent et épuisent elles-mêmes. Enfin, leurs assujettissements plus tristes : élevés à vivre d'humeur et de caprice, tout ce qui les gêne et les contraint les accable. Loin de la cour, ils croient vivre dans

un triste exil; sous les yeux du maître, ils se plaignent sans cesse de l'assujettissement des devoirs, et de la contrainte des bienséances : ils ne peuvent porter ni la tranquillité d'une condition privée, ni la dignité d'une vie publique.

Le repos leur est aussi insupportable que l'agitation, ou plutôt ils sont partout à charge à eux-mêmes. Tout est un joug pesant à quiconque veut vivre sans joug et sans règle.

Non, mes frères, un grand dans le crime est plus malheureux qu'un autre pécheur : la prospérité l'endurcit, pour ainsi dire, au plaisir, et ne lui laisse de sensibiliié que pour la peine. Vous l'avez voulu, ô mon Dieu ! que l'élévation, qu'on regarde comme une ressource pour les grands qui vivent dans l'oubli de vos commandements, soit elle-même leur ennui et leur supplice.

SECONDE RÉFLEXION

Je dis leur ennui : et c'est une seconde réflexion que me fournit le malheur des grands qui ont abandonné Dieu. Non-seulement les passions sont plus violentes dans cet état si heureux aux yeux du monde, mais l'ennui y devient plus insupportable.

Oui, mes frères, l'ennui, qui paraît devoir être le partage du peuple, ne s'est pourtant, ce semble, réfugié que chez les grands ; c'est comme leur ombre qui les suit partout. Les plaisirs, presque tous épuisés pour eux, ne leur offrent plus qu'une triste uniformité qui endort ou qui lasse : ils ont beau les diversifier, ils diversifient leur ennui. En vain ils se font honneur de paraître à la tête de toutes les réjouissances publiques ; c'est une vivacité d'ostentation ; le cœur n'y prend presque plus de part : le long usage des plaisirs les leur a rendus inutiles : ce sont des ressources usées, qui se nuisent chaque jour à elles-mêmes. Semblables à un malade à qui une longue langueur a rendu tous les mets insipides, ils es-

saient de tout, et rien ne les pique et ne les réveille : et un dégoût affreux, dit Job, succède à l'instant à une vaine espérance de plaisir dont leur âme s'était d'abord flattée : *et spes illorum abominatio animæ*[1].

Toute leur vie n'est qu'une précaution pénible contre l'ennui, et toute leur vie n'est qu'un ennui pénible elle-même : ils l'avancent même en se hâtant de multiplier les plaisirs. Tout est déjà usé pour eux à l'entrée même de la vie; et leurs premières années éprouvent déjà les dégoûts et l'insipidité que la lassitude et le long usage de tout semble attacher à la vieillesse.

Il faut au juste moins de plaisirs, et ses jours sont plus heureux et plus tranquilles. Tout est délassement pour un cœur innocent. Les plaisirs doux et permis qu'offre la nature, fades et ennuyeux pour l'homme dissolu, conservent tout leur agrément pour l'homme de bien: il n'y a même que les plaisirs innocents qui laissent une joie pure dans l'âme; tout ce qui la souille l'attriste et la noircit. Les saintes familiarités et les jeux chastes et pudiques d'Isaac et de Rebecca, dans la cour du roi de Gerare, suffisaient à ces âmes pures et fidèles. C'était un plaisir assez vif pour David de chanter sur la lyre les louanges du Seigneur, ou de danser avec le reste de son peuple autour de l'arche sainte. Les festins d'hospitalité faisaient les fêtes les plus agréables des premiers patriarches, et la brebis la plus grasse suffisait pour les délices de ces tables innocentes.

Il faut moins de joie au dehors à celui qui la porte déjà dans le cœur; elle se répand de là sur les objets les plus indifférents : mais si vous ne portez pas au dedans la source de la joie véritable, c'est-à-dire la paix de la conscience et l'innocence du cœur, en vain vous la cherchez au dehors. Rassemblez tous les amusements autour de vous; il s'y répandra toujours du fond de votre âme une amertume qui les

1. Job XI, 20.

empoisonnera. Raffinez sur tous les plaisirs, subtilisez-les, mettez-les dans le creuset; de toutes ces transformations il n'en sortira et résultera jamais que l'ennui.

Grand Dieu, ce qui nous éloigne de vous est cela même qui devrait nous rappeler à vous : plus la prospérité multiplie nos plaisirs, plus elle nous en détrompe, et les grands sont moins excusables et plus malheureux de ne pas s'attacher à vous, ô mon Dieu, parce qu'ils sentent mieux et plus souvent le vide de tout ce qui n'est pas vous.

TROISIÈME RÉFLEXION

Et non-seulement ils sont plus malheureux par l'ennui qui les poursuit partout, mais encore par la bizarrerie et le fonds d'humeur et de caprice qui en sont inséparables. Lorsqu'il sera rassasié, dit Job, son esprit paraîtra triste et agité; l'inégalité de son humeur imitera l'inconstance des flots de la mer, et les pensées les plus noires et les plus sombres viendront fondre dans son âme : *cùm satiatus fuerit arctabitur, æstuabit, et omnis dolor irruet super eum* [1].

Telle est, Sire, la destinée des princes et des grands qui vivent dans l'oubli de Dieu, et qui n'usent de leur prospérité que pour la félicité de leurs sens. Ennuyés bientôt de tout, tout leur est à charge, et ils sont à charge à eux-mêmes : leurs projets se détruisent les uns les autres; et il n'en résulte jamais qu'une incertitude universelle que le caprice forme, et que lui seul peut fixer : leurs ordres ne sont jamais, un moment après, les interprètes sûrs de leur volonté : on déplaît en obéissant : il faut les deviner, et cependant ils sont une énigme inexplicable à eux-mêmes. Toutes leurs démarches, dit l'Esprit saint, sont vagues, incertaines, incompréhensibles : *vagi sunt gressus ejus, et investigabiles* [2]. On a

1. Job XX, 22.
2. Prov. V, 6.

beau s'attacher à les suivre, on les perd de vue à chaque instant; ils changent de sentier; on s'égare avec eux, et on les manque encore : ils se lassent des hommages qu'on leur rend, et ils sont piqués de ceux qu'on leur refuse. Les serviteurs les plus fidèles les importunent par leur sincérité, et ne réussissent pas mieux à plaire par leur complaisance. Maîtres bizarres et incommodes, tout ce qui les environne porte le poids de leurs caprices et de leur humeur, et ils ne peuvent le porter eux-mêmes : ils ne semblent nés que pour leur malheur et pour le malheur de ceux qui les servent.

Voyez Saül au milieu de ses prospérités et de sa gloire. Quel homme aurait dû passer des jours plus agréables et plus heureux? D'une fortune obscure et privée, il s'était vu élever sur le trône : son règne avait commencé par des victoires : un fils, digne de lui succéder, semblait assurer la couronne à sa race : toutes les tribus soumises fournissaient à sa magnificence et à ses plaisirs, et lui obéissaient comme un seul homme. Que lui manquait-il pour être heureux, si l'on pouvait l'être sans Dieu?

Il perd la crainte du Seigneur, et avec elle il perd son repos et tout le bonheur de sa vie. Livré à un esprit mauvais et aux vapeurs noires et bizarres qui l'agitent, on ne le connaît plus, et il ne se connaît plus lui-même. La harpe d'un berger, loin d'amuser sa tristesse, redouble sa fureur. Ses louanges et ses victoires, chantées par les filles de Juda, sont pour lui comme des censures et des opprobres. Il se dérobe aux hommages publics, et il ne peut se dérober à lui-même. David lui déplaît en paraissant au pied de son trône, et, s'en éloignant, il est encore plus sûr de déplaire. Touché de sa fidélité, il fait son éloge, et se reconnaît moins juste et moins innocent que lui; et le lendemain il lui dresse des embûches pour s'en assurer et lui faire perdre la vie. La tendresse de son propre fils l'ennuie et lui devient suspecte. Tous les courtisans cherchent, étudient ce qui pourrait adoucir son humeur sombre et bizarre : soins inutiles! lui-même ne le sait pas. Il

a négligé Samuel pendant la vie de ce prophète, et il s'avise de le rappeler du tombeau et de le consulter après sa mort. Il ne croit plus en Dieu, et il est assez crédule pour aller interroger les démons. Il est impie, et il est superstitieux : destin, pour le dire ici en passant, assez ordinaire aux incrédules. Ils traitent d'imposteurs les Samuel, les prophètes autrefois envoyés de Dieu ; ils regardent comme une force d'esprit de mépriser ces interprètes respectables des conseils éternels, et de se moquer des prédictions que les événements ont toutes justifiées ; ils refusent au Très-Haut la connaissance de l'avenir, et le pouvoir d'en favoriser ses serviteurs fidèles ; et ils ont la faiblesse populaire d'aller consulter une pythonisse.

Oui, mes frères, le malheureux état des grands dans le crime est une preuve éclatante qu'un Dieu préside aux choses humaines. Si les hommes ennemis de Dieu pouvaient être heureux, ils le seraient du moins sur le trône. Mais quiconque, dit un roi lui-même, quiconque, fût-il maître de l'univers, s'éloigne de la règle et de la sagesse, il s'éloigne du seul bonheur où l'homme puisse aspirer sur la terre : *sapientiam enim et disciplinam qui abjicit, infelix est*[1].

Plus même vous êtes élevés, plus vous êtes malheureux. Comme rien ne vous contraint, rien aussi ne vous fixe : moins vous dépendez des autres, plus vous êtes livrés à vous-mêmes : vos caprices naissent de votre indépendance ; vous retournez sur vous votre autorité. Vos passions ayant essayé de tout et tout usé, il ne vous reste plus qu'à vous dévorer vous-mêmes : vos bizarreries deviennent l'unique ressource de votre ennui et de votre satiété. Ne pouvant plus varier les plaisirs déjà tous épuisés, vous ne sauriez plus trouver de variété que dans les inégalités éternelles de votre humeur ; et vous vous en prenez sans cesse à vous du vide que tout ce qui vous environne laisse au dedans de vous-mêmes.

1. Sap. III, 11.

Et ce n'est pas ici une de ces vaines images que le discours embellit, et où l'on supplée par les ornements à la ressemblance. Approchez des grands; jetez les yeux vous-mêmes sur une de ces personnes qui ont vieilli dans les passions, et que le long usage des plaisirs a rendues également inhabiles et au vice et à la vertu. Quel nuage éternel sur l'humeur! quel fonds de chagrin et de caprice! Rien ne plaît, parce qu'on ne saurait plus soi-même se plaire : on se venge sur tout ce qui nous environne des chagrins secrets qui nous déchirent; il semble qu'on fait un crime au reste des hommes de l'impuissance où l'on est d'être encore aussi criminel qu'eux : on leur reproche en secret tout ce qu'on ne peut plus se permettre à soi-même, et l'on met l'humeur à la place des plaisirs.

Non, mes frères, tournez-vous de tous les côtés : les grands séparés de Dieu ne sont plus que les tristes jouets de leurs passions, de leurs caprices, des événements, et de toutes les choses humaines. Eux seuls sentent le malheur d'une âme livrée à elle-même, en qui toutes les ressources des sens et des plaisirs ne laissent qu'un vide affreux, et à qui le monde entier, avec tout cet amas de gloire et de fumée qui l'environne, devient inutile si Dieu n'est point avec elle : ils sont comme les témoins illustres de l'insuffisance des créatures et de la nécessité d'un Dieu et d'une religion sur la terre. Eux seuls prouvent au reste des hommes qu'il ne faut attendre de bonheur ici-bas que dans la vertu et dans l'innocence; que tout ce qui augmente nos passions multiplie nos peines; que les heureux du monde n'en sont, pour ainsi dire, que les premiers martyrs, et que Dieu seul peut suffire à un cœur qui n'est fait que pour lui seul.

Dieu de mes pères, disait autrefois un jeune roi, et qui de l'enfance comme vous, Sire, était monté sur le trône; Dieu de mes pères, vous m'avez établi prince sur votre peuple, et juge des enfants d'Israël. Au sortir presque du berceau, vous m'avez placé sur le trône; et en un âge où l'on ignore encore

l'art de se conduire soi-même, vous m'avez choisi pour être le conducteur d'un grand peuple : *Deus patrum meorum, tu elegisti me regem populo tuo*[1]. Vous m'avez environné de gloire, de prospérité et d'abondance ; mais la magnificence de vos dons sera elle-même la source de mes malheurs et de mes peines, si vous n'y ajoutez l'amour de vos commandements et la sagesse. Envoyez-la-moi du haut des cieux, où elle assiste sans cesse à vos côtés ; c'est elle qui préside aux bons conseils, et qui donnera à ma jeunesse toute la prudence des vieillards et toute la majesté des rois mes ancêtres ; elle seule m'adoucira les soucis de l'autorité et le poids de ma couronne : *ut mecum sit et mecum laboret*[2] : elle seule me fera passer des jours heureux, et me soutiendra dans les ennuis et les pensées inquiètes que la royauté traîne après elle : *et erit allocutio cogitationis et tædii mei*[3]. Je ne trouverai de repos au milieu même de la magnificence de mes palais, et parmi les hommages qu'on m'y rendra, qu'avec elle : *intrans in domum meam, conquiescam cum illa*[4]. Les plaisirs finissent par l'amertume ; le trône lui-même, grand Dieu, si vous n'y êtes assis avec le souverain, est le siége des noirs soucis : mais votre crainte et la sagesse ne laisse point de regrets après elle : on ne s'ennuie point de la posséder, et la joie même et la paix ne se trouvent jamais qu'avec elle : *nec enim habet amaritudinem conversatio illius, nec tædium, sed lætitiam et gaudium*[5].

Heureux donc le prince, ô mon Dieu, qui ne croit commencer à régner que lorsqu'il commence à vous craindre, qui ne se propose d'aller à la gloire que par la vertu, et qui regarde comme un malheur de commander aux autres s'il ne vous est pas soumis lui-même !

Donnez donc, grand Dieu, votre sagesse et votre jugement

1. Sap. IX, 7.
2. *Ibid.* IX, 10.
3. *Ibid.* VIII, 9.
4. *Ibid.* VIII, 16.
5. *Ibid.* VIII, 9.

au roi, et votre justice à cet enfant de tant de rois[1]. Vous qui êtes le secours du pupille, rendez-lui, par l'abondance de vos bénédictions, ce que vous lui avez ôté en le privant des exemples d'un père pieux, et des leçons d'un auguste bisaïeul : réparez ces pertes par l'accroissement de vos grâces et de vos bienfaits. Vous seul, grand Dieu, tenez-lui lieu de tout ce qui lui manque : regardez avec des yeux paternels cet enfant auguste que vous avez, pour ainsi dire, laissé seul sur la terre, et dont vous êtes par conséquent le premier tuteur et le père : que son enfance, qui le rend si cher à la nation, réveille les entrailles de votre miséricorde et de votre tendresse : environnez sa jeunesse des secours singuliers de votre protection. La faiblesse de son âge, et les grâces qui brillent déjà dans ses premières années, nous arrachent tous les jours des larmes de crainte et de tendresse. Rassurez nos frayeurs en éloignant de lui tous les périls qui pourraient menacer sa vie; et récompensez notre tendresse en le rendant lui-même tendre et humain pour ses peuples. Rendez-le heureux en lui conservant votre crainte, qui seule fait le bonheur des peuples et des rois. Assurez la félicité de son règne par la bonté de son cœur et par l'innocence de sa vie : que votre loi sainte soit écrite au fond de son âme et autour de son diadème pour lui en adoucir le poids; qu'il ne sente les soucis de la royauté que par sa sensibilité aux misères publiques; et que sa piété, plus encore que sa puissance et ses victoires, fasse tout son bonheur et le nôtre! Ainsi soit-il.

1. Ps. LXXI, 1.

SERMON

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

SUR L'HUMANITÉ DES GRANDS ENVERS LE PEUPLE

Cùm sublevasset oculos Jesus, et vidisset quia multitudo maxima venit ad eum.....

Jésus ayant levé les yeux, et voyant une grande foule de peuple qui venait à lui.....

JEAN, VI, 5.

SIRE,

Ce n'est pas la toute-puissance de Jésus-Christ et la merveille des pains multipliés par sa seule parole qui doit aujourd'hui nous toucher et nous surprendre. Celui par qui tout était fait pouvait tout sans doute sur des créatures qui sont son ouvrage ; et ce qui frappe le plus les sens dans ce prodige n'est pas ce que je choisis aujourd'hui pour nous consoler et nous instruire.

C'est son humanité envers les peuples. Il voit une multitude errante et affamée au pied de la montagne, et ses entrailles se troublent, et sa pitié se réveille, et il ne peut refuser aux besoins de ces infortunés non-seulement son secours, mais encore sa compassion et sa tendresse : *vidit turbam multam, et misertus est eis* [1].

Partout il laisse échapper des traits d'humanité pour les peuples. A la vue des malheurs qui menacent Jérusalem, il soulage sa douleur par sa pitié et par ses larmes.

1. Matth. XIV, 14.

Quand deux discipes veulent faire descendre le feu du ciel sur une ville de Samarie, son humanité s'intéresse pour ce peuple contre leur zèle, et il leur reproche d'ignorer encore l'esprit de douceur et de charité dont ils vont être les ministres.

Si les apôtres éloignent rudement une foule d'enfants qui s'empressent autour de lui, sa bonté s'offense qu'on veuille l'empêcher d'être accessible ; et plus un respect mal entendu éloigne de lui les faibles et les petits, plus sa clémence et son affabilité s'en rapprochent.

Grande leçon d'humanité envers les peuples, que Jésus-Christ donne aujourd'hui aux princes et aux grands. Ils ne sont grands que pour les autres hommes ; et ils ne jouissent proprement de leur grandeur qu'autant qu'ils la rendent utile aux autres hommes.

C'est-à-dire, l'humanité envers les peuples est le premier devoir des grands ; et l'humanité envers les peuples est l'usage le plus délicieux de la grandeur.

PREMIÈRE PARTIE

SIRE,

Toute puissance vient de Dieu, et tout ce qui vient de Dieu n'est établi que pour l'utilité des hommes. Les grands seraient inutiles sur la terre s'il ne s'y trouvait des pauvres et des malheureux ; ils ne doivent leur élévation qu'aux besoins publics ; et loin que les peuples soient faits pour eux, ils ne sont eux-mêmes tout ce qu'ils sont que pour les peuples.

Quelle affreuse providence, si toute la multitude des hommes n'était placée sur la terre que pour servir aux plaisirs d'un petit nombre d'heureux qui l'habitent, et qui souvent ne connaissent pas le Dieu qui les comble de bienfaits

Si Dieu en élève quelques-uns, c'est donc pour être l'appui et la ressource des autres. Il se décharge sur eux du soin

des faibles et des petits ; c'est par là qu'ils entrent dans l'ordre des conseils de la sagesse éternelle. Tout ce qu'il y a de réel dans leur grandeur, c'est l'usage qu'ils en doivent faire pour ceux qui souffrent ; c'est le seul trait de distinction que Dieu ait mis en nous : ils ne sont que les ministres de sa bonté et de sa providence ; et ils perdent le droit et le titre qui les fait grands, dès qu'ils ne veulent l'être que pour eux-mêmes.

L'humanité envers les peuples est donc le premier devoir des grands ; et l'humanité renferme l'affabilité, la protection et les largesses.

Je dis l'affabilité. Oui, Sire, on peut dire que la fierté, qui d'ordinaire est le vice des grands, ne devrait être que comme la triste ressource de la roture et de l'obscurité. Il paraîtrait bien plus pardonnable à ceux qui naissent, pour ainsi dire, dans la boue, de s'enfler, de se hausser, et de tâcher de se mettre, par l'enflure secrète de l'orgueil, de niveau avec ceux au-dessous desquels ils se trouvent si fort par la naissance. Rien ne révolte plus les hommes d'une naissance obscure et vulgaire, que la distance énorme que le hasard a mise entre eux et les grands : ils peuvent toujours se flatter de cette vaine persuasion, que la nature a été injuste de les faire naître dans l'obscurité, tandis qu'elle a réservé l'éclat du sang et des titres pour tant d'autres dont le nom fait tout le mérite : plus ils se trouvent bas, moins ils se croient à leur place. Aussi l'insolence et la hauteur deviennent souvent le partage de la plus vile populace ; et plus d'une fois les anciens règnes de la monarchie l'ont vue se soulever, vouloir secouer le joug des nobles et des grands, et conjurer leur extinction et leur ruine entière.

Les grands, au contraire, placés si haut par la nature, ne sauraient plus trouver de gloire qu'en s'abaissant : ils n'ont plus de distinction à se donner du côté du rang et de la naissance ; ils ne peuvent s'en donner que par l'affabilité ; et s'il est encore un orgueil qui puisse leur être permis, c'est celui de se rendre humains et accessibles.

Il est vrai même que l'affabilité est comme le caractère inséparable et la plus sûre marque de la grandeur. Les descendants de ces races illustres et anciennes, auxquels personne ne dispute la supériorité du nom et l'antiquité de leur origine, ne portent point sur leur front l'orgueil de leur naissance : ils vous la laisseraient ignorer, si elle pouvait être ignorée. Les monuments publics en parlent assez, sans qu'ils en parlent eux-mêmes : on ne sent leur élévation que par une noble simplicité : ils se rendent encore plus respectables, en ne souffrant qu'avec peine le respect qui leur est dû; et parmi tant de titres qui les distinguent, la politesse et l'affabilité est la seule distinction qu'ils affectent. Ceux, au contraire, qui se parent d'une antiquité douteuse, et à qui l'on dispute tout bas l'éclat et les prééminences de leurs ancêtres, craignent toujours qu'on n'ignore la grandeur de leur race, l'ont sans cesse dans la bouche, croient en assurer la vérité par une affectation d'orgueil et de hautenr, mettent la fierté à la place des titres; et, en exigeant au delà de ce qui leur est dû, ils font qu'on leur conteste même ce qu'on devrait leur rendre.

En effet, on est moins touché de son élévation quand on est né pour être grand : quiconque est ébloui de ce degré éminent où la naissance et la fortune l'ont placé, c'est-à-dire qu'il n'était pas fait pour monter si haut. Les plus hautes places sont toujours au-dessous des grandes âmes; rien ne les enfle et ne les éblouit, parce que rien n'est plus haut qu'elles.

La fierté prend donc sa source dans la médiocrité, ou n'est plus qu'une ruse qui la cache; c'est une preuve certaine qu'on perdrait en se montrant de trop près : on couvre de la fierté des défauts et des faiblesses que la fierté trahit et manifeste elle-même : on fait de l'orgueil le supplément, si j'ose parler ainsi, du mérite; et on ne sait pas que le mérite n'a rien qui lui ressemble moins que l'orgueil.

Aussi les plus grands hommes, Sire, et les plus grands rois,

ont toujours été les plus affables. Une simple femme thécuite venait exposer simplement à David ses chagrins; et si l'éclat du trône était tempéré par l'affabilité du souverain, l'affabilité du souverain relevait l'éclat et la majesté du trône.

Nos rois, Sire, ne perdent rien à se rendre accessibles: l'amour des peuples leur répond du respect qui leur est dû. Le trône n'est élevé que pour être l'asile de ceux qui viennent implorer votre justice ou votre clémence : plus vous en rendez l'accès facile à vos sujets, plus vous en augmentez l'éclat et la majesté. Et n'est-il pas juste que la nation de l'univers qui aime le plus ses maîtres ait aussi plus de droit de les approcher ? Montrez, Sire, à vos peuples tout ce que le ciel a mis en vous de dons et de talents aimables; laissezleur voir de près le bonheur qu'ils attendent de votre règne. Les charmes et la majesté de votre personne, la bonté et la droiture de votre cœur assureront toujours plus les hommages qui sont dus à votre rang que votre autorité et votre puissance.

Ces princes invisibles et efféminés, ces Assuérus devant lesquels c'était un crime digne de mort pour Esther même d'oser paraître sans ordre, et dont la seule présence glaçait le sang dans les veines des suppliants, n'étaient plus, vus de près, que de faibles idoles, sans âme, sans vie, sans courage, sans vertu, livrés dans le fond de leurs palais à de vils esclaves; séparés de tout commerce comme s'ils n'avaient pas été dignes de se montrer aux hommes, ou que des hommes faits comme eux n'eussent pas été dignes de les voir : l'obscurité et la solitude en faisaient toute la majesté.

Il y a dans l'affabilité une sorte de confiance en soi-même qui sied bien aux grands, qui fait qu'on ne craint point de s'avilir en s'abaissant, et qui est comme une espèce de valeur et de courage pacifique; c'est être faible et timide que d'être inaccessible et fier.

D'ailleurs, Sire, en quoi les princes et les grands qui n'offrent jamais aux peuples qu'un front sévère et dédaigneux

sont plus inexcusables, c'est qu'il leur en coûte si peu de se concilier les cœurs ! Il ne faut pour cela ni effort ni étude; une seule parole, un sourire gracieux, un seul regard suffit. Le peuple leur compte tout; leur rang donne du prix à tout. La seule sérénité du visage du roi, dit l'Ecriture, est la vie et la félicité des peuples, et son air doux et humain est pour les cœurs de ses sujets ce que la rosée du soir est pour les terres sèches et arides : *in hilaritate vultùs regis, vita; et clementia ejus quasi imber serotinus* [1].

Et peut-on laisser aliéner des cœurs qu'on peut gagner à si bas prix ? n'est-ce pas s'avilir soi-même que de dépriser à ce point toute l'humanité? et mérite-t-on le nom de grand, quand on ne sait pas même sentir ce que valent les hommes?

La nature n'a-t-elle pas déjà imposé une assez grande peine aux peuples et aux malheureux, de les avoir fait naître dans la dépendance et comme dans l'esclavage? N'est-ce pas assez que la bassesse ou le malheur de leur condition leur fasse un devoir, et comme une loi, de ramper et de rendre des hommages ? Faut-il encore leur aggraver le joug par le mépris et par une fierté qui en est si digne elle-même? Ne suffit-il pas que leur dépendance soit une peine ? faut-il encore les en faire rougir comme d'un crime? et si quelqu'un devait être honteux de son état, serait-ce le pauvre qui le souffre, ou le grand qui en abuse?

Il est vrai que souvent c'est l'humeur toute seule, plutôt que l'orgueil, qui efface du front des grands cette sérénité qui les rend accessibles et affables : c'est une inégalité de caprice plus que de fierté. Occupés de leurs plaisirs, et lassés des hommages, ils ne les reçoivent plus qu'avec dégoût : il semble que l'affabilité leur devienne un devoir importun, et qui leur est à chage. A force d'être honorés, ils sont fatigués des honneurs qu'on leur rend, et ils se dérobent souvent aux hommages publics pour se dérober à la

1. Prov. XVI, 15

fatigue d'y paraître sensibles. Mais qu'il faut être né dur pour se faire même une peine de paraître humain ! N'est-ce pas une barbarie, non-seulement de n'être pas touchés, mais de recevoir même avec ennui les marques d'amour et de respect que nous donnent ceux qui nous sont soumis? n'est-ce pas déclarer tout haut qu'on ne mérite pas l'affection des peuples, quand on en rebute les plus tendres témoignagnages ? Peut-on alléguer là-dessus les moments d'humeur et de chagrin que les soins de la grandeur et de l'autorité traînent après soi? L'humeur est-elle donc le privilége des grands pour être l'excuse de leurs vices?

Hélas! s'il pouvait être quelquefois permis d'être sombre, bizarre, chagrin, à charge aux autres et à soi-même, ce devrait être à ces infortunés que la faim, la misère, les calamités, les nécessités domestiques, et tous les plus noirs soucis, environnent : ils seraient bien plus dignes d'excuse, si portant déjà le deuil, l'amertume, le désespoir souvent dans le cœur, ils en laissaient échapper quelques traits au dehors. Mais que les grands, que les heureux du monde, à qui tout rit, et que les joies et les plaisirs accompagnent partout, prétendent tirer de leur félicité même un privilége qui excuse leurs chagrins bizarres et leurs caprices; qu'il leur soit permis d'être fâcheux, inquiets, inabordables, parce qu'ils sont plus heureux; qu'ils regardent comme un droit acquis à la prospérité d'accabler encore du poids de leur humeur des malheureux qui gémissent déjà sous le joug de leur autorité et de leur puissance; grand Dieu! serait-ce donc là le privilége des grands, ou la punition du mauvais usage qu'ils font de la grandeur? Car il est vrai que les caprices et les noirs chagrins semblent être le partage des grands; et l'innocence de la joie et de la sérénité n'est que pour le peuple.

Mais l'affabilité, qui prend sa source dans l'humanité, n'est pas une de ces vertus superficielles qui ne résident que sur le visage; c'est un sentiment qui naît de la tendresse et

de la bonté du cœur. L'affabilité ne serait plus qu'une insulte et une dérision pour les malheureux, si, en leur montrant un visage doux et ouvert, elle leur fermait nos entrailles, et ne nous rendait plus accessibles à leurs plaintes que pour nous rendre plus insensibles à leurs peines.

Les malheureux et les opprimés n'ont droit de les approcher que pour trouver auprès d'eux la protection qui leur manque. Oui, mes frères, les lois qui ont pourvu à la défense des faibles ne suffisent pas pour les mettre à couvert de l'injustice et de l'oppression : la misère ose rarement réclamer les lois établies pour protéger, et le crédit souvent leur impose silence.

C'est donc aux grands à remettre le peuple sous la protection des lois : la veuve, l'orphelin, tous ceux qu'on foule et qu'on opprime, ont un droit acquis à leur crédit et à leur puissance; elle ne leur est donnée que pour eux; c'est à eux à porter aux pieds du trône les plaintes et les gémissements de l'opprimé : ils sont comme le canal de communication, et le lien des peuples avec le souverain, puisque le souverain n'est lui-même que le père et le pasteur des peuples. Ainsi ce sont les peuples tout seuls qui donnent aux grands le droit qu'ils ont d'approcher du trône, et c'est pour les peuples tout seuls que le trône lui-même est élevé. En un mot, et les grands et le prince ne sont, pour ainsi dire, que les hommes du peuple.

Mais si, loin d'être les protecteurs de sa faiblesse, les grands et les ministres des rois en sont eux-mêmes les oppresseurs; s'ils ne sont plus que comme ces tuteurs barbares qui dépouillent eux-mêmes leurs pupilles; grand Dieu ! les clameurs du pauvre et de l'opprimé monteront devant vous; vous maudirez ces races cruelles; vous lancerez vos foudres sur les géants : vous renverserez tout cet édifice d'orgueil, d'injustice et de prospérité, qui s'était élevé sur les débris de tant de malheureux; et leur prospérité sera ensevelie sous ses ruines.

Aussi la prospérité des grands et des ministres des souverains, qui ont été les oppresseurs des peuples, n'a jamais porté que la honte, l'ignominie et la malédiction à leurs descendants. On a vu sortir de cette tige d'iniquités des rejetons honteux, qui ont été l'opprobre de leur nom et de leur siècle. Le Seigneur a soufflé sur l'amas de leurs richesses injustes, et l'a dissipé comme de la poussière; et s'il laisse encore traîner sur la terre des restes infortunés de leur race, c'est pour les faire servir de monument éternel à ses vengeances, et perpétuer la peine d'un crime qui perpétue presque toujours avec lui l'affliction et la misère publique dans les empires.

La protection des faibles est donc le seul usage légitime du crédit et de l'autorité; mais les secours et les largesses qu'ils doivent trouver dans notre abondance forment le dernier caractère de l'humanité.

Oui, mes frères, si c'est Dieu seul qui vous a fait naître ce que vous êtes, quel a pu être son dessein en répandant avec tant de profusion sur vous les biens de la terre? A-t-il voulu vous faciliter le luxe, les passions et les plaisirs qu'il condamne? sont-ce des présents qu'il vous ait faits dans sa colère? Si cela est, si c'est pour vous seuls qu'il vous a faits naître dans la prospérité et dans l'opulence, jouissez-en, à la bonne heure; faites-vous, si vous le pouvez, une injuste félicité sur la terre; vivez comme si tout était fait pour vous; multipliez vos plaisirs. Hâtez-vous de jouir, le temps est court. N'attendez plus rien au delà que la mort et le jugement; vous avez reçu ici-bas votre récompense.

Mais si, dans les desseins de Dieu, vos biens doivent être les ressources et les facilités de votre salut, il ne laisse donc des pauvres et des malheureux sur la terre que pour vous; vous leur tenez donc ici-bas la place de Dieu même; vous êtes, pour ainsi dire, leur providence visible : ils ont droit de vous réclamer et de vous exposer leurs besoins; vos biens sont leurs biens, et vos largesses le seul patrimoine que Dieu leur ait assigné sur la terre.

SECONDE PARTIE

Et qu'y a-t-il dans votre état de plus digne d'envie que le pouvoir de faire des heureux? Si l'humanité envers les peuples est le premier devoir des grands, n'est-elle pas aussi l'usage le plus délicieux de la grandeur?

Quand toute la religion ne serait pas elle-même un motif universel de charité envers nos frères, et que notre humanité à leur égard ne serait payée que par le plaisir de faire des heureux et de soulager ceux qui souffrent, en faudrait-il davantage pour un bon cœur? Quiconque n'est pas sensible à un plaisir si vrai, si touchant, si digne du cœur, il n'est pas né grand, il ne mérite pas même d'être homme. Qu'on est digne de mépris, dit saint Ambroise, quand on peut faire des heureux et qu'on ne le veut pas! *Infelix cujus in potestate est tantorum animas à morte defendere, et non est voluntas*[1].

Il semble même que c'est une malédiction attachée à la grandeur. Les personnes nées dans une fortune obscure et privée n'envient dans les grands que le pouvoir de faire des grâces et de contribuer à la félicité d'autrui : on sent qu'à leur place on serait trop heureux de répandre la joie et l'allégresse dans les cœurs en y répandant des bienfaits, et de s'assurer pour toujours leur amour et leur reconnaissance. Si, dans une condition médiocre, on forme quelquefois de ces désirs chimériques de parvenir à de grandes places, le premier usage qu'on se propose de cette nouvelle élévation, c'est d'être bienfaisant, et d'en faire part à tous ceux qui nous environnent : c'est la première leçon de la nature, et le premier sentiment que les hommes du commun trouvent en eux. Ce n'est que dans les grands seuls qu'il est éteint : il semble que la grandeur leur donne un autre cœur, plus

1. S. Ambr. in vita Nab. 13.

dur et plus insensible que celui du reste des hommes; que plus on est à portée de soulager des malheureux, moins on est touché de leurs misères; que plus on est le maître de s'attirer l'amour et la bienveillance des hommes, moins on en fait cas; et qu'il suffit de pouvoir tout, pour n'être touché de rien.

Mais quel usage plus doux et plus flatteur, mes frères, pourriez-vous faire de votre élévation et de votre opulence? Vous attirer des hommages? mais l'orgueil lui-même s'en lasse. Commander aux hommes et leur donner des lois? mais ce sont là les soins de l'autorité, ce n'en est pas le plaisir. Voir autour de vous multiplier à l'infini vos serviteurs et vos esclaves? mais ce sont des témoins qui vous embarrassent et vous gênent, plutôt qu'une pompe qui vous décore. Habiter des palais somptueux? mais vous vous édifiez, dit Job, des solitudes où les soucis et les noirs chagrins viennent bientôt habiter avec vous. Y rassembler tous les plaisirs? ils peuvent remplir ces vastes édifices, mais ils laisseront toujours votre cœur vide. Trouver tous les jours dans votre opulence de nouvelles ressources à vos caprices? la variété des ressources tarit bientôt; tout est bientôt épuisé; il faut revenir sur ses pas, et recommencer sans cesse ce que l'ennui rend insipide, et ce que l'oisiveté a rendu nécessaire. Employez tant qu'il vous plaira vos biens et votre autorité à tous les usages que l'orgueil et les plaisirs peuvent inventer : vous serez rassasiés, mais vous ne serez pas satisfaits; ils vous montreront la joie, mais ils ne la laisseront pas dans votre cœur.

Employez-les à faire des heureux, à rendre la vie plus douce et plus supportable à des infortunés que l'excès de la misère a peut-être réduits mille fois à souhaiter, comme Job, que le jour qui les vit naître eût été lui-même la nuit éternelle de leur tombeau : vous sentirez alors le plaisir d'être nés grands, vous goûterez la véritable douceur de votre état; c'est le seul privilége qui le rend digne d'envie. Toute cette

vaine montre qui vous environne est pour les autres; ce plaisir est pour vous seuls. Tout le reste a ses amertumes; ce plaisir seul les adoucit toutes. La joie de faire du bien est tout autrement douce et touchante que la joie de le recevoir. Revenez-y encore, c'est un plaisir qui ne s'use point; plus on le goûte, plus on se rend digne de le goûter : on s'accoutume à sa prospérité propre, et on y devient insensible; mais on sent toujours la joie d'être l'auteur de la prospérité d'autrui : chaque bienfait porte avec lui ce tribut doux et secret dans notre âme : le long usage, qui endurcit le cœur à tous les plaisirs, le rend ici tous les jours plus sensible,

Et qu'a la majesté du trône elle-même, Sire, de plus délicieux que le pouvoir de faire des grâces? Que serait la puissance des rois, s'ils se condamnaient à en jouir tout seuls ! une triste solitude, l'horreur des sujets et le supplice du souverain. C'est l'usage de l'autorité qui en fait le plus doux plaisir; et le plus doux usage de l'autorité, c'est la clémence et la libéralité qui la rendent aimable.

Nouvelle raison. Outre le plaisir de faire du bien, qui nous paie comptant de notre bienfait, montrez de la douceur et de l'humanité dans l'usage de votre puissance, dit l'Esprit de Dieu, et c'est la gloire la plus sûre et plus durable où les grands puissent atteindre : *in mansuetudine opera tua perfice, et super hominum gloriam diligeris*[1].

Non, Sire, ce n'est pas le rang, les titres, la puissance, qui rendent les souverains aimables; ce n'est pas même les talents glorieux que le monde admire, la valeur, la supériorité du génie, l'art de manier les esprits et de gouverner les peuples; ces grands talents ne les rendent aimables à leurs sujets qu'autant qu'ils les rendent humains et bienfaisants. Vous ne serez grand qu'autant que vous leur serez cher : l'amour des peuples a toujours été la gloire la plus réelle et

1. Eccl. III, 19.

la moins éqvivoque des souverains, et les peuples n'aiment guère dans les souverains que les vertus qui rendent leur règne heureux.

Et, en effet, est-il pour les princes une gloire plus pure et plus touchante que celle de régner sur les cœurs? La gloire des conquêtes est toujours souillée de sang; c'est le carnage et la mort qui nous y conduit; et il faut faire des malheureux pour se l'assurer. L'appareil qui l'environne est funeste et lugubre; et souvent le conquérant lui-même, s'il est humain, est forcé de verser des larmes sur ses propres victoires.

Mais la gloire, Sire, d'être cher à son peuple et de le rendre heureux n'est environnée que de la joie et de l'abondance : il ne faut point élever de statues et de colonnes superbes pour l'immortaliser; elle s'élève dans le cœur de chaque sujet un monument plus durable que l'airain et le bronze, parce que l'amour dont il est l'ouvrage est plus fort que la mort. Le titre de conquérant n'est écrit que sur le marbre; le titre de père du peuple est gravé dans les cœurs.

Et quelle félicité pour le souverain de regarder son royaume comme sa famille, ses sujets comme ses enfants; de compter que leurs cœurs sont encore plus à lui que leurs biens et leurs personnes, et de voir, pour ainsi dire, ratifier chaque jour le premier choix de la nation qui éleva ses ancêtres sur le trône! La gloire des conquêtes et des triomphes a-t-elle rien qui égale ce plaisir? Mais de plus, Sire, si la gloire des conquérants vous touche, commencez par gagner les cœurs de vos sujets; cette conquête vous répond de celle de l'univers. Un roi cher à une nation valeureuse comme la vôtre n'a plus rien à craindre que l'excès de ses prospérités et de ses victoires.

Écoutez cette multitude que Jésus-Christ rassasie aujourd'hui dans le désert; ils veulent l'établir roi sur eux : *ut raperent eum, et facerent eum regem*[1]. Ils lui dressent déjà un

1. Joan. VI, 15.

e dans leur cœur, ne pouvant le faire remonter encore
celui de David et des rois de Juda ses ancêtres : ils ne
nnaissent son droit à la royauté que par son humanité.
si les hommes se donnaient des maîtres, ce ne serait ni
plus nobles ni les plus vaillants qu'ils choisiraient; ce
it les plus tendres, les plus humains, des maîtres qui
ent en même temps leurs pères.

ureuse la nation, grand Dieu ! à qui vous destinez dans
e miséricorde un souverain de ce caractère! D'heureux
ages semblent nous le promettre : la clémence et la ma-
, peintes sur le front de cet auguste enfant, nous an-
ent déjà la félicité de nos peuples; ses inclinations
es et bienfaisantes rassurent et font croître tous les jours
espérances. Cultivez donc, ô mon Dieu ! ces premiers
s de notre bonheur : rendez-le aussi tendre pour ses
les que le prince pieux auquel il doit la naissance, et
vous n'avez fait que montrer à la terre. Il ne voulait
er, vous le savez, que pour nous rendre heureux; nos
res étaient ses misères, nos afflictions étaient les siennes,
n cœur ne faisait qu'un cœur avec le nôtre. Que la clé-
ce et la miséricorde croissent donc avec l'âge dans cet
nt précieux, et coulent en lui avec le sang d'un père si
ain et si miséricordieux ! que la douceur et la majesté
n front soit toujours une image de celle de son âme !
son peuple lui soit aussi cher qu'il est lui-même cher à
peuple ! qu'il prenne dans la tendresse de la nation
lui la règle et la mesure de l'amour qu'il doit avoir
elle ! Par là il sera aussi grand que son bisaïeul, plus
eux que tous ses ancêtres, et son humanité sera la
ce de notre félicité sur la terre et de son bonheur dans
el. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR DE L'INCARNATION.

SUR LES

CARACTÈRES DE LA GRANDEUR DE JÉSUS-CHRIST

Hic erit magnus.
Il sera grand.
Luc I, 32.

SIRE,

Quand les hommes augurent d'un jeune prince qu'il sera grand, cette idée ne réveille en eux que des victoires et des prospérités temporelles; ils n'établissent sa grandeur future que sur des malheurs publics; et les mêmes signes qui annoncent l'éclat de sa gloire, sont comme des présages sinistres qui ne promettent que des calamités au reste de la terre.

Mais ce n'est pas à ces marques vaines et lugubres de grandeur que l'ange annonce aujourd'hui à Marie que Jésus-Christ sera grand : le langage du ciel et de la vérité ne ressemble pas à l'erreur et à la vanité des adulatious humaines, et Dieu ne parle point comme l'homme.

Jésus-Christ sera grand parce qu'il sera le Saint et le Fils de Dieu, *Sanctum vocabitur Filius Dei*[1]; parce qu'il sauvera son peuple, *ipse enim salvum faciet populum suum*[2]; parce que son règne ne finira plus, *et regni ejus non erit finis*[3]. Tels

1. Luc I, 35.
2. Matth. I, 21.
3. Luc II, 33.

sont les caractères de sa grandeur; une grandeur de sainteté, une grandeur de miséricorde, une grandeur de perpétuité et de durée.

Et voilà les caractères de la véritable grandeur. Ce n'est pas, Sire, dans l'élévation de la naissance, dans l'éclat des titres et des victoires, dans l'étendue de la puissance et de l'autorité, que les princes et les grands doivent la chercher : ils ne seront grands comme Jésus-Christ qu'autant qu'ils seront saints, qu'ils seront utiles aux peuples, et que leur vie et leur règne deviendra un modèle qui se perpétuera dans tous les siècles, c'est-à-dire qu'ils auront comme Jésus-Christ une grandeur de sainteté, une grandeur de miséricorde, une grandeur de perpétuité et de durée.

PREMIÈRE PARTIE

Sire,

L'origine éternelle de Jésus-Christ, son titre de Fils de Dieu, qui est le titre essentiel de sa sainteté, l'est aussi de sa grandeur et de son éminence. Il n'est pas appelé grand, parce qu'il compte des rois et des patriarches parmi ses ancêtres, et que le sang le plus auguste de l'univers coule dans ses veines; il est grand, parce qu'il est le Saint et le Fils du Très-Haut : toute sa grandeur a sa source dans le sein de Dieu, d'où il est sorti; et le grand mystère de ses voies éternelles, qui se manifeste aujourd'hui, va puiser tout son éclat dans sa naissance divine.

Nous n'avons de grand que ce qui nous vient de Dieu. Oui, mes frères, que les grands se vantent d'avoir comme Jésus-Christ des princes et des rois parmi leurs ancêtres : s'ils n'ont point d'autre gloire que celle de leurs aïeux, si toute leur grandeur est dans leur nom, si leurs titres sont leurs uniques vertus, s'il faut rappeler les siècles passés pour les trouver dignes de nos hommages, leur naissance les avilit et les

déshonore, même selon le monde. On oppose sans cesse leur nom à leur personne : le souvenir de leurs aïeux devient leur opprobre : les histoires où sont écrites les grandes actions de leurs pères ne sont plus que des témoins qui déposent contre eux. On cherche ces glorieux ancêtres dans leurs indignes successeurs, on redemande à leurs noms les vertus qui ont autrefois honoré la patrie ; et cet amas de gloire dont ils ont hérité n'est plus qu'un poids de honte qui les flétrit et qui les accable.

Cependant la plupart portent sur leur front l'orgueil de leur origine. Ils comptent les degrés de leur grandeur par des siècles qui ne sont plus, par des dignités qu'ils ne possèdent plus, par des actions qu'ils n'ont point faites, par des aïeux dont il ne reste qu'une vile poussière, par des monuments que les temps ont effacés, et se croient au-dessus des autres hommes, parce qu'il leur reste plus de débris domestiques de la rapidité des temps, et qu'ils peuvent produire plus de titres que les autres hommes de la vanité des choses humaines.

Sans doute une haute naissance est une prérogative illustre à laquelle le consentement des nations a attaché de tout temps des distinctions d'honneur et d'hommage; mais ce n'est qu'un titre, ce n'est pas une vertu : c'est un engagement à la gloire; ce n'est pas elle qui la donne : c'est une leçon domestique et un motif honorable de grandeur; mais ce n'est pas ce qui nous fait grands : c'est une succession d'honneur et de mérite; mais elle manque, et s'éteint en nous dès que nous héritons du nom sans hériter des vertus qui l'ont rendu illustre. Nous commençons, pour ainsi dire, une nouvelle race; nous devenons des hommes nouveaux ; la noblesse n'est plus que pour notre nom, et la roture pour notre personne.

Mais si, devant le monde même, la naissance sans la vertu n'est plus qu'un vain titre qui nous reproche sans cesse notre oisiveté et notre bassesse, qu'est-elle devant Dieu, qui ne

it de grand et de réel en nous que les dons de sa grâce et son esprit qu'il y a mis lui-même?

C'est donc notre naissance selon la foi qui fait le plus gloeux de tous nos titres. Nous ne sommes grands que parce que us sommes, comme Jésus-Christ, enfants de Dieu, et que us soutenons la noblesse et l'excellence d'une si haute orine. C'est elle qui élève le chrétien au-dessus des rois et des inces de la terre ; c'est par elle que nous entrons aujourhui dans tous les droits de Jésus-Christ, que tout est à nous, ie tout l'univers n'est que pour nous, que les patriarches tous les élus des siècles passés sont nos ancêtres, que nous venons héritiers d'un royaume éternel, que nous jugerons s anges et les hommes, et que nous verrons un jour à nos eds toutes les nations et les puissances du siècle.

Telle est, Sire, la prérogative des enfants de Dieu; aussi s rois ont mis le titre de chrétien à la tête de tous les titres ii entourent et ennoblissent leur couronne; et le plus saint vos prédécesseurs n'allait pas chercher la source et l'orine de sa grandeur dans le nombre des villes et des pronces soumises à son empire, mais dans le lieu seul où il rait été mis par le baptême au nombre des enfants de Dieu.

Mais, Sire, ce n'est pas assez, dit saint Jean, d'en porter le om, il faut l'être en effet : *ut filii Dei nominemur et simus* [1]. i les enfants des rois, dégénérant de leur auguste naissance, 'avaient que des inclinations basses et vulgaires; s'ils se roposaient la fortune d'un vil artisan comme l'objet le plus igne de leur cœur, et seul capable de remplir leurs grandes estinées; si, perdant de vue le trône où ils doivent un jour tre élevés, ils ne connaissent rien de plus grand que de amper dans la boue, et d'être confondus par leurs sentiients et leurs occupations avec la plus vile populace, quel pprobre pour leur nom et pour la nation qui attendrait de els maîtres!

1. Joan. III, 1.

Tels, et encore plus coupables, Sire, sont les enfants de Dieu quand ils se dégradent jusqu'à vivre comme les enfants du siècle. La grâce de votre baptême vous a élevé encore plus haut que la gloire de votre naissance, quoiqu'elle soit la plus auguste de l'univers. Par celle-ci vous n'êtes qu'un roi temporel ; l'autre vous rend héritier d'un royaume éternel. La première ne vous fait que l'enfant des rois ; par l'autre vous êtes devenu l'enfant de Dieu. Tous les jours nous voyons croître et se développer dans Votre Majesté des sentiments et des inclinations dignes de la naissance que vous avez eue des rois vos ancêtres ; mais ce ne serait rien, si vous n'en montriez encore qui répondissent à la grandeur de la naissance que vous tenez de Dieu, lequel vous a mis par le baptême au nombre de ses enfants.

Or, par tout ce qu'exige une naissance royale, jugez, Sire, de ce que doit exiger une naissance toute divine. Si les enfants des rois doivent être au-dessus des autres hommes ; si la moindre bassesse les déshonore ; si le plus léger défaut de courage est une tache qui flétrit tout l'éclat de leur naissance ; si on leur fait un crime d'une simple inégalité d'humeur ; s'il faut qu'ils soient plus vaillants, plus sages, plus circonspects, plus doux, plus affables, plus humains, plus grands que le reste des hommes ; si le monde exige tant des enfants de la terre : qu'est-ce que Dieu ne doit pas demander des enfants du ciel ! quelle innocence, quelle pureté de désirs, quelle élévation de sentiments, quelle supériorité au-dessus des sens et des passions, quel mépris pour tout ce qui n'est pas éternel ! qu'il faut être grand pour soutenir l'éminence d'une si haute origine ! Premier caractère de la grandeur de Jésus-Christ, une grandeur de sainteté : *hic erit magnus, et Filius Altissimi vocabitur.*

SECONDE PARTIE

Mais, en second lieu, il sera grand, parce qu'il sauvera son
uple, *ipse enim salvum faciet populum suum;* second carac-
e de sa grandeur, une grandeur de miséricorde.
Il ne descend sur la terre que pour combler les hommes de
bienfaits. Nous étions sous la servitude et sous la malédic-
n ; et il vient rompre nos chaînes et nous mettre en liberté.
us étions ennemis de Dieu et étrangers à ses promesses ;
il vient nous réconcilier avec lui, et nous rendre conci-
ens des saints et enfants d'une nouvelle alliance. Nous vi-
ns sans loi, sans joug, sans Dieu dans ce monde ; et il vient
e notre loi, notre vérité, notre justice, et répandre l'abon-
nce de ses dons et de ses grâces sur tout l'univers. En un
t, il vient renouveler toute la nature, sanctifier ce qui était
illé, fortifier ce qui était faible, sauver ce qui était perdu,
nir ce qui était divisé. Quelle grandeur ! car il n'y a rien
si grand que de pouvoir être utile à tous les hommes.
Et telle est la grandeur où les princes et les souverains,
tout ce qui porte le nom de grand sur la terre, doit aspi-
 ; ils ne peuvent être grands qu'en se rendant utiles aux
uples, et leur portant, comme Jésus-Christ, la liberté, la
ix et l'abondance.
Je dis la liberté, non celle qui favorise les passions et la
ence; c'est un nouveau joug et une servitude honteuse
e ce funeste libertinage ; et la règle des mœurs est le pre-
er principe de la félicité et de l'affermissement des em-
res. Ce n'est pas celle encore, ou qui s'élève contre l'auto-
é légitime, ou qui veut partager avec le souverain celle
i réside en lui seul, et, sous prétexte de la modérer, l'a-
antir et l'éteindre. Il n'y a de bonheur pour les peuples
e dans l'ordre et dans la soumission. Pour peu qu'ils s'écar-
nt du point fixe de l'obéissance, le gouvernement n'a plus
 règle ; chacun veut être à lui-même sa loi ; la confusion,

les troubles, les dissensions, les attentats, l'impunité, naissent bientôt de l'indépendance ; et les souverains ne sauraient rendre leurs sujets heureux qu'en les tenant soumis à l'autorité, et leur rendant en même temps l'assujettissement doux et aimable.

La liberté, Sire, que les princes doivent à leurs peuples, c'est la liberté des lois. Vous êtes le maître de la vie et de la fortune de vos sujets ; mais vous ne pouvez en disposer que selon les lois. Vous ne connaissez que Dieu seul au-dessus de vous, il est vrai ; mais les lois doivent avoir plus d'autorité que vous-même. Vous ne commandez pas à des esclaves, vous commandez à une nation libre et belliqueuse, aussi jalouse de sa liberté que de sa fidélité, et dont la soumission est d'autant plus sûre, qu'elle est fondée sur l'amour qu'elle a pour ses maîtres. Ses rois peuvent tout sur elle, parce que sa tendresse et sa fidélité ne mettent point de. bornes à son obéissance ; mais il faut que ses rois en mettent eux-mêmes à leur autorité, et que plus son amour ne connaît point d'autre loi qu'une soumission aveugle, plus ses rois n'exigent de sa soumission que ce que les lois leur permettent d'en exiger : autrement ils ne sont plus les pères et les protecteurs de leurs peuples, ils en sont les ennemis et les oppresseurs ; ils ne règnent pas sur leurs sujets, ils les subjuguent.

La puissance de votre auguste bisaïeul sur la nation a passé celle de tous les rois vos ancêtres : un règne long et glorieux l'avait affermie ; sa haute sagesse la soutenait, et l'amour de ses sujets n'y mettait presque plus de bornes. Cependant il a su plus d'une fois la faire céder aux lois, les prendre pour arbitres entre lui et ses sujets, et soumettre noblement ses intérêts à leurs décisions.

Ce n'est donc pas le souverain, c'est la loi, Sire, qui doit régner sur les peuples. Vous n'en êtes que le ministre et le premier dépositaire. C'est elle qui doit régler l'usage de l'autorité ; et c'est par elle que l'autorité n'est plus un joug pour les sujets, mais une règle qui les conduit, un secours qui les

protége, une vigilance paternelle qui ne s'assure leur soumission que parce qu'elle s'assure leur tendresse. Les hommes croient être libres quand ils ne sont gouvernés que par les lois : leur soumission fait alors tout leur bonheur, parce qu'elle fait toute leur tranquillité et toute leur confiance : les passions, les volontés injustes, les désirs excessifs et ambitieux que les princes mêlent à l'usage de l'autorité, loin de l'étendre, l'affaiblissent : ils deviennent moins puissants dès qu'ils veulent l'être plus que les lois; ils perdent en croyant gagner. Tout ce qui rend l'autorité injuste et odieuse l'énerve et la diminue : la source de leur puissance est dans le cœur de leurs sujets; et quelque absolus qu'ils paraissent, on peut dire qu'ils perdent leur véritable pouvoir dès qu'ils perdent l'amour de ceux qui les servent.

J'ai dit encore la paix et l'abondance, qui sont toujours les fruits heureux de la liberté dont nous venons de parler : et voilà les biens que Jésus-Christ vient apporter sur la terre; il n'est grand que parce qu'il est le bienfaiteur de tous les hommes.

Oui, Sire, il faut être utile aux hommes pour être grand dans l'opinion des hommes. C'est la reconnaissance qui les porta autrefois à se faire des dieux même de leurs bienfaiteurs : ils adorèrent la terre qui les nourrissait, le soleil qui les éclairait, des princes bienfaisants, un Jupiter, roi de Crète, un Osiris, roi d'Egypte, qui avaient donné des lois sages à leurs sujets, qui avaient été les pères de leurs peuples, et les avaient rendus heureux pendant leur règne : l'amour et le respect qu'inspire la reconnaissance fut si vif qu'il dégénéra même en culte.

Il faut mettre les hommes dans les intérêts de notre gloire, si nous voulons qu'elle soit immortelle; et nous ne pouvons les y mettre que par nos bienfaits. Les grands talents et les titres qui nous élèvent au-dessus d'eux, et qui ne font rien à leur bonheur, les éblouissent sans les toucher, et deviennent plutôt l'objet de l'envie que de l'affection et de l'estime pu-

blique. Les louanges que nous donnons aux autres se rapportent toujours par quelque endroit à nous-mêmes; c'est l'intérêt ou la vanité qui en sont les sources secrètes; car tous les hommes sont vains et n'agissent presque que pour eux, et d'ordinaire ils n'aiment pas à donner en pure perte des louanges qui les humilient, et qui sont comme des aveux publics de la supériorité qu'on a sur eux; mais la reconnaissance l'emporte sur la vanité, et l'orgueil souffre sans peine que nos bienfaiteurs soient en même temps nos supérieurs et nos maîtres.

Non, Sire, un prince qui n'a eu que des vertus militaires n'est pas assuré d'être grand dans la postérité. Il n'a travaillé que pour lui; il n'a rien fait pour ses peuples; et ce sont les peuples qui assurent toujours la gloire et la grandeur du souverain. Il pourra passer pour un grand conquérant; mais on ne le regardera jamais comme un grand roi : il aura gagné des batailles; mais il n'aura pas gagné le cœur de ses sujets : il aura conquis des provinces étrangères; mais il aura épuisé les siennes : en un mot, il aura conduit habilement des armées; mais il aura mal gouverné ses sujets.

Mais, Sire, un prince qui n'a cherché sa gloire que dans le bonheur de ses sujets, qui a préféré la paix et la tranquillité, qui seule peut les rendre heureux, à des victoires qui n'eussent été que pour lui seul, et qui n'auraient abouti qu'à flatter sa vanité; un prince qui ne s'est regardé que comme l'homme de ses peuples, qui a cru que ses trésors les plus précieux étaient les cœurs de ses sujets; un prince qui, par la sagesse de ses lois et de ses exemples, a banni les désordres de son État, corrigé les abus, conservé la bienséance des mœurs publiques, maintenu chacun à sa place, réprimé le luxe et la licence, toujours plus funestes aux empires que les guerres et les calamnités les plus tristes; rendu au culte et à la religion de ses pères l'autorité, l'éclat, la majesté, l'uniformité qui en perpétuent le respect parmi les peuples; maintenu le sacré dépôt de la foi contre toutes les entrepri-

ses des esprits indociles et inquiets; qui a regardé ses sujets comme ses enfants, son royaume comme sa famille ; et qui n'a usé de sa puissance que pour la félicité de ceux qui la lui avaient confiée : un prince de ce caractère sera toujours grand, parce qu'il l'est dans le cœur des peuples. Les pères raconteront à leurs enfants le bonheur qu'ils eurent de vivre sous un si bon maître; ceux-ci le rediront à leurs neveux; et dans chaque famille ce souvenir, conservé d'âge en âge, deviendra comme un monument domestique élevé dans l'enceinte des murs paternels, qui perpétuera la mémoire d'un si bon roi dans tous les siècles.

Non, Sire, ce ne sont pas les statues et les inscriptions qui immortalisent les princes; elles deviennent tôt ou tard le triste jouet des temps et de la vicissitude des choses humaines. En vain Rome et la Grèce avaient autrefois multiplié à l'infini les images de leurs rois et de leurs Césars, et épuisé toute la sience de l'art pour les rendre plus précieux aux siècles suivants; de tous ces monuments superbes, à peine un seul est venu jusqu'à nous. Ce qui n'est écrit que sur le marbre et sur l'airain est bientôt effacé; ce qui est écrit dans les cœurs demeure toujours.

TROISIÈME PARTIE

Aussi le dernier caractère de la grandeur de Jésus-Christ, c'est la durée et la perpétuité de son règne : *et regni ejus non erit finis*. Il était hier, il est aujourd'hui, et il sera dans tous les siècles : ses bienfaits perpétueront sa royauté et sa puissance. Les hommes de tous les temps le reconnaîtront, l'adoreront comme leur chef, leur libérateur, leur pontife toujours vivant, et qui s'offre toujours pour nous à son père : il sera même le prince de l'éternité, il régnera sur tous les élus dans le ciel, et l'Église triomphante ne sera pas moins son royaume et son héritage que celle qui combat sur la terre. C'est ici une grandeur de perpétuité et de durée.

En effet, la gloire qui doit finir avec nous est toujours fausse. Elle était donnée à nos titres plus qu'à nos vertus; c'était un faux éclat qui environnait nos places, mais qui ne sortait pas de nous-mêmes. Nous étions sans cesse entourés d'admirateurs, et vides au dedans des qualités qu'on admire. Cette gloire était le fruit de l'erreur et de l'adulation, et il n'est pas étonnant de la voir finir avec elles. Telle est la gloire de la plupart des princes et des grands. On honore leurs cendres encore fumantes d'un reste d'éloge; on ajoute encore cette vaine décoration à celle de leur pompe funèbre. Mais tout s'éclipse et s'évanouit le lendemain : on a honte des louanges qu'on leur a données; c'est un langage suranné et insipide qu'on n'oserait plus parler : on en voit presque rougir les monuments publics où elles sont encore écrites, et où elles ne semblent subsister que pour rappeler publiquement un souvenir qui les désavoue. Ainsi les adulations ne survivent jamais à leurs héros; et les éloges mercenaires, loin d'immortaliser la gloire des princes, n'immortalisent que la bassesse, l'intérêt et la lâcheté de ceux qui ont été capables de les donner.

Pour connaître la grandeur véritable des souverains et des grands, il faut la chercher dans les siècles qui sont venus après eux. Plus même ils s'éloignent de nous, plus leur gloire croît et s'affermit lorsqu'elle a pris sa source dans l'amour des peuples. On dispute encore aujourd'hui à un de vos plus vaillants prédécesseurs les éloges magnifiques que son siècle lui donna à l'envi; et malgré la gloire de Marignan, on doute si la valeur doit le faire compter parmi les grands rois qui ont occupé votre trône : et avec moins de ces talents brillants qui font les héros, et plus de ces vertus pacifiques qui font les bons rois, son prédécesseur sera toujours grand dans nos histoires, parce qu'il sera toujours cher à la nation dont il fut le père. On ne compte pour rien les éloges donnés aux souverains pendant leur règne, s'ils ne sont répétés sous les règnes suivants. C'est là que la postérité, tou-

ours équitable, ou les dégrade d'une gloire dont ils n'étaient redevables qu'à leur puissance et à leur rang, ou leur conserve un rang qu'ils dûrent à leur vertu, bien plus qu'à leur puissance. Il faut, Sire, que la vie d'un grand roi puisse être proposée comme une règle à ses successeurs, et que son règne devienne le modèle de tous les règnes à venir : c'est par là qu'il sera, si je l'ose dire, éternel comme le règne de Jésus-Christ : *et regni ejus non erit finis.*

Le règne de David fut toujours le modèle des bons rois de Juda, et sa durée égala celle du trône de Jérusalem. Ce ne furent pas ses victoires toutes seules qui le rendirent le modèle des rois ses successeurs : Saül en avait remporté comme lui sur les Philistins et sur les Amalécites. Ce fut sa piété envers Dieu, son amour pour son peuple, son zèle pour la loi et pour la religion de ses pères, sa soumission à Dieu dans les disgrâces, sa modération dans la victoire et dans la prospérité, son respect pour les prophètes qui venaient de la part de Dieu l'avertir de ses devoirs et lui ouvrir les yeux sur ses faiblesses, les larmes publiques de pénitence et de piété dont il baigna son trône pour expier le scandale de sa chute, les richesses immenses qu'il amassa pour élever un temple au Dieu de ses pères, sa confiance dans le grand prêtre et dans les ministres du culte saint, le soin qu'il prit d'inspirer à son fils Salomon les maximes de la vertu et de la sagesse, et enfin le bon ordre et la justice des lois qu'il établit dans tout Israël.

Voilà, Sire, la grandeur que votre Majesté doit se proposer. Régnez de manière que votre règne puisse être éternel; que non-seulement il vous assure la royauté immortelle des enfants de Dieu, mais encore que, dans tous les âges qui suivront, on vous propose aux princes vos successeurs comme le modèle des bons rois.

Ce ne sera pas seulement en remportant des victoires que vous deviendrez un grand roi ; ce sera votre amour pour vos peuples, votre fidélité envers Dieu, votre zèle pour la religion

de vos pères, votre attention à rendre vos sujets heureux, qui feront de votre règne le plus bel endroit de nos histoires, et le modèle de tous les règnes à venir.

Aimez vos peuples, Sire; et que ces mêmes paroles, si souvent portées à vos oreilles trouvent toujours un accès favorable dans votre cœur. Soyez tendre, humain, affable, touché de leurs misères, compatissant à leurs besoins; et vous serez un grand roi, et la durée de votre règne égalera celle de la monarchie. Dieu vous a établi sur une nation qui aime ses princes, et qui par cela seul mérite d'en être aimée. Dans un royaume où les peuples naissent pour ainsi dire bons sujets, il faut que les souverains en naissant naissent de bons maîtres. Vous voyez déjà tous les cœurs voler après vous; Sire, l'amour ne peut se payer que par l'amour; et vous ne seriez pas digne de la tendresse de vos sujets, si vous leur refusiez la vôtre.

Il n'y a point d'autre gloire pour les rois : leur grandeur est toute dans l'amour de leurs peuples; ce sont eux qui perpétuent de siècle en siècle la mémoire des bons princes. Et quelle gloire en effet pour un roi de régner encore après sa mort sur le cœur de ses sujets! d'être sûr que, dans tous les temps à venir, les peuples, ou regretteront de n'avoir pas vécu sous son règne, ou se féliciteront d'avoir un roi qui lui ressemble! Quelle gloire, Sire, de faire dire de soi dans toute la suite des siècles, comme la reine de Saba le disait de Salomon : Heureux ceux qui le virent, et qui vécurent sous la douceur de ses lois et de son empire! Heureux l'âge qui montre à la terre un si bon maître! Heureuses les villes et les campagnes qui virent revivre sous son règne l'abondance, la paix, la joie, la justice, l'innocence des âges les plus fortunés! Heureuse la nation que le ciel favorisera un jour d'un prince qui lui soit semblable!

Grand Dieu! c'est vous seul qui donnez les bons rois aux peuples; et c'est le plus grand don que vous puissiez faire à la terre. Vous tenez encore entre vos mains l'enfant auguste

que vous destinez à la monarchie. Son âge, son innocence, le laissent encore l'ouvrage commencé de vos miséricordes. Il n'est pas encore sorti de dessous la main qui le forme et qui l'achève. Grand Dieu! il est encore temps, formez-le pour le bonheur des peuples à qui vous l'avez réservé; et que cette prière, si souvent ici renouvelée, ne lasse pas votre bonté, puisqu'elle intéresse si fort le salut et la félicité d'une nation que vous avez toujours protégée!

C'est sous les bons rois que votre culte s'affermit, que la foi triomphe des erreurs, que l'affreuse incrédulité est bannie ou obligée de se cacher, que les nouvelles doctrines sont proscrites, que les esprits rebelles ne trouvent de protection et de sûreté que dans l'obéissance et dans l'unité; que vos ministres, paisibles dans l'exercice de leurs fonctions, et veillant sans cesse à la conservation du dépôt, voient l'autorité de l'empire donner les mains à celles du sacerdoce; et que tous les cœurs, déjà réunis au pied du trône, portent la même union et la même concorde au pied des autels. Ajoutez donc en lui de jour en jour, ô mon Dieu! de ces traits heureux qui promettent de bons rois à leurs peuples; que l'ouvrage de vos miséricordes croisse et se développe tous les jours en lui avec ses années. Nous ne vous demandons pas qu'il devienne le vainqueur de l'Europe; nous vous demandons qu'il soit le père de son peuple. C'est la puissance de votre bras qui nous l'a conservé, en frappant autour de son berceau tout le reste de sa famille royale, que ce soit elle qui nous le forme et qui nous le prépare. Il est, comme Moïse, l'enfant sauvé des funérailles de toute sa race; qu'il soit comme lui le sauveur et le libérateur de son peuple; et que ce premier prodige, qui l'a retiré du sein de la mort, soit pour nous le présage assuré de ceux que vous nous faites espérer sous son empire! Ainsi soit-il!

SERMON

POUR LE DIMANCHE DE LA PASSION.

SUR LA FAUSSETÉ DE LA GLOIRE HUMAINE

Si ego glorifico meipsum, gloria mea nihil est.
Si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien.
JEAN VIII, 34.

SIRE,

Si la gloire du monde, sans la crainte de Dieu, était quelque chose de réel, quel homme jusque-là avait paru sur la terre qui eût plus lieu de se glorifier lui-même que Jésus-Christ?

Outre la gloire de descendre d'une race royale, et de compter les David et les Salomon parmi ses ancêtres, avec quel éclat n'avait-il pas paru dans le monde!

Suivez-le dans tout le cours de sa vie : toute la nature lui obéit; les eaux s'affermissent sous ses pieds; les morts entendent sa voix; les démons, frappés de sa puissance, vont se cacher loin de lui; les cieux s'ouvrent sur sa tête, et annoncent eux-mêmes aux hommes sa gloire et sa magnificence; la boue entre ses mains rend la lumière aux aveugles; tous les lieux par où il passe ne sont marqués que par ses prodiges : il lit dans les cœurs; il voit l'avenir comme le présent; il entraîne après lui les villes et les peuples : personne avant lui n'avait parlé comme il parle; et charmées de son éloquence céleste, les femmes de Juda appellent heureuses les entrailles qui l'ont porté.

Quel homme s'était jamais montré sur la terre environné tant de gloire ? et cependant il nous apprend que s'il se tribue à lui-même, et que sa gloire ne soit qu'une gloire maine, sa gloire n'est plus rien : *si ego glorifico meipsum, ria mea nihil est.*

La probité mondaine, les grands talents, les succès éclatts ne sont donc plus rien, dès qu'ils ne sont que les vertus l'homme; et il n'y a point de gloire véritable sans la inte de Dieu. Cest ce qui va faire le sujet de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE

SIRE,

Il y a longtemps que les hommes, toujours vains, font leur le de la gloire : ils la perdent la plupart en la cherchant, croient l'avoir trouvée quand on donne à leur vanité les anges qui ne sont dues qu'à la vertu.

Il n'est point de prince ni de grand, malgré la bassesse et déréglement de ses mœurs et de ses penchants, à qui de ines adulations ne promettent la gloire et l'immortalité, et qui ne compte sur les suffrages de la postérité, où son m même ne passera peut-être pas, et où du moins il ne ra connu que par ses vices. Il est vrai que le monde, qui ait élevé ces idoles de boue, les renverse lui-même le lenmain, et qu'il se venge à loisir dans les âges suivants, par liberté de ses censures, de la contrainte et de l'injustice ses éloges.

Il n'attend pas même si tard : les applaudissements pulics qu'on donne à la plupart des grands pendant leur vie nt presque toujours à l'instant démentis par les jugements les discours secrets. Leurs louanges ne font que réveiller dée de leurs défauts; et à peine sorties de la bouche même celui qui les publie, elles vont, s'il m'est permis de parr ainsi, expirer dans son cœur qui les désavoue.

Mais si la gloire humaine est presque toujours dégradée devant le tribunal même du monde, aurait-elle quelque chose de plus réel aux yeux de Dieu, devant qui il n'y a de véritables grands que ceux qui le craignent? *Qui autem timent te, magni erunt apud te per omnia*[1].

Et pour mettre cette vérité dans un point de vue qui nous la montre tout entière, remarquez, je vous prie, mes frères, que les hommes ont de tout temps établi la gloire dans l'honneur et la probité, dans l'éminence et la distinction des talents, et enfin dans les succès éclatants.

Or, sans la crainte de Dieu, toute probité humaine est ou fausse, ou du moins elle n'est par sûre : les plus grands talents deviennent dangereux, ou à celui qui s'en glorifie, ou à ceux auprès desquels il en fait usage : et enfin les succès les plus éclatants, ou prennent leur source dans le crime, ou ne sont souvent que des crimes éclatants eux-mêmes : *si ego glorifico meipsum, gloria mea nihil est.*

Je dis premièrement que la probité humaine, sans la crainte de Dieu, est presque toujours fausse, ou du moins qu'elle n'est jamais sûre.

Je sais que le monde se vante d'un fantôme d'honneur et de probité indépendant de la religion : il croit qu'on peut être fidèle aux hommes sans être fidèle à Dieu; être orné de toutes les vertus que demande la société sans avoir celles qu'exige l'Évangile; et en un mot, être honnête homme sans être chrétien.

On pourrait laisser au monde cette faible consolation, ne pas lui disputer une gloire aussi vaine et aussi frivole que lui-même, et, puisqu'il renonce aux vertus des saints, lui passer du moins celles des hommes. C'est l'attaquer par son endroit sensible et dans son dernier retranchement, de vouloir lui ôter le seul nom de bien qui lui reste et qui le console de la perte de tous les autres, et de le déposséder d'un

1. Judith XVI, 19.

honneur et d'une probité qu'il croit n'appartenir qu'à lui seul, et qu'il dispute même souvent aux justes.

Ne le troublons donc pas dans une possession si paisible, et en même temps si injuste. Convenons qu'au milieu de la dépravation et de la décadence des mœurs publiques, le monde a encore sauvé du débris des restes d'honneur et de droiture ; que, malgré les vices et les passions qui les dominent, paraissent encore sous ses étendards des hommes fidèles à l'amitié, zélés pour la patrie, rigides amateurs de la vérité, esclaves religieux de leur parole, vengeurs de l'injustice, protecteurs de la faiblesse ; en un mot, partisans du plaisir, et néanmoins sectateurs de la vertu.

Voilà les justes du monde, ces héros d'honneur et de probité qu'il fait tant valoir, qu'il oppose même tous les jours avec une espèce d'insulte et d'ostentation aux véritables justes de l'Évangile. Il les dégrade pour élever son idole : il se vante que l'honneur et la véritable probité ne résident que chez lui. Il nous laisse l'obscurité, les petitesses, les travers, et tout le faux de la vertu, et s'en arroge à lui-même l'héroïsme et la gloire. Mais qu'il serait aisé de venger l'honneur de Dieu contre le culte vain et pompeux que le monde rend à son idole ! Il n'y aurait qu'à souffler sur cet édifice d'orgueil et de vanité, à peine en retrouveriez-vous les faibles vestiges.

Ces hommes vertueux, dont le monde se fait tant d'honneur, n'ont au fond souvent pour eux que l'erreur publique. Amis fidèles, je le veux ; mais c'est le goût, la vanité ou l'intérêt qui les lie, et dans leurs amis ils n'aiment qu'eux-mêmes. Bons citoyens, il est vrai ; mais la gloire et les honneurs qui nous reviennent en servant la patrie, sont l'unique lien et le seul devoir qui les attachent. Amateurs de la vérité, je l'avoue; mais ce n'est pas elle qu'ils cherchent, c'est le crédit et la confiance qu'elle leur acquiert parmi les hommes. Observateurs de leurs paroles; mais c'est un orgueil qui trouverait de la lâcheté et de l'inconstance à se dédire, ce n'est

pas une vertu qui se fait une religion de ses promesses. Vengeurs de l'injustice; mais en la punissant dans les autres, ils ne veulent que publier qu'ils n'en sont pas capables eux-mêmes. Protecteurs de la faiblesse ; mais ils veulent avoir des panégyristes de leur générosité, et les éloges des opprimés sont ce que leur offrent de plus touchant leur oppression et leur misère. En un mot, dit l'Écriture, on les appelle miséricordieux : ils ont toutes les vertus pour le public; mais n'étant pas fidèles à Dieu, ils n'en ont pas une seule pour eux-mêmes : *multi homines misericordes vocantur; virum autem fidelem quis inveniet*[1] ?

Mais quand la probité du monde ne serait pas presque toujours fausse, il faudrait convenir du moins qu'elle n'est jamais sûre. La religion toute seule assure la vertu, parce que les motifs qu'elle nous fournit sont partout les mêmes. La honte et l'opprobre en seraient le prix devant les hommes, qu'elle n'en paraîtrait que plus belle et plus glorieuse à l'homme de bien. Sa vie même serait en péril, qu'il ne voudrait pas la racheter aux dépens de sa vertu. Le secret et l'impunité ne sont pas pour lui des attraits pour le vice, puisque Dieu est le seul temoin qu'il craint; et le reproche de sa conscience, la seule peine qui l'afflige. La gloire même et les acclamations publiques le solliciteraient à une entreprise ambitieuse et injuste, qu'il préférerait le devoir et la règle qui la condamnent, aux applaudissements de l'univers qui l'approuve. Enfin, changez tant qu'il vous plaira les situations d'un véritable juste : le monde peut varier à son égard; les suffrages publics qui l'élèvent aujourd'hui peuvent demain le dégrader et l'abattre; sa fortune peut changer, mais sa vertu ne changera point avec sa fortune.

Il ne s'agit pas ici de nous alléguer des exemples où la piété la plus estimée s'est démentie plus d'une fois. Outre que le monde est plein de faux justes, et que tous ceux qui

1. Prov. XX, 6.

portent le nom aux yeux des hommes n'en ont pas le mé-
t devant Dieu, ç'a été de tout temps l'injustice du monde
tribuer à la vertu les faiblesses de l'homme. Le juste peut
ber : mais la vertu seule peut le défendre ou le relever
les chutes; elle seule marche sûrement, parce que les
ncipes sur lesquels elle s'appuie sont toujours les mêmes.
occasions ne l'autorisent pas contre le devoir, parce que
occasions ne changent jamais rien aux règles. La lumière
es regards publics sont pour elle comme la solitude et
ténèbres. En un mot, elle ne compte les hommes pour
, parce que Dieu seul, qui la voit, doit être son juge.
rouvez, si vous le pouvez, la même sûreté dans les vertus
maines. Nées le plus souvent dans l'orgueil et dans l'a-
ur de la gloire, elles y trouvent un moment après leur
beau. Formées par les regards publics, elles vont s'éteindre
endemain, comme ces feux passagers, dans le secret et
s les ténèbres. Appuyées sur les circonstances, sur les oc-
ions, sur les jugements des hommes, elles tombent sans
se avec ces appuis fragiles. Les tristes fruits de l'amour-
pre, elles sont toujours sous l'inconstance de son empire.
in, le faible ouvrage de l'homme, elles ne sont, comme
, à l'épreuve de rien.

Qu'il s'offre à ce vertueux du siècle une occasion sûre de
créditer un ennemi ou de supplanter un concurrent;
urvu qu'il conserve la réputation et la gloire de la modé-
ion, il sera peu touché d'en avoir le mérite. Que sa ven-
ance n'intéresse point son honneur, elle ne sera plus in-
ne de sa vertu. Placez-le dans une situation où il puisse
corder sa passion avec l'estime publique, il ne s'embarras-
a pas de l'accorder avec son devoir. En un mot, qu'il passe
ujours pour homme de bien, c'est la même chose pour lui
e de l'être.

Tout Israël paraît applaudir d'abord à la révolte d'Absalon :
hitophel, cet homme si sage et si vertueux dans l'estime
blique, et dont les conseils étaient regardés comme les

conseils de Dieu, préfère pourtant le parti du crime, qui trouve les suffrages publics et l'espérance de son élévation, à celui de la justice, qui ne lui offre plus que le devoir.

Non, mes frères, rien n'est sûr dans les vertus humaines, si la vertu de Dieu ne les soutient et ne les fixe. Soyez bienfaisant, juste, généreux, sincère : vous pouvez être utile au public; mais vous devenez inutile à vous-même : vous faites des œuvres louables aux yeux des hommes; mais en faites-vous jamais une véritable vertu? Tout est faux et vide dans un cœur que Dieu ne remplit point (c'est un roi lui-même qui parle); et connaître votre justice et votre vertu, ô mon Dieu! c'est la seule racine qui porte des fruits d'immortalité, et la source de la véritable gloire : *vani autem sunt omnes homines in quibus non subest scientia Dei* [1].

C'est donc en vain qu'on met la véritable gloire dans l'honneur et la probité mondaine; on n'est grand que par le cœur, et le cœur vide de Dieu n'a plus que le faux et les bassesses de l'homme.

SECONDE PARTIE

Mais peut-être que les vertus civiles toutes seules sont trop obscures, et que la distinction et la supériorité des grands talents nous donnera plus de droit à la gloire.

Hélas! Sire, que sont les grands talents, que de grands vices, si, les ayant reçus de Dieu, nous ne les employons que pour nous-mêmes? Que deviennent-ils entre nos mains? souvent l'instrument des malheurs publics; toujours la source de notre condamnation et de notre perte.

Qu'est-ce qu'un souverain né avec une valeur bouillante et dont les éclairs brillent déjà de toutes parts dès ses plus jeunes ans, si la crainte de Dieu ne le conduit et ne le modère? un astre nouveau et malfaisant qui n'annonce que des

1. Sap. XIII, 1.

calamités à la terre. Plus il croîtra dans cette science funeste, plus les misères publiques croîtront avec lui ; ses entreprises les plus téméraires n'offriront qu'une faible digue à l'impétuosité de sa course ; il croira effacer par l'éclat de ses victoires leur témérité ou leur injustice ; l'espérance du succès sera le seul titre qui justifiera l'équité de ses armes ; tout ce qui lui paraîtra glorieux deviendra légitime ; il regardera les moments d'un repos sage et majestueux comme une oisiveté honteuse et des moments qu'on dérobe à sa gloire ; ses voisins deviendront ses ennemis dès qu'ils pourront devenir sa conquête ; ses peuples eux-mêmes fourniront, de leurs larmes et de leur sang, la triste matière de ses triomphes ; il épuisera et renversera ses propres États pour en conquérir de nouveaux ; il armera contre lui les peuples et les nations ; il troublera la paix de l'univers ; il se rendra célèbre en faisant des millions de malheureux. Quel fléau pour le genre humain ! Et s'il y a un peuple sur la terre capable de lui donner des éloges, il n'y a qu'à lui souhaiter un tel maître.

Repassez sur tous les grands talents qui rendent les hommes illustres ; s'ils sont donnés aux impies, c'est toujours pour le malheur de leur nation et de leur siècle. Les vastes connaissances empoisonnées par l'orgueil ont enfanté ces chefs et ces docteurs célèbres de mensonge qui, dans tous les âges, ont levé l'étendard du schisme et de l'erreur, et formé, dans le sein même du christianisme, les sectes qui le déchirent.

Ces beaux esprits si vantés, et qui par des talents heureux ont rapproché leur siècle du goût et de la politesse des anciens, dès que leur cœur s'est corrompu, ils n'ont laissé au monde que des ouvrages lascifs et pernicieux, où le poison, préparé par des mains habiles, infecte tous les jours les mœurs publiques, et où les siècles qui nous suivront viendront encore puiser la licence et la corruption du nôtre.

Tournez-vous d'un autre côté. Comment ont paru sur la

terre ces génies supérieurs, mais ambitieux et inquiets, nés pour faire mouvoir les ressorts des États et des empires, et ébranler l'univers entier? Les peuples et les rois sont devenus le jouet de leur ambition et de leurs intrigues : les dissensions civiles et les malheurs domestiques ont été les théâtres lugubres où ont brillé leurs grands talents.

Un seul homme obscur, avec ces avantages éminents de la nature, mais sans conscience et sans probité, a pu s'élever, les siècles passés, sur les débris de sa patrie; changer la face entière d'une nation voisine et belliqueuse, si jalouse de ses lois et de sa liberté; se faire rendre des hommages que ses concitoyens disputent même à leurs rois; renverser le trône, et donner à l'univers le spectacle d'un souverain dont la couronne ne peut mettre la tête sacrée à couvert de l'arrêt inouï qui le condamna à la perdre.

Esprits vastes, mais inquiets et turbulents, capables de tout soutenir, hors le repos; qui tournent sans cesse autour du pivot même qui les fixe et qui les attache, et qui, semblables à Samson, sans être animés de son esprit, aiment encore mieux ébranler l'édifice et être écrasés sous ses ruines, que de ne pas s'agiter et faire usage de leurs talents et de leur force. Malheur au siècle qui produit de ces hommes rares et merveilleux! Et chaque nation a eu là-dessus ses leçons et ses exemples domestiques.

Mais enfin, si ce n'est pas un malheur pour leur siècle, c'est du moins un malheur pour eux-mêmes. Semblables à un navire sans gouvernail que des vents favorables poussent à pleines voiles, plus notre course est rapide, plus le naufrage est inévitable. Rien n'est si dangereux pour soi que les grands talents dont la foi ne règle pas l'usage; les vaines louanges qu'attirent ces qualités brillantes corrompent le cœur; et plus on était né avec de grandes qualités, plus la corruption est profonde et désespérée. Dieu abandonne l'orgueil à lui-même; ces hommes si vantés expient souvent, dans la honte d'une chute éclatante, l'injustice des applau-

ıements publics; leurs vices déshonorent leurs talents. vastes génies, nés pour soutenir l'État, ne sont plus, dit , que de faibles roseaux qui ne peuvent se soutenir eux-mes. On a vu plus d'une fois les pierres mêmes les plus llantes du sanctuaire s'avilir et se traîner indignement ıs la boue; et les plus grands talents sont souvent livrés : plus grandes faiblesses : *qui ducit sacerdotes inglorios, et imates supplantat*[1].

TROISIÈME PARTIE

.es succès éclatants et les grands événements qui les suiıt ne méritent pas plus de louanges dans les ennemis de ıu, et ne leur donnent pas plus de droit à la gloire que ırs talents.

e sais que le monde y attache de la gloire, et que d'ordire chez lui ce ne sont pas les vertus, mais les succès, qui t les grands hommes. Les provinces conquises, les batles gagnées, les négociations difficiles terminées, le trône ncelant affermi; voilà ce que publient les titres et les criptions, et à quoi le monde consacre des éloges et des numents publics pour en immortaliser la mémoire.

Je ne veux pas qu'on abatte ces marques de la reconnaisıce publique : tout ce qui est utile aux hommes est digne un sens de la reconnaissance des hommes. Comme l'émuion donne les sujets illustres aux empires, il faut que les compenses excitent l'émulation, et que les succès voient ıjours marcher après eux les récompenses.

Le gouvernement politique ne sonde pas les cœurs; il ne se que les actions : il est même en ce genre des erreurs cessaires à l'ordre public. Tout ce qui l'embellit doit être rieux, et les mœurs, ou les motifs qui ne déshonorent

1. Job XII, 19.

que la personne, ne doivent pas ternir des succès qui ont honoré la patrie.

Mais s'il est permis au monde d'exalter la gloire de ses héros, il n'est pas défendu à la vérité de ne pas parler comme le monde : hélas ! il en est si peu qu'il ne dégrade lui-même ! Ceux que la distance des temps et des lieux éloigne de ses regards sont les seuls à couvert de ses traits; ceux qui vivent sous ses yeux n'échappent guère à sa censure, et il cesse de les admirer dès qu'il a le loisir de les connaître : et en cela ne l'accusons point de malignité et d'injustice; il faut l'en croire, puisqu'il parle contre lui-même.

Et, en effet, je ne vous dis pas : Percez jusque dans les motifs des actions les plus éclatantes et des plus grands événements. Tout en est brillant au dehors, vous voyez le héros; entrez plus avant, cherchez l'homme lui-même; c'est là que vous ne trouverez plus, dit le Sage, que de la cendre et de la boue : *cinis est enim cor ejus, et terra supervacua spes illius* [1].

L'ambition, la jalousie, la témérité, le hasard, la crainte souvent, et le désespoir, ont donné les plus grands spectacles et les événements les plus brillants à la terre. David ne devait peut-être les victoires et la fidélité de Joab qu'à sa jalousie contre Abner. Ce sont souvent les plus vifs ressorts qui nous font marcher vers la gloire; et presque toujours les voies qui nous y ont conduits nous en dégradent elles-mêmes.

Aussi, écoutez ceux qui ont approché autrefois de ces hommes que la gloire des succès avait rendus célèbres; souvent ils ne leur trouvaient de grand que le nom; l'homme désavouait le héros; leur réputation rougissait de la bassesse de leurs mœurs et de leurs penchants; la familiarité trahissait la gloire de leurs succès; il fallait rappeler l'époque de

1. Sap. XV, 10.

leurs grandes actions pour se persuader que c'étaient eux qui les avaient faites. Ainsi ces décorations si magnifiques, qui nous éblouissent et qui embellissent nos histoires, cachent souvent les personnages les plus vils et les plus vulgaires.

Non, Sire, il n'y a de grand dans les hommes que ce qui vient de Dieu. La droiture du cœur, la vérité, l'innocence et la règle des mœurs, l'empire sur les passions, voilà la véritable grandeur et la seule gloire réelle que personne ne peut nous disputer; tout ce que les hommes ne trouvent que dans eux-mêmes est sali, pour ainsi dire, par la même boue dont ils sont formés. Le sage tout seul, dit un grand roi, est en possession de la véritable gloire; celle du pécheur n'est qu'un opprobre et une ignominie : *gloriam sapientes possidebunt, stultorum exaltatio, ignominia*[1].

La religion, la piété envers Dieu, la fidélité à tous les devoirs qu'il nous impose à l'égard des autres et de nous-mêmes; une conscience pure et à l'épreuve de tout, un cœur qui marche droit dans la justice et dans la vérité, supérieur à tous les obstacles qui pourraient l'arrêter, insensible à tous les attraits rassemblés autour de lui pour le corrompre, élevé au-dessus de tout ce qui se passe, et soumis à Dieu seul; voilà la véritable gloire, et la base de tout ce qui fait les grands hommes. Si vous frappez ce fondement, tout l'édifice s'écroule, toutes les vertus tombent; et il ne reste plus rien, parce qu'il ne reste que nous-mêmes.

Sire, votre règne serait plein de merveilles, vous porteriez la gloire de votre nom jusqu'aux extrémités de la terre, vos jours ne seraient marqués que par vos triomphes, vous ajouteriez de nouvelles couronnes à celles des rois vos ancêtres, l'univers entier retentirait de vos louanges; si Dieu n'était point avec vous, si l'orgueil, plutôt que la justice et la piété, était l'âme de vos entreprises, vous ne seriez point un grand

1. Prov. III, 35.

roi, vos prospérités seraient des crimes, vos triomphes, des malheurs publics ; vous seriez l'effroi et la terreur de vos voisins, mais vous ne seriez pas le père de votre peuple ; vos passions seraient vos seules vertus, et malgré les éloges que l'adulation, la compagne immortelle des rois, vous aurait donnés, aux yeux de Dieu, et peut-être même de la postérité, elles ne paraîtraient plus que de véritables vices.

Ce n'est donc pas cette gloire humaine, grand Dieu, que nous vous demandons pour cet enfant auguste ; elle paraît déjà peinte sur la majesté de son front, elle coule même dans ses veines avec le sang des rois ses ancêtres ; et vous l'avez fait naître grand aux yeux des hommes, dès que vous l'avez fait naître du sang des héros ; c'est la gloire qui vient de vous. Rehaussez les dons de la nature, dont vous l'avez ennobli, par l'éclat immortel de la piété : ajoutez à toutes les qualités aimables qui le rendent déjà les délices de son peuple, toutes celles qui peuvent le rendre agréable à vos yeux : laissez à sa naissance et à la valeur de la nation le soin de cette gloire qui vient du monde ; nous ne vous demandons, grand Dieu ! que de veiller au soin de sa conservation et de son salut. L'histoire de ses ancêtres est un titre qui nous répond de l'éclat et des prospérités de son règne ; mais vous seul pouvez répondre de l'innocence et de la sainteté de sa vie. La gloire du monde est comme l'héritage qu'il a reçu de ses pères selon la chair ; mais vous, grand Dieu, qui êtes son père selon la foi, donnez-lui la sagesse, qui est la gloire et l'héritage de vos enfants.

Que son cœur soit toujours entre vos mains, et son cœur sera encore plus grand que ses succès et ses triomphes : qu'il vous craigne, grand Dieu ; ses ennemis le craindront, ses peuples l'aimeront, il deviendra à l'univers un spectacle digne de l'admiration de tous les siècles ; et comme nous n'aurons plus rien à craindre pour sa gloire, nous n'aurons plus rien aussi à souhaiter pour notre bonheur. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

SUR LES ÉCUEILS DE LA PIÉTÉ DES GRANDS

Ecce rex tuus venit tibi mansuetus.
Voici votre roi qui vient à vous plein de douceur.
MATTH. XXI, 5.

SIRE,

Partout ailleurs, Jésus-Christ semble n'exercer qu'avec ne sorte de ménagement les fonctions éclatantes de son inistère. Il se dérobe aux empressements d'un peuple qui ut l'élever sur le trône : il choisit le sommet solitaire une montagne écartée pour manifester sa gloire à trois sciples : les démons eux-mêmes, qui veulent la publier, nt forcés par ses ordres de la cacher et de la taire.

Aujourd'hui il paraît en roi, et comme un roi qui vient rendre possession de son empire. Il souffre des hommages ublics; il dispose en maître de l'appareil innocent de son iomphe : *dicite quia Dominus his opus habet*[1]. Il entre dans temple ; et, par des châtiments éclatants, il rend à ce lieu cré la majesté que l'indécence d'un trafic honteux lui vait ôtée. Ce n'est plus cet homme qui se dérobe aux re-rds publics; c'est le fils de David, qui donne des lois, qui xerce une autorité suprême, et qui veut avoir tout Jérusa-em pour témoin de son zèle et de sa puissance.

Il est donc ici le modèle de la piété des grands. Les vertus

1. Matth. XXI, 3.

6.

privées ne leur suffisent pas ; il leur faut encore les vertus publiques. Ce serait peu de les avoir jusques ici exhortés à la piété : l'essentiel est de leur montrer quelle est la piété de leur état. Quoique l'Évangile propose à tous la même doctrine, il ne propose pas à tous les mêmes règles : les devoirs changent avec l'état, plus il est élevé, plus ils se multiplient ; plus nos places nous rendent redevables au public, plus elles exigent des vertus publiques ; et nous devenons mauvais, si nous ne sommes bons que pour nous-mêmes.

Or, la piété des grands a trois écueils à craindre, qui peuvent changer en vices toutes leurs vertus.

Premièrement, une piété oisive et renfermée en elle-même, qui les éloigne des soins et des devoirs publics.

Secondement, une piété faible, timide, scrupuleuse, qui jette l'indécision dans leurs entreprises et dans toute leur conduite.

Enfin, une piété crédule et bornée, facile à recevoir l'impression du préjugé, et incapable de revenir quand une fois elle l'a reçue.

C'est-à-dire qu'il faut à la piété des grands la vigilance publique, qui fait agir ; le courage et l'élévation, qui fait décider et entreprendre ; enfin, ou les lumières qui empêchent d'être surpris, ou une noble docilité qui se fait une gloire de revenir dès qu'elle a senti qu'on l'a surprise.

PREMIÈRE PARTIE

Sire,

La piété véritable est l'ordre de la société : elle laisse chacun à sa place, fait de l'état où Dieu nous a placés l'unique voie de notre salut, ne met pas une perfection chimérique dans des œuvres que Dieu ne demande pas de nous, ne sort pas de l'ordre de ses devoirs pour s'en faire d'étran-

gers, et regarde comme des vices les vertus qui ne sont pas de notre état.

Tout ce qui trouble l'harmonie publique est un excès de l'homme, et non un zèle et une perfection de la vertu. La religion désavoue les œuvres les plus saintes qu'on substitue aux devoirs, et l'on n'est rien devant Dieu quand on n'est pas ce que l'on doit être.

Il y a donc une piété, pour ainsi dire, propre de chaque état. L'homme public n'est point vertueux, s'il n'a que les vertus de l'homme privé : le prince s'égare et se perd par la même voie qui aurait sauvé le sujet; et le souverain en lui peut devenir très-criminel, tandis que l'homme est irréprochable.

Aussi le premier écueil de la piété des grands est de les retirer des soins publics et de les renfermer en eux-mêmes. Comme l'indolence et l'amour du repos est le vice ordinaire des grands, il devient encore plus dangereux et plus incorrigible quand ils le couvrent du prétexte de la vertu. La gloire peut réveiller quelquefois dans les grands l'assoupissement de la paresse; mais celui qui a pour principe une piété mal entendue est en garde contre la gloire même, et ne laisse plus de ressource. Un reste d'honneur et de respect pour le public et pour la place qu'on occupe rompt souvent les charmes d'une oisiveté honteuse, et rend aux peuples le souverain qui se doit à eux; mais quand ce repos indigne est occupé par des exercices pieux, il devient à ses yeux honorable : on peut rougir d'un vice; mais on se fait honneur de ce qu'on croit une vertu.

Mais, Sire, un grand, un prince n'est pas né pour lui seul; il se doit à ses sujets. Les peuples, en l'élevant, lui ont confié la puissance et l'autorité, et se sont réservés en échange ses soins, son temps, sa vigilance. Ce n'est pas une idole qu'ils ont voulu se faire pour l'adorer, c'est un surveillant qu'ils ont mis à leur tête pour les protéger et pour les défendre : ce n'est pas de ces divinités inutiles qui ont

des yeux et ne voient point, une langue et ne parlent point, des mains et n'agissent point; ce sont de ces dieux qui les précèdent, comme parlent l'Écriture, pour les conduire et les défendre. Ce sont les peuples qui, par l'ordre de Dieu, les ont faits tout ce qu'ils sont; c'est à eux à n'être ce qu'ils sont que pour les peuples. Oui, Sire, c'est le choix de la nation qui mit d'abord le sceptre entre les mains de vos ancêtres; c'est elle qui les éleva sur le bouclier militaire, et les proclama souverains. Le royaume devint ensuite l'héritage de leurs successeurs; mais ils le durent originairement au consentement libre des sujets. Leur naissance seule les mit ensuite en possession du trône; mais ce furent les suffrages publics qui attachèrent d'abord ce droit et cette prérogative à leur naissance. En un mot, comme la première source de leur autorité vient de nous, les rois n'en doivent faire autorité que pour nous. Les flatteurs, Sire, vous rediront sans cesse que vous êtes le maître, et que vous n'êtes comptable à personne de vos actions. Il est vrai que personne n'est en droit de vous en demander compte; mais vous vous le devez à vous-même, et, si je l'ose dire, vous le devez à la France qui vous attend, et à toute l'Europe qui vous regarde : vous êtes le maître de vos sujets; mais vous n'en aurez que le titre, si vous n'en avez pas les vertus : tout vous est permis: mais cette licence est l'écueil de l'autorité, loin d'en être le privilége : vous pouvez négliger les soins de la royauté; mais, comme ces rois fainéants si déshonorés dans nos histoires, vous n'aurez plus qu'un vain nom de roi, dès que vous n'en remplirez pas les fonctions augustes.

Quel serait donc ce fantôme de piété qui ferait une vertu aux grands et au souverain, de craindre et d'éviter la dissipation des soins publics; de ne vaquer qu'à des pratiques religieuses, comme des hommes privés et qui n'ont à répondre que d'eux-mêmes; de se renfermer au milieu d'un petit nombre de confidents de leurs pieuses illusions, et de fuir presque la vue du reste de la terre? Sire, un prince

établi pour gouverner les hommes doit connaître les hommes : le choix des sujets est la première source du bonheur public ; et, pour les choisir, il faut les connaître. Nul n'est à sa place dans un État où le prince ne juge pas par lui-même : le mérite est négligé, parce qu'il est, ou trop modeste pour s'empresser, ou trop noble pour devoir son élévation à des sollicitations et à des bassesses : l'intrigue supplante les plus grands talents ; des hommes souples et bornés s'élèvent aux premières places, et les meilleurs sujets demeurent inutiles. Souvent un David, seul capable de sauver l'État, n'emploie sa valeur dans l'oisiveté des champs que contre des animaux sauvages ; tandis que des chefs timides, effrayés de la seule présence d'un Goliath, sont à la tête des armées du Seigneur. Souvent un Mardochée, dont la fidélité est même écrite dans les monuments publics, qui, par sa vigilance, a découvert autrefois des complots funestes au souverain et à l'empire, seul en état, par sa probité et par son expérience, de donner de bons conseils et d'être appelé aux premières places, rampe à la porte du palais, tandis qu'un orgueilleux Aman est à la tête de tout, et abuse de son autorité et de la confiance du maître.

Ainsi les fonctions essentielles aux grands ne sont pas la prière et la retraite. Elles doivent les préparer aux soins publics et non les en détourner ; ils doivent se sanctifier en contribuant au salut et à la félicité de leurs peuples ; les grâces de leur état sont des grâces de travail, de soin, de vigilance. Quiconque leur promet, dit l'Évangile, qu'ils trouveront Jésus-Christ dans le désert, ou dans le secret de leur palais, est un faux prophète : *ecce in deserto, ecce in penetralibus, nolite credere*[1]. Ils y seront seuls et livrés à eux-mêmes : Dieu n'est point avec nous dans les situations qu'il ne demande pas de nous ; et le calme où nous nous croyons le plus en sûreté, si la main du Seigneur ne nous y conduit et ne

1. Matth. XXIV, 26.

nous y soutient, devient lui-même le gouffre qui nous voit périr sans ressource : une piété oisive et retirée ne sanctifie pas le souverain, elle l'avilit et le dégrade.

Eh quoi ! Sire, tandis que celui que son rang et sa naissance établissent dépositaire de l'autorité publique se renfermerait dans l'enceinte d'un petit nombre de devoirs pieux et secrets, les soins publics seraient abandonnés, les affaires demeureraient, les subalternes abuseraient de leur autorité, les lois céderaient la place à l'injustice et à la violence, les peuples seraient comme des brebis sans pasteur, tout l'État dans la confusion et dans le désordre ! et Dieu, auteur de l'ordre public, regarderait avec des yeux de complaisance une piété oisive qui le renverse ! et les peuples exposés à la merci des flots, n'auraient pas droit de dire à ce pilote endormi et infidèle, avec plus de raison que les disciples sur la mer ne le disaient à Jésus-Christ : Seigneur, il vous est donc indifférent que nous périssions, et notre perte ou notre salut n'est plus une affaire qui vous intéresse ? *Magister, non ad te pertinet quia perimus*[1] ? La religion autoriserait donc des abus que la raison elle-même condamne !

Mais la religion elle-même n'est-elle pas nécessairement liée à l'ordre public ? Elle tombe ou s'affaiblit avec lui. Les mœurs souffrent toujours de la faiblesse des lois ; la confusion du gouvernement est aussi funeste à la piété des peuples qu'au bonheur des empires ; le bon ordre de la société est la première base des vertus chrétiennes ; l'observance des lois de l'État doit préparer les voies à celles de l'Évangile. L'Église ne doit compter sur rien dans un empire où le gouvernement n'a rien de fixe ; aussi les États où la multitude gouverne, et ceux où elle partage la puissance avec le souverain, sans cesse exposés à des révolutions, se départent aussi facilement des lois que du culte de leurs pères : les soulèvements y sont aussi impunis que les erreurs ; et c'est

1. Marc IV, 38.

là où l'hérésie a toujours trouvé son premier asile ; elle se fortifie au milieu de la confusion des lois et de la faiblesse de l'autorité ; elle doit toujours sa naissance ou son progrès aux troubles et aux dissensions publiques. Les règnes les plus faibles et les plus agités ont toujours été parmi nous, comme partout ailleurs, les règnes funestes de son accroissement et de sa puissance ; et dès que l'harmonie civile se dément, toute la religion elle-même chancelle.

Aussi les plus saints rois de Juda, Sire, mêlaient les devoirs de la piété avec ceux de la royauté. Le pieux Josaphat, au sortir du temple où il venait tous les jours offrir ses vœux et ses sacrifices au Dieu de ses pères, envoyait, dit l'Écriture, dans toutes les villes de Juda, des hommes habiles et des prêtres éclairés, pour rétablir l'autorité des lois et la pureté du culte, que les malheurs des règnes précédents avaient fort altérées.

David lui-même, malgré ces pieux cantiques qui faisaient son occupation et ses plus chères délices, et qui instruiront jusqu'à la fin les peuples et les rois, paraissait sans cesse à la tête de ses armées et des affaires publiques ; ses yeux étaient ouverts sur tous les besoins de l'État ; et, ne pouvant suffire seul à tout, il allait chercher, jusqu'aux extrémités de la Judée, des hommes fidèles, pour les faire asseoir à ses côtés, et partager avec eux les soins qui environnent le trône : *oculi mei ad fideles terræ, ut sedeant mecum* [1].

Les plus pieux rois vos prédécesseurs ont toujours été les plus appliqués à leurs peuples. Celui surtout que l'Église honore d'un culte public descendait même dans le détail des différends de ses sujets ; et, comme il en était le père, il ne dédaignait pas d'en être l'arbitre. Jaloux des droits de sa couronne, il voulait la transmettre à ses successeurs avec le même éclat et les mêmes prérogatives qu'il l'avait reçue de ses pères. Il croyait que l'innocence de la vie seule ne

1. Ps. C, 6.

suffit pas au souverain, qu'il doit vivre en roi pour vivre en saint, et qu'il ne saurait être l'homme de Dieu s'il n'est pas l'homme de ses peuples.

Il est vrai, Sire, que la piété dans les grands va quelquefois dans un autre excès. Elle les jette dans une multitude de soins et de détails inutiles; ils se croient obligés de tout voir de leurs yeux et de tout toucher de leurs mains : les plus grandes affaires les trouvent souvent insensibles, tandis que les plus petits objets réveillent leur attention et leur zèle; ils ont les sollicitudes de l'homme privé, ils n'ont pas celles de l'homme public; ils peuvent avoir la piété du sujet, ils n'ont pas celle du prince. Ce n'est pas à eux cependant à abandonner le gouvernail pour vaquer à des fonctions obscures qui n'intéressent pas la sûreté publique : leurs mains sont premièrement destinées à manier ces ressorts principaux des États, qui font mouvoir toute la machine; et tout doit être grand dans la piété des grands.

SECONDE PARTIE

Mais si l'inaction en est le premier écueil, l'incertitude et l'indécision que traîne d'ordinaire après soi une conscience timide et scrupuleuse, ne paraissent pas moins à craindre.

Ce n'est pas que je prétende autoriser ici cette sagesse profane qui fait toujours marcher les intérêts de l'État avant ceux de l'Évangile, ni cette erreur commune qui ne croit pas l'exactitude des règles de l'Évangile compatible avec les maximes du gouvernement et les intérêts de l'État.

Dieu, qui est auteur des empires, ne l'est-il pas des lois qui les gouvernent? A-t-il établi des puissances qui ne puissent se soutenir que par le crime? Et les rois seraient-ils son ouvrage s'ils ne pouvaient régner sans que la fraude et l'injustice fussent les compagnes inséparables de leur règne? N'est-ce pas la justice et le jugement qui soutiennent les

trônes? La loi de Dieu ne doit-elle pas être écrite sur le front du souverain comme la première loi de l'empire? et s'il fallait toujours la violer pour maintenir la tranquillité des sociétés humaines, ou la loi de Dieu serait fausse, ou les sociétés humaines ne seraient pas l'ouvrage de Dieu.

Quelle erreur, mes frères, de se persuader que ceux qui sont en place ne doivent pas regarder de si près à la rigidité des règles saintes; que les empires et les monarchies ne se mènent point par des maximes de religion; que la loi de Dieu est la règle du particulier, mais que les États ont une règle supérieure à la loi de Dieu même; que tout tomberait dans la langueur et dans l'inaction, si les maximes du christianisme conduisaient les affaires publiques; et qu'il n'est pas possible d'être en même temps et l'homme de l'État et l'homme de Dieu!

Quoi! mes frères, la justice, la vérité, la bonne foi, seraient funestes au gouvernement des États et des empires! La religion, qui fait tout le bonheur et toute la sûreté des peuples et des rois, en deviendrait elle-même l'écueil! Un bras de chair soutiendrait plus sûrement les royaumes que la main de Dieu qui les a élevés! Les peuples ne pourraient devoir l'abondance et la tranquillité qu'à la fraude et à la mauvaise foi de ceux qui les gouvernent! Et les ministres des rois ne pourraient acheter que par la perte de leur salut le salut de la patrie! Quel outrage pour la religion et pour tant de bons rois qui n'ont régné heureusement que par elle!

J'avoue, Sire, que, lorsque le souverain est ambitieux et médite des entreprises injustes, l'artifice et la mauvaise foi deviennent comme inévitables à ses ministres, ou pour cacher ses mauvais desseins, ou pour colorer ses injustices. Mais que le prince soit juste et craignant Dieu, la justice et la vérité suffiront alors pour soutenir un trône qu'elles-mêmes ont élevé; l'habileté de ses ministres ne sera plus que dans leur équité et dans leur droiture : on ne donnera plus à la fraude et à la dissimulation les noms pompeux

d'art de régner et de science des affaires. En un mot, donnez-moi des David et des Pharaon amis du peuple de Dieu, et ils pourront avoir des Nathan et des Joseph pour leurs ministres.

C'est donc déshonorer la religion, dit saint Augustin[1], de croire qu'elle ne doit pas être consultée dans le gouvernement des républiques et des empires. Mais c'est lui faire un égal outrage de prendre dans une piété mal entendue des motifs d'indécision et d'incertitude qui entrevoient partout les apparences du mal, et qui opposent sans cesse un fantôme de religion aux entreprises les plus justes et aux maximes les plus capitales.

C'est à la sagesse humaine et corrompue à être incertaine et timide; toujours enveloppée sous de fausses apparences, elle doit toujours craindre qu'un coup d'œil plus heureux ne la perce enfin, et ne la démasque. Mais la sagesse qui vient du ciel nous rend plus décidés et plus tranquilles; on marche avec bien plus de sécurité quand on ne veut marcher que dans la lumière. L'homme vertueux tout seul a le droit d'aller la tête levée et de défier la prudence timide et incertaine de l'homme trompeur : une sainte fierté sied bien à la vérité.

Aussi c'est se faire une fausse idée de la piété de se la figurer toujours timide, faible, indécise, scrupuleuse, bornée, se faisant un crime de ses devoirs et une vertu de ses faiblesses; obligée d'agir, et n'osant entreprendre; toujours suspendue entre les intérêts publics et ses pieuses frayeurs, et ne faisant usage de la religion que pour mettre le trouble et la confusion où elle aurait dû mettre l'ordre et la règle. Ce sont là des défauts que les hommes mêlent souvent à la piété; mais ce ne sont pas ceux de la piété même. C'est le caractère d'un esprit faible et borné; mais ce n'est pas une suite de l'élévation et de la sagesse de la religion. En un mot,

1. De Civitate Dei.

c'est l'excès de la vertu; mais la vertu finit toujours où l'excès commence.

Non, Sire, la piété véritable élève l'esprit, ennoblit le cœur, affermit le courage. On est né pour de grandes choses quand on a la force de se vaincre soi-même. L'homme de bien est capable de tout, dès qu'il a pu se mettre par la foi au-dessus de tout. C'est le hasard qui fait les héros; c'est une valeur de tous les jours qui fait le juste. Les passions peuvent nous placer bien haut, mais il n'y a que la vertu qui nous élève au-dessus de nous-mêmes.

Quel règne, Sire, plus glorieux en Israël que celui de Salomon, tandis qu'il demeura fidèle à la loi de ses pères? Quel gouvernement plus sage et plus absolu? Tous les raffinements de la politique ont-ils jamais poussé si loin l'art de régner et de conduire les peuples? Quelle gloire et quelle magnificence environnait son trône! La piété en avilissait-elle la majesté? Quel prince vit jamais ses sujets plus soumis, ses voisins s'estimer plus heureux de son alliance, et des souverains à la tête des empires plus vastes et plus puissants que le sien, avoir pour sa personne des égards et des déférences qu'ils ne devaient pas à sa couronne? Les sages des autres nations ne se regardaient-ils pas comme des insensés devant lui? Ne venait-on pas des contrées les plus éloignées admirer l'ordre et l'harmonie qui lui faisait gouverner tous ses sujets comme un seul homme? N'est-ce pas dans les préceptes divins qu'il nous a laissés que les princes apprennent encore tous les jours à régner? Et la piété serait-elle l'écueil du gouvernement, puisque c'est elle seule qui lui valut la sagesse?

Heureux s'il ne fût pas sorti de ses premières voies, et si les égarements de sa vieillesse n'eussent pas flétri la gloire de son règne et altéré le bonheur de ses sujets! Ils ne commencèrent à éprouver des charges excessives, et ne cessèrent d'être heureux que lorsqu'il cessa lui-même d'être fidèle à Dieu, et que, corrompu par les femmes étrangères, il ne mit plus de bornes à ses profusions et à l'oppression de ses peuples,

et prépara à son fils le soulèvement qui sépara dix tribus du royaume de David, et leur donna un nouveau maître.

Hélas ! les hommes, pour excuser leurs vices, cherchent à décrier la vertu : comme elle est incommode aux passions, ils voudraient se persuader qu'elle est funeste à la conduite des États et des empires, et lui opposer l'intérêt public, pour se cacher à soi-même l'intérêt personnel, qui seul en nous s'oppose à elle. La crainte du Seigneur est la seule source de la véritable sagesse ; et ce qui met l'ordre dans l'homme peut seul le mettre dans les États.

TROISIÈME PARTIE

Enfin, l'indécision et l'incertitude conduisent souvent au préjugé et à la surprise ; c'est le dernier écueil de la piété des grands.

Oui, mes frères, la piété a ses erreurs comme le vice. Plus on aime la vérité, plus tout ce qui se couvre de ses apparences peut nous séduire : la vertu, simple et sincère, juge des autres par elle-même. C'est presque toujours notre propre obliquité qui nous instruit à la défiance ; on est moins en garde contre la fraude et l'artifice, quand on n'a jamais fait usage que de la droiture et de la simplicité ; et les justes sont plus exposés à être surpris, parce qu'ils ignorent eux-mêmes l'art de surprendre.

Mais c'est dans les grands surtout, Sire, que la piété doit craindre les préjugés et la surprise : outre que les suites en sont plus dangereuses, c'est que nés, disait autrefois Assuérus, plus droits et plus sincères, ils sont d'autant plus susceptibles de préjugés qu'ils aiment moins la peine de l'examen et l'embarras de la défiance, et qu'ils trouvent plus court et plus aisé de juger sur ce qu'on leur dit, que de l'approfondir et de s'en convaincre : *dum aures principum simplices, et ex sua natura alios æstimantes, callida fraude decipiunt*[1].

1. Esth. XVI, 6.

Et de combien de sortes de préjugés la piété dans les grands ne peut-elle pas les rendre capables! Préjugés de crédulité. C'est la piété elle-même qui ouvre souvent leurs oreilles à la malignité de la calomnie; et plus ils aiment la vertu, plus aisément on leur rend suspects de dissolution et de vices ceux qu'une basse jalousie a intérêt de perdre. Mais tout zèle qui cherche à nuire doit leur être suspect: la véritable piété, ou ne croit pas facilement le mal, ou, loin de le publier, le cache du moins, et l'excuse : elle ne cherche pas à rendre son frère odieux à ses maîtres, elle ne cherche qu'à le réconcilier avec Dieu; les délations secrètes se proposent plus le renversement de la fortune d'autrui que le règlement de ses mœurs; et d'ordinaire le délateur découvre plus ses propres vices que les vices de son frère.

Préjugés de confiance. L'hypocrite prend souvent auprès d'eux la place de l'homme de bien; ils donnent aux apparences de la piété l'accès, les places, la confiance, qui n'étaient dus qu'à la piété elle-même; ils chargent de soins publics ceux qui, par leurs lumières bornées, n'étaient nés que pour vaquer aux fonctions les plus obscures. Des mœurs réglées tiennent lieu auprès d'eux des plus grands talents et des services les plus importants; et ils décrient la vertu par les faveurs mêmes dont ils l'honorent.

Enfin, préjugés de zèle. C'est ici où les princes les plus pieux ont trouvé souvent dans leur zèle même l'écueil de leur piété. Les Constantin, les Théodose, ont vu autrefois leur amour pour l'Église se tourner contre l'Église même, et favoriser l'erreur par un zèle de la vérité. Les princes, Sire, ne doivent toucher à la religion que pour la protéger et pour la défendre : leur zèle n'est utile à l'Église que lorsqu'il est demandé par les pasteurs. Les sollicitations des dépositaires de la doctrine sont les seules qui doivent avoir du crédit auprès d'eux, lorsqu'il s'agit de la doctrine elle-même; toute autre voix que la voix unanime des pasteurs doit leur être suspecte. C'est ici où ils ne doivent se réserver que

l'honneur de la protection, et leur laisser celui de la décision et du jugement. Les évêques sont leurs sujets; mais ils sont leurs pères selon la foi. Leur naissance les soumet à l'autorité du trône; mais, sur les mystères de la foi, l'autorité du trône fait gloire de se soumettre à celle de l'Église. Les princes n'en sont que les premiers enfants; et nos rois ont toujours regardé le titre de ses fils aînés comme le plus beau titre de leur couronne. Ils n'ont point d'autre droit que de faire exécuter ses décrets, et, en s'y soumettant les premiers, donner l'exemple de la soumission aux autres fidèles. Dès qu'ils ont voulu aller plus loin, et usurper sur la doctrine un droit réservé au sacerdoce, ils ont aigri les maux de l'Église, loin d'y remédier; leurs tempéraments ont été de nouvelles plaies et ont enfanté de nouveaux excès. Toutes les conciliations inventées pour calmer les esprits rebelles et les ramener à l'unité les ont autorisés dans leur séparation et leur révolte; et leur autorité a toujours perpétué les erreurs quand elle a voulu se mêler toute seule de les rapprocher de la vérité. Ils peuvent environner l'arche et la garder comme David; mais ce n'est pas à eux à y porter les mains. Le trône est élevé pour être l'appui et l'asile de la doctrine sainte; mais il ne doit jamais en être la règle, ni le tribunal d'où partent ses décisions.

Hélas! si les passions et les intérêts humains n'environnaient pas le trône, sans doute la piété des souverains serait la plus sûre ressource de l'Église; mais souvent, ou l'on fait agir leur religion contre leurs propres intérêts, ou l'on se sert du vain prétexte de leurs intérêts pour les faire agir contre la religion même.

Les préjugés sont donc presque inévitables à la piété des grands; mais c'est l'obstination dans le préjugé qui rend le mal plus incurable. Il ne leur est pas honteux d'avoir pu être surpris. Hélas! comment pourraient-ils s'en défendre! Tout ce qui les environne presque s'étudie à les tromper; est-il étonnant que l'attention se relâche quelquefois, et

qu'ils puissent se laisser séduire ? L'artifice est plus habile et plus persévérant que la défiance ; il prend toutes les formes, et met à profit tous les moments : et quand tous ceux presque qui nous approchent ont intérêt que nous nous trompions, nos précautions elles-mêmes les aident souvent à nous conduire au piége.

Mais, Sire, s'il n'est pas honteux aux princes d'être surpris, malheur inévitable à l'autorité suprême, il leur est glorieux d'avouer qu'ils ont pu l'être. Rien n'est plus grand dans le souverain que de vouloir être détrompé et d'avoir la force de convenir soi-même de sa méprise. Assuérus ne crut point déroger à la majesté de l'empire en déclarant, même par un édit public, que sa bonne foi avait été surprise par les artifices d'Aman. C'est un mauvais orgueil de croire qu'on ne peut avoir tort ; c'est une faiblesse de n'oser reculer quand on sent qu'on nous a fait faire une fausse démarche. Les variations qui nous ramènent au vrai affermissent l'autorité loin de l'affaiblir. Ce n'est pas se démentir que de revenir de sa méprise : ce n'est pas montrer aux peuples l'inconstance du gouvernement, c'est leur en étaler l'équité et la droiture. Les peuples savent assez et voient assez souvent que les souverains peuvent se tromper ; mais ils voient rarement qu'ils sachent se désabuser et convenir de leur méprise. Il ne faut pas craindre qu'ils respectent moins la puissance qui avoue son tort et qui se condamne elle-même ; leur respect ne s'affaiblit qu'envers celle ou qui ne le connaît pas, ou qui le justifie ; et dans leur esprit rien ne déshonore l'autorité que la faiblesse qui se laisse surprendre et la mauvaise gloire qui croirait s'avilir en convenant de son erreur et de sa surprise.

Sire, fermez l'oreille aux mauvais conseils et aux insinuations dangereuses de l'adulation : mais comme elles se couvrent du voile du bien public, et que tôt ou tard elles trouvent accès auprès du trône, si l'inattention vous les a fait suivre, que l'intérêt seul de votre gloire, quand vous serez

détrompé, vous les fasse à l'instant désavouer. Il est encore plus glorieux d'avouer sa surprise que de n'avoir pas été surpris. Rien n'est plus beau dans le souverain qui ne dépend de personne, que de vouloir toujours dépendre de la vérité. On craindra de vous en imposer, quand l'imposture et l'adulation démasquée n'aura plus à attendre que votre désaveu et votre colère. C'est l'orgueil des rois tout seul qui autorise et enhardit les adulations et les mauvais conseils, et s'il est vrai que ce sont d'ordinaire les adulateurs qui font les mauvais rois, il est encore plus vrai que ce sont les mauvais rois qui forment et multiplient les adulateurs.

C'est en évitant ces écueils que la piété des grands deviendra respectable, qu'ils lui rendront la gloire et la dignité que les dérisions du monde ou les faiblesses de la fausse vertu lui ont presque ôtées, et qu'on n'entendra plus se perpétuer parmi les hommes ce blasphème si injurieux à la religion : Que les princes pieux sont les moins propres à gouverner, et que la piété peut en faire de grands saints, mais qu'elle n'en fera jamais de grands rois.

Puissent ces discours licencieux, Sire, ne jamais blesser l'innocence de vos oreilles ! Mais si l'adulation ose les porter un jour jusques au pied de votre trône, qu'il en sorte des éclairs et des foudres pour confondre ces ennemis de la religion et de votre véritable gloire ! Écoutez ces adulations impies comme des blasphèmes contre la majesté des rois, comme des outrages faits à vos plus glorieux ancêtres, aux Charlemagne, aux saint Louis, à votre auguste bisaïeul. C'est par une piété tendre et sincère qu'ils devinrent de grands rois. Leur zèle pour la religion les a encore plus illustrés que leurs victoires. Les louanges que l'Église leur donnera à jamais dureront autant que l'Église elle-même. Leurs grandes actions, ou auraient été ensevelies dans la révolution des temps, ou n'eussent eu qu'un éclat vulgaire, si la piété ne les eût immortalisées.

Soyez, Sire, comme eux le défenseur de la gloire de Dieu, et il ne permettra pas que la vôtre s'efface jamais de la mémoire des hommes. Justifiez, én vous proposant ces grands modèles, que la piété ne déshonore point les rois; que les passions toutes seules avilissent le trône et dégradent le souverain; qu'on n'est pas digne de régner quand on ne règne pas sur soi-même; et que, pour être dans les âges suivants aussi grand qu'eux aux yeux des hommes, il faut avoir été, comme eux, fidèle à Dieu.

Grand Dieu! plus le trône est environné de piéges, plus les rois ont besoin que vous les environniez de votre protection et des secours de votre grande miséricorde. Mais plus une tendre jeunesse et une enfance délaissée à elle-même et à tous les périls de la royauté expose cet enfant auguste, plus il doit devenir l'objet de vos soins et de votre tendresse paternelle.

Armez de bonne heure l'innocence de son cœur contre les dérisions qui avilissent la piété, et contre les écueils de la piété même; donnez-lui ces vertus qui sanctifient l'homme, et qui font en même temps le grand roi; faites qu'il respecte ceux qui vous servent, et qu'il serve lui-même le Dieu de ses pères avec cette majesté qui seule peut rendre les rois respectables.

Jetez les yeux sur lui du haut du ciel, grand Dieu; et voyez ici à vos pieds cet enfant auguste et précieux, la seule ressource de la monarchie, l'enfant de l'Europe, le gage sacré de la paix des peuples et des nations. Les entrailles de votre miséricorde n'en sont-elles pas émues? Regardez-le, grand Dieu! avec les yeux et la tendresse de toute la nation.

Écoutez la première voix de son cœur innocent qui vous dit ici, comme autrefois un saint roi : Dieu de mes pères, regardez-moi : laissez-vous toucher de pitié à la vue des périls que mon âge et mon rang me préparent, et qui vont m'entourer de toutes parts au sortir de l'enfance : *respice*

in me, et miserere mei[1]. Soyez vous-même le défenseur de mon trône et de ma jeunesse. Conservez l'empire à l'enfant de tant de rois, et qui ne connaît pas de titre plus glorieux que d'être le premier-né de vos enfants : *da imperium puero tuo.*

Mais que la conservation d'une couronne terrestre, grand Dieu, ne soit pas le seul de vos bienfaits. Sauvez le fils d'Adélaïde, des Blanche, des Clotilde, et de tant de pieuses princesses qui me portent encore devant vous dans leur sein comme l'enfant de leur amour et de leurs plus chères espérances : *et salvum fac filium ancillæ tuæ.* Et puisque l'innocence attire toujours sur elle vos regards les plus propices et les plus tendres, conservez-la-moi, grand Dieu, aussi longtemps que ma couronne, afin qu'après avoir régné par vous heureusement sur la terre, je puisse régner avec vous éternellement dans le ciel. Ainsi soit-il.

1. Ps. LXXXV, 16.

SERMON

POUR LE VENDREDI SAINT.

SUR LES OBSTACLES QUE LA VÉRITÉ TROUVE DANS LE CŒUR DES GRANDS

Astiterunt reges terræ, et principes convenerunt in unum, adversus Dominum, et adversus Christum ejus.

Les rois de la terre se sont présentés, et les princes se sont assemblés contre le Seigneur et contre son Christ. Ps. II, 2.

SIRE,

Toutes les puissances de la terre semblent se réunir aujourd'hui pour condamner Jésus-Christ à la mort; et la mort de Jésus-Christ n'est qu'une condamnation éclatante des passions des grands et des puissants de la terre.

C'est un pontife éternel qui s'offre de lui-même pour son peuple, comme la seule victime capable d'expier ses iniquités et d'apaiser la colère de Dieu; c'est un ministre et un envoyé de son père, qui rend témoignagne par son sang à la vérité de sa mission et de son ministère; c'est un roi qui entre en possession par sa mort de l'empire de l'univers; il réunit en sa personne tous les titres glorieux dont l'orgueil des hommes se pare.

Cependant ce pontife est livré aujourd'hui par la jalousie des grands prêtres : ce ministre et cet envoyé du ciel oppose en vain son innocence à l'ambition et à la lâcheté d'un ministre de César; ce roi, à qui toutes les nations ont été données comme son héritage, devient le jouet de l'indifférence

et de la vaine curiosité d'un roi usurpateur de la Judée. Il fallait que tout ce qui porte le nom de grand sur la terre, la jalousie des pontifes, la lâcheté de Pilate et l'indifférence d'Hérode, en condamnant Jésus-Christ, fissent éclater sa grandeur et sa puissance : *astiterunt reges terræ*, etc.

De toutes les instructions que nous offre aujourd'hui le spectacle de la croix, il n'en est pas ici de plus convenable; et puisque nous ne saurions en exposer à votre piété toutes les circonstances, contentons-nous de vous y montrer les obstacles que la vérité trouve dans le cœur des grands de la terre ; c'est-à-dire Jésus-Christ condamné à la mort par les passions des grands et les passions des grands condamnées par la mort de Jésus-Christ.

PREMIÈRE PARTIE

SIRE,

La vérité, toujours odieuse aux grands, trouve encore aujourd'hui sur la terre les mêmes ennemis qui l'attachèrent autrefois avec Jésus-Christ sur la croix; la jalousie la persécute, un lâche intérêt la sacrifie, l'indifférence la méprise et la tourne même en risée.

Mais de toutes les passions que les hommes opposent à la vérité, la jalousie est la plus dangereuse, parcequ'elle est la plus incurable; c'est un vice qui mène à tout, parce qu'on se le déguise toujours à soi-même ; c'est l'ennemi éternel du mérite et de la vertu ; tout ce que les hommes admirent l'enflamme et l'irrite ; il ne pardonne qu'au vice et à l'obscurité; et il faut être indigne des regards publics pour mériter ses regards et son indulgence.

Si les prodiges de Jésus-Christ avaient moins éclaté dans la Judée, les princes des prêtres, moins éblouis de sa gloire, ne lui eussent pas disputé son innocence ; et leur zèle jaloux ne l'aurait pas trouvé digne de mort, s'il ne l'eût été des louan-

;es et des acclamations publiques : *quid facimus, quia hic* ιomo *multa signa facit*[1].

Telle est l'impression de haine et de jalousie que la grande renommée de Jésus-Christ fait sur le cœur des pontifes et des prêtres, des dépositaires de la loi et de la religion. Mais, hélas! faut-il que le sanctuaire lui-même devienne presque toujours l'asile d'une passion si méprisable; que les dons éclatants de l'esprit de paix et de charité mettent l'amertume et la division parmi ses ministres; que la moisson si abondante, et qui manque d'ouvriers, excite des sentiments de jalousie parmi le petit nombre de ceux qui travaillent; que les anges destinés au ministère ne puissent arracher les scandales du royaume de Jésus-Christ sans y en mettre souvent un nouveau; que dès la naissance de l'Évangile cette triste zizanie se soit glissée parmi ses plus saints ouvriers, et que l'Église souvent soit presque aussi affligée par le faux zèle qui la défend que par l'erreur même qui l'attaque! Pourvu que Jésus-Christ soit annoncé, la gloire n'en est-elle pas commune à tous ceux qui l'aiment? ne partageons-nous pas ses triomphes, dès que nous ne combattons que pour lui? et tous les succès qui agrandissent son royaume ne deviennent-ils pas les nôtres? C'est lui seul qui donne l'accroissement, et nos faibles travaux ne sont plus comptés pour rien dès que nous les comptons nous-mêmes pour quelque chose.

Tous les traits les plus odieux semblent se réunir dans un cœur où domine cette passion injuste. Cependant c'est le vice et comme la contagion universelle des cours, et souvent la première source de la décadence des empires : il n'est point de bassesse que cette passion ou ne consacre ou ne justifie; elle éteint même les sentiments les plus nobles de l'éducation et de la naissance ; et dès que ce poison a gagné le cœur, on trouve des âmes de boue où la nature avait d'abord placé des âmes grandes et bien nées.

1. Joan. XI, 47.

La mauvaise foi n'est plus comptée pour rien : ces grands prêtres cherchent eux-mêmes de faux témoignages contre Jésus-Christ; eux qui devaient proscrire ces hommes infâmes qui font un trafic honteux de la vérité et de l'innocence des autres hommes, ils se les associent, et favorisent le crime qui favorise leur passion.

C'est ainsi que ce vice ne rougit point de se faire des appuis honteux et méprisables. Les hommes les plus décriés et les plus perdus, on les adopte dès qu'ils veulent bien adopter et servir l'amertume secrète qui nous dévore, ils nous deviennent chers dès qu'ils peuvent devenir les vils instruments de notre passion; et ce qui devait les rendre encore plus hideux à nos yeux efface en un instant toutes leurs taches. Le monde ne manque jamais de ces hommes vendus à l'iniquité, dont l'unique emploi est de noircir auprès des grands ceux qui ont le malheur de leur déplaire, ou qui plaisent trop pour être de leur goût : et ces hommes corrompus, et qu'on devrait bannir de la société, ne manquent jamais de trouver des grands qui les écoutent et qui les protégent. On érige en mérite le zèle qu'ils étalent pour nos intérêts, et on leur fait une vertu d'un ministère infâme dont on rougit tout bas soi-même : Doëg l'Iduméen devient cher à Saül dès qu'il devient le ministre de sa jalousie et de sa haine contre David.

Mais de quoi n'est pas capable un cœur que la jalousie noircit et envenime ! Non seulement on applaudit à l'imposture, mais on ne craint pas de s'en rendre coupable soi-même. Ces pontifes, témoins des prodiges et de la sainteté de Jésus-Christ, ne pouvant ignorer qu'il est fils de David, et descendu des rois de Juda, ayant ouï de sa propre bouche qu'il fallait rendre à Dieu ce qui est à Dieu, et à César ce qui est à César, le font pourtant passer pour un séditieux, un ennemi de César, et qui veut en usurper la souveraine puissance; un impie qui veut renverser la loi et le temple de ses pères; enfin pour un homme

ıt, né dans la boue et dans la plus vile populace.
passion amère est comme une frénésie qui change
ı objets à nos yeux ; rien ne nous paraît plus sous sa
ıaturelle. David a beau remporter des victoires sur les
ns, et assurer la couronne à son maître ; aux yeux de
: n'est plus qu'un ambitieux qui veut monter lui-même
trône. En vain Jérémie justifie la vérité de ses prédic-
ıar les événements et par la sainteté de sa vie ; les
ı, jaloux de sa réputation, publient que c'est un im-
r et un traître qui annonce les malheurs et la ruine
: de Jérusalem, plus pour décourager ses citoyens et
ɜr l'ennemi, que pour prévenir la destruction entière
atrie.

s'empoisonne entre les mains de cette funeste pas-
a piété la plus avérée n'est plus qu'une hypocrisie
conduite ; la valeur la plus éclatante, une pure os-
ɔn, ou un bonheur qui tient lieu de mérite ; la répu-
a mieux établie, une erreur publique où il entre plus
ention que de vérité ; les talents les plus utiles à l'É-
ıe ambition démesurée qui ne cache qu'un grand
le médiocrité et d'insuffisance ; le zèle pour la patrie,
de se faire valoir et de se rendre nécessaire ; les suc-
ne les plus glorieux, un assemblage de circonstances
ıses qu'on doit à la bizarrerie du hasard plus qu'à la
des mesures ; la naissance la plus illustre, un grand
ır lequel on est enté, et qu'on ne tient pas de ses an-

ı la langue du jaloux flétrit tout ce qu'elle touche, et
ɟage si honteux est pourtant le langage commun des
c'est lui qui lie les sociétés et les commerces ; chacun
ıe la plaie secrète de son cœur, et chacun se la com-
ue ; on a honte du nom du vice, et l'on se fait hon-
u vice même.

ı il emprunte même les apparences du zèle et de l'a-
lu bien public ; les intérêts de la nation et la conser-

vation du temple et de la loi paraissent consacrer la jalousie des pontifes contre Jésus-Christ.

Le zèle du bien public devient tous les jours comme la décoration et l'apologie de ce vice. Il semble qu'on ne craint que pour l'État, et on n'envie que les places de ceux qui gouvernent : on blâme les choix du maître comme tombant sur des sujets incapables; mais ce n'est pas l'intérêt public qui nous pique, c'est la jalousie et le chagrin de n'avoir pas été nous-mêmes choisis : les places où nous aspirions ne sont jamais, selon nous, données au mérite ; la faveur du maître et le bien de l'État ne nous paraissent jamais aller ensemble; on se donne pour amateur de la patrie, et on n'en aime que les honneurs et les prééminences. Aman trouve la puissance et la religion des Juifs dangereuses à l'empire ; mais ce n'est pas l'État qu'il a dessein de sauver, c'est Mardochée qu'il veut perdre. Les courtisans de Darius accusent Daniel d'avoir violé la loi des Perses ; mais ce n'est pas de la majesté de la loi dont ils sont jaloux, c'est la gloire et la faveur de Daniel qu'ils haïssent.

Tout est plein dans les cours de ces zèles de jalousie : on étale le titre de bon citoyen, et on cache dessous celui de jaloux; on a sans cesse l'État dans la bouche et la jalousie dans le cœur; on paraît contristé quand les événements sont malheureux, et ne répondent pas aux vues et aux mesures de ceux qui sont en place; et l'on s'applaudit plus du blâme qui en retombe sur eux, qu'on n'est touché des maux qui en peuvent revenir à la patrie.

Et voilà un des plus tristes effets de cette passion infortunée. Ces pontifes demandent que le sang du juste soit sur eux et sur leurs enfants : la désolation du temple et de la cité sainte, la cessation des sacrifices, la dispersion de Juda, la perte de tout ne leur paraît rien, pourvu que l'innocent périsse.

Et combien de fois a-t-on vu des hommes publics sacrifier l'État à leurs jalousies particulières, faire échouer des entre-

ies glorieuses à la patrie, de peur que la gloire n'en re-
lût sur leurs rivaux ; ménager des événements capables
renverser l'empire, pour ensevelir leurs concurrents sous
ruines, et risquer de tout perdre pour faire périr un seul
ime ! Les histoires des empires sont remplies de ces traits
ieux, et chaque siècle presque en a vu de tristes exem-
. Mais le véritable zèle du bien public ne cherche qu'à
endre utile ; et à l'homme vertueux et qui aime l'État,
services tiennent lieu de récompense.

remière passion dans les pontifes, qui livre aujourd'hui
s-Christ, la jalousie : mais, en second lieu, c'est un lâche
érêt dans Pilate qui le condamne.

SECONDE PARTIE

ui, mes frères, la passion, le dieu des grands, c'est la for-
e. Ils veulent plaire à César, et c'est le seul devoir qui les
upe ; tout ce qui favorise leur élévation s'accorde toujours
c leur conscience ; la probité qui nuirait à leur fortune,
ui leur ferait perdre la faveur du maître, n'est plus pour
que la vertu des sots. Mais dès là qu'on craint plus la
râce de César que le reproche de sa conscience, si l'on
pas encore sacrifié l'honneur et la probité, ce n'est pas le
ir et la volonté, c'est l'occasion qui a manqué aux plus
nds crimes.

n effet, il paraît d'abord dans le caractère de Pilate des
tes de droiture et de probité ; sa conscience s'élève en fa-
ur de l'innocent ; il semble lui-même plaider sa cause ; il
se le délivrer, et il souhaite pourtant qu'on le délivre :
mier degré de l'ambition, la lâcheté. On aime le devoir
'équité lorsqu'il est utile ou glorieux de se déclarer pour
, qu'on peut compter sur les suffrages publics, que notre
meté va nous donner en spectacle au monde, et que nous
venons plus grands aux yeux des hommes par la défense

héroïque de la vérité, que nous ne l'aurions été par la
mulation et la souplesse ; nous cherchons la gloire et l
plaudissements dans le devoir, et presque toujours c
vanité qui donne des défenseurs à la vérité.

A la lâcheté succède la crainte. On menace Pilate d
dignation de César : *si hunc dimittis, non es amicus Ca*
A cette raison tous les droits les plus sacrés s'évanou
et ne sont plus comptés pour rien. On n'est pas digne
tenir la justice et la vérité quand on peut aimer q
chose plus qu'elle : une démarche opposée à l'honn
la conscience est bien plus à craindre, pour une âm
que la colère de César. Mais d'ailleurs, Sire, c'est s
gloire du prince que de ne pas servir à ses passion
beau d'oser s'exposer à son indignation plutôt que d
quer à la fidélité qu'on lui a jurée ; et si les princes
vous peuvent compter sur un ami fidèle, il faut
cherchent parmi ceux qui les ont assez aimés pour
le courage d'oser quelquefois leur déplaire : plus
leur applaudissent sans cesse sont nombreux, plus l
vertueux qui ne se joint point aux adulations publi
leur être respectable. Mais cet héroïsme de fidélité
dans les cours : à peine se trouva-t-il un Daniel dans
parmi tous les satrapes, qui ne connaissaient poin
loi que la volonté du prince. Telle est la destinée d
rains : la même puissance qui multiplie autour
adulateurs, y rend aussi les amis plus rares.

Aussi la crainte de déplaire à César conduit Pilat
nier degré de lâcheté, qui abandonne et livre Jés
Les cris de ce peuple furieux ne peuvent être calmé
le sang du juste : s'exposer à leur violence, ce serait
le feu de la sédition ; il vaut encore mieux que l'inn
risse que si toute la nation allait se révolter contre
il faut acheter le bien public par un crime.

1. Joan. XIX, 12.

voilà toujours le grand prétexte de l'abus que ceux qui en place font de l'autorité : il n'est point d'injustice que en public ne justifie ; il semble que le bonheur et la sû-publique ne puissent subsister que par des crimes ; que re et la tranquillité des empires ne soient jamais dus l'injustice et à l'iniquité, et qu'il faille renoncer à la i pour se dévouer à la patrie.

n, Sire, je l'ai déjà dit ailleurs, et on ne saurait trop le e, la loi de Dieu est toute la force et toute la sûreté des humaines ; tout ce qui attire la colère du ciel sur les i ne saurait faire le bonheur des peuples ; l'ordre et l'u-publique ne peuvent être le fruit du crime ; on sert mal atrie quand on la sert aux dépens des règles saintes ; saper les fondements de l'édifice pour l'embellir et l'éle-plus haut : c'est en affaiblissant ses principaux appuis y ter de vains ornements qui hâtent sa ruine. Les empires euvent se soutenir que par l'équité des mêmes lois qui nt formés ; et l'injustice a bien pu détrôner des souve-i, mais elle n'a jamais affermi les trônes : les ministres ont outré la puissance des rois l'ont toujours affaiblie ; 'ont élevé leurs maîtres que sur la ruine de leurs États ; ur zèle n'a été utile aux Césars qu'autant qu'il a respecté ois de l'empire.

est donc la jalousie dans les princes des prêtres qui per-te aujourd'hui Jésus-Christ, un vil intérêt dans Pilate le livre, et enfin une indifférence criminelle dans Hé-i qui en fait un sujet de mépris et de risée.

las ! quelle autre destinée pouvait se promettre la doc-e de l'Évangile en se montrant à une cour superbe et ptueuse ? La doctrine sainte n'offre rien qui ne combatte gueil et la volupté, et il n'y a de grand pour ceux qui itent les palais des rois que le plaisir et la gloire. Si s n'y paraissez pas sous ces étendards, ou l'on vous nd pour un censeur et un ennemi, ou ils vous méprisent me un homme d'une autre espèce, et un nouveau venu

qui vient porter au milieu d'eux un langage inouï et des manières étrangères.

Nous-mêmes, dans ces chaires chrétiennes qui seules leur parlent encore le langage de la vérité, nous-mêmes nous venons souvent ici affaiblir le langage divin, respecter ce que nous devrions combattre, adoucir par des idées humaines la sévérité des règles saintes, autoriser presque leurs préjugés avant d'oser combattre leurs passions, et, sous prétexte de ne pas les révolter contre la vérité, la leur rendre presque méconnaissable.

Hérode, instruit des merveilles qu'on publiait de Jésus-Christ, s'attend à lui voir opérer des prodiges, et, dans cette attente, il le voit arriver à sa cour avec joie; ce n'est pas la vérité qui l'intéresse, c'est une vaine curiosité qu'il veut satisfaire, et faire servir Jésus-Christ de spectacle à son loisir et à son oisiveté. Car c'est de tout temps que la plupart des princes et des grands ont fait de la religion un spectacle: les mystères les plus augustes et les plus terribles, égayés par tous les attraits d'une harmonie recherchée, deviennent pour eux comme des réjouissances profanes qui les amusent; ils ne cherchent que le plaisir des sens, jusque dans les devoirs d'un culte qui n'est établi que pour les combattre: il faut que la religion, pour lui plaire, emprunte les joies et tout l'appareil du siècle, et qu'un spectacle digne des anges ait encore besoin de décoration pour être spectacle digne d'eux.

Hérode fait à Jésus-Christ des questions vaines et frivoles: *interrogabat eum multis sermonibus*[1]; de ces questions où l'orgueil et l'irréligion ont plus de part que l'amour de la vérité, qu'on propose plutôt pour se faire une gloire de ses doutes, que par un désir sincère de les éclaircir; de ces questions qui n'aboutissent à rien qu'à nous affermir dans l'incrédulité, qui n'ont de sérieux que l'aveuglement d'où

1. Luc XXIII, 9.

elles prennent leur source ; de ces questions où l'on discourt des vérités éternelles du salut comme de ces vérités douteuses et peu intéressantes que Dieu a livrées à l'oisiveté et à la dispute des hommes, où l'on traite ce qui doit décider du bonheur ou du malheur éternel, comme un problème indifférent dont les deux côtés ont leur vraisemblance, et où l'ont peut opter; de ces questions enfin qui sont plutôt des dérisions secrètes de la foi que les recherches respectueuses d'un véritable fidèle.

Et voilà le seul usage que la plupart des grands font de Jésus-Christ, des questions éternelles sur la religion : *interrogabat eum multis sermonibus* ; faisant de Jésus-Christ et de sa doctrine un sujet oiseux et frivole d'entretien et de contestation, au lieu d'en faire l'objet de leur espérance et de leur culte ; s'informant de la vérité d'un avenir et de cette autre patrie qui nous attend après le trépas, avec moins d'intérêt qu'ils n'écouteraient les relations d'une terre inconnue et peut-être fabuleuse, où nul mortel n'a pu encore aborder ; parlant des faits miraculeux qui établissent la certitude et la divinité de la religion de leurs pères avec la même incertitude qu'ils parleraient d'un point peu important d'histoire qu'on n'a pas encore éclairci; et par la manière peu sérieuse dont ils veulent s'instruire de la foi, montrant qu'ils l'ont tout à fait perdue.

Aussi Jésus-Christ n'oppose qu'un silence profond à la vanité des questions d'Hérode. On ne mérite les réponses de la vérité que lorsque c'est le désir de la connaître qui l'interroge ; et c'est dans le cœur de ceux qui parlent et disputent le plus sur la religion qu'elle est d'ordinaire plus effacée. Oui, mes frères, on a déjà trouvé la vérité quand on la cherche de bonne foi : il ne faut, pour la trouver, ni creuser dans les abîmes, ni s'élever au-dessus des airs ; il ne faut que l'écouter au dedans de nous-mêmes. Un cœur innocent et docile entend d'abord sa voix; les doutes et les recherches que forme l'orgueil, loin de la rapprocher de

nous, ferment les yeux à sa lumière; elle aveugle
et les juges orgueilleux de ses mystères, et ne se
nique qu'à ceux qui font gloire d'en être les di
soumission est la source des lumières; plus on ve
ner, plus on s'égare; plus on doute, plus Dieu p
les doutes augmentent : la raison, une fois sortie c
ne trouve plus rien qui l'arrête; plus elle avance
se creuse de précipices. Aussi l'hérésie, d'abord t
sa naissance, va toujours croissant, et ne garde p
sures dans ses progrès : elle n'en voulait d'ab
nous, qu'aux abus prétendus du culte; elle a dep
le culte lui-même : elle se plaignait que nous
Jésus-Christ de sa qualité de médiateur; elle a
disciples qui l'ont dégradé de sa divinité et de s
éternelle : elle voulait réformer la religion, elle
les approuver toutes, ou, pour mieux dire, pa
avoir et n'en plus connaître aucune; elle pré
tenir à la lettre aux livres saints; et cette lettre
elle une lettre de mort, et ses faux prophètes
un fanatisme et des visions sur l'avenir que l'é
démenties, et dont elle a rougi elle-même. Non,
la foi est le seul point qui peut fixer l'esprit l
vous passez au delà, vous n'avez plus de rou
vous entrez dans une terre ténébreuse et couve
bres de la mort, vous n'y voyez plus que des fa
tristes enfants des ténèbres; et comme la raison
frein, l'erreur aussi n'a plus de bornes.

En effet, les questions d'Hérode le conduisent
Jésus-Christ un sujet de risée : *sprevit autem illum*
et toute sa cour suit son exemple : *cum exercitu s*
la plus pure, dès qu'elle déplaît au souverain,
digne de l'oubli et du mépris même du courtis
goût du prince qui décide presque toujours pou

1. Luc XXIII, 11.

vérité et du mérite; leur religion est toute, pour ainsi dire, sur le visage du maître; c'est là leur loi et leur évangile; et ils n'ont rien de plus fixe dans leur culte que les caprices et les passions de l'idole qu'ils adorent.

Aussi l'attention, Sire, la plus essentielle que les rois doivent à la place où Dieu les a fait asseoir, c'est de rendre la religion respectable, en ne se permettant jamais la plus légère dérision qui puisse en blesser la majesté. Les plus jeunes années de votre auguste bisaïeul ne le virent jamais s'écarter de cette règle; ce fut pour lui la règle de tous les temps et de tous les lieux; son respect pour la religion de ses pères imposa toujours devant lui un silence éternel à l'impiété; son langage fut toujours le langage du premier roi chrétien, c'est-à-dire le langage respectable de la foi; l'irréligion était le seul crime auquel il ne pardonnait point; tout était sérieux pour lui sur cet article; nulle joie, nul plaisir n'autorisa jamais devant lui la moindre dérision qui pût intéresser le culte de ses ancêtres; religieux jusqu'au milieu des réjouissances d'une cour jeune et florissante, la foi ne souffrit jamais des plaisirs et des dissipations inévitables à la jeunesse des rois. Sur ce point, Sire, tout devient capital dans la bouche d'un souverain; une simple légèreté va autoriser la licence de l'impiété, ou faire de nouveaux impies; on croit plaire en enchérissant, et les railleries du maître deviennent bientôt des blasphèmes dans la bouche du courtisan.

Telles sont les passions que les grands opposent à la vérité, et qui condamnent Jésus-Christ à la mort. Que ne puis-je achever, et vous montrer les passions des grands condamnées par la mort de Jésus-Christ !

Hélas ? en est-il une seule que sa croix ne confonde ? Il ne meurt que pour rendre témoignage à la vérité, il en est le premier martyr; et les grands craignent la vérité, et il est rare qu'elle ait accès auprès de leur trône. Il n'est roi que pour être la victime de son peuple; et les peuples sont d'or-

dinaire la victime de l'ambition des princes et des rois. Les marques de son autorité, son sceptre, sa couronne sont les instruments de ses souffrances; et l'unique usage que les grands font de leur autorité, c'est de la faire servir à leurs plaisirs injustes. Au milieu de ses peines et de ses douleurs, il n'est occupé que de nos intérêts; et les grands, au milieu de leurs plaisirs, ne daignent pas même s'occuper des peines et des souffrances de leurs frères. Il souffre à notre place, et les grands croient que tout doit souffrir pour eux. Il vient de tous les peuples ne faire qu'un peuple, réconcilier toutes les nations, éteindre toutes les guerres; et c'est la vanité des grands qui les allume et qui les éternise sur la terre. Que dirai-je? il n'est roi que parce qu'il est sauveur, ses bienfaits forment tous ses titres, ses qualités glorieuses ne sont que les différenſs offices de son amour pour nous: tout ce qu'il est de plus grand, il ne l'est que pour les hommes, il est tout à nos usages; et les grands comptent le reste des hommes pour rien, et ne croient être nés que pour eux-mêmes.

Voilà, Sire, le grand modèle des rois. Du haut de sa croix, il instruit les grands et les princes de la terre : Regardez, leur dit-il, et faites selon ce modèle; j'ai quitté mon royaume, et je suis descendu de ma gloire pour sauver mes sujets: vous n'êtes rois que pour eux, et leur bonheur doit être l'unique objet de tous les soins attachés à votre couronne. Oui, Sire, c'est un roi qui donne sa vie pour son peuple, et il ne vous demande que votre amour pour le vôtre: c'est un roi qui ne va conquérir le monde que pour l'acquérir à Dieu; ne combattez que pour lui, et vous serez toujours sûr de la victoire : c'est un roi qui fait de la croix son trône et le lieu de ses douleurs et de ses souffrances; regardez le vôtre comme un lieu de soins et de travail, et non comme le siége de la volupté et de la mollesse : c'est un roi qui ne veut régner que sur les cœurs; l'usage le plus glorieux de votre autorité, c'est celui qui vous assurera l'amour de vos

peuples : c'est un roi qui vient apporter la paix, la vérité, la justice aux hommes, et qui ne veut que les rendre heureux; Sire, régnez pour notre bonheur, et vous régnerez pour le vôtre.

O mon Sauveur ! c'est aujourd'hui que vous commencez à régner vous-même sur toutes les nations; vos derniers soupirs sont comme les prémices sacrées de votre règne, et c'est par la croix que vous allez conquérir l'univers. Grand Dieu ! que ce soit elle qui affermisse le règne de l'enfant précieux que vous voyez ici à vos pieds; que la religion en consacre les prémices et en couronne la durée : ce sont ses glorieux ancêtres qui l'ont placée parmi nous sur le trône; que ce soit elle qui y soutienne l'enfant auguste qui ne peut vous offrir encore que son innocence, la foi de ses pères, les malheurs qui ont entouré son berceau royal, et la tendresse la plus vive de ses sujets.

Conservez l'enfant de tant de saints et de tant de protecteurs de la foi sainte : ils exposèrent autrefois leur vie et leur couronne pour aller recouvrer votre héritage; conservez le sien à cet enfant précieux, afin qu'il puisse un jour défendre et protéger l'Église que le Père vous donne aujourd'hui comme l'héritage que vous avez acquis par votre sang : ils revinrent chargés des dépouilles sacrées de la croix; que ce dépôt saint dont ils enrichirent cette ville régnante, que ce gage précieux de la piété de ses pères, sollicite aujourd'hui surtout vos grâces en sa faveur. N'abandonnez pas l'héritier de tant de princes qui ont été les premiers défenseurs de votre nom et de votre gloire. Les coups de votre colère l'ont épargné au milieu des débris de son auguste famille : laissez-nous, grand Dieu ! jouir de votre bienfait, que nous avons acheté si cher : que ce reste heureux de tant de têtes augustes que nous avons vues tomber à la fois répare nos pertes et essuie nos larmes; comblez-le lui seul de toutes les grâces que vous aviez réservées dans vos trésors éternels à tant de princes qui devaient ré-

gner à sa place, et auxquels sa couronne était destinée: réunissez en lui tout ce que vous deviez partager sur les autres; et que son règne rassemble toutes les bénédictions et tous les genres de bonheur que nous nous promettions séparément sous les règnes des princes qu'une mort prématurée nous a enlevés, et auxquels vous n'avez refusé sans doute sur la terre une couronne que la naissance leur destinait que pour leur en préparer dans le ciel une éternelle. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR DE PAQUES.

SUR LE TRIOMPHE DE LA RELIGION

Expolians principatus et potestates, traduxit confidenter palam triumphans illos in semetipso.

Jésus-Christ ayant désarmé les principautés et les puissances, il les a menées hautement en triomphe à la face de tout le monde, après les avoir vaincues en sa propre personne. Col. II, 15.

Sire,

Les vains triomphes des conquérants n'étaient qu'un spectacle d'orgueil, de larmes, de désespoir et de mort; c'était le triomphe lugubre des passions humaines: et ils ne laissaient après eux que les tristes marques de l'ambition des vainqueurs et de la servitude des vaincus.

Le triomphe de Jésus-Christ est aujoud'hui, pour les na-

mêmes qui deviennent sa conquête, un triomphe de de liberté et de gloire.

:iomphe de ses ennemis, mais pour les délivrer et les er à sa puissance. Il triomphe du péché ; mais, en effa- :t attachant à la croix cet écrit fatal de notre condam- ı, il en fait couler sur nous une source de sainteté et âce. Il triomphe de la mort, mais pour nous assurer ıortalité.

le est la gloire de la religion : elle n'offre d'abord que ›probres et les souffrances de la croix ; mais c'est un phe glorieux, et le plus grand spectacle que l'homme : donner à la terre. Rien ici-bas n'est plus grand que tu : tous les autres genres de gloire, on les doit au d ou à l'adulation, et à l'erreur publique ; celle-ci, on doit qu'à Dieu et à soi-même. On en fait une honte ›rinces et aux puissants ; et cependant c'est par elle qu'ils peuvent être grands, puisque c'est par elle seule peuvent triompher de leurs ennemis, de leurs pas- et de la mort même.

osons ces vérités si honorables à la foi, et consacrons gloire de la religion l'instruction de ce dernier jour, ıt le grand jour des triomphes de Jésus-Christ.

PREMIÈRE PARTIE

SIRE,

gloire des princes et des grands a trois écueils à crain- ır la terre : la malignité de l'envie, ou les inconstances fortune qui l'obscurcissent ; les passions qui la désho- ıt ; enfin, la mort même qui l'ensevelit, et qui change ›nsures les vaines adulations qui l'avaient exaltée.

religion seule les met à couvert de ces écueils inévi- s, et où toute la gloire humaine vient d'ordinaire ıer : elle les élève au-dessus des événements et de l'en-

vie, elle leur assujettit leurs passions ; enfin elle leur assure, après leur mort, la gloire que la malignité leur avait peut-être refusée pendant leur vie. C'est ce qui fait aujourd'hui le triomphe de Jésus-Christ ; et c'est ce modèle glorieux que nous proposons aux grands de la terre.

Toute la gloire de sa sainteté et de ses prodiges n'avait pu le sauver des traits de l'envie ; et son innocence avait paru succomber aux puissances des ténèbres qui l'avaient opprimée. Mais sa résurrection attache à son char de triomphe ces principautés et ces puissances même, sa gloire sort triomphante du sein de ses opprobres : sa croix devient le signal éclatant de sa victoire ; la Judée seule l'avait rejeté, et l'univers entier l'adore.

Oui, mes frères, quelle que puisse être la gloire des grands sur la terre, elle a toujours à craindre : premièrement la malignité de l'envie qui cherche à l'obscurcir. Hélas ! c'est à la cour surtout où cette vérité n'a pas besoin de preuve. Quelle est la vie la plus brillante où l'on ne trouve des taches ! Où sont les victoires qui n'aient une de leurs faces peu glorieuse au vainqueur ? Quels sont les succès où les uns ne prêtent au hasard les mêmes événements dont les autres font honneur aux talents et à la sagesse ? Quelles sont les actions héroïques qu'on ne dégrade en y cherchant des motifs lâches et rampants ? En un mot, où sont les héros dont la malignité, et peut-être la vérité, ne fasse des hommes ?

Tant que vous n'aurez que cette gloire où le monde aspire, le monde vous la disputera : ajoutez-y la gloire de la vertu ; le monde la craint et la fuit, mais le monde, pourtant, la respecte.

Non, Sire, un prince qui craint Dieu, et qui gouverne sagement ses peuples, n'a plus rien à craindre des hommes. Sa gloire toute seule aurait pu faire des envieux ; sa piété rendra sa gloire même respectable. Ses entreprises auraient trouvé des censeurs, sa piété sera l'apologie de sa conduite.

prospérités auraient excité la jalousie ou la défiance de voisins; il en deviendra par sa piété l'asile et l'arbitre. démarches ne seront jamais suspectes, parce qu'elles ont toujours annoncées par la justice. On ne sera pas en de contre son ambition, parce que son ambition sera tours réglée par ses droits. Il n'attirera point sur ses États le u de la guerre, parce qu'il regardera comme un crime la porter sans raison dans les États étrangers. Il réconera les peuples et les rois, loin de les diviser pour les iblir et élever sa puissance sur leurs divisions et sur leur lesse. Sa modération sera le plus sûr rempart de son pire : il n'aura pas besoin de garde qui veille à la porte son palais; les cœurs de ses sujets entoureront son trône rilleront autour à la place des glaives qui le défendent. autorité lui sera inutile pour se faire obéir; les ordres plus sûrement accomplis sont ceux que l'amour exécute : a soumission sera sans murmure, parce qu'elle sera sans trainte. Toute sa puissance l'aurait rendu à peine maître ses peuples; par la vertu il deviendra l'arbitre même des verains. Tel était, Sire, un de vos plus saints prédécesrs, à qui l'Église rend des honneurs publics, et qu'elle arde comme le protecteur de votre monarchie. Les rois voisins, loin d'envier sa puissance, avaient recours à sa esse : ils s'en remettaient à lui de leurs différends et de rs intérêts. Sans être leur vainqueur, il était leur juge et r arbitre; et la vertu toute seule lui donnait sur toute urope un empire bien plus sûr et plus glorieux que n'auent pu lui donner ses victoires. La puissance ne nous fait e des sujets et des esclaves : la vertu toute seule nous nd maîtres des hommes.

Mais si elle nous met au-dessus de l'envie, c'est elle encore i nous rend supérieurs aux événements. Oui, Sire, les plus andes prospérités ont toujours ici-bas des retours à craine. Dieu, qui ne veut pas que notre cœur s'attache où notre sor et notre bonheur ne se trouvent point, fait quelque-

fois du plus haut point de notre élévation le premier degré de notre décadence. La gloire des hommes, montée à son plus grand éclat, s'attire, pour ainsi dire, à elle-même des nuages. L'histoire des États et des empires n'est elle-même que l'histoire de la fragilité et de l'inconstance des choses humaines : les bons et les mauvais succès semblent s'être partagé la durée des ans et des siècles ; et nous venons de voir le règne le plus long et le plus glorieux de la monarchie finir par des revers et par des disgrâces.

Mais, sur les débris de cette gloire humaine, votre pieux et auguste bisaïeul sut s'en élever une plus solide et plus immortelle. Tout sembla fondre et s'éclipser autour de lui; mais c'est alors que nous le vîmes à découvert lui-même : plus grand par la simplicité de sa foi et par la constance de sa piété que par l'éclat de ses conquêtes; ses prospérités nous avaient caché sa véritable gloire; nous n'avions vu que ses succès, nous vîmes alors toutes ses vertus : il fallait que ses malheurs égalassent ses prospérités, qu'il vit tomber autour de lui tous les princes, les appuis de son trône, que votre vie même fût menacée, cette vie si chère à la nation, et le seul gage de ses miséricordes que Dieu laisse encore à son peuple; il fallait qu'il demeurât tout seul avec sa vertu, pour paraître tout ce qu'il était : ses succès inouïs lui avaient valu le nom de grand ; ses sentiments héroïques et chrétiens dans l'adversité lui en ont assuré pour tous les âges à venir le nom et le mérite.

Non, mes frères, il n'est que la religion qui puisse nous mettre au-dessus des événements ; tous les autres motifs nous laissent toujours entre les mains de notre faiblesse. La raison, la philosophie, promettait la constance à son sage, mais elle ne la donnait pas; la fermeté de l'orgueil n'était que la dernière ressource du découragement, et l'on cherchait une vaine consolation en faisant semblant de mépriser des maux qu'on n'était pas capable de vaincre. La plaie qui blesse le cœur ne peut trouver son remède que dans le cœur

même ; or la religion toute seule porte son remède dans le cœur. Les vains préceptes de la philosophie nous prêchaient une insensibilité ridicule, comme s'ils avaient pu éteindre les sentiments naturels sans éteindre la nature elle-même : la foi nous laisse sensibles, mais elle nous rend soumis ; et cette sensibilité fait elle-même tout le mérite de notre soumission : notre sainte philosophie n'est pas insensible aux peines, mais elle est supérieure à la douleur. C'était ôter aux hommes la gloire de la fermeté dans les souffrances, que de leur en ôter le sentiment ; et la sagesse païenne ne voulait les rendre insensibles que parce qu'elle ne pouvait les rendre soumis et patients ; elle apprenait à l'orgueil à cacher, et non à surmonter ses sensibilités et ses faiblesses ; elle formait des héros de théâtre, dont les grands sentiments n'étaient que pour les spectateurs, et aspirait plus à la gloire de paraître constant qu'à la vertu même de la constance.

Mais la foi nous laisse tout le mérite de la fermeté, et ne veut pas même en avoir l'honneur devant les hommes ; elle sacrifie à Dieu seul les sentiments de la nature, et ne veut pour témoin de son sacrifice que celui seul qui peut en être le rémunérateur ; elle seule donne de la réalité à toutes les autres vertus, parce qu'elle seule en bannit l'orgueil qui les corrompt ou qui n'en fait que des fantômes.

Ainsi, qu'on vante l'élévation et la supériorité de vos lumières, qu'une haute sagesse vous fasse regarder comme l'ornement et le prodige de votre siècle : si cette gloire n'est qu'au dehors ; si la religion, qui seule élève le cœur, n'en est pas la première base, le premier échec de l'adversité renversera tout cet édifice de philosophie et de fausse sagesse ; tous ces appuis de chair s'écrouleront sous votre main, ils deviendront inutiles à votre malheur ; on cherchera vos grandes qualités dans votre découragement, et votre gloire ne sera plus qu'un poids ajouté à votre affliction, qui vous la rendra plus insupportable. Le monde se vante de faire des

heureux, mais la religion toute seule peut nous rendre grands au milieu de nos malheurs mêmes.

SECONDE PARTIE

Premier triomphe de Jésus-Christ : il triomphe de la malignité de l'envie et de tous les opprobres qu'elle lui avait attirés de la part de ses ennemis. Mais il triomphe encore du péché : il emmène captif ce premier auteur de la captivité de tous les hommes ; il nous rétablit dans tous les droits glorieux dont nous étions déchus, et nous rend par la grâce la supériorité sur nos passions, que nous avions perdue avec l'innocence.

Second avantage de la religion : elle nous élève au-dessus de nos passions, et c'est le plus haut degré de gloire où l'homme puisse ici-bas atteindre. Oui, mes frères, en vain le monde insulte tous les jours à la piété par des dérisions insensées ; en vain, pour cacher la honte des passions, il fait presque à l'homme de bien une honte de la vertu ; en vain il la représente, aux grands surtout, comme une faiblesse et comme l'écueil de leur gloire ; en vain il autorise leurs passions par les grands exemples qui les ont précédés, et par l'histoire des souverains qui ont allié la licence des mœurs avec un règne glorieux et l'éclat des victoires et des conquêtes : leurs vices, venus jusqu'à nous, et rappelés d'âge en âge, formeront jusqu'à la fin le trait honteux qui efface l'éclat de leurs grandes actions, et qui déshonore leur histoire.

Plus même ils sont élevés, plus le déréglement des mœurs les dégrade ; et *leur ignominie*, dit l'Esprit de Dieu, *croît à proportion de leur gloire* [1]. Outre que leur rang, en les plaçant au-dessus de nos têtes, expose leurs vices comme leurs per-

1. Mac. I, 42.

ıes aux yeux du public, quelle honte, lorsque ceux qui
: établis pour régler les passions de la multitude devien-
t eux-mêmes les vils jouets de leurs passions propres, et
la force, l'autorité, la pudeur des lois se trouve confiée
ux qui ne connaissent de loi que le mépris public de toute
ıséance et leur propre faiblesse! Ils devaient régler les
urs publiques, et ils les corrompent; ils étaient donnés
Dieu pour être les protecteurs de la vertu, et ils devien-
t les appuis et les modèles du vice.

oute la gloire humaine ne saurait jamais effacer l'oppro-
que leur laisse le désordre des mœurs et l'emportement
passions; les victoires les plus éclatantes ne couvrent pas
onte de leurs vices : on loue les actions, et l'on méprise
ersonne; c'est de tout temps qu'on a vu la réputation
lus brillante échouer contre les mœurs du héros, et ses
iers flétris par ses faiblesses : le monde, qui semble mé-
er la vertu, n'estime et ne respecte pourtant qu'elle;
ève des monuments superbes aux grandes actions des
uérants; il fait retentir la terre du bruit de leurs louan-
une poésie pompeuse les chante et les immortalise;
ue Achille a son Homère; l'éloquence s'épuise pour
donner du lustre : l'appareil des éloges est donné à
ge et à la vanité; l'admiration secrète et les louanges
es et sincères, on ne les donne qu'à la vertu et à la
é.

en effet, le bonheur ou la témérité ont pu faire des hé-
mais la vertu toute seule peut former de grands hom-
il en coûte bien moins de remporter des victoires que
vaincre soi-même; il est bien plus aisé de conquérir
rovinces et de dompter des peuples, que de dompter
passion; la morale même des païens en est convenue.
ıoins les combats où président la fermeté, la grandeur
ourage, la science militaire, sont des actions rares que
peut compter aisément dans le cours d'une longue vie;
and il ne faut être grand que certains moments, la na-

ture ramasse toutes ses forces, et l'orgueil, pour un peu de temps, peut suppléer à la vertu. Mais les combats de la foi sont des combats de tous les jours : on a affaire à des ennemis qui renaissent de leur propre défaite. Si vous vous lassez un instant, vous périssez : la victoire même a ses dangers : l'orgueil, loin de vous aider, devient le plus dangereux ennemi que vous ayez à combattre : tout ce qui vous environne fournit des armes contre vous ; votre cœur lui-même vous dresse des embûches ; il faut sans cesse recommencer le combat. En un mot, on peut être quelquefois plus fort ou plus heureux que ses ennemis ; mais qu'il est grand d'être toujours plus fort que soi-même !

Telle est pourtant la gloire de la religion : la philosophie découvrait la honte des passions, mais elle n'apprenait pas à les vaincre ; et ces préceptes pompeux étaient plutôt l'éloge de la vertu que le remède du vice.

Il était même nécessaire à la gloire et au triomphe de la religion que les plus grands génies et toute la force de la raison humaine se fût épuisée pour rendre les hommes vertueux. Si les Socrate et les Platon n'avaient pas été les docteurs du monde avant Jésus-Christ, et n'eussent pas entrepris en vain de régler les mœurs et de corriger les hommes par la force seule de la raison, l'homme aurait pu faire honneur de sa vertu à la supériorité de sa raison, ou à la beauté de la vertu même ; mais ces prédicateurs de la sagesse ne firent point de sages, et il fallait que les vains essais de la philosophie préparassent de nouveaux triomphes à la grâce.

C'est elle enfin qui a montré à la terre le véritable sage, que tout le faste et tout l'appareil de la raison humaine nous annonçait depuis si longtemps. Elle n'a pas borné toute sa gloire, comme la philosophie, à essayer d'en former à peine un dans chaque siècle parmi les hommes ; elle en a peuplé les villes, les empires, les déserts ; et l'univers entier a été pour elle un autre lycée, où, au milieu des places publi-

es [1], elle a prêché la sagesse à tous les hommes. Ce n'est
s seulement parmi les peuples les plus polis qu'elle a choisi
s sages; le Grec et le Barbare, le Romain et le Scythe, ont
é également appelés à sa divine philosophie : ce n'est pas
x savants tout seuls qu'elle a réservé la connaissance su-
ime de ses mystères; le simple a prophétisé comme le sage,
les ignorants eux-mêmes sont devenus ses docteurs et ses
îtres : il fallait que la véritable sagesse pût devenir la sa-
se de tous les hommes.

ue dirai-je ? sa doctriue était insensée en apparence, et
philosophes soumirent leur raison orgueilleuse à cette
te folie; elle n'annonçait que des croix et des souffran-
et les Césars devinrent ses disciples; elle seule vint ap-
ndre aux hommes que la chasteté, l'humilité, la tempé-
ce pouvaient être assises sur le trône, et que le siége des
ions et des plaisirs pouvait devenir le siége de la vertu
e l'innocence : quelle gloire pour la religion !

ais, Sire, si la piété des grands est glorieuse à la religion,
la religion toute seule qui fait la gloire véritable des
nds. De tous leurs titres, le plus honorable, c'est la vertu :
prince maître de ses passions, apprenant sur lui-même
mmander aux autres, ne voulant goûter de l'autorité
les soins et les peines que le devoir y attache, plus
hé de ses fautes que des vaines louanges qui les lui dé-
ent en vertus, regardant comme l'unique privilége de
rang l'exemple qu'il est obligé de donner aux peuples;
ant point d'autre frein ni d'autre règle que ses désirs,
aisant pourtant à tous ses désirs un frein de la règle
ne; voyant autour de lui tous les hommes prêts à servir
s passions, et ne se croyant fait lui-même que pour ser-
à leurs besoins; pouvant abuser de tout, et se refusant
ne ce qu'il aurait eu droit de se permettre; en un mot,
uré de tous les attraits du vice, et ne leur montrant ja-

[1] Prov. VIII, 1, 3, 4.

mais que la vertu : un prince de ce caractère est le plus grand spectacle que la foi puisse donner à la terre; une seule de ses journées compte plus d'actions glorieuses que la longue carrière d'un conquérant; l'un a été le héros d'un jour, et l'autre l'est de toute la vie.

TROISIÈME PARTIE

C'est ainsi que Jésus-Christ triomphe aujourd'hui du péché : mais il triomphe encore de la mort; il nous ouvre les portes de l'immortalité, que le péché nous avait fermées, et le sein même de son tombeau enfante tous les hommes à la vie éternelle.

C'est le dernier trait qui achève le triomphe de la religion. L'impiété ne donnait à l'homme que la même fin que la bête; tout devait mourir avec son corps : et cet être noble, seul capable d'aimer et de connaître, n'était pourtant qu'un vil assemblage de boue que le hasard avait formé, et que le hasard seul allait dissoudre pour toujours.

La superstition païenne lui promettait au delà du tombeau une félicité oiseuse, où les vains fantômes des sens devaient faire tout le bonheur d'un homme qui ne peut être heureux que par la vérité.

La religion nous ouvre des espérances plus nobles et plus sublimes : elle rend à l'homme l'immortalité, que l'impiété de la philosophie avait voulu lui ravir, et substitue la possession éternelle du bien souverain à ces champs fabuleux et à ces idées puériles de bonheur que la superstition avait imaginées.

Mais cette immortalité, qui est la plus douce espérance de la foi, n'est promise qu'à la foi même : ses promesses sont la récompense de ses maximes; et pour ne mourir jamais même devant les hommes, il faut avoir vécu selon Dieu.

Oui, mes frères, cette immortalité même de renommée

a vanité promet ici-bas dans le souvenir des hommes, ands ne peuvent la mériter que par la vertu.

mort est presque toujours l'écueil et le terme fatal de gloire : les vaines louanges dont on les avait abusés int leur vie descendent presque aussitôt avec eux dans i du tombeau; ils ne survivent pas longtemps à eux-3s, ou, s'il en reste quelque souvenir parmi les hommes, sont plus redevables à la malignité des censures qu'à iité des éloges : leurs louanges n'ont eu que la même que leurs bienfaits; ils ne sont plus rien dès qu'ils ne ınt plus rien; leurs adulateurs mêmes deviennent leurs urs (car l'adulation dégénère toujours en ingratitude); ouvelles espérances forment un nouveau langage; on sur les débris de la gloire du mort la gloire du vivant; nbellit de ses dépouilles et de ses vertus celui qui l sa place. Les grands sont proprement le jouet des ons des hommes; leur gloire n'a point de consistance ée, et elle augmente ou diminue avec les intérêts de qui les louent.

nbien de princes, vantés pendant leur vie, n'ont pas e laissé leur nom à la postérité! Et que sont les his-s des États et des empires, qu'un petit reste de noms ictions échappé de cette foule innombrable qui, depuis issance des siècles, est demeurée dans l'oubli!

'ils vivent selon Dieu, et leur nom ne périra jamais ı mémoire des hommes : les princes religieux sont s en caractères ineffaçables dans les annales de l'uni-Les victoires et les conquêtes sont de tous les siècles tous les règnes, et elles s'effacent, pour ainsi dire, les les autres dans nos histoires; mais les grandes actions iété, plus rares, y conservent toujours tout leur éclat. rince pieux se démêle toujours de la foule des autres ces dans la postérité; sa tête et son nom s'élèvent lessus de toute cette multitude, comme celle de Saül vait au-dessus de toute la multitude des tribus; sa

gloire va même croissant en s'éloignant ; et plus les siècles se corrompent, plus il devient un grand spectacle par sa vertu.

Oui, Sire, on a presque oublié les noms de ces premiers conquérants qui jetèrent dans les Gaules les premiers fondements de votre monarchie ; ils sont plus connus par les fables et par les romans que par les histoires, et l'on dispute même s'il faut les mettre au nombre de vos augustes prédécesseurs : ils sont demeurés comme ensevelis dans les fondements de l'empire qu'ils ont élevé ; et leur valeur, qui a perpétué la conquête du royaume à leurs descendants, n'a pu y perpétuer leur mémoire.

Mais le premier prince qui a fait asseoir avec lui la religion sur le trône des Français a immortalisé tous ses titres par celui de chrétien. La France a conservé chèrement la mémoire du grand Clovis ; la foi est devenue, pour ainsi dire, la première et la plus sûre époque de l'histoire de la monarchie, et nous ne commençons à connaître vos ancêtres que depuis qu'ils ont commencé eux-mêmes à connaître Jésus-Christ.

Les saints rois dont les noms sont écrits dans nos annales seront toujours les titres les plus précieux de la monarchie, et les modèles illustres que chaque siècle proposera à leurs successeurs.

C'est sur la vie, Sire, de ces pieux princes vos ancêtres qu'on a déjà fixé vos premiers regards : on vous anime tous les jours à la vertu par ces grands exemples. Souvenez-vous des Charlemagne et des saint Louis, qui ajoutèrent à l'éclat de la couronne que vous portez l'éclat immortel de la justice et de la piété ; c'est ce que répètent tous les jours à Votre Majesté de sages instructions. Ne remontez pas même si haut : vous touchez à des exemples d'autant plus intéressants qu'ils doivent vous être plus chers ; et la piété coule de plus près dans vos veines avec le sang d'un père pieux et d'un auguste bisaïeul.

Vous êtes, Sire, le seul héritier de leur trône ; puissiez-vous l'être de leurs vertus ! Puissent ces grands modèles revivre en vous par l'imitation plus encore que par le nom ! Puissiez-vous devenir vous-même le modèle des rois vos successeurs !

Déjà si notre tendresse ne nous séduit pas ; si une enfance cultivée par tant de soins et par des mains si habiles, et où l'excellence de la nature semble prévenir tous les jours celle de l'éducation, ne nous fait pas de nos désirs de vaines prédictions ; déjà s'ouvrent à nous de si douces espérances ; déjà nous voyons briller de loin les premières lueurs de notre prospérité future ; déjà la majesté de vos ancêtres, peinte sur votre front, nous annonce vos grandes destinées. Puissiez-vous donc, Sire, et ce souhait les renferme tous, puissiez-vous être un jour aussi grand que vous nous êtes cher !

Grand Dieu ! si ce n'étaient là que mes vœux et mes prières, les dernières sans doute que mon ministère, attaché désormais par les jugements secrets de votre providence au soin d'une de vos églises, me permettra de vous offrir dans ce lieu auguste ; si ce n'étaient là que mes vœux et mes prières ; eh ! qui suis-je, pour espérer qu'elles puissent monter jusqu'à votre trône ? mais ce sont les vœux de tant de saints rois qui ont gouverné la monarchie, et qui, mettant leurs couronnes devant l'autel éternel aux pieds de l'Agneau, vous demandent pour cet enfant auguste la couronne de justice qu'ils ont eux-mêmes méritée.

Ce sont les vœux du prince pieux surtout qui lui donna la naissance, et qui, prosterné dans le ciel, comme nous l'espérons, devant la face de votre gloire, ne cesse de vous demander que cet unique héritier de sa couronne le devienne aussi des grâces et des miséricordes dont vous l'aviez prévenu lui-même.

Ce sont les vœux de tous ceux qui m'écoutent, et qui, ou chargés du soin de son enfance, ou attachés de plus près à

sa personne sacrée, répandent ici leur cœur en votre présence, afin que cet enfant précieux, qui est comme l'enfant de nos soupirs et de nos larmes, non-seulement ne périsse pas, mais devienne lui-même le salut de son peuple.

Que dirai-je encore? ce sont, ô mon Dieu, les vœux que toute la nation vous offre aujourd'hui par ma bouche; cette nation que vous avez protégée dès le commencement, et qui, malgré ses crimes, est encore la portion la plus florissante de votre Église.

Pourrez-vous, grand Dieu, fermer à tant de vœux les entrailles de votre miséricorde? Dieu des vertus, tournez-vous donc vers nous : *Deus virtutum*, *convertere* [1]. Regardez du haut du ciel, et voyez, non les dissolutions publiques et secrètes, mais les malheurs de ce premier royaume chrétien, de cette vigne si chérie que votre main elle-même a plantée, et qui a été arrosée du sang de tant de martyrs! *Respice de cœlo, et vide, et visita vineam istam quam plantavit dextera tua.* Jetez sur elle vos anciens regards de miséricorde; et si nos crimes vous forcent encore de détourner de nous votre face, que l'innocence du moins de cet auguste enfant que vous avez établi sur nous vous rappelle et vous rende à votre peuple : *Et super filium hominis, quem confirmasti tibi.*

Vous nous avez assez affligés, grand Dieu! essuyez enfin les larmes que tant de fléaux que vous avez versés sur nous dans votre colère nous font répandre : faites succéder des jours de jóie et de miséricorde à ces jours de deuil, de courroux et de vengeance : que vos faveurs abondent où vos châtiments avaient abondé, et que cet enfant si cher soit pour nous un don qui répare toutes nos pertes.

Faites-en, grand Dieu, un roi selon votre cœur, c'est-à-dire le père de son peuple, le protecteur de votre Église, le modèle des mœurs publiques, le pacificateur plutôt que

1. Ps. LXXIX, 15, 16.

le vainqueur des nations, l'arbitre plus que la terreur de ses voisins ; et que l'Europe entière envie plus notre bonheur, et soit plus touchée de ses vertus, qu'elle ne soit jalouse de ses victoires et de ses conquêtes.

Exaucez des vœux si tendres et si justes, ô mon Dieu ! et que ces faveurs temporelles soient pour nous un gage de celles que vous nous préparez dans l'éternité. Ainsi soit-il.

FIN DU PETIT CARÊME.

SERMON

POUR LE JOUR DES MORTS.

RT DU PÉCHEUR ET LA MORT DU JUSTE

Beati mortui qui in Domino moriuntur.
Heureux sont les morts qui meurent dans le Seigneur.
APOC. XIV, 13.

sions humaines ont toujours quelque chose d'éton-'incompréhensible. Tous les hommes veulent vivre; ent la mort comme le dernier des malheurs; toutes sions les attachent à la vie : et cependant ce sont sions elles-mêmes qui les poussent sans cesse vers t pour laquelle ils ont tant d'horreur; et il semble vivent que pour se hâter de mourir. Ils se promet-qu'ils mourront de la mort des justes; ils l'espè-le désirent. Ne pouvant se flatter d'être immortels re, ils comptent du moins qu'avant ce dernier mo-passions, qui actuellement les souillent et les cap-ront éteintes. Ils se représentent la destinée d'un qui meurt dans son péché et dans la haine de Dieu ne destinée affreuse; et cependant ils se la prépa-ıx-mêmes tranquillement et sans inquiétude. Ce rrible de la vie humaine, qui est la mort dans le s saisit et les épouvante, et cependant ils marchent ıt comme des insensés par la voie qui y conduit. ns beau leur annoncer qu'on meurt comme on a

vécu; ils veulent vivre en pécheurs, et mourir pourtant de la mort des justes.

Je veux donc aujourd'hui, mes frères, non pas vous détromper d'une illusion si commune et si grossière (réservons ce sujet pour une autre occasion) : mais puisque la mort du juste vous paraît si désirable, et celle du pécheur si affreuse, je veux vous exposer ici l'une et l'autre, et réveiller sur l'une et sur l'autre vos désirs et votre terreur. Comme vous mourrez dans l'une de ces deux situations, il importe de vous en rapprocher le spectacle; afin que, vous mettant sous les yeux le portrait affreux de l'une et l'image consolante de l'autre, vous puissiez décider par avance laquelle des deux destinées vous attend, et prendre des mesures afin que la décision vous soit favorable.

Dans le portrait du pécheur mourant, vous verrez où aboutit enfin le monde avec tous ses plaisirs et toute sa gloire : dans le récit de la mort du juste, vous apprendrez où conduit la vertu avec toutes ses peines. Dans l'une, vous verrez le monde des yeux d'un pécheur qui va mourir : et qu'il vous paraîtra vain et frivole, et différent de ce qu'il vous paraît aujourd'hui ! Dans l'autre, vous verrez la vertu des yeux du juste qui expire : et qu'elle vous paraîtra grande et estimable ! Dans l'une, vous comprendrez tout le malheur d'une âme qui a vécu dans l'oubli de Dieu : dans l'autre, le bonheur de celle qui n'a vécu que pour le servir et pour lui plaire. En un mot, le spectacle de la mort du pécheur vous fera souhaiter de vivre de la vie du juste; et l'image de la mort du juste vous inspirera une sainte horreur de la vie du pécheur. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE

Nous avons beau éloigner de nous l'image de la mort, chaque jour nous la rapproche. La jeunesse s'éteint, les années se précipitent; et semblables, dit l'Écriture, aux eaux

ui coulent dans la mer, et qui ne remontent plus vers leur urce, nous nous rendons rapidement dans l'abîme de ternité, où, engloutis pour toujours, nous ne revenons us sur nos pas reparaître encore sur la terre : *Et quasi aquæ labimur in terram, quæ non revertuntur*[1].

Je sais que nous parlons tous les jours de la brièveté et de icertitude de la vie. La mort de nos proches, de nos su- s, de nos amis, de nos maîtres, souvent soudaine, toujours pinée, nous fournit mille réflexions sur la fragilité de it ce qui passe. Nous redisons sans cesse que le monde st rien ; que la vie est un songe ; et qu'il est bien insensé tant s'agiter pour ce qui doit durer si peu. Mais ce n'est qu'un langage, ce n'est pas un sentiment ; ce sont des cours qu'on donne à l'usage, et c'est l'usage qui fait 'en même temps on les oublie.

Or, mes frères, faites vous ici-bas une destinée à votre gré, olongez-y vos jours dans votre esprit au delà même de vos pérances ; je veux vous laisser jouir de cette douce illusion. is enfin il faudra tenir la voie qu'ont tenue tous vos pères, us verrez enfin arriver ce jour auquel nul autre jour ne cédera plus ; et ce jour sera pour vous le jour de votre rnité : heureuse, si vous mourez dans le Seigneur ; mal- ureuse, si vous mourez dans votre péché. C'est l'une de s deux destinées qui vous attend : il n'y aura que la droite la gauche, les boucs ou les brebis, dans la décision finale sort de tous les hommes. Souffrez donc que je vous rap- lle au lit de votre mort, et que je vous y expose le double ectacle de cette dernière heure, si terrible pour le pé- eur, et si consolante pour le juste.

Je dis terrible pour le pécheur, lequel, endormi par de ines espérances de conversion, arrive enfin à ce dernier oment, plein de désirs, vide de bonnes œuvres, ayant à ine connu Dieu, et ne pouvant lui offrir que ses crimes, et

1. Reg. XIV, 14.

le chagrin de voir finir des jours qu'il avait crus éternels. Or, mes frères, je dis que rien n'est plus affreux que la situation de cet infortuné dans les derniers moments de sa vie; et que, de quelque côté qu'il tourne son esprit, soit qu'il rappelle le passé, soit qu'il considère tout ce qui se passe à ses yeux, soit enfin qu'il perce jusque dans cet avenir formidable auquel il touche; tous ces objets, les seuls alors qui puissent l'occuper et se présenter à lui, ne lui offrent plus rien que d'accablant, de désespérant, et de capable de réveiller en lui les images les plus sombres et les plus funestes.

Car, mes frères, que peut offrir le passé à un pécheur qui, étendu dans le lit de la mort, commence à ne plus compter sur la vie, et lit sur le visage de tous ceux qui l'environnent la terrible nouvelle que tout est fini pour lui? Que voit-il dans cette longue suite de jours qu'il a passés sur la terre ? Hélas ! il voit des peines inutiles, des plaisirs qui n'ont duré qu'un instant, des crimes qui vont durer éternellement.

Des peines inutiles : toute sa vie passée en un clin d'œil s'offre à lui, et il n'y voit qu'une contrainte et une agitation éternelle et inutile. Il rappelle tout ce qu'il a souffert pour un monde qui lui échappe ; pour une fortune qui s'évanouit; pour une vaine réputation qui ne l'accompagne pas devant Dieu ; pour des amis qu'il perd; pour des maîtres qui vont l'oublier; pour un nom qui ne sera écrit que sur les cendres de son tombeau. Quel regret alors pour cet infortuné, de voir qu'il a travaillé toute sa vie, et qu'il n'a rien fait pour lui ! Quel regret de s'être fait tant de violences, et de n'en être pas plus avancé pour le ciel; de s'être toujours cru trop faible pour le service de Dieu, et d'avoir eu la force et la constance d'être le martyr de la vanité et d'un monde qui va périr ! Ah ! c'est alors que le pécheur accablé, effrayé de son aveuglement et de sa méprise; ne trouvant plus qu'un grand vide dans une vie que le monde seul a tout occupée: voyant qu'il n'a pas encore commencé à vivre après une

gue suite d'années qu'il a vécu; laissant peut-être les his-
res remplies de ses actions, les monuments publics char-
des événements de sa vie, le monde plein du bruit de
nom, et ne laissant rien qui mérite d'être écrit dans le
re de l'éternité, et qui puisse le suivre devant Dieu; c'est
rs qu'il commence, mais trop tard, à se tenir à lui-même
langage que nous avons souvent entendu : Je n'ai donc
cu que pour la vanité! Que n'ai-je fait pour Dieu tout ce
e j'ai fait pour mes maîtres! Hélas! fallait-il tant d'agita-
ns et de peines pour se perdre? Que ne recevais-je du
oins ma consolation en ce monde! j'aurais du moins joui
présent, de cet instant qui m'échappe, et je n'aurais pas
ut perdu. Mais ma vie a toujours été pleine d'agitations,
assujettissements, de fatigues, de contraintes; et tout cela
ur me préparer un malheur éternel. Quelle folie d'avoir
us souffert pour me perdre, qu'il n'en eût fallu souffrir
ur me sauver; et d'avoir regardé la vie des gens de bien
mme une vie triste et insoutenable, puisqu'ils n'ont rien
t de si difficile pour Dieu, que je ne l'aie fait au centuple
ur le monde qui n'est rien, et de qui par conséquent je
ai rien à espérer! *Ambulavimus vias difficiles.. erravimus*
via veritatis[1].

Oui, mes frères, c'est dans ce dernier moment que toute
tre vie s'offrira à vous sous des idées bien différentes de
lles que vous en avez aujourd'hui. Vous comptez mainte-
ant les services rendus à l'État; les places que vous avez
cupées; les actions où vous vous êtes distingués; les plaies
ui rendent encore témoignage à votre valeur; le nombre
vos campagnes; les distinctions de vos commandements :
ut cela vous paraît réel. Les applaudissements publics qui
accompagnent; les récompenses qui le suivent; la renom-
ée qui le publie; les distinctions qui y sont attachées :
ut cela ne vous rappelle vos jours passés que comme des

1. Sap. V, 6, 7.

jours pleins, occupés, marqués chacun par des actions mémorables et par des événements dignes d'être conservés à la postérité. Vous vous distinguez même dans votre esprit de ces hommes oiseux de votre rang, qui ont toujours mené une vie obscure, lâche, inutile, et déshonoré leur nom par l'oisiveté et par des mœurs efféminées, qui les ont laissés dans la poussière. Mais au lit de mort, mais dans ce dernier moment, où le monde s'enfuit et l'éternité approche, vos yeux s'ouvriront; la scène changera; l'illusion qui vous grossit ses objets se dissipera; vous verrez tout au naturel : et ce qui vous paraissait si grand, comme vous ne l'aviez fait que pour le monde, pour la gloire, pour la fortune, ne vous paraîtra plus rien : *Aperiet oculos suos*, dit Job, *et nihil inveniet*[1]. Vous ne trouverez plus rien de réel dans votre vie que ce que vous aurez fait pour Dieu; rien de louable que les œuvres de la foi et de la piété; rien de grand que ce qui sera digne de l'éternité : et un verre d'eau froide donnée au nom de Jésus-Christ, et une seule larme répandue en sa présence, et la plus légère violence soufferte pour lui; tout cela vous paraîtra plus précieux, plus estimable que toutes ces merveilles que le monde admire, et qui périront avec le monde.

Ce n'est pas que le pécheur mourant ne trouve dans sa vie passée que des peines perdues : il y trouve encore le souvenir de ses plaisirs; mais c'est ce souvenir même qui le consterne et qui l'accable. Des plaisirs qui n'ont duré qu'un instant ! il voit qu'il a sacrifié son âme et son éternité à un moment fugitif de volupté et d'ivresse. Hélas ! la vie lui avait paru trop longue pour être tout entière consacrée à Dieu; il n'osait prendre de trop bonne heure le parti de la vertu, de peur de n'en pouvoir soutenir l'ennui, les longueurs et les suites; il regardait les années qui étaient encore devant lui, comme un espace immense qu'il eût fallu traver-

1. Job XXVII, 19.

ser en portant la croix, en vivant séparé du monde, dans la pratique des œuvres chrétiennes : cette seule pensée avait toujours suspendu tous ses bons désirs, et il attendait, pour revenir à Dieu, le dernier âge, comme celui où la persévérance est plus sûre. Quelle surprise, dans cette dernière heure, de trouver que ce qui lui avait paru si long n'a duré qu'un moment ; que son enfance et sa vieillesse se touchent de si près, qu'elles ne forment presque qu'un seul jour ; et que du sein de sa mère il n'a fait, pour ainsi dire, qu'un pas vers le tombeau ? Ce n'est pas encore ce qu'il trouve de plus amer dans le souvenir de ses plaisirs. Ils ont disparu comme un songe ; mais lui, qui s'en était fait autrefois honneur, en est maintenant couvert de honte et de confusion : tant d'emportements honteux, tant de faiblesse et d'abandonnement ! Lui qui s'était piqué de raison, d'élévation, de fierté devant les hommes, ô mon Dieu, il se retrouve alors le plus faible, le plus méprisable de tous les pécheurs ! Une vie sage peut-être en apparence, et cependant toute dans l'infamie des sens et la puérilité des passions ! une vie glorieuse peut-être devant les hommes, et cependant aux yeux de Dieu la plus honteuse, la plus digne de mépris et d'opprobre ! une vie que le succès avait peut-être toujours accompagnée, et cependant en secret la plus insensée, la plus frivole, la plus vide de réflexions et de sagesse ! Enfin, des plaisirs qui ont été même la source de tous ses chagrins ; qui ont empoisonné toute la douceur de sa vie ; qui ont changé ses plus beaux jours en des jours de fureur et de tristesse ; des plaisirs qu'il a toujours fallu acheter bien cher, et dont il n'a presque jamais senti que le désagrément et l'amertume : voilà à quoi se réduit cette vaine félicité. Ce sont ses passions qui l'ont fait vivre malheureux ; et il n'y a eu de tranquillité dans toute sa vie que les moments où son cœur en a été libre. Les jours de mes plaisirs se sont enfuis, se dit alors à lui-même le pécheur, mais dans des dispositions bien différentes de celles de Job ; ces jours, qui ont fait

tous les malheurs de ma vie, qui ont troublé mon repos, et changé même pour moi le calme de la nuit en des pensées noires et inquiètes : *dies mei transierunt, cogitationes meæ dissipatæ sunt, torquentes cor meum* [1] ; et cependant, grand Dieu ! vous punirez encore les chagrins et les inquiétudes de ma vie infortunée ! vous écrivez contre moi dans le livre de votre colère toutes les amertumes de mes passions ; et vous préparez à des plaisirs qui ont toujours fait tous mes malheurs un malheur sans fin et sans mesure ! *Scribis contra me amaritudines, et consumere me vis peccatis adolescentiæ meæ* [2].

Et voilà ce que le pécheur mourant trouve encore dans le souvenir du passé : des crimes qui dureront éternellement, les faiblesses de l'enfance, les dissolutions de la jeunesse, les passions et les scandales d'un âge plus avancé ; que sais-je ? peut-être encore les déréglements honteux d'une vieillesse licencieuse. Ah ! mes frères, durant la santé nous ne voyons de notre conscience que la surface : nous ne rappelons de notre vie qu'un souvenir vague et confus : nous ne voyons de nos passions que celle qui actuellement nous captive : une habitude d'une vie entière ne nous paraît qu'un crime seul. Mais au lit de la mort, les ténèbres répandues sur la conscience du pécheur se dissipent. Plus il approfondit son cœur, plus de nouvelles souillures se manifestent : plus il creuse dans cet abîme, plus s'offrent à lui de nouveaux monstres. Il se perd dans ce chaos ; il ne sait par où s'y prendre, pour commencer à l'éclaircir ; il lui faudrait une vie entière, hélas ! et le temps passe ; et à peine reste-il quelques moments ; et il faut précipiter une confession à laquelle le plus grand loisir pourrait à peine suffire, et qui ne doit précéder que d'un moment le jugement redoutable de la justice de Dieu. Hélas ! on se plaint souvent durant la vie qu'on a la mémoire infidèle, qu'on oublie tout ; il faut qu'un confes-

1. Job XVII, 11.
2. *Ibid.* XIII, 26.

seur supplée à notre inattention, et nous aide à nous juger et à nous connaître nous-mêmes. Mais, dans ce dernier moment, le pécheur mourant n'aura pas besoin de ce secours; la justice de Dieu, qui l'avait livré durant la santé à toute la profondeur de ses ténèbres, l'éclairera alors dans sa colère. Tout ce qui environne le lit de sa mort fait revivre dans son souvenir quelque nouveau crime : des domestiques qu'il a scandalisés; des enfants qu'il a négligés; une épouse qu'il a contristée par des passions étrangères; des ministres de l'Église qu'il a méprisés; les images criminelles de ses passions encore peintes sur ses murs; les biens dont il a abusé; le luxe qui l'entoure, dont les pauvres et ses créanciers ont souffert; l'orgueil de ses édifices, que le bien de la veuve et de l'orphelin, que la misère publique a peut-être élevés; tout enfin, le ciel et la terre, dit Job, s'élèvent contre lui, et lui rappellent l'histoire affreuse de ses passions et de ses crimes : *Revelabunt cœli iniquitatem ejus, et terra consurget adversus eum*[1].

Voilà comme le souvenir du passé forme une des plus terribles situations du pécheur mourant, parce qu'il n'y trouve que des peines perdues, des plaisirs qui n'ont duré qu'un instant, et des crimes qui vont durer éternellement.

Mais tout ce qui se passe à ses yeux n'est pas moins triste pour cet infortuné : ses surprises, ses séparations, ses changements.

Ses surprises. Il s'était toujours flatté que le jour du Seigneur ne le surprendrait point. Tout ce qu'on disait là-dessus dans la chaire chrétienne ne l'avait pas empêché de se promettre qu'il mettrait ordre à sa conscience avant ce dernier moment : et cependant l'y voilà arrivé, encore chargé de tous ses crimes, sans préparation, sans avoir fait aucune démarche pour apaiser son Dieu; l'y voilà arrivé : il n'y a pas encore pensé, et il va être jugé.

1. Job XX, 27.

Ses surprises. Dieu le frappe au plus fort de ses passions, dans le temps que la pensée de la mort était plus éloignée de son esprit; qu'il était parvenu à certaines places, qu'il avait jusque-là vivement désirées; et que, semblable à l'insensé de l'Évangile, il exhortait son âme à se reposer, et à jouir en paix du fruit de ses travaux. C'est dans ce moment que la justice de Dieu le surprend, et qu'il voit d'un clin d'œil sa vie et toutes ses espérances éteintes.

Ses surprises. Il va mourir; et Dieu permet que personne n'ose lui dire qu'il ne doit plus compter sur la vie. Ses proches le flattent, ses amis le laissent s'abuser; on le pleure déjà en secret comme mort, et on lui montre encore des espérances de vie; on le trompe, afin qu'il se trompe lui-même. Il faut que les Écritures s'accomplissent, que le pécheur soit surpris dans ce dernier moment : vous l'avez prédit, ô mon Dieu, et vous êtes véritable dans vos paroles.

Ses surprises. Abandonné de tous les secours de l'art, livré tout seul à ses maux et à ses douleurs, il ne peut se persuader encore qu'il va mourir; il se flatte, il espère encore: la justice de Dieu ne lui laisse, ce semble, encore un reste de raison, qu'afin qu'il l'emploie à se séduire. A voir ses terreurs, son étonnement, ses inquiétudes, on voit bien qu'il ne comprend pas encore qu'on meure : il se tourmente, il s'agite, comme s'il pouvait se dérober à la mort; et ses agitations ne sont qu'un regret de perdre la vie, et non pas une douleur de l'avoir mal passée. Il faut que le pécheur aveugle le soit jusqu'à la fin, et que sa mort ressemble à sa vie.

Enfin ses surprises. Il voit alors que le monde l'a toujours trompé; qu'il l'a toujours mené d'illusion en illusion, et d'espérance en espérance; que les choses ne sont jamais arrivées comme il se les était promises, et qu'il a toujours été la dupe de ses propres erreurs. Il ne comprend pas que sa méprise ait pu être si constante; qu'il ait pu s'obstiner, du-

rant tant d'années, à se sacrifier pour un monde, pour des maîtres qui ne l'ont jamais payé que de vaines promesses, et que toute sa vie n'ait été qu'une indifférence du monde pour lui, et une ivresse de lui pour le monde. Mais ce qui l'accable, c'est que la méprise n'a plus de ressource ; c'est qu'on ne meurt qu'une fois ; et qu'après avoir mal fourni sa carrière on ne revient plus sur ses pas pour reprendre d'autres routes. Vous êtes juste, ô mon Dieu, et vous voulez que le pécheur prononce d'avance contre lui-même, afin que vous le jugiez par sa propre bouche.

Les surprises du pécheur mourant sont donc alors accablantes ; mais les séparations qui se font dans ce dernier moment ne le sont pas moins pour lui. Plus il tenait au monde, à la vie, à toutes les créatures, plus il souffre quand il faut s'en séparer : autant de liens qu'il faut rompre, autant de plaies qui le déchirent : autant de séparations, autant de nouvelles morts pour lui.

Séparation de ses biens qu'il avait accumulés avec des soins si longs et si pénibles, par des voies peut-être si douteuses pour le salut ; qu'il s'était obstiné de conserver, malgré les reproches de sa conscience ; qu'il avait refusés durement à la nécessité de ses frères. Ils lui échappent cependant ; ce tas de boue fond à ses yeux : il n'en emporte avec lui que l'amour, que le regret de les perdre, que le crime de les avoir acquis.

Séparation de la magnificence qui l'environne ; de l'orgueil de ses édifices, où il croyait s'être bâti un asile contre la mort ; du luxe et de la vanité de ses ameublements, dont il ne lui restera que le drap lugubre qui va l'envelopper dans le tombeau ; de cet air d'opulence au milieu duquel il avait toujours vécu. Tout s'enfuit, tout l'abandonne : il commence à se regarder comme étranger au milieu de ses palais, où il aurait toujours dû se regarder de même ; comme un inconnu qui n'y possède plus rien ; comme un infortuné qu'on va dépouiller de tout à ses yeux, et qu'on ne laisse jouir encore

quelque temps de la vue de ses dépouilles, que pour augmenter ses regrets et son supplice.

Séparation de ses charges, de ses honneurs, qu'il va laisser peut-être à un concurrent; où il était parvenu à travers tant de périls, de peines, de bassesses, et dont il avait joui avec tant d'insolence. Il est déjà dans le lit de la mort, dépouillé de toutes les marques de ses dignités, et ne conservant de tous ses titres que celui de pécheur, qu'il se donne alors en vain et trop tard. Hélas ! il se contenterait en ce dernier moment de la plus vile des conditions; il accepterait comme une grâce l'état le plus obscur et le plus rampant, si l'on voulait prolonger ses jours; il envie la destinée de ses esclaves qu'il laisse sur la terre; il marche à grands pas vers la mort, et il tourne encore les yeux avec regret du côté de la vie.

Séparation de son corps, pour lequel il avait toujours vécu, avec lequel il avait contracté des liaisons si vives, si étroites, en favorisant toutes ses passions. Il sent que cette maison de boue s'écroule; il se sent mourir peu à peu à chacun de ses sens : il ne tient plus à la vie que par un cadavre qui s'éteint par les douleurs cruelles que ses maux lui font sentir, par l'amour excessif qui l'y attache et qui devient plus vif à mesure qu'il est plus près de s'en séparer.

Séparation de ses proches, de ses amis, qu'il voit autour de son lit, et dont les pleurs et la tristesse achèvent de lui serrer le cœur, et de lui faire sentir plus cruellement la douleur de les perdre !

Séparation du monde, où il occupait tant de places; où il s'était établi, agrandi, étendu, comme si ç'avait dû être le lieu de sa demeure éternelle; du monde sans lequel il n'avait jamais pu vivre; dont il avait toujours été un des principaux acteurs; aux événements duquel il avait eu tant de part; où il avait paru avec tant d'agréments et tant de talents pour lui plaire. Son corps en va sortir, mais son cœur, mais toutes ses affections y demeurent encore; le monde

meurt pour lui, mais lui-même, en mourant, ne meurt pas encore au monde.

Enfin, séparation de toutes les créatures. Tout est anéanti autour de lui : il tend les mains à tous les objets qui l'environnent, comme pour s'y prendre encore ; et il ne saisit que des fantômes, qu'une fumée qui se dissipe, et qui ne laisse rien de réel dans ses mains : *et nihil invenerunt omnes viri divitiarum in manibus suis*[1].

C'est alors que Dieu est grand aux yeux du pécheur mourant. C'est dans ce moment terrible que le monde entier fondant, disparaissant à ses yeux, il ne voit plus que Dieu seul qui demeure, qui remplit tout, qui seul ne passe et ne change point. Il se plaignait autrefois, d'un ton d'ironie et d'impiété, qu'il était bien difficile de sentir quelque chose de vif pour un Dieu qu'on ne voyait point ; et de ne pas aimer des créatures qu'on voyait, et qui occupaient tous nos sens. Ah ! dans ce dernier moment, il ne verra plus que Dieu seul ; l'invisible sera visible pour lui ; ses sens déjà éteints se refuseront à toutes les choses sensibles ; tout s'évanouira autour de lui ; et Dieu prendra la place de tous ces prestiges qui l'avaient abusé pendant sa vie.

Ainsi tout change pour cet infortuné ; et ces changements font, avec ses surprises et ses séparations, la dernière amertume du spectacle de sa mort.

Changement dans son crédit et dans son autorité. Dès qu'on n'espère plus rien de sa vie, le monde commence à ne plus compter sur lui : ses amis prétendus se retirent ; ses créatures se cherchent déjà ailleurs d'autres protecteurs et d'autres maîtres ; ses esclaves mêmes sont occupés à s'assurer après sa mort une fortune qui leur convienne : à peine en reste-t-il auprès de lui pour recueillir ses derniers soupirs. Tout l'abandonne, tout se retire ; il ne voit plus autour de lui ce nombre empressé d'adulateurs : c'est peut-être un suc-

1. Ps. LXXV, 6.

cesseur qu'on lui désigne déjà, chez qui tout se rend en foule, tandis que lui, dit Job, seul dans le lit de sa douleur, n'est plus environné que des horreurs de la mort, entre déjà dans cette solitude affreuse que le tombeau lui prépare, et fait des réflexions amères sur l'inconstance du monde, et sur le peu de fond qu'il y a à faire sur les hommes : *affligetur relictus in tabernaculo suo*[1].

Changement dans l'estime publique, dont il avait été si flatté, si enivré. Hélas ! le monde, qui l'avait tant loué, l'a déjà oublié. Le changement que sa mort va faire sur la scène réveillera encore durant quelques jours les discours publics; mais, ce court intervalle passé, il va retomber dans le néant et dans l'oubli ; à peine se souviendra-t-on qu'il a vécu ; on ne sera peut-être occupé que des merveilles d'un successeur, qu'à l'élever sur les débris de sa réputation et de sa mémoire. Il voit déjà cet oubli : qu'il n'a qu'à mourir ; que le vide sera bientôt rempli ; qu'il ne restera pas même de vestiges de lui dans le monde ; et que les gens de bien tout seuls, qui l'avaient vu environné de tant de gloire, se diront à eux-mêmes : Où est-il maintenant ? que sont devenus ces applaudissements que lui attirait sa puissance ? Voilà à quoi conduit le monde, et ce qu'on gagne en le servant : *et qui eum viderant dicent : Ubi est*[2] ?

Changement dans son corps. Cette chair qu'il avait tant flattée, idolâtrée ; cette vaine beauté qui lui avait attiré tant de regards, et corrompu tant de cœurs, n'est déjà plus qu'un spectacle d'horreur, dont on peut à peine soutenir la vue : ce n'est plus qu'un cadavre dont on craint déjà l'approche. Cette infortunée créature, qui avait allumé tant de passions injustes, hélas ! ses amis, ses proches, ses esclaves mêmes la fuient, s'écartent, se retirent, n'osent approcher qu'avec précaution, ne lui rendent plus que des offices de bienséance et de contrainte ; elle-même ne se souffre plus qu'avec peine, et ne se

1. Job XX, 26.
2. *Ibid.* XX, 7.

regarde qu'avec horreur. Moi qui attirais autrefois tous les regards, se dit-elle avec Job, mes esclaves que j'appelle refusent maintenant de m'approcher; et mon souffle même est devenu une infection, et un souffle de mort pour mes enfants et pour mes proches : *servum meum vocavi, et non respondit... Halitum meum exhorruit uxor mea, et orabam filios uteri mei*[1].

Enfin, changement dans tout ce qui l'environne. Ses yeux cherchent à se reposer quelque part, et ils ne retrouvent partout que les images lugubres de la mort. Mais ce n'est rien encore, pour ce pécheur mourant, que le souvenir du passé et le spectacle du présent; il ne serait pas si malheureux, s'il pouvait borner là toutes ses peines; c'est la pensée de l'avenir qui le jette dans un saisissement d'horreur et de désespoir : cet avenir, cette région de ténèbres où il va entrer seul, accompagné de sa seule conscience: cet avenir, cette terre inconnue d'où nul mortel n'est revenu, où il ne sait ni ce qu'il trouvera, ni ce qu'on lui prépare : cet avenir, cet abîme immense, où son esprit se perd et se confond, et où il va s'ensevelir incertain de sa destinée : cet avenir, ce tombeau, ce séjour d'horreur, où il va prendre sa place avec les cendres et les cadavres de ses ancêtres : cet avenir, cette éternité étonnante, dont il ne peut soutenir le premier coup d'œil : cet avenir enfin, ce jugement redoutable où il va paraître devant la colère de Dieu, et rendre compte d'une vie dont tous les moments presque ont été des crimes. Ah ! tandis qu'il ne voyait cet avenir terrible que de loin, il se faisait une gloire affreuse de ne pas le craindre; il demandait sans cesse d'un ton de blasphème et de dérision : Qui en est revenu ? Il se moquait des frayeurs vulgaires, et se piquait là-dessus de fermeté et de bravoure. Mais dès qu'il est frappé de la main de Dieu; dès que la mort se fait voir de près, que les portes de l'éternité s'ouvrent à lui, et qu'il touche enfin à cet avenir terrible

1. Job XIX, 16, 17.

contre lequel il avait paru si rassuré : ah ! il devient alors, ou faible, tremblant, éploré, levant au ciel des mains suppliantes ; ou sombre, taciturne, agité, roulant au dedans de lui des pensées affreuses, et n'attendant pas plus de ressources du côté de Dieu de la faiblesse de ses lamentations et de ses larmes que de ses fureurs et de son désespoir.

Oui, mes frères, cet infortuné qui s'était toujours endormi dans ses désordres; toujours flatté qu'il ne fallait qu'un bon moment, qu'un sentiment de componction à la mort, pour apaiser la colère de Dieu, désespère alors de sa clémence. En vain on lui parle de ses miséricordes éternelles; il comprend à quel point il en est indigne ; en vain le ministre de l'Église tâche de rassurer ses frayeurs, en lui ouvrant le sein de la clémence divine ; ces promesses le touchent peu, parce qu'il sent bien que la charité de l'Église, qui ne désespère jamais du salut de ses enfants, ne change pourtant rien aux arrêts formidables de la justice de Dieu ; en vain on lui promet le pardon de ses crimes : une voix secrète et terrible lui dit au fond du cœur qu'il n'y a point de salut pour l'impie, et qu'il ne faut pas compter sur des espérances qu'on donne à ses malheurs plutôt qu'à la vérité ; en vain on l'exhorte de recourir aux derniers remèdes que la religion offre aux mourants : il les regarde comme ces remèdes désespérés, qu'on hasarde lorsqu'il n'y a plus d'espérance, et qu'on donne plus pour la consolation des vivants que pour l'utilité de celui qui meurt. On appelle des serviteurs de Jésus-Christ pour le soutenir dans cette dernière heure ; et tout ce qu'il peut faire, c'est d'envier en secret leur destinée, et détester le malheur de la sienne. On lui met dans la bouche les paroles des Livres saints, et les sentiments d'un roi pénitent ; et il sent bien que son cœur désavoue ces expressions divines, et que des paroles qu'une charité ardente et une componction parfaite a formées ne conviennent pas à un pécheur surpris comme lui dans ses désordres. On assemble autour de son lit ses amis et ses proches pour recueillir ses derniers soupirs : et il en

détourne les yeux, parce qu'il retrouve encore au milieu d'eux le souvenir de ses crimes. Le ministre de l'Église lui présente un Dieu mourant,; et cet objet si consolant, et si capable d'exciter sa confiance, lui reproche tout bas ses ingratitudes et l'abus perpétuel de ses grâces. Cependant la mort approche; le prêtre tâche de soutenir par les prières des mourants ce reste de vie qui l'anime encore : « Partez, âme chrétienne, » lui dit-il, *Proficiscere, anima christiana.* Il ne lui dit pas : Prince, grand du monde, partez. Durant sa vie, les monuments publics pouvaient à peine suffire au nombre et à l'orgueil de ses titres : dans ce dernier moment on ne lui donne que le titre tout seul qu'il avait reçu dans le baptême, le seul dont il ne faisait aucun cas, et le seul qui lui doit demeurer éternellement. *Proficiscere, anima christiana* : « Partez, âme chrétienne. » Hélas ! elle avait vécu comme si le corps eût été tout son être ; elle avait même tâché de se persuader que son âme n'était rien ; que l'homme n'était qu'un ouvrage de chair et de sang, et que tout mourait avec nous : et on vient lui déclarer que c'est son corps, qui n'était rien qu'un peu de boue, qui va se dissoudre ; et que tout son être immortel, c'est cette âme, cette image de la Divinité, cette intelligence seule capable de l'aimer et de la connaître, qui va se détacher de sa maison terrestre, et paraître devant le tribunal redoutable. « Partez, âme chrétienne : » vous aviez regardé la terre comme votre patrie, et ce n'était qu'un lieu de pèlerinage dont il faut partir ; l'Église croyait vous annoncer une nouvelle de joie, la fin de votre exil, le terme de vos misères, en vous annonçant la dissolution du corps terrestre : hélas ! et elle ne vous annonce qu'une nouvelle lugubre et effroyable, et le commencement de vos malheurs et de vos peines. « Partez donc, âme chrétienne : » *Proficiscere, anima christiana,* âme marquée du sceau du salut, que vous avez effacé ; rachetée du sang de Jésus-Christ, que vous avez foulé aux pieds ; lavée par la grâce de la régénération, que vous avez mille fois souillée ; éclairée des lumières de la foi, que vous

avez toujours rejetées; comblée de toutes les miséricordes du ciel, que vous avez toujours indignement profanées: « Partez, âme chrétienne; » allez porter devant Jésus-Christ ce titre auguste, qui devait être le signe magnifique de votre salut, et qui va devenir le plus grand de vos crimes: *Proficiscere, anima christiana.*

Alors le pécheur mourant, ne trouvant plus dans le souvenir du passé que des regrets qui l'accablent; dans tout ce qui se passe à ses yeux, que des images qui l'affligent; dans la pensée de l'avenir, que des horreurs qui l'épouvantent; ne sachant plus à qui avoir recours, ni aux créatures qui lui échappent, ni au monde qui s'évanouit, ni aux hommes qui ne sauraient le délivrer de la mort, ni au Dieu juste qu'il regarde comme un ennemi déclaré, dont il ne doit plus attendre d'indulgence: il se roule dans ses propres horreurs, il se tourmente, il s'agite pour fuir la mort qui le saisit, ou du moins pour se fuir lui-même; il sort de ses yeux mourants je ne sais quoi de sombre et de farouche, qui exprime les fureurs de son âme; il pousse du fond de sa tristesse des paroles entrecoupées de sanglots qu'on n'entend qu'à demi, et qu'on ne sait si c'est le désespoir ou le repentir qui les a formées; il jette sur un Dieu crucifié des regards affreux, et qui laissent douter si c'est la crainte ou l'espérance, la haine ou l'amour qu'ils expriment; il entre dans des saisissements, où l'on ignore si c'est le corps qui se dissout ou l'âme qui sent l'approche de son juge; il soupire profondément, et l'on ne sait si c'est le souvenir de ses crimes qui lui arrache ses soupirs, ou le désespoir de quitter la vie. Enfin, au milieu de ces tristes efforts, ses yeux se fixent, ses traits changent, son visage se défigure, sa bouche livide s'entr'ouvre d'elle-même, tout son corps frémit; et, par ce dernier effort, son âme infortunée s'arrache comme à regret de ce corps de boue, tombe entre les mains de Dieu, et se trouve seule au pied du tribunal redoutable[1].

1. La Harpe signale cette vigueur d'expression, qui ne nuit en rien au mé-

Mes frères, ainsi meurent ceux qui ont oublié Dieu pendant leur vie; ainsi mourrez-vous vous-mêmes, si vos crimes vous accompagnent jusqu'à ce dernier moment. Tout changera à vos yeux, et vous ne changerez pas vous-mêmes. Vous mourrez, et vous mourrez pécheurs, comme vous avez vécu, et votre mort sera semblable à votre vie. Prévenez ce malheur : vivez de la vie des justes, et votre mort, semblable à la leur, ne sera accompagnée que de joie, de douceur et de consolation : c'est ce que nous allons voir dans la suite de ce discours.

SECONDE PARTIE

Je sais que la mort a toujours quelque chose de terrible pour les âmes même les plus justes. Les jugements de Dieu, dont elles craignent toujours les secrets impénétrables; les ténèbres de leur propre conscience, où elles se figurent toujours des souillures cachées et connues de Dieu seul; la vivacité de leur foi et de leur amour, qui grossit toujours à leurs yeux leurs fautes les plus légères; enfin, la dissolution toute seule du corps terrestre, et l'horreur naturelle du tombeau; tout cela laisse toujours à la mort je ne sais quoi d'affreux pour la nature, qui fait que les plus justes même, comme dit saint Paul, voudraient, à la vérité, être revêtus de l'immortalité qui leur est promise, mais sans être dépouillés de la mortalité qui les environne.

Il n'est pas moins vrai cependant que la grâce surmonte en eux cette horreur de la mort qui leur vient de la nature; et que dans ce moment, soit qu'ils rappellent le passé, dit saint Bernard, soit qu'ils considèrent ce qui se passe à leurs yeux, soit qu'ils se tournent du côté de l'avenir, ils

rite de l'élégance. A cette énergique et effrayante peinture il oppose un morceau d'un genre tout différent, pour montrer que Massillon sait employer les teintes douces aussi bien que les couleurs fortes, c'est le passage suivant du *Petit Carême* (4e dimanche) :

« Quel usage plus doux et plus flatteur, etc. »

trouvent dans le souvenir du passé la fin de leurs peines: *requies de labore*; dans tout ce qui se passe à leurs yeux, une nouveauté qui les remplit d'une joie sainte : *gaudium de novitate*; dans la pensée de l'avenir, l'assurance de l'éternité qui les transporte : *securitas de æternitate;* de sorte que les mêmes situations qui forment le désespoir du pécheur mourant deviennent alors une source abondante de consolations pour l'âme fidèle.

Je dis, soit qu'ils rappellent le passé. Et ici, mes frères, représentez-vous au lit de la mort une âme fidèle, qui depuis longtemp se préparait à ce dernier moment, amassait par la pratique des œuvres chrétiennes un trésor de justice pour ne pas aller paraître vide devant son juge, et vivait de la foi, pour mourir dans la paix et dans la consolation de l'espérance : représentez-vous cette âme arrivée enfin à cette dernière heure, qu'elle n'avait jamais perdue de vue, et à laquelle elle avait toujours rapporté toutes les peines, toutes les privations, toutes les violences, tous les événements de sa vie mortelle. Je dis que rien n'est plus consolant pour elle que le souvenir du passé, de ses souffrances, de ses macérations, de ses renoncements, de toutes les situations qu'elle a éprouvées : *requies de labore.*

Oui, mes frères, il vous paraît affreux maintenant de souffrir pour Dieu. Les plus légères violences que la religion exige vous paraissent accablantes : un jeûne seul vous abat et vous rebute; la seule approche des jours de pénitence vous jette dans l'ennui et dans la tristesse; vous regardez comme malheureux ceux qui portent le joug de Jésus-Christ, et qui renoncent au monde et à tous ses plaisirs pour lui plaire. Mais au lit de mort, la pensée la plus consolante pour une âme fidèle, c'est le souvenir des violences qu'elle s'est faites pour son Dieu. Elle comprend alors tout le mérite de la pénitence, et combien les hommes sont insensés de disputer à Dieu un instant de contrainte, qui doit être payé d'une félicité sans fin et sans mesure. Car ce qui la console, c'est

elle n'a sacrifié que des plaisirs d'un instant, et dont il ne resterait alors que la confusion et la honte; c'est que t ce qu'elle aurait souffert pour le monde serait perdu ır elle dans ce dernier moment : au lieu que tout ce 'elle a souffert pour Dieu, une larme, une violence, un ıt mortifié, une vivacité réprimée, une vaine satisfaction rifiée, tout cela ne sera jamais oublié, et durera autant e Dieu même. Ce qui la console, c'est que de toutes les es et les voluptés humaines, hélas ! il n'en reste pas plus, lit de la mort, au pécheur qui les a toujours goûtées, 'au juste qui s'en est toujours abstenu; que les plaisirs ıt également passés pour tous les deux; mais que l'un rtera éternellement le crime de s'y être livré, et l'autre la ire d'avoir su les vaincre.

Voilà ce qu'offre le passé à l'âme fidèle au lit de la mort : s violences, des afflictions qui ont duré peu, et qui vont e éternellement consolées; le temps des dangers et des ıtations passé; les attaques que le monde livrait à sa foi fin terminées; les périls où son innocence avait couru tant risques enfin disparus; les occasions où sa vertu avait été près du naufrage enfin pour toujours éloignées; les comts éternels qu'elle avait eus à soutenir du côté de ses pasns finis enfin; les obstacles que la chair et le sang avaient ıjours mis à sa piété enfin anéantis : *requies de labore.* and on est arrivé au port, qu'il est doux de rappeler le ıvenir des orages et de la tempête ! Quand on est sorti nqueur de la course, qu'on aime à retourner en esprit r ses pas, et à revoir les endroits de la carrière les plus ırqués par les travaux, les obstacles, les difficultés qui les t rendus célèbres ! *requies de labore.* Il me semble que le ıte est alors comme un autre Moïse mourant sur la monne sainte, où le Seigneur lui avait marqué son tombeau : *ende in montem et morere*[1]; lequel, avant d'expirer, tour-

1. Deut. XXXII, 49.

nant la tête du haut de ce lieu sacré, et jetant les yeux sur cette étendue de terres, de peuples, de royaumes, qu'il vient de parcourir et qu'il laisse derrière lui, y retrouve les périls innombrables auxquels il est échappé; les combats de tant de nations vaincues; les fatigues du désert; les embûches de Madian; les murmures et les calomnies de ses frères; les rochers brisés; les difficultés des chemins surmontées; les dangers de l'Égypte évités; les eaux de la mer Rouge franchies; le faim, la soif, la lassitude combattues; et touchant enfin au terme heureux de tant de travaux, et saluant enfin de loin cette patrie promise à ses pères, il chante un cantique d'actions de grâces, meurt transporté, et par le souvenir de tant de dangers évités, et par la vue du lieu de repos que le Seigneur lui montre de loin; et regarde la montagne sainte où il va expirer comme la récompense de ses travaux, et le terme heureux de sa course : *requies de labore.*

Ce n'est pas que le souvenir du passé, en rappelant au juste mourant les combats et les périls de sa vie passée, ne lui rappelle aussi ses infidélités et ses chutes : mais ce sont des chutes expiées par les gémissements de la pénitence; des chutes heureuses par le renouvellement de ferveur et de fidélité dont elles ont été toujours suivies; des chutes qui lui rappellent les miséricordes de Dieu sur son âme, lequel a fait servir ses crimes à sa pénitence, ses passions à sa conversion, et ses chutes à son salut. Ah ! la douleur de ses fautes, dans ce dernier moment, n'est plus pour elle qu'une douleur de consolation et de tendresse : les larmes que ce souvenir lui arrache encore ne sont plus que des larmes de joie et de reconnaissance. Les anciennes miséricordes de Dieu sur elle la remplissent de confiance, et lui en font espérer de nouvelles; toute la conduite passée de Dieu à son égard la rassure, et semble lui répondre de l'avenir. Elle ne se le représente plus alors, comme dans les jours de son deuil et de sa pénitence, sous l'idée d'un juge terrible, qu'elle avait outragé, et qu'il fallait apaiser; mais comme un père de

iséricorde, et un Dieu de toute consolation, qui va la recevoir dans son sein, et l'y délasser de toutes ses peines.

Levez-vous, âme fidèle, lui dit alors en secret son Seigneur son Dieu : *elevare, consurge, Jerusalem* [1]. Vous qui avez bu ute l'amertume de mon calice, oubliez enfin vos larmes et s peines passées : *quæ bibisti calicem usque ad fundum* [2]. Le mps des pleurs et des souffrances est enfin passé pour ous : *non adjicies ut bibas illum ultra* [3]. Dépouillez-vous donc, lle de Jérusalem, de ce vêtement de deuil et de tristesse ont vous avez été jusqu'ici environnée ; laissez là les tristes épouilles de votre mortalité, revêtez-vous de vos habits de loire et de magnificence ; entrez dans la joie de votre Seineur, cité sainte, dans laquelle j'ai pour toujours choisi ma emeure : *induere vestimentis gloriæ tuæ, Jerusalem, civitas ncti* [4]. Brisez enfin les liens de votre captivité; sortez du milieu de Babylone, où vous gémissiez depuis si longtemps es rigueurs et de la durée de votre exil : *solve vincula colli ui, captiva filia Sion* [5]. Les incirconcis n'habiteront plus au milieu de vous; les scandales des pécheurs n'affligeront lus votre foi : il est temps enfin que je reprenne ce qui m'appartient; que je rentre dans mon héritage; que je ous retire du milieu d'un monde auquel vous n'apparteniez s, et qui n'était pas digne de vous; et que je vous réunisse l'Église du ciel dont vous étiez une portion pure et immortelle : *non adjiciet ultra ut pertranseat per te incircumcisus et mundus* [6].

Première consolation de l'âme juste au lit de la mort, le uvenir du passé : *requies de labore*. Mais tout ce qui se sse à ses yeux; le monde qui s'enfuit; toutes les créatures, qui disparaissent; tout ce fantôme de vanité, qui s'éva-

1. Isaïe LI, 17.
2. *Ibid.*
3. *Ibid.* LI, 22.
4. *Ibid.* LII, 1.
5. *Ibid.* LII, 2.
6. *Ibid.* LII, 1.

nouit ; ce changement, cette nouveauté est encore pour elle une source de mille nouvelles consolations : *gaudium de novitate*.

En effet, nous venons de voir que ce qui fait le désespoir du pécheur mourant, lorsqu'il considère tout ce qui se passe à ses yeux, sont ses surprises, ses séparations, ses changements ; et voilà précisément toute la consolation de l'âme fidèle dans ce dernier moment. Rien ne la surprend ; elle ne se sépare de rien ; rien ne change à ses yeux.

Rien ne la surprend. Ah ! le jour du Seigneur ne la surprend point : elle l'attendait ; elle le désirait. La pensée de cette dernière heure entrait dans toutes ses actions, était de tous ses projets, réglait tous ses désirs, animait toute la conduite de sa vie. Chaque heure, chaque moment lui avait paru celui où le juste Juge allait lui demander ce compte terrible où les justices elles-mêmes seront jugées. C'est ainsi qu'elle avait vécu, préparant sans cesse son âme à cette dernière heure : c'est ainsi qu'elle meurt tranquille, consolée, sans surprise, sans frayeur, dans la paix de son Seigneur ; ne voyant pas alors la mort de plus près qu'elle l'avait toujours vue ; ne mourant pas plus alors à elle-même qu'elle y mourait chaque jour ; et ne trouvant rien de différent entre le jour de sa mort et les jours ordinaires de sa vie mortelle.

D'ailleurs, ce qui fait la surprise et le désespoir du pécheur au lit de la mort, c'est de voir que le monde, en qui il avait mis toute sa confiance, n'est rien, n'est qu'un songe qui s'évanouit et qui lui échappe. Mais l'âme fidèle en ce dernier moment, ah ! elle voit le monde des mêmes yeux qu'elle l'avait toujours vu ; comme une figure qui passe, comme une fumée qui ne trompe que de loin, et qui de près n'a rien de réel et de solide. Elle sent alors une joie sainte, d'avoir toujours jugé du monde comme il en fallait juger ; de n'avoir pas pris le change ; de ne s'être pas attachée à ce qui devait lui échapper en un instant ; et de n'avoir

sa confiance qu'en Dieu seul, qui demeure toujours r récompenser éternellement ceux qui espèrent en lui. il est doux alors, pour une âme fidèle, de pouvoir se dire le-même : J'ai choisi le meilleur parti; j'avais bien raide ne m'attacher qu'à Dieu seul, puisqu'il ne devait me ter que lui seul! On regardait mon choix comme une e, le monde s'en moquait, et on trouvait bizarre et sinlier de ne pas se conformer à lui; mais enfin ce dernier ment répond à tout. C'est la mort qui décide de quel té sont les sages et les insensés, et lequel des deux avait son, ou le mondain, ou le fidèle.

Ainsi voit le monde et toute sa gloire, une âme juste au de la mort. Aussi, lorsque les ministres de l'Église viennt l'entretenir des discours de Dieu, et du néant de toutes s choses humaines, ces vérités saintes, si nouvelles pour le cheur en ce dernier moment, sont pour elle des objets miliers, des lumières accoutumées qu'elle n'avait jamais rdues de vue. Ces vérités consolantes font alors sa plus uce occupation : elle les médite; elle les goûte; elle les e du fond de son cœur où elles avaient toujours été, pour les remettre devant les yeux. Ce n'est pas un langage uveau et étranger que les ministres de Jésus-Christ lui rlent : c'est le langage de son cœur; ce sont les sentints de toute sa vie. Rien ne la console alors comme d'entdre parler du Dieu qu'elle a toujours aimé; des biens rnels qu'elle a toujours désirés; du bonheur d'une autre après laquelle elle a toujours soupiré; du néant du nde qu'elle a toujours méprisé. Tout autre langage lui vient insupportable. Elle ne peut plus entendre raconter e les miséricordes du Dieu de ses pères, et regrette les ments qu'il faut alors donner à régler une maison tertre, et à disposer de la succession de ses ancêtres. Grand u, que de lumière! que de paix! que de transports heux! que de saints mouvements d'amour, de joie, de conce, d'actions de grâce se passent alors dans cette âme

fidèle! Sa foi se renouvelle; son amour s'enflamme; sa ferveur s'excite; sa componction se réveille. Plus la dissolution de l'homme terrestre approche, plus l'homme nouveau s'achève et s'accomplit. Plus sa maison de boue s'écroule, plus son âme s'élève et se purifie. Plus le corps se détruit, plus l'esprit se dégage et se renouvelle : semblable à une flamme pure qui s'élève, et paraît plus éclatante à mesure qu'elle se dégage d'un reste de matière qui la retenait, et que le corps où elle était attachée se consume et se dissipe.

Ah! les discours de Dieu fatiguent alors le pécheur au lit de la mort; ils aigrissent ses maux, sa tête en souffre, son repos en est altéré. Il faut ménager sa faiblesse en ne coulant que quelques mots à propos; prendre des précautions, de peur que la longueur n'importune : choisir ses moments pour lui parler du Dieu qui va le juger, et qu'il n'a jamais connu. Il faut de saints artifices de charité, et le tromper presque, pour le faire souvenir de son salut. Les ministres même de l'Église n'approchent que rarement, parce qu'on sent bien qu'ils sont à charge : on les écarte comme des prophètes tristes et désagréables; on détourne les discours de salut, comme des nouvelles de mort et des discours lugubres qui fatiguent; on ne cherche qu'à égayer ses maux par le récit des affaires et des vanités du siècle, qui l'avaient occupé durant sa vie. Grand Dieu! et vous permettez que cet infortuné porte jusqu'à la mort le dégoût de la vérité; que les images du monde l'occupent encore en ce dernier moment, et qu'on craigne de lui parler du Dieu qu'il a toujours craint de servir et de connaître!

Mais ne perdons pas de vue l'âme fidèle : non-seulement elle ne voit rien au lit de la mort qui la surprenne, mais elle ne se sépare de rien qui lui coûte et qu'elle regrette. Car, mes frères, de quoi la mort pourrait-elle la séparer, qui lui coûtât encore des regrets et des larmes? Du monde? hélas! d'un monde où elle avait toujours vécu comme étrangère; où elle n'avait jamais trouvé que des scandales qui

ient sa foi, des écueils qui faisaient trembler son in-
e, des bienséances qui la gênaient, des assujettisse-
qui la partageaient encore malgré elle-même entre
et la terre : on ne regrette guère ce qu'on n'a jamais
De ses biens et de ses richesses? hélas! son trésor était
ciel; ses biens avaient été les biens des pauvres : elle
perd pas; elle va seulement les retrouver immortels
sein de Dieu même. De ses titres et de ses dignités?
c'est un joug qu'elle secoue; le seul titre qui lui fut
ait celui qu'elle avait reçu sur les fonts sacrés, qu'elle
orter devant Dieu, et qui lui donne droit aux pro-
éternelles. De ses proches et de ses amis? hélas! elle
'elle ne les devance que d'un moment; que la mort
are pas ceux que la charité avait unis sur la terre; et
unis bientôt dans le sein de Dieu, ils formeront avec
même Église et le même peuple, et jouiront des dou-
d'une société immortelle. De ses enfants? elle leur
e Seigneur pour père, ses exemples et ses instructions
éritage, ses vœux et ses bénédictions pour dernière
tion; et, comme David, elle meurt en demandant
on fils Salomon, non pas des prospérités temporelles,
n cœur parfait, l'amour de la loi, et la crainte du
ses pères : *Salomoni quoque filio meo da cor perfec-*
De son corps? hélas! de son corps qu'elle avait tou-
hâtié, crucifié; qu'elle regardait comme son ennemi;
faisait encore dépendre des sens et de la chair; qui
ait sous le poids de tant de nécessités humiliantes;
maison de boue qui la retenait captive, qui prolon-
s jours de son exil et de sa servitude, et l'empêchait
er réunir à Jésus-Christ : ah! elle souhaite, comme
a dissolution. C'est un vêtement étranger dont on la
sse; c'est un mur de séparation d'avec son Dieu,
détruit, qui la laisse libre et en état de prendre son

l. XXIX, 19.

essor, et de voler vers les montagnes éternelles. Ainsi, la mort ne la sépare de rien, parce que la foi l'avait déjà séparée de tout.

Je n'ajoute pas que les changements qui se font au lit de la mort, si désespérants pour le pécheur, ne changent rien dans l'âme fidèle. Sa raison s'éteint, il est vrai; mais depuis longtemps elle l'avait captivée sous le joug de la foi, et éteint ses vaines lumières devant la lumière de Dieu et la profondeur de ses mystères. Ses yeux mourants s'obscurcissent, et se ferment à toutes les choses visibles; mais depuis longtemps elle ne voyait plus que les invisibles. Sa langue immobile se lie et s'épaissit; mais depuis longtemps elle y avait mis une garde de circonspection, et méditait dans le silence les miséricordes du Dieu de ses pères. Tous ses sens s'émoussent, et perdent leur usage naturel; mais depuis longtemps elle se l'était interdit à elle-même; et, dans un sens bien différent des vaines idoles, elle avait des yeux, et ne voyait pas; des oreilles, et n'entendait pas; un odorat, et ne s'en servait pas; un goût, et ne goûtait plus que les choses du ciel. Enfin, les traits d'une vaine beauté s'effacent; mais depuis longtemps toute sa beauté était au dedans, et elle n'était occupée qu'à embellir son âme des dons de la grâce et de la justice.

Rien ne change donc pour cette âme au lit de la mort. Son corps se détruit; toutes les créatures s'évanouissent; la lumière se retire; toute la nature retombe dans le néant; et au milieu de tous ces changements elle seule ne change pas; elle seule est toujours la même. Que la foi, mes frères, rend le fidèle grand au lit de la mort! Que le spectacle de l'âme juste en ce dernier moment est digne de Dieu, des anges, et des hommes! C'est alors que le fidèle paraît maître du monde et de toutes les créatures : c'est alors que cette âme, participant déjà à la grandeur et à l'immutabilité de Dieu auquel elle va se réunir, est élevée au-dessus de tout: dans le monde, sans y prendre part; dans un corps mortel,

y être attachée; au milieu de ses proches et de ses amis, les voir et sans les connaître; parmi les larmes et les ssements des siens, sans les entendre; au milieu des ırras et des mouvements que sa mort fait naître à ses , sans rien perdre de sa tranquillité : *elle est libre parmi orts*[1]; elle est déjà immobile dans le sein de Dieu, au mide la destruction de toutes choses. Qu'il est grand, en-.une fois, d'avoir vécu dans l'observance de la loi du neur, et de mourir dans sa crainte! Que l'élévation de ɔi se fait bien sentir en ce dernier moment de l'âme le! C'est le moment de sa gloire et de ses triomphes; t le point auquel se réunit tout l'éclat de sa vie et de ses tus. Qu'il est beau de voir alors le juste marcher d'un pas ıquille et majestueux vers l'éternité! et que ce prophète dèle avait bien raison autrefois, en voyant Israël entrer s la terre de promesse, le triomphe de sa marche, et la fiance de ses cantiques, de s'écrier : « Que mon âme ıeure de la mort des justes, et que ma mort leur soit emblable[2]. »

t voilà, mes frères, ce qui achève en dernier lieu de plir l'âme fidèle, au lit de la mort, de joie et de consola- : la pensée de l'avenir *securitas de æternitate*. Le pé-ır durant la santé voit l'avenir d'un œil tranquille; mais, ce dernier moment, le voyant de plus près, sa tranquil-ıe change en saisissement et en terreur. L'âme juste, ontraire, durant les jours de sa vie mortelle, n'osait re-er d'un œil fixe la profondeur des jugements de Dieu; ɔpérait son salut avec crainte et tremblement; elle fré-ıit à la seule pensée de cet avenir terrible, où les justes es seront à peine sauvés, s'ils sont jugés sans miséri- : mais au lit de la mort, ah! le Dieu de la paix, qui se re à elle, calme ses agitations : ses frayeurs cessent l'un coup, et se changent en une douce espérance. Elle

Ps. LXXXVII, 6.
Nomb. XXIII, 10.

perce déjà avec des yeux mourants le nuage de la mortalité qui l'environne encore, et voit comme Étienne le sein de la gloire, et le Fils de l'homme à la droite de son Père, tout prêt à la recevoir; cette patrie immortelle, après laquelle elle avait tant soupiré, et où elle avait toujours habité en esprit; cette sainte Sion, que le Dieu de ses pères remplit de sa gloire et de sa présence, où il enivre ses élus d'un torrent de délices, et leur fait goûter tous les jours les biens incompréhensibles qu'il a préparés à ceux qui l'aiment; cette cité du peuple de Dieu, le séjour des saints, la demeure des justes et des prophètes, où elle retrouvera ses frères que la charité lui avait unis sur la terre, et avec lesquels elle bénira éternellement les miséricordes du Seigneur, et chantera avec eux les louanges de sa grâce.

Ah! aussi, quand les ministres de l'Église viennent enfin annoncer à cette âme que son heure est venue, et que l'éternité approche; quand ils viennent lui dire, au nom de l'Église qui les envoie : « Partez, âme chrétienne; » *Proficiscere, anima christiana*; sortez enfin de cette terre où vous avez été si longtemps étrangère et captive; le temps des épreuves et des tribulations est fini; voici enfin le juste Juge qui vient briser les liens de votre mortalité : retournez dans le sein de Dieu d'où vous étiez sortie; quittez enfin un monde qui n'était pas digne de vous : *Proficiscere, anima christiana.* Le Seigneur s'est enfin laissé toucher à vos larmes; il vient enfin vous ouvrir la voie des saints et les portes éternelles: Partez, âme fidèle, allez vous réunir à l'Église du ciel qui vous attend; souvenez-vous seulement de vos frères que vous laissez sur la terre, encore exposés aux tentations et aux orages; laissez-vous toucher au triste état de l'Église d'ici-bas, qui vous a engendrée en Jésus-Christ, et qui vous voit partir avec envie; sollicitez la fin de sa captivité, et sa réunion entière avec son Époux, dont elle est encore séparée: *Proficiscere, anima christiana.* Ceux qui dorment dans le Seigneur ne périssent pas sans ressource; nous ne vous per-

drons sur la terre que pour vous retrouver dans peu avec Jésus-Christ dans le royaume de ses saints : le corps que vous allez laisser en proie aux vers et à la pourriture vous suivra bientôt immortel et glorieux; pas un cheveu de votre tête ne périra; il restera dans vos cendres une semence d'immortalité jusqu'au jour de la révélation, où vos os arides se ranimeront et paraîtront plus brillants que la lumière. Quel bonheur pour vous, d'être enfin quitte de toutes les misères qui nous affligent encore; de n'être plus exposée comme vos frères à perdre le Dieu que vous allez posséder; de fermer enfin les yeux à tous les scandales qui nous contristent; à la vanité qui nous séduit, aux exemples qui nous entraînent, aux attachements qui nous partagent, aux agitations qui nous dissipent! Quel bonheur de sortir enfin d'un lieu où tout nous lasse et tout nous souille; où nous nous sommes à charge à nous-mêmes, où nous ne vivons que pour nous rendre malheureux; et d'aller dans un séjour de paix, de joie, de sérénité, où l'on n'a plus d'autre occupation que de jouir du Dieu que l'on aime! *Proficiscere, anima christiana.*

Quelle nouvelle de joie et d'immortalité alors pour cette âme juste! Quel ordre heureux! Avec quelle paix, quelle confiance, quelle action de grâces l'accepte-t-elle! Elle lève au ciel, comme le vieillard Siméon, ses yeux mourants; et regardant son Seigneur qui vient à elle : Brisez, ô mon Dieu, quand il vous plaira, lui dit-elle en secret, ces restes de mortalité, ces faibles liens qui me retiennent encore; j'attends dans la paix et dans l'espérance l'effet de vos promesses éternelles. Ainsi, purifiée par les expiations d'une vie sainte et chrétienne, fortifiée par les derniers remèdes de l'Église, lavée dans le sang de l'Agneau, soutenue de l'espérance des promesses, consolée par l'onction secrète de l'esprit qui habite en elle, mûre pour l'éternité, elle ferme les yeux avec une sainte joie à toutes les créatures, elle s'endort tranquillement dans le Seigneur, et s'en retourne dans le sein de Dieu d'où elle était sortie.

Mes frères, les réflexions sont ici inutiles. Telle est la fin de ceux qui ont vécu dans la crainte du Seigneur : leur mort est précieuse devant Dieu comme leur vie. Telle est la fin déplorable de ceux qui l'ont oublié jusqu'à cette dernière heure : la mort des pécheurs est abominable aux yeux de Dieu comme leur vie. Si vous vivez dans le péché, vous mourrez dans les horreurs et dans les regrets inutiles du pécheur, et votre mort sera une mort éternelle. Si vous vivez dans la justice, vous mourrez dans la paix et dans la confiance du juste, et votre mort ne sera qu'un passage à la bienheureuse immortalité. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE LUNDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÊME.

SUR LE PETIT NOMBRE DES ÉLUS

Multi leprosi erant in Israël sub Elisæo propheta, et nemo eorum mundatus est, nisi Naaman Syrus.

Il y avait beaucoup de lépreux en Israël du temps du prophète Élisée, et aucun d'eux ne fut guéri que le seul Naaman le Syrien. Luc IV, 27.

Vous nous demandez tous les jours, mes frères, s'il est ai que le chemin du ciel soit si difficile, et si le nombre de ux qui se sauvent est aussi petit que nous le disons ? A une ıestion si souvent proposée, et encore plus souvent éclair- e, Jésus-Christ vous répond aujourd'hui qu'il y avait beau- up de veuves en Israël affligées de la famine, et que la ule veuve de Sarepta mérita d'être secourue par le pro- ıète Élie ; que le nombre des lépreux était grand en Israël ı temps du prophète Élisée, et que cependant Naaman tout ul fut guéri par l'homme de Dieu.

Pour moi, mes frères, si je venais ici vous alarmer plutôt ıe vous instuire, il me suffirait de vous exposer simplement qu'on lit de plus terrible dans les Livres saints sur cette ande vérité ; et, parcourant de siècle en siècle l'histoire s justes, vous montrer que dans tous les temps les élus ont é fort rares. La famille de Noé seule, sur la terre, sauvée de

l'inondation générale; Abraham, seul discerné de tout le reste des hommes, et devenu le dépositaire de l'alliance; Josué et Caleb, seuls de six cent mille Hébreux, introduits dans la terre de promesse; un Job, seul juste dans la terre de Hus; Loth, dans Sodome; les trois enfants juifs, dans Babylone.

A des figures si effrayantes auraient succédé les expressions des prophètes; vous auriez vu dans Isaïe les élus aussi rares que ces grappes de raisin qu'on trouve encore après la vendange, et qui ont échappé à la diligence du vendangeur; aussi rares que ces épis qui restent par hasard après la moisson, et que la faux du moissonneur a épargnés.

L'Évangile aurait encore ajouté de nouveaux traits à la terreur de ces images : je vous aurais parlé de deux voies, dont l'une est étroite, rude, et la voie d'un très-petit nombre; l'autre, large, spacieuse, semée de fleurs, et qui est comme la voie publique de tous les hommes; enfin, en vous faisant remarquer que partout dans les Livres saints la multitude est toujours le parti des réprouvés; et que les élus, comparés au reste des hommes, ne forment qu'un petit troupeau qui échappe presque à la vue, je vous aurais laissés, sur votre salut, dans des alarmes toujours cruelles à quiconque n'a pas encore renoncé à la foi, et à l'espérance de sa vocation.

Mais que ferais-je en bornant tout le fruit de cette instruction à vous prouver seulement que très-peu de personnes se sauvent? Hélas! je découvrirais le danger, sans apprendre à l'éviter; je vous montrerais, avec le prophète, le glaive de la colère de Dieu levé sur vos têtes, et je ne vous aiderais pas à vous dérober au coup qui vous menace ; je troublerais les consciences, et je n'instruirais pas les pécheurs.

Mon dessein donc aujourd'hui est de chercher dans nos mœurs les raisons de ce petit nombre. Comme chacun se flatte qu'il n'en sera pas exclu, il importe d'examiner si sa confiance est bien fondée. Je veux, en vous marquant les causes qui rendent le salut si rare, non pas vous faire con-

clure en général que peu seront sauvés, mais vous réduire à vous demander à vous-mêmes si, vivant comme vous vivez, vous pouvez espérer de l'être : qui suis-je ? que fais-je pour le ciel ? et quelles peuvent être mes espérances éternelles?

Je ne me propose point d'autre ordre dans une matière aussi importante. Quelles sont les causes qui rendent le salut si rare ? Je vais en marquer trois principales, et voilà le seul plan de ce discours : l'art et les recherches seraient ici mal placés. Appliquez-vous, qui que vous soyez : le sujet ne saurait être plus digne de votre attention, puisqu'il s'agit d'apprendre quelles peuvent être les espérances de votre destinée éternelle. Implorons, etc. *Ave, Maria,* etc.

PREMIÈRE PARTIE

Peu de gens se sauvent, parce qu'on ne peut comprendre dans ce nombre que deux sortes de personnes, ou celles qui ont été assez heureuses pour conserver leur innocence pure et entière, ou celles qui, après l'avoir perdue, l'ont retrouvée dans les travaux de la pénitence : première cause. Il n'y a que ces deux voies de salut; et le ciel n'est ouvert, ou qu'aux innocents ou qu'aux pénitents. Or, de quel côté êtes-vous ? êtes-vous innocent? êtes-vous pénitent? Rien de souillé n'entrera dans le royaume de Dieu : il faut donc y porter ou une innocence conservée ou une innocence recouvrée. Or, mourir innocent est un privilége où peu d'âmes peuvent aspirer; vivre pénitent est une grâce que les adoucissements de la discipline et le relâchement de nos mœurs rendent presque encore plus rare.

En effet, qui peut prétendre aujourd'hui au salut par un titre d'innocence ? Où sont ces âmes pures en qui le péché n'ait jamais habité, et qui aient conservé jusqu'à la fin le trésor sacré de la première grâce que l'Église leur avait confié dans le baptême, et que Jésus-Christ leur redemandera au jour terrible des vengeances?

Dans ces temps heureux où toute l'Église n'était encore qu'une assemblée de saints, il était rare de trouver des fidèles qui, après avoir reçu les dons de l'Esprit Saint, et confessé Jésus-Christ dans le sacrement qui nous régénère, retombassent dans le déréglement de leurs premières mœurs. Ananie et Saphire furent les seuls prévaricateurs de l'Église de Jérusalem; celle de Corinthe ne vit qu'un incestueux; la pénitence canonique était alors un remède rare; et à peine parmi ces vrais Israélites se trouvait-il un seul lépreux qu'on fût obligé d'éloigner de l'autel saint, et de séparer de la communion de ses frères.

Mais depuis, la foi s'affaiblissant en commençant à s'étendre, le nombre des justes diminuant à mesure que celui des fidèles augmentait, le progrès de l'Évangile a, ce semble, arrêté celui de la piété; et le monde entier devenu chrétien a porté enfin avec lui dans l'Église sa corruption et ses maximes. Hélas! nous nous égarons presque tous dès le sein de nos mères : le premier usage que nous faisons de notre cœur est un crime; nos premiers penchants sont des passions, et notre raison ne se développe et ne croît que sur les débris de notre innocence. La terre, dit un prophète, est infectée par la corruption de ceux qui l'habitent; tous ont violé les lois, changé les ordonnances, rompu l'alliance qui devait durer éternellement; tous opèrent l'iniquité, et à peine s'en trouve-t-il un seul qui fasse le bien; l'injustice, la calomnie, le mensonge, la perfidie, l'adultère, les crimes les plus noirs, ont inondé la terre : *Mendacium, et furtum, et adulterium. inundaverunt* [1]. Le frère dresse des embûches au frère; le père est séparé de ses enfants, l'époux de son épouse; il n'est point de lien qu'un vil intérêt ne divise; la bonne foi n'est plus que la vertu des simples; les haines sont éternelles; les réconciliations sont des feintes, et jamais on ne regarde un ennemi comme un frère : on se déchire, on se dévore les

1. Osée IV.

uns les autres; les assemblées ne sont plus que des censures publiques; la vertu la plus entière n'est plus à couvert de la contradiction des langues; les jeux sont devenus ou des trafics, ou des fraudes, ou des fureurs; les repas, ces liens innocents de la société, des excès dont on n'oserait parler; les plaisirs publics, des écoles de lubricité : notre siècle voit des horreurs que nos pères ne connaissaient même pas; la ville est une Ninive pécheresse; la cour est le centre de toutes les passions humaines; et la vertu, autorisée par l'exemple du souverain, honorée de sa bienveillance, animée par ses bienfaits, y rend le crime plus circonspect, mais ne l'y rend pas peut-être plus rare : tous les états, toutes les conditions ont corrompu leurs voies; les pauvres murmurent contre la main qui les frappe; les riches oublient l'auteur de leur abondance; les grands ne semblent être nés que pour eux-mêmes, et la licence paraît le seul privilége de leur élévation; le sel même de la terre s'est affadi; les lampes de Jacob se sont éteintes; les pierres du sanctuaire se traînent indignement dans la boue des places publiques, et le prêtre est devenu semblable au peuple. O Dieu! est-ce donc là votre Église et l'assemblée des saints? Est-ce là cet héritage si chéri, cette vigne bien-aimée, l'objet de vos soins et de vos tendresses? et qu'offrait de plus coupable à vos yeux Jérusalem, lorsque vous la frappâtes d'une malédiction éternelle? Voilà donc déjà une voie de salut fermée presque à tous les hommes : tous se sont égarés. Qui que vous soyez qui m'écoutez ici, il a été un temps où le péché régnait en vous : l'âge a peut-être calmé vos passions, mais quelle a été votre jeunesse! Des infirmités habituelles vous ont peut-être dégoûté du monde; mais quel usage faisiez-vous avant cela de la santé? un coup de la grâce a peut-être changé votre cœur; mais tout le temps qui a précédé ce changement, ne priez-vous pas sans cesse le Seigneur qu'il l'efface de son souvenir?

Mais à quoi m'amusé-je? Nous sommes tous pécheurs, ô mon Dieu! et vous nous connaissez. Ce que nous voyons

même de nos égarements n'en est peut-être à vos yeux que l'endroit le plus supportable : et, du côté de l'innocence, chacun de nous convient assez qu'il n'a plus rien à prétendre au salut. Il ne reste donc plus qu'une ressource : c'est la pénitence. Après le naufrage, disent les saints, c'est la planche heureuse qui seule peut encore nous mener au port; il n'y a plus d'autre voie de salut pour nous. Qui que vous soyez qui avez été pécheur, prince, sujet, grand, peuple, la pénitence seule peut vous sauver.

Or, souffrez que je vous demande où sont les pénitents parmi nous : où sont-ils? forment-ils dans l'Église un peuple nombreux? Vous en trouverez plus, disait autrefois un Père, qui ne soient jamais tombés, que vous n'en trouverez qui, après leur chute, se soient relevés par une véritable pénitence : cette parole est terrible. Mais je veux que ce soit là une de ces expressions qu'il ne faut pas trop presser, quoique les paroles des saints soient toujours respectables. Ne portons pas les choses si loin; la vérité est assez terrible, sans y ajouter de nouvelles terreurs par de vaines déclamations. Examinons seulement si, du côté de la pénitence, nous sommes en droit la plupart de prétendre au salut. Qu'est-ce qu'un pénitent? Un pénitent, disait autrefois Tertullien, est un fidèle qui sent, tous les moments de la vie, le malheur qu'il a eu de perdre et d'oublier autrefois son Dieu; qui a sans cesse son péché devant les yeux; qui en retrouve partout le souvenir et les tristes images : un pénitent, c'est un homme chargé des intérêts de la justice de Dieu contre lui-même; qui s'interdit les plaisirs les plus innocents, parce qu'il s'en est permis de criminels; qui ne souffre les plus nécessaires qu'avec peine; qui ne regarde plus son corps que comme un ennemi qu'il faut affaiblir, comme un rebelle qu'il faut châtier, comme un coupable à qui désormais il faut presque tout refuser, comme un vase souillé qu'il faut purifier, comme un débiteur infidèle, dont il faut exiger jusqu'au dernier denier : un pénitent, c'est un criminel qui

l'envisage comme un homme destiné à la mort, parce qu'il ne mérite plus de vivre; ses mœurs par conséquent, sa parure, ses plaisirs même, doivent avoir je ne sais quoi de triste et d'austère, et il ne doit plus vivre que pour souffrir : un pénitent ne voit dans la perte de ses biens et de sa santé que la privation des faveurs dont il a abusé; dans les humiliations qui lui arrivent, que la peine de son péché; dans les douleurs qui le déchirent, que le commencement des supplices qu'il a mérités; dans les calamités publiques qui affligent ses frères, que le châtiment peut-être de ses crimes particuliers : voilà ce que c'est qu'un pénitent. Mais je vous demande encore où sont parmi nous les pénitents de ce caractère : où sont-ils?

Ah ! les siècles de nos pères en voyaient encore aux portes de nos temples : c'étaient des pécheurs moins coupables que nous sans doute, de tout rang, de tout âge, de tous états; prosternés devant le vestibule du temple; couverts de cendre et de cilice; conjurant leurs frères qui entraient dans la maison du Seigneur d'obtenir de sa clémence le pardon de leurs fautes; exclus de la participation à l'autel, de l'assistance même aux mystères sacrés; passant les années entières dans l'exercice des jeûnes, des macérations, des prières, et dans des épreuves si laborieuses, que les pécheurs les plus scandaleux ne voudraient pas les soutenir aujourd'hui un seul jour; privés non-seulement des plaisirs publics, mais encore des douceurs de la société, de la communication avec leurs frères, de la joie commune des solennités; vivant comme des anathèmes, séparés de l'assemblée sainte; dépouillés même pour un temps de toutes les marques de leur grandeur selon le siècle, et n'ayant plus d'autre consolation que celle de leurs larmes et de leur pénitence.

Tels étaient autrefois les pénitents dans l'Église : si l'on y voyait encore des pécheurs, le spectacle de leur pénitence édifiait bien plus l'assemblée des fidèles, que leurs chutes ne l'avaient scandalisée; c'étaient de ces fautes heureuses, qui

devenaient plus utiles que l'innocence même. Je sais qu'une sage dispensation a obligé l'Église de se relâcher des épreuves publiques de la pénitence; et si j'en rappelle ici l'histoire, ce n'est pas pour blâmer la prudence des pasteurs qui en ont aboli l'usage, mais pour déplorer la corruption générale des fidèles qui les y a forcés. Les changements des mœurs et des siècles entraînent nécessairement avec eux les variations de la discipline. La police extérieure, fondée sur les lois des hommes, a pu changer; la loi de la pénitence, établie sur l'Évangile et sur la parole de Dieu, est toujours la même. Les degrés publics de la pénitence ne subsistent plus, il est vrai; mais les rigueurs et l'esprit de la pénitence sont encore les mêmes, et ne sauraient jamais prescrire. On peut satisfaire à l'Église sans subir les peines publiques qu'elle imposait autrefois; on ne peut satisfaire à Dieu sans lui en offrir de particulières qui les égalent, et qui en soient une juste compensation.

Or regardez autour de vous : je ne dis pas que vous jugiez vos frères; mais examinez quelles sont les mœurs de tous ceux qui vous environnent : je ne parle pas même ici de ces pécheurs déclarés qui ont secoué le joug, et qui ne gardent plus de mesures dans le crime, je ne parle que de ceux qui vous ressemblent, qui sont dans des mœurs communes, et dont la vie n'offre rien de scandaleux ni de criant : ils sont pécheurs, ils en conviendraient; vous n'êtes pas innocent, et vous en convenez vous-même : or sont-ils pénitents, et l'êtes-vous? L'âge, les emplois, des soins plus sérieux vous ont fait peut-être revenir des emportements d'une première jeunesse; peut-être même les amertumes que la bonté de Dieu a pris plaisir de répandre sur vos passions, les perfidies, les bruits désagréables, une fortune reculée, la santé ruinée, des affaires en décadence, tout cela a refroidi et retenu les penchants déréglés de votre cœur : le crime vous a dégoûté du crime même; les passions d'elles-mêmes se sont peu à peu éteintes; le temps et la seule inconstance du cœur

a rompu vos liens. Cependant, dégoûté des créatures, vous n'en êtes pas plus vif pour votre Dieu : vous êtes devenu plus prudent, plus régulier, selon le monde, plus homme de probité, plus exact à remplir vos devoirs publics et particuliers, mais vous n'êtes pas pénitent; vous avez cessé vos désordres, mais vous ne les avez pas expiés, mais vous ne vous êtes pas converti, mais ce grand coup qui change le cœur et qui renouvelle tout l'homme, vous ne l'avez pas encore senti.

Cependant cet état si dangereux n'a rien qui vous alarme : des péchés qui n'ont jamais été purifiés par une sincère pénitence, ni par conséquent remis devant Dieu, sont à vos yeux comme s'ils n'étaient plus; et vous mourrez tranquille dans une impénitence d'autant plus dangereuse que vous mourrez sans la connaître. Ce n'est pas ici une simple expression et un mouvement de zèle; rien n'est plus réel et plus exactement vrai; c'est la situation de presque tous les hommes, et même des plus sages et des plus approuvés dans le monde : les premières mœurs sont toujours licencieuses; l'âge, les dégoûts, un établissement, fixent le cœur, retirent du désordre, réconcilient même avec les saints mystères : mais où sont ceux qui se convertissent ? où sont ceux qui expient leurs crimes par des larmes et des macérations ? où sont ceux qui, après avoir commencé comme des pécheurs, finissent comme des pénitents ? où sont-ils? je vous le demande.

Montrez-moi seulement dans vos mœurs des traces légères de pénitence. Quoi ? les lois de l'Église? mais elles ne regardent plus les personnes d'un certain rang, et l'usage en a presque fait des devoirs obscurs et populaires. Quoi ? les soins de la fortune, les inquiétudes de la faveur et de la prospérité, les fatigues du service ; les dégoûts et les gênes de la cour, les assujettissements des emplois et des bienséances ? mais voudriez-vous mettre vos crimes au nombre de vos vertus; que Dieu vous tînt compte des travaux que vous n'endurez pas pour lui ; que votre ambition, votre or-

gueil, votre cupidité, vous déchargeassent d'une obligation qu'elles-mêmes vous imposent? Vous êtes pénitent du monde; mais vous ne l'êtes pas de Jésus-Christ. Quoi enfin? les infirmités dont Dieu vous afflige? les ennemis qu'il vous suscite? les disgrâces et les pertes qu'il vous ménage? Mais recevez-vous ces coups avec soumission seulement? et, loin d'y trouver des occasions de pénitence, n'en faites-vous pas la matière de nouveaux crimes? Mais quand vous seriez fidèle sur tous ces points, seriez-vous pénitent? Ce sont les obligations d'une âme innocente, de recevoir avec soumission les coups dont Dieu la frappe; de remplir avec courage les devoirs pénibles de son état, d'être fidèle aux lois de l'Église: mais vous, qui êtes pécheur, ne devez-vous rien au delà? Et cependant vous prétendez au salut; mais sur quel titre? Dire que vous êtes innocent devant Dieu, votre conscience rendrait témoignage contre vous-même : vouloir nous persuader que vous êtes pénitent, vous n'oseriez, et vous vous condamneriez par votre propre bouche : sur quoi donc pouvez-vous compter, ô homme qui vivez si tranquille? *Ubi est ergo gloriatio tua*[1]?

Et ce qu'il y a ici de terrible, c'est qu'en cela vous ne faites que suivre le torrent : vos mœurs sont les mœurs de presque tous les hommes. Vous en connaissez peut-être de plus coupables que vous (car je suppose qu'il vous reste encore des sentiments de religion, et quelque soin de votre salut); mais de véritables pénitents, en connaissez-vous? Il faut les aller chercher dans les cloîtres et dans les solitudes : vous comptez à peine, parmi les personnes de votre rang et de votre état, un petit nombre d'âmes dont les mœurs, plus austères que celles du commun, s'attirent les regards, et peut-être aussi la censure du public. Tout le reste marche dans la même voie. Je vois que chacun se rassure sur son voisin; que les enfants succèdent là-dessus à la fausse sécurité de

1. Rom. III, 27.

leurs pères; que nul ne vit innocent, que nul ne meurt pénitent : je le vois, et je m'écrie : O Dieu! si vous ne nous avez pas trompés; si tout ce que vous nous avez dit sur la voie qui conduit à la vie doit s'accomplir jusqu'à un point; si le nombre de ceux qu'il faudrait perdre ne vous fait rien rabattre de la sévérité de vos lois, où va donc se rendre cette multitude infinie de créatures qui disparaissent tous les jours à nos yeux? Où sont nos amis, nos proches, nos maîtres, nos sujets, qui nous ont précédés: et quelle est leur destinée dans la région éternelle des morts? Que serons-nous un jour nous-mêmes?

Lorsque autrefois un prophète se plaignait au Seigneur que tous avaient abandonné son alliance dans Israël, il répondit qu'il s'était encore réservé sept mille hommes qui n'avaient pas fléchi le genou devant Baal : c'est tout ce qu'un royaume entier renfermait alors d'âmes pures et fidèles. Mais pourriez-vous encore aujourd'hui, ô mon Dieu, consoler les gémissements de vos serviteurs par la même assurance? Je sais que votre œil discerne encore des justes au milieu de nous; que le sacerdoce a encore ses Phinée; la magistrature, ses Samuel; l'épée, ses Josué; la cour, ses Daniel, ses Esther, et ses David, car le monde ne subsiste que pour vos élus, et tout serait détruit si leur nombre était accompli : mais ces restes heureux des enfants d'Israël qui se sauveront, que sont-ils, comparés aux grains de sable de la mer; je veux dire à cette multitude infinie qui se damne? Venez nous demander après cela, mes frères, s'il est vrai que peu seront sauvés! Vous l'avez dit, ô mon Dieu! et par là c'est une vérité qui demeure éternellement. Mais quand Dieu ne l'aurait pas dit, je ne voudrais, en second lieu, que voir un instant ce qui se passe parmi les hommes; les lois sur lesquelles ils se gouvernent, les maximes qui sont devenues les règles de la multitude : et c'est ici la seconde cause de la rareté des élus, qui n'est proprement qu'un développement de la première; la force des coutumes et des usages.

SECONDE PARTIE

Peu de gens se sauvent, parce que les maximes les plus universellement reçues dans tous les états, et sur lesquelles roulent les mœurs de la multitude, sont des maximes incompatibles avec le salut : sur l'usage des biens, sur l'amour de la gloire, sur la modération chrétienne, sur les devoirs des charges et des conditions, sur le détail des œuvres prescrites, les règles reçues, approuvées, autorisées dans le monde, contredisent celles de l'Évangile ; et dès là elles ne peuvent que conduire à la mort.

Je n'entrerai pas ici dans un détail trop vaste pour un discours, et trop peu sérieux même pour la chaire chrétienne. Je ne vous dis pas que c'est un usage établi dans le monde, qu'on peut mesurer sa dépense sur son bien et sur son rang ; et que pourvu que ce soit du patrimoine de ses pères, on peut s'en faire honneur, ne point mettre de bornes à son luxe, et ne consulter dans ses profusions que son orgueil et ses caprices. Mais la modération chrétienne a ses règles ; mais vous n'êtes pas le maître absolu de vos biens, et tandis surtout que mille malheureux souffrent, tout ce que vous employez au delà des besoins et des bienséances de votre état est une inhumanité, et un vol que vous faites aux pauvres. Ce sont là, dit-on, des raffinements de dévotion ; et en matière de dépense et de profusion, rien n'est blâmable et excessif, selon le monde, que ce qui peut aboutir à déranger la fortune et altérer les affaires. Je ne vous dis pas que c'est un usage reçu, que l'ordre de la naissance, ou les intérêts de la fortune décident toujours de nos destinées, et règlent le choix du siècle ou de l'Église, de la retraite ou du mariage. Mais la vocation du ciel, ô mon Dieu ! prend-elle sa source dans les lois humaines d'une naissance charnelle ? On ne peut pas tout établir dans le monde, et il serait triste de voir prendre à des enfants des partis peu dignes de leur rang et de

naissance. Je ne vous dis pas que l'usage veut que les es personnes du sexe, qu'on élève pour le monde, soient uites de bonne heure de tous les arts propres à réussir plaire, et exercées avec soin dans une science funeste, laquelle nos cœurs ne naissent que trop instruits. Mais ıcation chrétienne est une éducation de retraite, de pu-, de modestie, de haine du monde. On a beau dire ; il vivre comme on vit : et des mères, d'ailleurs chrétiennes morées, ne s'avisent pas même d'entrer en scrupule sur ırticle.

nsi vous êtes jeune encore ; c'est la saison des plaisirs : il erait pas juste de vous interdire à cet âge ce que tous les es se sont permis : des années plus mûres amèneront des ırs plus sérieuses. Vous êtes né avec un nom ; il faut enir à force d'intrigues, de bassesses, de dépenses ; faire idole de votre fortune ; l'ambition, si condamnée par ègles de la foi, n'est plus qu'un sentiment digne de votre . et de votre naissance. Vous êtes d'un sexe et d'un rang vous met dans les bienséances du monde ; vous ne pou-pas vous faire des mœurs à part : il faut vous trouver aux uissances publiques, aux lieux où celles de votre rang et otre âge s'assemblent ; être des mêmes plaisirs, passer ours dans les mêmes inutilités, vous exposer aux mêmes ls : ce sont des manières reçues, et vous n'êtes pas pour éformer. Voilà la doctrine du monde.

souffrez que je vous demande ici : Qui vous rassure ces voies ? Quelle est la règle qui les justifie dans votre it, qui vous autorise, vous, à ce faste, qui ne convient u titre que vous tenez dans votre baptême, ni peut-à ceux que vous avez reçus de vos ancêtres ? vous, à ces irs publics, que vous ne croyez innocents que parce que âme, trop familiarisée avec le crime, n'en sent plus les ereuses impressions ? vous, à ce jeu éternel, qui est de-la plus importante occupation de votre vie ? vous, à dispenser de toutes les lois de l'Église ; à mener une vie

molle, sensuelle, sans vertu, sans souffrance, sans aucun exercice pénible de religion? vous, à solliciter le poids formidable des honneurs du sanctuaire, qu'il suffit d'avoir désirés pour en être indigne devant Dieu? vous, à vivre comme étranger au milieu de votre propre maison, à ne pas daigner vous informer des mœurs de ce peuple de domestiques qui dépend de vous, à ignorer par grandeur s'ils croient au Dieu que vous adorez et s'ils remplissent les devoirs de la religion que vous professez? Qui vous autorise à des maximes si peu chrétiennes? Est-ce l'Évangile de Jésus-Christ? Est-ce la doctrine des saints? Sont-ce les lois de l'Église? car il faut une règle pour être en sûreté: quelle est la vôtre? L'usage; voilà tout ce que vous avez à nous opposer; on ne voit personne autour de soi qui ne se conduise sur les mêmes règles; entrant dans le monde, on y a trouvé ces mœurs établies; nos pères avaient ainsi vécu, et c'est d'eux que nous les tenons; les plus sensés du siècle s'y conforment; on n'est pas plus sage tout seul que tous les hommes ensemble; il faut s'en tenir à ce qui s'est toujours pratiqué, et ne vouloir pas être tout seul de son côté.

Voilà ce qui vous rassure contre toutes les terreurs de la religion; personne ne remonte jusqu'à la loi; l'exemple public est le seul garant de nos mœurs; on ne fait pas attention que les lois des peuples sont vaines, comme dit l'Esprit Saint: *Quia leges populorum vanæ sunt*[1]; que Jésus-Christ nous a laissé des règles auxquelles ni les temps, ni les siècles, ni les mœurs, ne sauraient jamais rien changer; que le ciel et la terre passeront; que les mœurs et les usages changeront; mais que ces règles divines seront toujours les mêmes.

On se contente de regarder autour de soi: on ne pense pas que ce qu'on appelle aujourd'hui usage était des singularités monstrueuses avant que les mœurs des chrétiens eussent dégénéré; et que si la corruption a depuis gagné, les dérègle-

1. Jérém. X, 3.

ments, pour avoir perdu leur singularité, n'ont pas pour cela perdu leur malice : on ne voit pas que nous serons jugés sur l'Évangile, et non sur l'usage ; sur les exemples des saints, et non sur les opinions des hommes ; que les coutumes qui ne se sont établies parmi les fidèles qu'avec l'affaiblissement de la foi sont des abus dont il faut gémir, et non des modèles à suivre ; qu'en changeant les mœurs elles n'ont pas changé les devoirs ; que l'exemple commun qui les autorise prouve seulement que la vertu est rare, mais non pas que le désordre est permis : en un mot, que la piété et la vie chrétienne sont trop amères à la nature, pour être jamais le parti du plus grand nombre.

Venez nous dire maintenant que vous ne faites que ce que font tous les autres ; c'est justement pour cela que vous vous damnez. Quoi ! le plus terrible préjugé de votre condamnation deviendrait le seul motif de votre confiance ! Quelle est dans l'Écriture la voie qui conduit à la mort ? N'est-ce pas celle où marche le grand nombre ? Quel est le parti des réprouvés ? N'est-ce pas la multitude ? Vous ne faites que ce que font les autres ? mais ainsi périrent, du temps de Noé, tous ceux qui furent ensevelis sous les eaux du déluge ; du temps de Nabuchodonosor, tous ceux qui se prosternèrent devant la statue sacrilége ; du temps d'Élie, tous ceux qui fléchirent le genou devant Baal ; du temps d'Éléazar, tous ceux qui abandonnèrent la loi de leurs pères. Vous ne faites que ce que font les autres, mais c'est ce que l'Écriture vous défend : *Ne vous conformez point à ce siècle corrompu*[1], nous dit-elle : or le siècle corrompu n'est pas le petit nombre de justes que vous n'imitez point ; c'est la multitude que vous suivez. Vous ne faites que ce que font les autres ! vous aurez donc le même sort qu'eux. Or malheur à toi, s'écriait autrefois saint Augustin, torrent fatal des coutumes humaines ! ne suspendras-tu jamais ton cours ? entraîneras-tu jusqu'à la fin les

1. Rom. XII, 2.

enfants d'Adam dans l'abîme immense et terrible! *Væ tibi, flumen moris humani! quousque volves Evæ filios in mare magnum et formidolosum*[1]?

Au lieu de se dire à soi-même: Quelles sont mes espérances? Il y a dans l'Église deux voies: l'une large, où passe presque tout le monde, et qui aboutit à la mort; l'autre étroite, où très-peu de gens entrent, et qui conduit à la vie. De quel côté suis-je? mes mœurs, sont-ce les mœurs ordinaires de ceux de mon rang, de mon âge, de mon état? suis-je avec le grand nombre? je ne suis donc pas dans la bonne voie; je me perds: le grand nombre dans chaque état n'est pas le parti de ceux qui se sauvent. Loin de raisonner de la sorte, on se dit à soi-même: Je ne suis pas de pire condition que les autres; ceux de mon rang et de mon âge vivent ainsi, pourquoi ne vivrais-je pas comme eux? Pourquoi, mon cher auditeur? pour cela même: la vie commune ne saurait être une vie chrétienne; les saints ont été dans tous les siècles des hommes singuliers; ils ont eu leurs mœurs à part; et ils n'ont été saints que parce qu'ils n'ont pas ressemblé au reste des hommes.

L'usage avait prévalu, au siècle d'Esdras, qu'on s'alliât, malgré la défense, avec des femmes étrangères; l'abus était universel; les prêtres et le peuple n'en faisaient plus de scrupule. Mais que fit ce saint restaurateur de la loi? suivit-il l'exemple de ses frères? Crut-il qu'une transgression commune fût devenue plus légitime? Il en appela de l'abus à la règle; il prit le livre de la loi entre les mains; il l'expliqua au peuple consterné, et corrigea l'usage par la vérité.

Suivez de siècle en siècle l'histoire des justes, et voyez si Loth se conformait aux voies de Sodome, et si rien ne le distinguait de ses concitoyens; si Abraham vivait comme ceux de son siècle; si Job était semblable aux autres princes de sa nation; si Esther, dans la cour d'Assuérus, se conduisait

1. S. Aug., in Conf., lib. I, c. xvi, 25.

ne les autres femmes de ce prince; s'il y avait beaucoup
uves à Béthulie et dans Israël qui ressemblassent à Ju-
si, parmi les enfants de la captivité, il n'est pas dit de
seul qu'il n'imitait pas la conduite de ses frères, et
fuyait même le danger de leur société et de leur com-
e : voyez si dans ces siècles heureux, où les chrétiens
it encore saints, il ne brillaient pas comme des astres
ilieu des nations corrompues, et s'ils ne servaient pas
ectacle aux anges et aux hommes, par la singularité de
mœurs : si les païens ne leur reprochaient pas leur re-
, leur éloignement des théâtres, des cirques et des
s plaisirs publics ; s'ils ne se plaignaient pas que les
iens affectaient de se distinguer sur toutes choses de
concitoyens ; de former comme un peuple à part au
u de leur peuple ; d'avoir leurs lois et leurs usages par-
ers ; et si, dès là qu'un homme avait passé du côté des
iens, ils ne le comptaient pas comme un homme perdu
leurs plaisirs, pour leurs assemblées et pour leurs cou-
s : enfin, voyez si dans tous les siècles les saints dont
s et les actions sont venues jusqu'à nous ont ressemblé
ste des hommes.

us nous direz peut-être que ce sont là des singularités
s exceptions, plutôt que des règles que tout le monde
obligé de suivre : ce sont des exceptions, il est vrai; mais
que la règle générale est de se perdre ; c'est qu'une âme
e au milieu du monde est toujours une singularité qui
du prodige. Tout le monde, dites-vous, n'est pas obligé
uivre ces exemples : mais est-ce que la sainteté n'est pas
cation générale de tous les fidèles ? Est-ce que pour être
é il ne faut pas être saint ? Est-ce que le ciel doit beaucoup
er à quelques-uns, et rien du tout aux autres ? Est-ce que
s avez un autre Évangile à suivre, d'autres devoirs à
plir, et d'autres promesses à espérer que les saints ? Ah !
qu'il y avait une voie plus commode pour arriver au salut,
ux fidèles qui jouissez dans le ciel d'un royaume que vous

n'avez emporté que par la violence, et qui a été le prix votre sang et de vos travaux, pourquoi nous laissiez-vous exemples si dangereux et si inutiles ? Pourquoi nous a' vous frayé un chemin âpre, désagréable, et tout prop rebuter notre faiblesse, puisqu'il y en avait un autre doux et plus battu, que vous auriez pu nous montrer nous encourager et nous attirer, en nous facilitant notre rière ? Grand Dieu ! que les hommes consultent peu la ra dans l'affaire de leur salut éternel !

Rassurez-vous après cela sur la multitude ; comme grand nombre pouvait rendre le crime impuni, et que n'osât perdre tous les hommes qui vivent comme vous! que sont tous les hommes ensemble devant Dieu ? La m tude des coupables l'empêcha-t-elle d'exterminer toute au temps du déluge ; de faire descendre le feu du cie cinq villes infâmes ; d'engloutir Pharaon et toute son a sous les eaux ; de frapper de mort tous les murmura dans le désert ? Ah ! les rois de la terre peuvent avoir é au grand nombre de coupables, parce que la punition vient impossible, ou du moins dangereuse, dès que la est trop générale. Mais Dieu, qui secoue les impies de d la terre, dit Job, comme on secoue le poussière qui s'es tachée au vêtement ; Dieu, devant qui les peuples et les tions sont comme si elles n'étaient pas, il ne compte pa coupables, il ne regarde que les crimes : et tout ce que présumer la faible créature des complices de sa trans sion, c'est de les avoir pour compagnons de son infortun

Mais si peu de gens se sauvent, parce que les maxime plus universellement reçues sont des maximes de péché, de gens se sauvent, parce que les maximes et les obligat les plus universellement ignorées ou rejetées sont les indispensables au salut. Dernière réflexion qui n'est en que la preuve et l'éclaircissement des précédentes.

TROISIÈME PARTIE

Quels sont les engagements de la vocation sainte à laquelle nous avons été tous appelés? les promesses solennelles du baptême. Qu'avons-nous promis au baptême ? de renoncer au monde, à la chair, à Satan et à ses œuvres; voilà nos vœux, voilà l'état du chrétien, voilà les conditions essentielles du traité saint conclu entre Dieu et nous, par lequel la vie éternelle nous a été promise. Ces vérités paraissent familières, destinées au simple peuple; mais c'est un abus : il n'en est pas de plus sublimes, et il n'en est pas aussi de plus ignorées : c'est à la cour des rois, c'est aux grands de la terre, qu'il faut sans cesse les annoncer : *Regibus et principibus terræ.* Hélas ! ils sont des enfants de lumière pour les affaires du siècle; et les premiers principes de la morale chrétienne leur sont quelquefois plus inconnus qu'aux âmes simples et vulgaires : ils auraient besoin de lait, et ils exigent de nous une nourriture solide, et que nous parlions le langage de la sagesse, comme si nous parlions parmi les parfaits.

Vous avez donc premièrement renoncé au monde dans votre baptême : c'est une promesse que vous avez faite à Dieu à la face des autels saints; l'Église en a été le garant et la dépositaire; et vous n'avez été admis au nombre des fidèles et marqué du sceau ineffaçable du salut, que sur la foi que vous avez jurée au Seigneur de n'aimer ni le monde, ni tout ce que le monde aime. Si vous eussiez répondu alors sur les fonts sacrés ce que vous dites tous les jours, que vous ne trouvez pas le monde si noir et si pernicieux que nous le disons; qu'au fond on peut l'aimer innocemment; qu'on ne le décrie tant dans la chaire que parce qu'on ne le connaît pas; et que puisque vous avez à vivre dans le monde, vous voulez vivre comme le monde; si vous eussiez ainsi répondu, ah ! l'Église eût refusé de vous rece-

voir dans son sein, de vous associer à l'espérance des chrétiens, à la communion de ceux qui ont vaincu le monde; il vous eût conseillé d'aller vivre parmi ces infidèles qui ne connaissent pas Jésus-Christ, et où le prince du monde se faisant adorer, il est permis d'aimer ce qui lui appartient. Et voilà pourquoi, dans les premiers temps, ceux des catéchumènes qui ne pouvaient encore se résoudre de renoncer au monde et à ses plaisirs différaient leur baptême jusqu'à la mort, et n'osaient venir contracter au pied des autels, dans le sacrement qui nous régénère, des engagements dont ils connaissaient l'étendue et la sainteté, et auxquels ils ne se sentaient pas encore en état de satisfaire. Vous êtes donc obligé, par le plus saint de tous les serments, de haïr le monde, c'est-à-dire de ne pas vous conformer à lui : si vous l'aimez, si vous suivez ses plaisirs et ses usages, non-seulement vous êtes ennemi de Dieu, comme dit saint Jean, mais de plus vous renoncez à la foi donnée dans le baptême; vous abjurez l'Évangile de Jésus-Christ; vous êtes un apostat de la religion, et foulez aux pieds les vœux les plus saints et les plus irrévocables que l'homme puisse faire.

Or, quel est ce monde que vous devez haïr? je n'aurais qu'à vous répondre que c'est celui que vous aimez : vous ne vous tromperez jamais à cette marque : ce monde, c'est la société de pécheurs dont les désirs, les craintes, les espérances, les soins, les projets, les joies, les chagrins, ne roulent plus que sur les biens ou sur les maux de cette vie : ce monde, c'est un assemblage de gens qui regardent la terre comme leur patrie, le siècle à venir comme un exil, les promesses de la foi comme un songe, la mort comme le plus grand de tous les malheurs : ce monde, c'est un royaume temporel où l'on ne connaît pas Jésus-Christ; où ceux qui le connaissent ne le glorifient pas comme le Seigneur, le haïssent dans ses maximes, le méprisent dans ses serviteurs, le persécutent dans ses œuvres, le négligent ou l'outragent dans ses sacrements et dans son culte : enfin le monde, pour lui-

ce mot une idée plus marquée, c'est le grand nombre. ce monde que vous devez éviter, haïr, combattre par :emples; être ravi qu'il vous haïsse à son tour, qu'il dise vos mœurs par les siennes : c'est ce monde qui tre pour vous un crucifié, c'est-à-dire un anathème et un d'horreur, et à qui vous devez vous-même paraître tel. est-ce là votre situation par rapport au monde? ses rs vous sont-ils à charge? ses scandales affligent-ils foi? y gémissez-vous sur la durée de votre pèlerinage? s-vous plus rien de commun avec le monde? n'en êtes-pas vous-même un des principaux acteurs? ses lois ne :lles pas les vôtres? ses maximes vos maximes? ce qu'il mne, ne le condamnez-vous pas? n'approuvez-vous pas 'il approuve? et quand vous resteriez seul sur la terre, ut-on pas dire que ce monde corrompu revivrait en et que vous en laisseriez un modèle à vos descendants? ınd je dis vous, je m'adresse presque à tous les hom- Dù sont ceux qui renoncent de bonne foi aux plaisirs, ıages, aux maximes, aux espérances du monde? tous romis; qui le tient? On voit bien des gens qui se plai- du monde, qui l'accusent d'injustice, d'ingratitude, ırice; qui se déchaînent contre lui; qui parlent vive- de ses abus et de ses erreurs; mais en le décriant ils nt, ils le suivent, ils ne peuvent se passer de lui : en gnant de ses injustices, ils sont piqués, ils ne sont pas ısés; ils sentent ses mauvais traitements, ils ne con- nt pas ses dangers; ils le censurent; mais où sont ceux haïssent? et de là jugez si bien des gens peuvent ıdre au salut.

second lieu, vous avez renoncé à la chair dans votre ne; c'est-à-dire vous vous êtes engagé à ne pas vivre les sens, à regarder l'indolence même et la mollesse e un crime, à ne pas flatter les désirs corrompus de chair, à la châtier, à la dompter, à la crucifier; ce ıas ici une perfection, c'est un vœu; c'est le premier

de tous vos devoirs; c'est le caractère le plus inséparable de la foi : or, où sont les chrétiens qui là-dessus soient plus fidèles que vous? Enfin, vous avez dit anathème à Satan et à ses œuvres; et quelles sont ses œuvres? celles qui composent presque le fil et comme toute la suite de votre vie; les pompes, les jeux, les plaisirs, les spectacles, le mensonge dont il est le père, l'orgueil dont il est le modèle, les jalousies et les contentions dont il est l'artisan. Mais je vous demande, où sont ceux qui n'ont pas levé l'anathème qu'ils avaient prononcé là-dessus contre Satan?

Et de là, pour le dire ici en passant, voilà bien des questions résolues. Vous nous demandez sans cesse si les spectacles et les autres plaisirs publics sont innocents pour des chrétiens? je n'ai, à mon tour, qu'une demande à vous faire. Sont-ce des œuvres de Satan ou des œuvres de Jésus-Christ? car, dans la religion, il n'est pas de milieu. Ce n'est pas qu'il n'y ait des délassements et des plaisirs qu'on peut appeler indifférents; mais les plaisirs les plus indifférents que la religion permet, et que la faiblesse de la nature rend même nécessaires, appartiennent, en un sens, à Jésus-Christ, par la facilité qui doit nous en revenir de nous appliquer à des devoirs plus saints et plus sérieux : tout ce que nous faisons, que nous pleurions, que nous nous réjouissions, il doit être d'une telle nature, que nous puissions du moins le rapporter à Jésus-Christ, et le faire pour sa gloire.

Or, sur ce principe le plus incontestable, le plus universellement reçu de la morale chrétienne, vous n'avez qu'à décider. Pouvez-vous rapporter à la gloire de Jésus-Christ les plaisirs des théâtres? Jésus-Christ peut-il entrer pour quelque chose dans ces sortes de délassements? et, avant que d'y entrer, pourriez-vous lui dire que vous ne vous proposez dans cette action que sa gloire et le désir de lui plaire? Quoi! les spectacles, tels que nous les voyons aujourd'hui, plus criminels encore par la débauche publique des créatures infortunées qui montent sur le théâtre, que par les scènes impures

ou passionnées qu'elles débitent, les spectacles seraient des œuvres de Jésus-Christ? Jésus-Christ animerait une bouche d'où sortent des airs profanes et lascifs? Jésus-Christ formerait lui-même les sons d'une voix qui corrompt les cœurs? Jésus-Christ paraîtrait sur les théâtres en la personne d'un acteur, d'une actrice effrontée, gens infâmes même selon les lois des hommes? Mais ces blasphèmes me font horreur: Jésus-Christ présiderait à des assemblées de péché où tout ce qu'on entend anéantit sa doctrine, où le poison entre par tous les sens dans l'âme, où tout l'art se réduit à inspirer, à réveiller, à justifier les passions qu'il condamne? Or, si ce ne sont pas des œuvres de Jésus-Christ dans le sens déjà expliqué, c'est-à-dire des œuvres qui puissent du moins être rapportées à Jésus-Christ, ce sont donc des œuvres de Satan, dit Tertullien : *Nihil enim non diaboli est, quiquid non Dei est... hoc ergo erit pompa diaboli.* Donc, tout chrétien doit s'en abstenir, donc il viole les vœux de son baptême lorsqu'il y participe; donc, de quelque innocence dont il puisse se flatter, en reportant de ce lieu son cœur exempt d'impression, il en sort souillé, puisque, par sa seule présence, il a participé aux œuvres de Satan, auxquelles il avait renoncé dans son baptême, et violé les promesses les plus sacrées qu'il avait faites à Jésus-Christ et à son Église.

Voilà les vœux de notre baptême, mes frères : ce ne sont point ici des conseils et des pratiques pieuses, je vous l'ai déjà dit; ce sont nos obligations les plus essentielles : il ne s'agit pas d'être plus ou moins parfait en les négligeant ou en les observant; il s'agit d'être chrétien ou de ne l'être pas. Cependant qui les observe? qui les connaît seulement? qui s'avise de venir s'accuser au tribunal d'y avoir été infidèle? On est souvent en peine pour trouver de quoi fournir à une confession; et, après une vie toute mondaine, on n'a presque rien à dire au prêtre. Hélas! mes frères, si vous saviez à quoi vous engage le titre de chrétien que vous portez; si vous compreniez la sainteté de votre état, le détachement de

toutes les créatures qu'il vous impose; la haine du monde, de vous-même, et de tout ce qui n'est pas Dieu, qu'il vous ordonne; la vie de la foi, la vigilance continuelle, la garde des sens, en un mot, la conformité avec Jésus-Christ crucifié, qu'il exige de vous; si vous le compreniez; si vous faisiez attention que, devant aimer Dieu de tout votre cœur et de toutes vos forces, un seul désir qui ne peut se rapporter à lui vous souille; si vous le compreniez, vous vous trouveriez un monstre devant ses yeux. Quoi! diriez-vous, des obligations si saintes, et des mœurs si profanes? une vigilance si continuelle, et une vie si peu attentive et si dissipée? un amour de Dieu, si pur, si plein, si universel, et un cœur toujours en proie à mille affections ou étrangères ou criminelles? si cela est ainsi, ô mon Dieu, qui pourra donc se sauver? *Quis poterit salvus esse*[1]? Peu de gens, mon cher auditeur : ce ne sera pas vous, du moins si vous ne changez; ce ne seront pas ceux qui vous ressemblent : ce ne sera pas la multitude.

Qui pourra se sauver? voulez-vous le savoir? ce seront ceux qui opèrent leur salut avec tremblement; qui vivent au milieu du monde, mais qui ne vivent pas comme le monde. Qui pourra se sauver? cette femme chrétienne qui, renfermée dans l'enceinte de ses devoirs domestiques, élève ses enfants dans la foi et dans la piété; laisse au Seigneur la décision de leur destinée; ne partage son cœur qu'entre Jésus-Christ et son époux; est ornée de pudeur et de modestie; ne s'assied pas dans les assemblées de vanité; ne se fait point une loi des usages insensés du monde, mais corrige les usages par la loi de Dieu, et donne du crédit à la vertu par son rang et par ses exemples. Qui pourra se sauver? ce fidèle qui, dans le relâchement de ces derniers temps, imite les premières mœurs des chrétiens; qui a les mains innocentes et le cœur pur; vigilant, *qui n'a pas reçu son âme en vain*[2], mais qui, au milieu des périls du grand monde, s'applique sans cesse

1. Matth. XIX, 25.
2. Ps. XXIII, 4.

à la purifier; juste, *qui ne jure pas frauduleusement à son prochain* [1], et ne doit pas à des voies douteuses l'innocent accroissement de sa fortune; généreux, qui comble de bienfaits l'ennemi qui a voulu le perdre, et ne nuit à ses concurrents que par son mérite; sincère, qui ne sacrifie pas la vérité à un vil intérêt, et ne sait point plaire en trahissant sa conscience; charitable, qui fait de sa maison et de son crédit l'asile de ses frères; de sa personne, la consolation des affligés; de son bien, le bien des pauvres; soumis dans les afflictions, chrétien dans les injures, pénitent même dans la prospérité. Qui pourra se sauver? vous, mon cher auditeur, si vous voulez suivre ces exemples : voilà les gens qui se sauveront. Or, ces gens-là ne forment pas assurément le plus grand nombre : donc, tandis que vous vivrez comme la multitude, il est de foi que vous ne devez pas prétendre au salut : car si, en vivant ainsi, vous pouviez vous sauver, tous les hommes presque se sauveraient, puisqu'à un petit nombre d'impies près qui se livrent à des excès monstrueux, tous les autres hommes ne font que ce que vous faites; or, que tous les hommes presque se sauvent, la foi nous défend de le croire : il est donc de foi que vous ne devez rien prétendre au salut, tandis que vous ne pourrez vous sauver si le grand nombre ne se sauve.

Voilà des vérités qui font trembler; et ce ne sont pas ici de ces vérités vagues qui se disent à tous les hommes, et que nul ne prend pour soi et ne se dit à soi-même. Il n'est peut-être personne ici qui ne puisse dire de soi : Je vis comme le grand nombre, comme ceux de mon rang, de mon âge, de mon état : je suis perdu si je meurs dans cette voie. Or, quoi de plus propre à effrayer une âme à qui il reste encore quelque soin de son salut? Cependant c'est la multitude qui ne tremble point; il n'est qu'un petit nombre de justes qui opèrent à l'écart leur salut avec crainte; tout le reste est calme :

1. Ps. XXIII, 4.

on sait en général que le grand nombre se damne; mais on se flatte qu'après avoir vécu avec la multitude on en sera discerné à la mort; chacun se met dans le cas d'une exception chimérique; chacun augure favorablement pour soi.

Et c'est pour cela que je m'arrête à vous, mes frères, qui êtes ici assemblés. Je ne parle plus du reste des hommes, je vous regarde comme si vous étiez seuls sur la terre; et voici la pensée qui m'occupe et qui m'épouvante. Je suppose que c'est ici votre dernière heure et la fin de l'univers; que les cieux vont s'ouvrir sur vos têtes, Jésus-Christ paraître dans sa gloire au milieu de ce temple, et que vous n'y êtes assemblés que pour l'attendre, et comme des criminels tremblants à qui l'on va prononcer ou une sentence de grâce, ou un arrêt de mort éternelle : car vous avez beau vous flatter, vous mourrez tels que vous êtes aujourd'hui ; tous ces désirs de changement qui vous amusent vous amuseront jusqu'au lit de la mort; c'est l'expérience de tous les siècles; tout ce que vous trouverez alors en vous de nouveau sera peut-être un compte un peu plus grand que celui que vous auriez aujourd'hui à rendre; et sur ce que vous seriez si l'on venait vous juger dans le moment, vous pouvez presque décider de ce qui vous arrivera au sortir de la vie.

Or, je vous demande, et je vous le demande frappé de terreur, ne séparant pas en ce point mon sort du vôtre, et me mettant dans la même disposition où je souhaite que vous entriez; je vous demande donc : si Jésus-Christ paraissait dans ce temple, au milieu de cette assemblée, la plus auguste de l'univers, pour nous juger, pour faire le terrible discernement des boucs et des brebis, croyez-vous que le plus grand nombre de tout ce que nous sommes ici fût placé à la droite? croyez-vous que les choses du moins fussent égales? croyez-vous qu'il s'y trouvât seulement dix justes, que le Seigneur ne put trouver autrefois en cinq villes tout entières? Je vous le demande, vous l'ignorez, je l'ignore moi-même: vous seul, ô mon Dieu! connaissez ceux qui vous appartien-

nent : mais si nous ne connaissons pas ceux qui lui appartiennent, nous savons du moins que les pécheurs ne lui appartiennent pas. Or, qui sont les fidèles ici assemblés ? les titres et les dignités ne doivent être comptés pour rien ; vous en serez dépouillés devant Jésus-Christ : qui sont-ils ? beaucoup de pécheurs qui ne veulent pas se convertir ; encore plus qui le voudraient, mais qui diffèrent leur conversion ; plusieurs autres qui ne se convertissent jamais que pour retomber ; enfin un grand nombre qui croient n'avoir pas besoin de conversion : voilà le parti des réprouvés. Retranchez ces quatre sortes de pécheurs de cette assemblée sainte ; car ils en seront retranchés au grand jour : paraissez maintenant, justes ; où êtes-vous ? restes d'Israël, passez à la droite : froment de Jésus-Christ, démêlez-vous de cette paille destinée au feu : ô Dieu ! où sont vos élus ? et que reste-t-il pour votre partage ?

Mes frères, notre perte est presque assurée, et nous n'y pensons pas. Quand même, dans cette terrible séparation qui se fera un jour, il ne devrait y avoir qu'un seul pécheur de cette assemblée du côté des réprouvés, et qu'une voix du ciel viendrait nous en assurer dans ce temple, sans le désigner ; qui de nous ne craindrait d'être le malheureux ? qui de nous ne retomberait d'abord sur sa conscience, pour examiner si ses crimes n'ont pas mérité ce châtiment ? qui de nous, saisi de frayeur, ne demanderait pas à Jésus-Christ, comme autrefois les apôtres : Seigneur, ne serait-ce pas moi ? *Numquid ego sum, Domine*[1] ? et si l'on laissait quelque délai, qui ne se mettrait en état de détourner de lui cette infortune, par les larmes et les gémissements d'une sincère pénitence ?

Sommes-nous sages, mes chers auditeurs ? Peut-être que parmi tous ceux qui m'entendent il ne se trouvera pas dix justes ; peut-être s'en trouvera-t-il encore moins ; que sais-je ? O mon Dieu ! je n'ose regarder d'un œil fixe les abîmes de vos jugements et de votre justice ; peut-être ne s'en trou-

1. Matth. XXVI, 22.

vera-t-il qu'un seul ; et ce danger ne vous touche point, mon cher auditeur ? et vous croyez être ce seul heureux dans le grand nombre qui périra, vous qui avez moins sujet de le croire que tout autre ; vous sur qui seul la sentence de mort devrait tomber, quand elle ne tomberait que sur un seul des pécheurs qui m'écoutent ?

Grand Dieu, que l'on connaît peu dans le monde les terreurs de votre loi ! Les justes de tous les siècles ont séché de frayeur en méditant la sévérité et la profondeur de vos jugements sur la destinée des hommes : on a vu de saints solitaires, après une vie entière de pénitence, frappés de la vérité que je prêche, entrer au lit de la mort dans des terreurs qu'on ne pouvait presque calmer, faire trembler d'effroi leur couche pauvre et austère, demander sans cesse d'une voix mourante à leurs frères : Croyez-vous que le Seigneur me fasse miséricorde ? et être presque sur le point de tomber dans le désespoir, si votre présence, ô mon Dieu, n'eût à l'instant apaisé l'orage, et commandé encore une fois aux vents et à la mer de se calmer : et aujourd'hui, après une vie commune, mondaine, sensuelle, profane, chacun meurt tranquille ; et le ministre de Jésus-Christ, appelé, est obligé de nourrir la fausse paix du mourant, de ne lui parler que des trésors infinis des miséricordes divines, et de l'aider, pour ainsi dire, à se séduire lui-même. O Dieu ! que prépare donc aux enfants d'Adam la sévérité de votre justice ?

Mais que conclure de ces grandes vérités ? qu'il faut désespérer de son salut ? A Dieu ne plaise ! Il n'y a que l'impie qui, pour se calmer sur ses désordres, tâche ici de conclure en secret que tous les hommes périront comme lui : ce ne doit pas être là le fruit de ce discours ; mais de vous détromper de cette erreur si universelle, qu'on peut faire tout ce que les autres font, et que l'usage est une voie sûre ; mais de vous convaincre que pour se sauver il faut se distinguer des autres, être singulier, vivre à part au milieu du monde, et ne pas ressembler à la foule.

Lorsque les Juifs, emmenés en servitude, furent sur le point de quitter la Judée et de partir pour Babylone, le prophète Jérémie, à qui le Seigneur avait ordonné de ne pas abandonner Jérusalem, leur parla de la sorte : Enfants d'Israël, lorsque vous serez arrivés à Babylone, vous verrez les habitants de ce pays-là qui porteront sur leurs épaules des dieux d'or et d'argent ; tout le peuple se prosternera devant eux pour les adorer ; mais pour vous alors, loin de vous laisser entraîner à l'impiété de ces exemples, dites en secret : C'est vous seul, Seigneur, qu'il faut adorer : *Te oportet adorari, Domine*[1].

Souffrez que je finisse en vous adressant les mêmes paroles. Au sortir de ce temple et de cette autre sainte Sion, vous allez rentrer dans Babylone ; vous allez revoir ces idoles d'or et d'argent, devant lesquelles tous les hommes se prosternent ; vous allez retrouver les vains objets des passions humaines ; les biens, la gloire, les plaisirs, qui sont les dieux de ce monde, et que presque tous les hommes adorent ; vous verrez ces abus que tout le monde se permet ; ces erreurs que l'usage autorise ; ces désordres dont une coutume impie a presque fait des lois. Alors, mon cher auditeur, si vous voulez être du petit nombre des vrais Israélites, dites dans le secret de votre cœur : C'est vous seul, ô mon Dieu, qu'il faut adorer : *Te oportet adorari, Domine ;* je ne veux point avoir de part avec un peuple qui ne vous connaît pas ; je n'aurai jamais d'autre loi que votre loi sainte : les dieux que cette multitude insensée adore ne sont pas des dieux, ils sont l'ouvrage de la main des hommes ; ils périront avec eux ; vous seul êtes l'immortel, ô mon Dieu ! et vous seul méritez qu'on vous adore : *Te oportet odorari, Domine.* Les coutumes de Babylone n'ont rien de commun avec les saintes lois de Jérusalem ; je vous adorerai avec ce petit nombre d'enfants d'Abraham, qui composent encore votre peuple au milieu

1. Baruch. VI, 5.

d'une nation infidèle ; je tournerai avec eux tous mes désirs vers la sainte Sion ; on traitera de faiblesse la singularité de mes mœurs ; mais heureuse faiblesse, Seigneur, qui me donnera la force de résister au torrent et à la séduction des exemples ! et vous serez mon Dieu, au milieu de Babylone, comme vous le serez un jour dans la sainte Jérusalem : *Te oportet odorari, Domine*. Ah ! le temps de la captivité finira enfin ; vous vous souviendrez d'Abraham et de David ; vous délivrerez votre peuple ; vous nous transporterez dans la sainte cité ; et alors vous régnerez seul sur Israël, et sur les nations qui ne vous connaissent pas : alors, tout étant détruit, tous les empires, tous les sceptres, tous les monuments de l'orgueil humain étant anéantis, et vous seul demeurant éternellement, on connaîtra que vous seul devez être adoré : *Te oportet odorari, Domine*.

Voilà le fruit que vous devez retirer de ce discours : vivez à part ; pensez sans cesse que le grand nombre se damne ; ne comptez pour rien les usages, si la loi de Dieu ne les autorise ; et souvenez-vous que les saints ont été dans tous les siècles des hommes singuliers. C'est ainsi qu'après vous être distingués des pécheurs sur la terre, vous en serez séparés glorieusement dans l'éternité. Ainsi soit-il.

SERMON

SUR LA MORT

Cum appropinquaret Jesus portæ civitatis, ecce defunctus efferebatur filius unicus matris suæ.

Jésus étant près de la porte de la ville, il arriva qu'on portait en terre un mort, qui était le fils unique de sa mère. Luc VII, 12.

mais mort fut-elle accompagnée de circonstances plus hantes ? C'est un fils unique, le seul successeur du nom, titres, de la fortune de ses ancêtres, que la mort enlève ne mère veuve et désolée ; elle le lui ravit à la fleur de , et à l'entrée presque de la vie ; en un temps où, échappé accidents de l'enfance, et parvenu à ce premier degré orce et de raison qui commence l'homme, il paraissait le is exposé aux surprises de la mort, et laissait enfin res- : la tendresse maternelle de toutes les frayeurs qui sui- les progrès incertains de l'éducation. Les citoyens en accourent mêler leurs larmes à celles de cette mère lée ; assidus à ses côtés, ils cherchent à diminuer sa eur par la consolation de ces discours vagues et com- s, qu'une tristesse profonde n'écoute guère ; ils entourent elle le triste cercueil ; ils parent les obsèques de leur l et de leur présence. L'appareil de cette pompe funèbre pour eux un spectacle ; mais est-il une instruction ? ils ont frappés, attendris ; mais en sont-ils moins attachés vie, et le souvenir de cette mort ne va-t-il pas périr

dans leur esprit, avec le bruit et la décoration des funérailles?

A de semblables exemples, mes frères, nous apportons tous les jours les mêmes dispositions. Les sentiments qu'une mort inopinée réveille dans nos cœurs sont des sentiments d'une journée, comme si la mort elle-même devait être l'affaire d'un jour ! On s'épuise en vaines réflexions sur l'inconstance des choses humaines; mais l'objet qui nous frappait une fois disparu, le cœur, redevenu tranquille, se trouve le même. Nos projets, nos soins, nos attachements pour la terre, ne sont pas moins vifs que si nous travaillions pour des années éternelles; et, au sortir d'un spectacle lugubre où l'on a vu quelquefois la naissance, la jeunesse, les titres, la réputation, fondre tout d'un coup et se perdre pour toujours dans le tombeau, on rentre dans le monde, plus occupé, plus empressé que jamais de tous ces vains objets dont on vient de voir de ses propres yeux, et toucher presque de ses mains le néant et la poussière.

Cherchons donc aujourd'hui les raisons d'un égarement si déplorable. D'où vient que les hommes s'occupent si peu de la mort, et que cette pensée fait sur eux des impressions si peu durables? Le voici : l'incertitude de la mort nous amuse et en éloigne le souvenir de notre esprit; la certitude de la mort nous effraye, et nous oblige à détourner les yeux de cette triste image. Ce qu'elle a d'incertain nous endort et nous rassure; ce qu'elle a de terrible et de certain nous en fait craindre la pensée. Or, je veux aujourd'ui combattre la dangereuse sécurité des premiers, et l'injuste frayeur des autres. La mort est incertaine; vous êtes donc téméraire de ne pas vous en occuper, et de vous y laisser surprendre : la mort est certaine; vous êtes donc insensé d'en craindre le souvenir, et vous ne devez jamais la perdre de vue. Pensez à la mort, parce que vous ne savez à quelle heure elle arrivera; pensez à la mort, parce qu'elle doit arriver; c'est le sujet de ce discours, Implorons, etc. *Ave, Maria*, etc.

PREMIÈRE PARTIE

premier pas que l'homme fait dans la vie est aussi le
iier qui l'approche du tombeau; dès que ses yeux s'ou-
t à la lumière, l'arrêt de mort lui est prononcé; et,
ne si c'était pour lui un crime de vivre, il suffit qu'il
pour mériter de mourir. Ce n'était point là notre pre-
e destinée : l'auteur de notre être avait d'abord animé
boue d'un souffle d'immortalité; il avait mis en nous
erme de vie, que la révolution des temps et des années
rait ni affaibli ni éteint; son ouvrage était concerté avec
d'ordre qu'il eût pu défier la durée des siècles, et que
d'étranger n'en eût pu jamais dissoudre ni altérer même
monie. Le péché seul sécha ce germe divin, renversa
rdre heureux, arma toutes les créatures contre l'homme,
dam devint mortel dès qu'il devint pécheur. « C'est par
péché, dit l'apôtre, que la mort est entrée dans le
onde[1]. »

us la portons donc tous, en naissant, dans le sein; il
ble que nous avons sucé dans les entrailles de nos mères
oison lent, avec lequel nous venons au monde, qui nous
languir ici-bas, les uns plus, les autres moins, mais qui
toujours par le trépas. Nous mourons tous les jours;
ue instant nous dérobe une portion de notre vie, et nous
ce d'un pas vers le tombeau; le corps dépérit, la santé
; tout ce qui nous environne nous détruit; les aliments
corrompent, les remèdes nous affaiblissent; ce feu spi-
el qui nous anime au dedans nous consume, et toute notre
n'est qu'une longue et pénible agonie. Or, dans cette
ation, quelle image devrait être plus familière à l'homme
celle de la mort? Un criminel condamné à mourir, quel-
part qu'il jette les yeux, que peut-il voir que ce triste

[1] Rom. V, 12.

objet? et le plus ou le moins que nous avons à vivr
une différence assez grande pour nous regarder com
mortels sur la terre!

Il est vrai que la mesure de nos destinées n'est pa
les uns voient croître en paix, jusqu'à l'âge le plus r
nombre de leurs années; et, héritiers des bénédic
l'ancien temps, ils meurent pleins de jours, au mili
nombreuse postérité; les autres, arrêtés dès le milie
course, voient, comme le roi Ézéchias, les portes
beau s'ouvrir en un âge encore florissant, *et cher
vain*, comme lui, *le reste de leurs années*[1]; enfin il e
ne font que se montrer à la terre, qui finissent du
soir, et qui, semblables à la fleur des champs, ne
presque point d'intervalle entre l'instant qui les voi
et celui qui les voit sécher et disparaître. Le mom
marqué à chacun est un secret écrit dans le livre éte
l'Agneau seul a droit d'ouvrir. Nous vivons donc tou
tains de la durée de nos jours; et cette incertitud
pable toute seule de nous rendre attentifs à cette
heure, endort elle-même notre vigilance. Nous ne s
point à la mort, parce que nous ne savons où la pla
les différents âges de notre vie. Nous ne regardons p
la vieillesse comme le terme du moins sûr et inévit
doute si l'on y parviendra, qui devrait, ce semble, b
deçà nos espérances, fait que nous les étendons m
delà de cet âge. Notre crainte, ne pouvant poser su
certain, n'est plus qu'un sentiment vague et confu
porte sur rien du tout; de sorte que l'incertitude
devrait tomber que sur le plus ou le moins, nous re
quilles sur le fond même.

Or je dis d'abord, mes frères, que de toutes les
tions, c'est ici la plus téméraire et la moins sensé
appelle à vous-mêmes. Un malheur qui peut arriver

1. Ps. XXXVIII, 10.

jour est-il plus à mépriser qu'un autre qui ne vous menacerait qu'au bout d'un certain nombre d'années ? Quoi ! parce qu'on peut vous demander votre âme à chaque instant, vous la posséderiez en paix, comme si vous ne deviez jamais la perdre ; parce que le péril est toujours présent, l'attention serait moins nécessaire ; et dans quelle autre affaire que celle du salut, l'incertitude devient-elle une raison de sécurité et de négligence ? La conduite de ce serviteur de l'Évangile qui, sous prétexte que son maître tardait de revenir, et qu'il ignorait l'heure de son arrivée, usait de ses biens, comme n'en devant plus rendre compte, vous paraît-elle fort prudente ? De quels autres motifs Jésus-Christ s'est-il servi pour nous exhorter à veiller sans cesse ; et qu'y a-t-il dans la religion de plus propre à réveiller notre vigilance, que l'incertitude de ce dernier jour ?

Ah ! mes frères, si l'heure était marquée à chacun de nous, si le royaume de Dieu venait avec observation ; si en naissant nous portions écrit sur notre front le nombre de nos années et le jour fatal qui les verra finir, ce point de vue fixe et certain, quelque éloigné qu'il pût être, nous occuperait, nous troublerait, ne nous laisserait pas un moment tranquilles. Nous trouverions toujours trop court l'intervalle que nous verrions encore devant nous ; cette image toujours présente malgré nous à notre esprit nous dégoûterait de tout, nous rendrait les plaisirs insipides, la fortune indifférente, le monde entier à charge et ennuyeux. Ce moment terrible, que nous ne pourrions plus perdre de vue, réprimerait nos passions, éteindrait nos haines, désarmerait nos vengeances, calmerait les révoltes de la chair, viendrait se mêler à tous nos projets ; et notre vie, ainsi déterminée à un certain nombre de jours précis et connus, ne serait qu'une préparation à ce dernier moment. Sommes-nous sages, mes frères ? la mort, vue de loin à un point sûr et marqué, nous effrayerait, nous détacherait du monde et de nous-mêmes, nous rappellerait à Dieu, nous occuperait sans cesse ; et cette

même mort incertaine qui peut arriver chaque jour, chaque instant; et cette mort qui doit nous surprendre, qui doit venir quand nous y penserons le moins; et cette mort, qui est peut-être à la porte, ne nous occupe point, nous laisse tranquilles; que dis-je, nous laisse toutes nos passions, tous nos attachements criminels, toute notre vivacité pour le monde, pour les plaisirs, pour la fortune; et, parce qu'il n'est pas sûr si nous ne mourrons pas aujourd'hui, nous vivons comme si nos années devaient être éternelles.

Remarquez en effet, mes frères, que cette incertitude est accompagnée de toutes les circonstances les plus capables d'alarmer, ou du moins d'occuper un homme sage, et qui fait quelque usage de sa raison. Premièrement, la surprise de ce dernier jour, que vous avez à craindre, n'est pas un de ces accidents rares, uniques, qui ne tombent que sur quelques malheureux, et qu'il est plus prudent de mépriser que de prévoir. Il ne s'agit pas ici, pour que la mort vous surprenne, que la foudre tombe sur vous, que vous soyez ensevelis sous les ruines de vos palais, qu'un naufrage vous engloutisse sous les eaux, ni de tant d'autres malheurs que leur singularité rend plus terribles, et cependant moins appréhendés; c'est un malheur familier. Il n'est pas de jour qui ne vous en fournisse des exemples. Presque tous les hommes sont surpris de la mort; tous l'ont vue approcher, lorsqu'ils la croyaient encore loin; tous se disaient à eux-mêmes, comme l'insensé de l'Évangile : « Mon âme, reposez-« vous; vous avez du bien pour plusieurs années[1]. » Ainsi sont morts vos proches, vos amis, tous ceux presque que vous avez vus mourir; tous vous ont laissés vous-mêmes étonnés de la promptitude de leur mort; vous en avez cherché des raisons dans l'imprudence du malade, dans l'ignorance de l'art, dans le choix des remèdes; mais la meilleure et la seule, c'est que le jour du Seigeur nous surprend toujours.

1. Luc XII, 19.

La terre est comme un vaste champ de bataille, où l'on est tous les jours aux prises avec l'ennemi : vous en êtes sortis heureusement aujourd'hui; mais vous y avez vu périr des gens qui se promettaient d'en sortir comme vous. Il faudra demain rentrer en lice. Qui vous a dit que le sort, si bizarre pour les autres, sera toujours constamment heureux pour vous seuls? et puisqu'enfin vous devez y périr, êtes-vous raisonnables d'y bâtir une demeure stable et permanente sur le lieu même destiné peut-être à vous servir de sépulture? Mettez-vous dans telle situation qu'il vous plaira, il n'est point de moment qui ne puisse être pour vous le dernier, et qui ne l'ait été à vos yeux de quelques-uns de vos frères. Point d'action d'éclat qui ne puisse être terminée par les ténèbres éternelles du tombeau; et Hérode est frappé au milieu des applaudissements insensés de son peuple. Point de jour solennel qui ne puisse finir par votre pompe funèbre; et Jézabel fut précipitée le jour même qu'elle avait choisi pour se montrer avec plus de faste et d'ostentation aux fenêtres de son palais. Point de festin délicieux qui ne puisse être pour vous une nourriture de mort; et Baltazar expire autour d'une table somptueuse. Point de sommeil qui ne puisse vous conduire à un sommeil éternel; et Holopherne, au milieu de son armée, vainqueur des royaumes et des provinces, expire sous le glaive d'une simple femme d'Israël. Point de crime qui ne puisse finir vos crimes; et Zambri trouve une mort infâme dans les tentes mêmes des filles de Madian. Point de maladie qui ne puisse être le terme fatal de vos jours; et vous voyez tous les jours les infirmités les plus légères tromper les conjectures de l'art et l'attente des malades, et tourner tout d'un coup à la mort. En un mot, représentez-vous dans quelque circonstance de votre vie où vous puissiez jamais vous trouver, à peine pourrez-vous compter ceux qui y sont surpris; et rien ne peut vous garantir que vous ne le serez pas vous-mêmes. Vous le dites, vous en convenez; et cet aveu si terrible n'est qu'un discours que vous donnez à

l'usage, et ne vous conduit jamais à une seule précaution qui puisse vous mettre à couvert du péril.

Secondement, si cette incertitude ne roulait que sur l'heure, sur le lieu ou sur le genre de votre mort, elle ne paraîtrait pas si affreuse ; car enfin, qu'importe au chrétien, dit saint Augustin, de mourir au milieu de ses proches, ou dans des contrées étrangères; dans le lit de sa douleur, ou dans le sein des ondes, pourvu qu'il meure dans la piété et dans la justice? Mais ce qu'il y a ici de terrible, c'est qu'il est incertain si vous mourrez dans le Seigneur ou dans votre péché; c'est que vous ignorez ce que vous serez dans cette autre terre où les conditions ne changeront plus : entre les mains de qui tombera votre âme, seule, étrangère, tremblante, au sortir du corps; si elle sera environnée de lumière, et portée au pied du trône sur les ailes des esprits bienheureux, ou enveloppée d'un nuage affreux, et précipitée dans les abîmes; vous êtes entre ces deux éternités; vous ne savez à laquelle des deux vous appartiendrez; la mort seule vous découvrira ce secret; et, dans cette incertitude, vous êtes tranquilles, et vous la laissez venir indolemment, comme si elle ne devait décider de rien pour vous. Ah ! mes frères, si tout devait finir avec nous, l'impie aurait encore tort de dire: Ne pensons point à la fin de notre vie; mangeons et buvons, nous mourrons demain : plus il trouverait de douceur à vivre, plus il aurait raison de craindre la mort, qui ne serait pour lui cependant qu'une cessation entière de son être. Mais nous, à qui la foi découvre au delà des peines ou des récompenses éternelles; nous, qui devons arriver à la mort, incertains sur cette terrible alternative, n'y a-t-il pas de folie, que dis-je? de la fureur, en ne tenant pas à la vérité le même discours que l'impie : Mangeons et buvons, nous mourrons demain; mais de vivre comme si nous pensions comme lui? Eh ! pouvons-nous être un seul instant sans nous occuper de ce moment décisif, et sans adoucir, par les précautions de la foi, ce que cette incertitude peut jeter de

trouble et de frayeur dans une âme qui n'a pas encore renoncé à ses espérances éternelles?

Troisièmement, dans toutes les autres incertitudes, ou le nombre de ceux qui partagent avec nous le même péril peut nous rassurer; ou des ressources dont nous pouvons nous flatter nous laissent plus tranquilles; ou enfin, tout au pire, la surprise n'est qu'une instruction qui nous apprend à nos dépens à être une autre fois plus sur nos gardes. Mais, dans l'incertitude terrible dont il s'agit, mes frères, le nombre de ceux qui courent le même risque que nous ne diminue rien au nôtre; toutes les ressources dont nous pouvons nous flatter au lit de la mort sont d'ordinaire des illusions; et la religion elle-même qui les fournit n'en espère presque rien. Enfin, la surprise est sans retour; nous ne mourons qu'une fois; et nous ne pouvons plus mettre à profit notre imprudence pour une autre occasion. Notre malheur nous détrompe, il est vrai; mais ces nouvelles lumières qui dissipent notre erreur, devenues inutiles par l'immutabilité de notre état, ne sont plus que des lumières cruelles qui vont nous déchirer éternellement, et faire la matière la plus douloureuse de notre supplice, plutôt que des réflexions sages qui puissent nous conduire au repentir.

Sur quoi pouvez-vous donc justifier cet oubli profond et incompréhensible, dans lequel vous vivez de votre dernier jour? sur la jeunesse, qui semble vous promettre encore une longue suite d'années? La jeunesse! mais le fils de la veuve de Naïm était jeune; la mort respecte-t-elle les âges et les rangs? La jeunesse! mais c'est justement ce qui me ferait craindre pour vous; des mœurs licencieuses, des plaisirs extrêmes, des passions outrées, les excès de la table, les mouvements de l'ambition, les dangers de la guerre, les désirs de la gloire, les saillies de la vengeance; n'est-ce pas dans ces beaux jours que la plupart des hommes finissent leurs courses? Adonias eût vieilli, s'il n'eût été voluptueux; Absalon, s'il eût été libre d'ambition; le fils du roi de Sichem,

s'il n'eût pas aimé Dina; Jonathas, si la gloire ne lui eût creusé un tombeau sur les montagnes de Gelboé. La jeunesse! mais faut-il renouveler ici la douleur de la nation, et redoubler des larmes qui coulent encore? Faut-il aigrir la plaie qui saigne encore et qui saignera longtemps dans le cœur du grand prince qui nous écoute? Une jeune princesse, les délices de la cour; un jeune prince, l'espérance de l'État; l'enfant même, le fruit précieux de leur tendresse et des vœux publics; la cruelle mort ne vient-elle pas de les moissonner tous ensemble en un clin d'œil? et cet auguste palais, rempli il y a peu de jours de tant de gloire, de majesté, de magnificence, n'est-il pas devenu, ce semble pour toujours, une maison de deuil et de tristesse? La jeunesse! que la France serait heureuse, si l'on eût pu compter sur cette ressource! hélas! c'est la saison des périls, et l'écueil le plus ordinaire de la vie.

Sur quoi vous rassurez-vous donc encore [1]? sur la force du tempérament? mais qu'est-ce que la santé la mieux établie? une étincelle qu'un souffle éteint : il ne faut qu'un jour d'infirmité pour détruire le corps le plus robuste du monde. Je n'examine pas après cela si vous ne vous flattez point même là-dessus; si un corps ruiné par les désordres de vos premiers ans ne vous annonce pas au dedans de vous une réponse de mort; si des infirmités habituelles ne vous ouvrent pas de loin les portes du tombeau; si des indices fâcheux ne vous menacent pas d'un accident soudain : je veux que vous prolongiez vos jours au delà même de vos espérances. Hélas! mes frères, ce qui doit finir peut-il vous paraître long? regardez derrière vous; où sont vos premières années? que laissent-elles de réel dans votre souvenir? pas plus qu'un songe de la nuit; vous rêvez que vous avez vécu, voilà tout ce qui vous en reste; tout cet intervalle, qui s'est écoulé

1. La Harpe signale ce morceau comme un exemple de l'étonnante fécondité d'expression qui est l'un des mérites de Massillon. (*Voyez*, dans l'Éloge de Massillon, une note relative à ce passage.)

depuis votre naissance jusqu'aujourd'hui, ce n'est qu'un trait rapide qu'à peine vous avez vu passer. Quand vous auriez commencé à vivre avec le monde, le passé ne vous paraîtrait pas plus long ni plus réel; tous les siècles qui ont coulé jusqu'à nous, vous les regarderiez comme des instants fugitifs; tous les peuples qui ont paru et disparu dans l'univers, toutes les révolutions d'empires et de royaumes, tous ces grands événements qui embellissent nos histoires ne seraient pour vous que les différentes scènes d'un spectacle que vous auriez vu finir en un jour. Rappelez seulement les victoires, les prises de places, les traités glorieux, les magnificences, les événements pompeux des premières années de ce règne; vous y touchez encore; vous en avez été la plupart, non-seulement spectateurs, mais vous en avez partagé les périls et la gloire : ils passeront dans nos annales jusqu'à nos derniers neveux; mais pour vous ce n'est déjà plus qu'un songe, qu'un éclair qui a disparu, et que chaque jour efface même de votre souvenir. Qu'est-ce donc que le peu de chemin qui vous reste à faire? croyons-nous que les jours à venir aient plus de réalité que les passés? Les années paraissent longues quand elles sont encore loin de nous; arrivées, elles disparaissent; elles nous échappent en un instant; et nous n'aurons pas tourné la tête que nous nous trouverons, comme par un enchantement, au terme fatal qui nous paraît encore si loin, et ne devoir jamais arriver. Regardez le monde tel que vous l'avez vu dans vos premières années, et tel que vous le voyez aujourd'hui : une nouvelle cour a succédé à celle que vos premiers ans ont vue; de nouveaux personnages sont montés sur la scène; les grands rôles sont remplis par de nouveaux acteurs; ce sont de nouveaux événements, de nouvelles intrigues, de nouvelles passions, de nouveaux héros dans la vertu, comme dans le vice, qui font le sujet des louanges, des dérisions, des censures publiques; un nouveau monde s'est élevé insensiblement, et sans que vous vous en soyez aperçus, sur les débris du premier : tout

passe avec vous et comme vous; une rapidité que rien n'arrête entraîne tout dans les abîmes de l'éternité; nos ancêtres nous en frayèrent hier le chemin, et nous allons le frayer demain à ceux qui viendront après nous. Les âges se renouvellent; la figure du monde passe sans cesse; les morts et les vivants se remplacent et se succèdent continuellement; rien ne demeure; tout change, tout s'use, tout s'éteint; Dieu seul demeure toujours le même; le torrent des siècles, qui entraîne tous les hommes, coule devant ses yeux; et il voit avec indignation de faibles mortels, emportés par ce cours rapide, l'insulter en passant, vouloir faire de ce seul instant tout leur bonheur, et tomber, au sortir de là, entre les mains de sa colère et de sa vengeance. Où sont maintenant parmi nous les sages? dit l'apôtre; et un homme, fût-il capable de gouverner l'univers, peut-il mériter ce nom, dès qu'il peut oublier ce qu'il est et ce qu'il doit être[1]?

Cependant, mes frères, quelle impression fait sur nous l'instabilité de tout ce qui se passe, la mort de nos proches, de nos amis, de nos concurrents, de nos maîtres? Nous ne pensons pas que nous les allons suivre de près ; nous ne pensons qu'à nous revêtir de leurs dépouilles : nous ne pensons pas au peu de temps qu'ils en ont joui; nous ne pensons qu'au plaisir qu'ils ont eu de les posséder; nous nous hâtons de profiter du débris les uns des autres; nous ressemblons à

1. Ce n'est là, je le veux bien, qu'une superbe amplification ; mais elle est vraiment oratoire, puisqu'elle va au but : on voit, par tout ce qu'elle réveille de réflexions, de souvenirs, de sentiments, que l'orateur est dans le secret des âmes. Ce sont comme autant d'éclairs redoublés qui finissent par un éclat de tonnerre; car j'appelle ainsi cette expression *l'insulter en passant*, l'une des plus belles que l'imagination ait inventées. N'oublions pas avec quelle adresse il entremêle ici les plus belles années de Louis XIV, sans paraître songer à autre chose qu'à la puissance du temps, qui efface si vite tous les souvenirs. Il y a plus d'art dans cette manière de louer que dans celle de Bossuet, dont les louanges sont toujours directes, et sur le ton de l'hyperbole. Mais pourtant on est forcé de convenir à regret que Massillon lui-même n'a pas pu se garantir tout à fait de cette complaisance adulatoire, de toutes les convenances locales la plus impérieuse pour tout ce qui approche la cour. (La Harpe.)

ces soldats insensés qui, au fort de la mêlée, et dans le temps que leurs compagnons tombent de toutes parts à leurs côtés sous le fer et le feu des ennemis, se chargent avidement de leurs habits; et à peine en sont-ils revêtus, qu'un coup mortel leur ôte avec la vie cette folle décoration dont ils venaient de se parer. Ainsi le fils se revêt des dépouilles du père, lui ferme les yeux, succède à son rang, à sa fortune, à ses dignités, conduit l'appareil de ses funérailles, et se retire plus occupé, plus touché des nouveaux titres dont il est revêtu, qu'instruit des derniers avis d'un père mourant, qu'affligé de sa perte, ou du moins désabusé des choses d'ici-bas par un spectacle qui lui en met sous les yeux le néant, et qui lui annonce incessamment la même destinée. La mort de ceux qui nous environnent n'est pas pour nous une instruction plus utile : un tel laisse un poste vacant, et l'on s'empresse de le demander ; un autre vous avance d'un degré dans le service ; celui-ci finit avec lui des prétentions qui vous auraient incommodé ; celui-là vous laisse l'oreille et la faveur du maître, et c'était le seul qui pouvait vous la disputer ; un autre enfin vous approche d'une dignité, et vous ouvre les voies à une élévation où vous n'auriez pu prétendre qu'après lui ; et là-dessus on se ranime, on prend de nouvelles mesures, on fait de nouveaux projets ; et, loin de se détromper par l'exemple de ceux que l'on voit disparaître, il sort de leurs cendres mêmes des étincelles fatales qui viennent rallumer tous nos désirs, tous nos attachements pour le monde ; et la mort, cette image si triste de notre misère, la mort ranime plus de passions parmi les hommes que toutes les illusions mêmes de la vie. Qu'y a-t-il donc qui puisse nous détacher de ce monde misérable, puisque la mort même ne sert qu'à resserrer les liens, et nous affermir dans l'erreur qui nous y attache ?

Ici, mes frères, je ne vous demande que de la raison. Quelles sont les conséquences naturelles que le bon sens tout seul doit tirer de l'incertitude de la mort ?

Premièrement, l'heure de la mort est incertaine ; chaque année, chaque jour, chaque moment, peut être le dernier moment de notre vie : donc c'est une folie de s'attacher à tout ce qui doit passer en un instant, et de perdre par là le seul bien qui ne passera pas : donc tout ce que vous faites uniquement pour la terre doit vous paraître perdu, puisque vous n'y tenez à rien, que vous n'y pouvez compter sur rien, et que vous n'en emporterez rien, que ce que vous aurez fait pour le ciel : donc les royaumes du monde et toute leur gloire ne doivent pas balancer un moment les intérêts de votre éternité, puisque les grandes fortunes ne vous assurent pas plus de jours que les médiocres, et que l'unique avantage qui peut vous en revenir, c'est un chagrin plus amer, quand il faudra, au lit de la mort, s'en séparer pour toujours : donc tous vos soins, tous vos mouvements, tous vos désirs, doivent se réunir à vous ménager une fortune durable, un bonheur éternel, que personne ne puisse plus vous ravir.

Secondement, l'heure de votre mort est incertaine : donc vous devez mourir chaque jour ; ne vous permettre aucune action dans laquelle vous ne voulussiez point être surpris ; regarder toutes vos démarches comme les démarches d'un mourant qui attend à tous moments qu'on vienne lui redemander son âme ; faire toutes vos œuvres comme si vous deviez à l'instant en aller rendre compte ; et, puisque vous ne pouvez pas répondre du temps qui suit, régler tellement le présent, que vous n'ayez pas besoin de l'avenir pour le réparer.

Enfin, l'heure de votre mort est incertaine : donc ne différez pas votre pénitence ; ne tardez pas de vous convertir au Seigneur ; le temps presse : vous ne pouvez pas même vous répondre d'un jour, et vous renvoyez à un avenir éloigné et incertain ! Si vous aviez imprudemment avalé un poison mortel, renverriez-vous à un temps éloigné le remède qui presse, et qui seul peut vous conserver la vie ? La mort que vous

porteriez dans le sein vous permettrait-elle des délais et des remises : Voilà votre état. Si vous êtes sage, prenez à l'instant vos précautions : vous portez la mort dans votre âme, puisque vous y portez le péché ; hâtez-vous d'y remédier ; tous les instants sont précieux à qui ne peut se répondre d'aucun ; le breuvage empoisonné qui infecte votre âme ne saurait vous mener loin ; la bonté de Dieu vous offre encore le remède ; hâtez-vous, encore une fois, d'en user, tandis qu'il vous en laisse le temps. Faudrait-il des exhortations pour vous y résoudre ? ne devrait-il pas suffire qu'on vous montrât le bienfait de la guérison ? faut-il exhorter un infortuné que les flots entraînent à faire des efforts pour se garantir du naufrage ? devriez-vous avoir besoin là-dessus de notre ministère ? Vous touchez à votre dernière heure ; vous allez paraître en un clin d'œil devant le tribunal de Dieu : vous pouvez employer utilement le moment qui vous reste. Presque tous ceux qui meurent tous les jours à vos yeux le laissent échapper, et meurent sans en avoir fait aucun usage : vous imitez leur négligence ; la même surprise vous attend ; vous mourrez comme eux, avant que d'avoir commencé à mieux vivre. On le leur avait annoncé, et nous vous l'annonçons : leur malheur vous laisse insensible ; et le sort infortuné qui vous attend ne touchera pas davantage ceux à qui nous l'annoncerons un jour : c'est une succession d'aveuglement qui passe des pères aux enfants, et qui se perpétue sur la terre ; nous voulons tous mieux vivre, et nous mourons tous avant d'avoir bien vécu.

Voilà, mes frères, les réflexions sages et naturelles où doit nous conduire l'incertitude de notre dernière heure. Mais si, de ce qu'elle est incertaine, vous êtes imprudents de ne pas vous en occuper davantage que si elle ne devait jamais arriver, ce que sa certitude a de terrible et d'effrayant vous excuse encore moins de folie d'éloigner cette triste image, comme capable d'empoisonner tout le repos et toute la douceur de votre vie. C'est ce qui me reste à vous exposer.

SECONDE PARTIE

L'homme n'aime pas à s'occuper de son néant et de sa bassesse : tout ce qui le rappelle à son origine le rappelle en même temps à sa fin, blesse son orgueil, intéresse l'amour de son être, attaque par le fondement toutes ses passions, et le jette dans des pensées noires et funestes. Mourir, disparaître à tout ce qui nous environne, entrer dans les abîmes de l'éternité; devenir cadavre, la pâture des vers, l'horreur des hommes, le dépôt hideux d'un tombeau : ce spectacle tout seul soulève tous les sens, trouble la raison, noircit l'imagination, empoisonne toute la douceur de la vie; on n'ose fixer ses regards sur une image si affreuse : nous éloignons cette pensée comme la plus triste et la plus amère de toutes; tout ce qui nous en rappelle le souvenir, nous le craignons, nous le fuyons, comme s'il devait hâter pour nous cette dernière heure. Sous prétexte de tendresse, nous n'aimons pas même qu'on nous parle des personnes chères que la mort nous a ravies; on prend soin de dérober à nos regards les lieux qu'elles habitaient, les peintures où leurs traits sont encore vivants, tout ce qui pourrait réveiller en nous, avec leur idée, celle de la mort qui vient de nous les enlever. Que dirai-je? nous craignons les récits lugubres; nous poussons là-dessus nos frayeurs jusqu'aux plus puériles superstitions; nous croyons voir partout des présages sinistres de notre mort, dans les rêveries d'un songe, dans le chant nocturne d'un oiseau, dans un nombre fortuit de convives, dans des événements encore plus ridicules; nous croyons la voir partout, et c'est pour cela même que nous tâchons de la perdre de vue.

Or, mes frères, ces frayeurs excessives étaient pardonnables à des païens pour qui la mort était le plus grand des malheurs, puisqu'ils n'attendaient rien au delà du tombeau, et que, vivant sans espérance, ils mouraient sans consolation.

Mais on doit être surpris que la mort soit si terrible à des chrétiens, et que la terreur de cette image leur serve même de prétexte pour l'éloigner de leur pensée.

Car, en premier lieu, je veux que vous ayez raison de craindre cette dernière heure ; mais comme elle est certaine, je ne comprends pas que, parce qu'elle vous paraît terrible, vous ne deviez pas vous en occuper et la prévenir : il me semble, au contraire, que plus le malheur dont vous êtes menacé est affreux, plus vous devez ne pas le perdre de vue, et prendre sans cesse des mesures pour n'en être pas surpris. Quoi ! plus le péril vous frappe et vous épouvante, plus il vous rendrait indolent et inappliqué ? les terreurs outrées de votre imagination vous guériraient de cette crainte sage même qui opère le salut ? et parce que vous craignez trop, vous ne penseriez à rien ? Mais quel est l'homme que l'idée trop vive du danger calme et rassure ? Quoi ! s'il fallait marcher par un sentier étroit et escarpé, entouré de toutes parts de précipices, ordonneriez-vous qu'on vous bandât les yeux pour ne pas voir le danger, et de peur que la profondeur de l'abîme ne vous fît tourner la tête ? Ah ! mon cher auditeur, vous voyez votre tombeau ouvert à vos pieds, cet objet affreux vous alarme ; et, au lieu de prendre dans la sagesse de la religion toutes les précautions qu'elle vous offre pour ne pas tomber inopinément dans ce gouffre, vous vous bandez vous-même les yeux pour ne le pas voir ; vous vous faites des diversions réjouissantes pour en effacer l'idée de votre esprit ; et, semblable à ces victimes infortunées du paganisme, vous courez au bûcher les yeux bandés, couronné de fleurs, environné de danses et de cris de joie, pour ne pas penser au terme fatal où cet appareil vous conduit, et de peur de voir l'autel, c'est-à-dire le lit de la mort, où vous allez à l'instant être immolé.

De plus, si en éloignant cette pensée vous pouviez aussi éloigner la mort, vos frayeurs auraient du moins une excuse. Mais, pensez-y ou n'y pensez pas, la mort avance toujours ;

chaque effort que vous faites pour en éloigner le souvenir vous rapproche d'elle, et à l'heure marquée elle arrivera. Qu'avancez-vous donc en détournant votre esprit de cette pensée? Diminuez-vous le danger? Vous l'augmentez; vous vous rendez la surprise inévitable. Adoucissez-vous l'horreur de ce spectacle en vous le dérobant? ah! vous lui laissez tout ce qu'il a de plus terrible. Si vous vous rendiez la pensée de la mort plus familière, votre esprit faible et timide s'y accoutumerait insensiblement; vous pourriez peu à peu y fixer vos regards et l'envisager sans trouble, ou du moins avec résignation, au lit de la mort : elle ne serait plus pour vous un spectacle nouveau. Un danger prévu de loin n'a rien qui étonne : la mort n'est formidable que la première fois qu'on en rappelle le souvenir; et elle n'est à craindre que lorsqu'elle est imprévue.

Mais d'ailleurs, quand cette pensée vous troublerait, ferait sur vous des impressions de frayeur et de tristesse, où serait l'inconvénient? N'êtes-vous sur la terre que pour y vivre dans un calme indolent, et ne vous y occuper que d'images douces et riantes? On en perdrait la raison, dites-vous, si l'on y pensait tout de bon. On en perdrait la raison? mais tant d'âmes fidèles qui mêlent cette pensée à toutes leurs actions, et qui font du souvenir de cette dernière heure le frein de leurs passions et le plus puissant motif de leur fidélité; mais tant d'illustres pénitents qui s'enfermaient tout vivants dans des tombeaux pour ne pas perdre de vue l'image de la mort; mais les saints, qui mouraient tous les jours comme l'apôtre, pour ne pas mourir éternellement, en ont-ils perdu. la raison? Vous en perdriez la raison? c'est-à-dire vous regarderiez le monde comme un exil; les plaisirs comme une ivresse; le péché comme le plus grand des malheurs; les places, les honneurs, la faveur, la fortune comme des songes; le salut comme la grande et unique affaire: est-ce là perdre la raison? Heureuse folie! eh! que n'êtes-vous dès aujourd'hui du nombre de ces sages insensés! Vous en

perdriez la raison? oui, cette raison fausse, mondaine, orgueilleuse, charnelle, insensée, qui vous séduit; oui, cette raison corrompue qui obscurcit la foi, qui autorise les passions, qui nous fait préférer le temps à l'éternité, prendre l'ombre pour la vérité, et qui égare tous les hommes; oui, cette raison déplorable, cette vaine philosophie qui regarde comme une faiblesse de craindre un avenir, et qui, parce qu'elle le craint trop, fait semblant ou s'efforce de ne pas le croire. Mais cette raison sage, éclairée, modérée, chrétienne; mais cette prudence du serpent, si recommandée dans l'Évangile, c'est dans ce souvenir que vous la trouveriez; mais cette sagesse préférable, dit l'Esprit saint, à tous les trésors et à tous les honneurs de la terre; cette sagesse si honorable à l'homme, et qui l'élève si haut au-dessus de lui-même; cette sagesse qui a formé tant de héros chrétiens, c'est l'image toujours présente de votre dernière heure, qui en embellira votre âme. Mais cette pensée, ajoutez-vous, si l'on s'était mis en tête de l'approfondir et de s'en occuper sans cesse, serait capable de faire tout quitter, et de jeter dans des résolutions violentes et extrêmes; c'est-à-dire de vous détacher du monde, de vos vices, de vos passions, de l'infamie de vos désordres, pour vous faire mener une vie chaste, réglée, chrétienne, seule digne de la raison : voilà ce que le monde appelle des résolutions violentes et extrêmes. Mais de plus, sous prétexte d'éviter de prétendus excès, vous ne prendriez pas même les résolutions les plus nécessaires; commencez toujours : les premiers transports se ralentissent bientôt; et il est bien plus aisé de modérer les excès de piété, que de ranimer sa langueur et sa paresse. Mais d'ailleurs, ne craignez rien de la ferveur excessive et des emportements de votre zèle; vous n'irez jamais trop loin de ce côté-là. Un cœur indolent, sensuel comme le vôtre, nourri dans les plaisirs et dans la paresse, sans goût pour tout ce qui regarde le service de Dieu, ne nous promet pas de grandes indiscrétions dans les démarches d'une vie chrétienne; vous ne vous

connaissez pas vous-même, vous n'avez pas éprouvé quels obstacles toutes vos inclinations vont mettre aux pratiques les plus communes de la piété. Prenez seulement des mesures contre la tiédeur et le découragement : voilà le seul écueil que vous avez à craindre. Vous vous rappelez l'histoire de Pierre, qui se fit ordonner de remettre le glaive, comme si son zèle eût du le mener trop loin ; et qui, au sortir de là, vint échouer contre la voix d'une simple femme, et trouva, dans sa lâcheté, la tentation qu'il ne semblait craindre que de sa ferveur et de son courage. Quelle illusion ! de peur d'en faire trop pour Dieu, on ne fait rien du tout : la crainte de donner trop d'attention à son salut nous empêche d'y travailler ; et l'on se perd, de peur de se sauver trop sûrement : on craint les excès chimériques de la piété, et on ne craint pas l'éloignement et le mépris réel de la piété elle-même. La crainte d'en trop faire pour votre fortune et pour votre élévation, et de la pousser trop loin, vous arrête-t-elle ? refroidit-elle la vivacité de vos démarches et votre ambition ? n'est-ce pas cette espérance elle-même qui les soutient et qui les anime ? Rien n'est de trop pour le monde ; et tout est excès pour Dieu : on craint, on se reproche de n'en pas faire assez pour une fortune de boue ; et on s'arrête, de peur d'en faire trop pour la fortune de son éternité.

Mais je vais plus loin, et je dis que c'est à vous une ingratitude criminelle envers Dieu d'éloigner la pensée de la mort, seulement parce qu'elle vous trouble et vous alarme : car cette impression de crainte et de terreur est une grâce singulière dont Dieu vous favorise. Hélas ! combien est-il d'impies qui la méprisent, qui se font un mérite affreux de la voir approcher avec fermeté, et qui la regardent comme l'anéantissement entier de leur être ! combien de sages et de philosophes dans le christianisme, qui, sans renoncer à la foi, bornent toutes leurs réflexions, toute la supériorité de leurs lumières, à la voir arriver tranquillement, et ne raisonnent toute leur vie que pour se préparer, en ce dernier

moment, à une constance et à une sérénité d'esprit aussi puérile que les frayeurs les plus vulgaires, et qui est l'usage le plus insensé qu'on puisse faire de la raison même ! combien de ces hommes follement amoureux de la valeur et de la gloire, qui, au milieu des combats, vont au danger comme à un spectacle, sans remords, sans inquiétude, sans réflexion sur les suites de leur destinée (cette témérité, la valeur de la nation la rend encore plus familière parmi nous que partout ailleurs; et je parle devant une cour où ceux qui la composent sont en possession d'en donner l'exemple aux autres) ! combien de pécheurs, dans la tranquillité des villes et dans l'oisiveté d'une vie privée, livrés à l'endurcissement et à un sens réprouvé, ne sont plus touchés de cette image ! combien d'autres enfin, qui, par les suites d'un caractère trop vif, trop frivole, trop léger, et peu propre aux réflexions tristes et sérieuses, passent toute leur vie sans avoir pensé une fois seulement qu'ils devaient mourir ! C'est donc une grâce signalée que Dieu vous fait de donner à cette pensée tant de force et d'ascendant sur votre âme ; c'est donc vraisemblablement la voie par laquelle il veut vous ramener à lui; si vous sortez jamais de vos égarements, vous n'en sortirez que par là : votre salut paraît attaché à ce remède. Que faites-vous donc en éloignant cette pensée, parce qu'elle vous jette dans des frayeurs salutaires ? vous vous privez du seul secours qui peut vous faciliter votre retour à Dieu ; vous rendez inutile une grâce qui vous est propre : vous savez, pour ainsi dire, mauvais gré à Dieu de vous en avoir favorisé; et vous vous reprochez à vous-même d'y être trop sensible. Tremblez, mon cher auditeur, que votre cœur ne se rassure contre ces frayeurs salutaires; que vous ne voyiez d'un œil tranquille les spectacles les plus lugubres ; que Dieu ne retire de vous ce moyen de salut, et qu'il ne vous endurcisse contre toutes ces terreurs de religion. Un bienfait non-seulement méprisé, mais regardé même comme une peine, est bientôt suivi de l'indignation, ou du moins de l'indiffé-

rence du bienfaiteur. Alors l'image de la mort vous laissera toute votre tranquillité; vous courrez à un plaisir au sortir d'une pompe lugubre; vous verrez des mêmes yeux ou un cadavre hideux, ou l'objet criminel de votre passion : alors vous en viendrez même jusqu'à vous savoir bon gré de vous être mis au-dessus de ces craintes vulgaires, jusqu'à vous applaudir d'un changement si terrible pour votre salut. Mettez donc à profit pour le règlement de vos mœurs cette sensibilité, tandis que Dieu vous la laisse encore; rapprochez de vous les objets propres à retracer en vous cette image, tandis qu'elle peut encore troubler la fausse paix de vos passions; venez quelquefois, sur les tombeaux de vos ancêtres, méditer en présence de leurs cendres sur la vanité des choses d'ici-bas; venez les interroger quelquefois sur ce qu'il leur reste, dans le séjour ténébreux de la mort, de leurs plaisirs, de leurs dignités, et de leur gloire; venez vous-même ouvrir ces tristes demeures; et de tout ce qu'ils ont été autrefois aux yeux des hommes, voyez ce qu'ils sont maintenant : des spectres dont vous ne pouvez soutenir la présence, des amas de vers et de pourriture. Voilà ce qu'ils sont aux yeux des hommes; mais que sont-ils devant Dieu? Descendez vous-même en esprit dans ces lieux d'horreur et d'infection, et choisissez-y d'avance votre place; représentez-vous vous-même, dans cette dernière heure, étendu sur le lit de votre douleur, aux prises avec la mort, vos membres engourdis, et déjà saisis d'un froid mortel; votre langue déjà liée des chaînes de la mort; vos yeux fixes, immobiles, couverts d'un nuage confus devant qui tout commence à disparaître; vos proches et vos amis autour de vous, faisant des vœux inutiles pour votre santé, redoublant votre frayeur et vos regrets par la tendresse de leurs soupirs et l'abondance de leurs larmes; le ministre du Seigneur à vos côtés, le signe du salut, alors votre seule ressource, entre ses mains; des paroles de foi, de miséricorde et de confiance à la bouche. Rapprochez ce spectacle si instructif, si intéressant : vous-même alors,

s tristes agitations de ce dernier combat, ne donnant marques de vie que dans les convulsions qui annon-tre mort; tout le monde anéanti pour vous; dépouillé ujours de vos dignités et de vos titres; accompagné seules œuvres, et près de paraître devant Dieu. Ce s ici une prédiction; c'est l'histoire de tous ceux qui t chaque jour à vos yeux, et c'est d'avance la vôtre. ez ce moment terrible; vous y viendrez, et le jour re n'est pas loin, et peut-être y touchez-vous déjà. fin vous y viendrez, et quelque loin qu'il puisse être, demain, et vous y arriverez en un instant; et la seule tion que vous aurez alors sera d'avoir fait de toute ie l'étude, la ressource et la préparation de votre

, et c'est ma dernière raison, remontez à la source frayeurs excessives qui vous rendent l'image et la pen-la mort si terrible; vous la trouverez sans doute dans barras d'une conscience criminelle. Ce n'est pas la ue vous craignez, c'est la justice de Dieu qui vous at-delà, pour punir les infidélités et les désordres de ie; c'est que vous n'êtes pas en état de vous présenter lui, tout couvert des plaies les plus honteuses qui dé-t en vous son image; et que mourir pour vous dans tion où vous êtes, ce serait périr pour toute la durée cles. Purifiez donc votre conscience; finissez et expiez sions criminelles; rappelez Dieu dans votre cœur; plus rien à ses yeux digne de sa colère et de ses châ-s; mettez-vous en état d'espérer quelque chose de ses ordes infinies après la mort; alors vous verrez ap-r ce dernier moment avec moins de crainte et de sai-nt; et le sacrifice que vous aurez déjà fait à Dieu, du et de vos passions, non-seulement vous facilitera, mais ndra même doux et consolant le sacrifice que vous z alors de votre vie.

dites-moi, mes frères, qu'a la mort de si effrayant

pour une âme fidèle ? de quoi la sépare-t-elle ? d'un monde qui périra, et qui est la patrie des réprouvés ; de ses richesses qui l'embarrassent, dont l'usage est environné de périls, et qu'il lui était défendu de faire servir à la félicité de ses sens ; de ses proches, de ses amis, qu'elle ne fait que devancer, et qui vont bientôt la suivre ; de son corps, qui avait été jusque-là ou l'écueil de son innocence, ou l'obstacle perpétuel de ses saints désirs ; de ses maîtres et de ses sujets, dont les premiers exigeaient souvent d'elle des complaisances criminelles, et les autres la rendaient responsable de leurs infidélités et de leurs crimes ; de ses places et de ses dignités, qui, en multipliant ses devoirs, augmentaient ses périls ; enfin de la vie, qui n'était pour elle qu'un exil, et un désir d'en être délivrée. Que lui rend la mort pour ce qu'elle lui ôte ? elle lui rend des biens immuables, et que personne ne pourra plus lui ravir ; des plaisirs éternels, et qu'elle goûtera sans crainte et sans amertume ; la possession de Dieu même assurée et paisible, et dont elle ne pourra plus déchoir ; la délivrance de toutes ses passions, qui avaient été pour elle une source continuelle d'inquiétudes et de peines ; une paix inaltérable, qu'elle n'avait jamais pu trouver dans le monde ; la dissolution de tous les liens qui l'attachaient à la terre, et qui l'y retenaient comme captive ; enfin, la société des justes et des bienheureux, pour celle des hommes pécheurs dont elle se sépare. Et qu'y a-t-il donc de si doux dans cette vie, ô mon Dieu, pour une âme fidèle, qui puisse l'y attacher ? C'est pour elle une vallée de larmes, où les périls sont infinis, les combats journaliers, les victoires rares, les chutes inévitables ; où les violences doivent être continuelles ; où il faut tout refuser à ses sens ; où tout nous tente, et tout nous est interdit ; où ce qui plaît le plus est ce qu'il faut le plus fuir et craindre : en un mot, où, si vous ne souffrez, si vous ne pleurez, si vous ne résistez jusqu'au sang, si vous ne combattez sans cesse, si vous ne vous haïssez vous-même, vous êtes perdu. Que trouvez-vous là de si aimable, de si

attirant, de si capable d'attacher une âme chrétienne? et mourir, n'est-ce pas un triomphe et un gain pour elle?

Aussi, mes frères, la mort est le seul point de vue et la seule consolation qui soutient la fidélité des justes. Gémissent-ils dans l'affliction, ils savent que leur fin est proche; que les tribulations courtes et passagères de cette vie seront suivies d'un poids de gloire éternelle, et, dans cette pensée, ils trouvent une source inépuisable de patience, de fermeté, d'allégresse. Sentent-ils la loi des membres s'élever contre la loi de l'esprit, et exciter en eux ces mouvements dangereux qui portent l'innocence jusque sur le bord du précipice; ils n'ignorent pas qu'après la dissolution du corps terrestre, on le leur rendra céleste et spirituel; et qu'alors, délivrés de toutes ces misères, ils seront semblables aux anges du ciel; et ce souvenir les soutient et les fortifie. Sont-ils accablés sous la pesanteur du joug de Jésus-Christ, et leur foi, plus faible, est-elle sur le point de se ralentir ou de succomber sous le poids des devoirs austères de l'Évangile : ah! le jour du Seigneur n'est pas loin; ils touchent à la bienheureuse récompense; et la fin de leur course, qu'ils voient déjà, les anime, et leur fait reprendre de nouvelles forces. Écoutez comme l'apôtre consolait autrefois les premiers fidèles : Mes frères, leur disait-il, le temps est court, le jour approche, le Seigneur est à la porte, et il ne tardera pas; réjouissez-vous donc, je vous le dis encore, réjouissez-vous. C'était là toute la consolation de ces hommes persécutés, outragés, proscrits, foulés aux pieds, regardés comme les balayures du monde, l'opprobre des Juifs et la risée des Gentils. Ils savaient que la mort allait essuyer leurs larmes; qu'alors il n'y aurait plus pour eux ni deuil, ni douleur, ni souffrance; que tout y serait nouveau; et cette pensée adoucissait toutes leurs peines. Ah! qui eût dit à ces généreux confesseurs de la foi que le Seigneur ne leur ferait pas goûter la mort, et qu'il les laisserait vivre éternellement sur la terre, eût ébranlé leur foi, tenté leur constance; et, en leur

ôtant cette espérance, on leur eût ôté toute leur consolation.

Vous n'en êtes pas sans doute surpris, mes frères, parce que, pour des hommes affligés et malheureux comme ils étaient, la mort devait paraître une ressource. Vous vous trompez; ah! ce n'étaient pas leurs persécutions et leurs souffrances qui faisaient leurs malheurs et leur tristesse, c'était là leur joie, leur consolation, leur gloire; nous nous glorifions dans les tribulations, disaient-ils : *gloriamur in tribulationibus*[1]; c'était l'éloignement où ils vivaient encore de Jésus-Christ; c'était là la source de leurs larmes, et tout ce qui leur rendait la mort si désirable. Tandis que nous sommes dans le corps, disait l'apôtre, nous sommes éloignés du Seigneur; et cet éloignement était un état triste et violent pour ces hommes fidèles : toute la piété consiste à souhaiter notre réunion avec Jésus-Christ notre chef, à soupirer après l'heureux moment qui nous incorporera avec tous les élus dans ce corps mystique qui se forme, depuis la naissance du monde, de toute langue, de toute tribu, de toute nation; qui est la fin de tous les desseins de Dieu, et qui doit le glorifier avec Jésus-Christ dans tous les siècles. Nous sommes ici-bas comme des branches séparées de leur cep, comme des ruisseaux éloignés de leur source; comme des étrangers errants loin de leur patrie; comme des captifs enchaînés dans une prison, qui attendent leur délivrance; comme des enfants bannis pour quelque temps de l'héritage et de la maison paternelle; en un mot, comme des membres séparés de leur corps. Depuis que Jésus-Christ notre chef est monté au ciel, ce n'est plus ici le lieu de notre demeure: nous attendons la bienheureuse espérance et l'avénement du Seigneur; ce désir fait toute notre piété et notre consolation; et ne pas désirer cet heureux moment pour un chrétien, et le craindre, et le regarder même comme le plus grand des malheurs, c'est dire anathème à Jésus-Christ; c'est

1. Rom. V, 3.

;ouloir avoir aucune part avec lui; c'est renoncer aux
nesses de la foi, et au titre glorieux de citoyen du ciel;
: chercher notre bonheur sur la terre, douter d'un ave-
regarder la religion comme un songe, et croire que tout
finir avec nous.

m, mes frères, la mort n'a rien que de doux et de dési-
pour une âme juste. Arrivée à cet heureux moment,
voit sans regret périr un monde qui ne lui avait jamais
qu'un amas de fumée, et qu'elle n'avait jamais aimé.
yeux se ferment avec plaisir à tous ces vains spectacles
fre la terre, qu'elle avait toujours regardée comme une
ration d'un moment, et dont elle n'avait pas laissé de
idre les dangereuses illusions. Elle sent sans inquiétude,
dis-je? avec plaisir, ce corps mortel qui avait été la
ère de toutes ses tentations et la source fatale de toutes
iblesses, se revêtir de l'immortalité. Elle ne regrette
sur la terre, où elle ne laisse rien, et d'où son cœur
ole comme son âme; elle ne se plaint pas même d'être
ée au milieu de sa course, et de finir ses jours en un
ncore florissant. Au contraire, elle remercie son libé-
r d'avoir abrégé ses peines avec ses années, de n'avoir
d'elle que la moitié de sa dette pour le prix de son
ité, et d'avoir consommé dans peu son sacrifice, de peur
plus long séjour dans un monde corrompu ne pervertît
œur. Ses violences, ses austérités, qui avaient tant coûté
faiblesse de sa chair, font alors la plus douce de ses
es. Elle voit que tout s'évanouit, hors ce qu'elle a fait
Dieu; que tout l'abandonne, ses biens, ses proches, ses
ses dignités, hormis ses œuvres; et elle est transportée
ie de n'avoir pas mis sa confiance dans la faveur des
es, dans les enfants des hommes, dans les vaines espé-
s de la fortune, dans tout ce qui va périr; mais dans le
eur tout seul, qui demeure éternellement, et dans le
luquel elle va trouver la paix et la félicité, que les
ires ne donnent point. Ainsi, tranquille sur le passé,

méprisant le présent, transportée de toucher enfin à cet avenir, le seul objet de ses désirs, voyant déjà le sein d'Abraham ouvert pour la recevoir, et le Fils de l'homme assis à la droite du Père, tenant en ses mains la couronne d'immortalité, elle s'endort dans le Seigneur. Elle est portée par les esprits bienheureux dans la demeure des saints, et s'en retourne dans le lieu d'où elle était sortie. Puissiez-vous, mes frères, voir ainsi terminer votre course! c'est ce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON

SUR LE MAUVAIS RICHE

Crucior in hac flamma.
Je suis tourmenté dans cette flamme.
Luc XVI, 24.

Quels sont donc les crimes affreux, mes frères, qui ont creusé à cet infortuné ce gouffre de tourments où il est enseveli, et allumé le feu vengeur qui le dévore. Est-ce un profanateur de son propre corps? a-t-il trempé ses mains dans le sang innocent? a-t-il fait de la veuve et de l'orphelin la proie de ses injustices? est-ce un homme sans foi, sans mœurs, sans caractère, un monstre d'iniquité?

Écoutez-le, vous qui croyez qu'une vie douce et paisible, où l'on n'accorde rien aux passions extrêmes, mais où l'on accorde tout à l'amour-propre, est une vie chrétienne; et que ne pas faire le mal, c'est tout l'Évangile. Ce réprouvé qui sort aujourd'hui de l'abîme pour vous instruire était riche, dit Jésus-Christ; il était vêtu de pourpre et de lin; il faisait tous les jours bonne chère : du reste, moins attentif qu'il n'aurait dû aux besoins de Lazare qui languissait à sa porte; voilà tous ses crimes. En vain en voudrions-nous chercher d'autres dans la dissolution de ses mœurs; ce n'est pas ce qu'on lui reproche. Il avait reçu de grands biens; il en goûtait toutes les douceurs : Abraham ne cherche point ailleurs le sujet de sa condamnation : nous serions téméraires de lui prêter des désordres que son histoire tait, dont Jésus-

Christ l'absout par son silence : nous contredirions même les intentions du Sauveur en détournant le sens et l'esprit de cette histoire, et détruisant tout le fruit qu'il se propose d'en retirer.

Qu'eût-il été besoin, en effet, mes frères, que Jésus-Christ vînt nous ouvrir l'abîme, pour nous faire voir dans les tourments un impudique, un sacrilége, un pécheur déclaré ? On sait assez que les fornicateurs, les impies, les ravisseurs du bien d'autrui, n'auront point de part dans son royaume : toute l'Écriture est une prédiction continuelle du malheur qui leur est préparé. S'il nous ouvre donc aujourd'hui le sein de l'enfer, c'est pour nous y montrer un réprouvé que nous n'y attendions point, et dont le plus grand vice a été de n'avoir point de vertu : c'est pour nous apprendre que la vie mondaine toute seule, quand vous en demeureriez là, et que vous ne tomberiez dans aucun excès, est une vie criminelle à ses yeux, digne de l'enfer et de ses flammes.

Voilà l'esprit et la fin de l'histoire que Jésus-Christ nous raconte aujourd'hui ; et c'est à cette vérité, la plus importante peut-être qu'on puisse traiter dans la morale chrétienne, que je vais ramener, par des réflexions édifiantes, toute la suite de notre Évangile. Dans le portrait que nous fait Jésus-Christ du mauvais riche, vous verrez la peinture d'une vie molle et mondaine, qui n'est accompagnée ni de vice, ni de vertu : dans le récit de son supplice, vous en verrez la condamnation et la déplorable destinée. C'est-à-dire l'innocence du monde, exposée et condamnée ; c'est le sujet de cette homélie. Implorons, etc., *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE

Il importe peu à notre instruction, mes frères, d'éclaircir si Jésus-Christ a voulu nous raconter ici une histoire véritable arrivée dans Jérusalem, ou seulement envelopper,

selon sa coutume, sous des traits paraboliques, les vérités de sa doctrine. Qu'il se représente, comme un pasteur tendre et empressé, courant à travers les montagnes après une brebis égarée, et tout joyeux de l'avoir retrouvée, la mettant avec bonté sur ses épaules, ou qu'effectivement il aille jusque dans Samarie chercher une pécheresse pour la retirer de ses égarements; la parabole ne réveille pas moins la conscience du pécheur que l'histoire : ainsi, que la condamnation de notre riche infortuné soit un fait ou une figure, la vérité qu'on prétend y établir n'en est pas moins réelle, ni les motifs de notre terreur moins légitimes.

Il y avait donc dans Jérusalem, dit Jésus-Christ, un homme riche : *Homo quidam erat dives*[1]. Il semble que ce soit ici son premier crime : il était né heureux, *erat dives*. Jésus-Christ n'ajoute rien d'odieux à cette circonstance. On ne nous dit pas que, né dans la poussière, descendu d'une tribu obscure, et sorti d'une des moindres villes de Juda, il fût d'abord venu à Jérusalem pauvre et dépourvu de tout; et que, par les emplois les plus bas, par les trafics les plus vils, par des voies inconnues et toujours suspectes, il se fût élevé à ce point d'abondance et de prospérité où il avait depuis paru dans le monde, et qu'il eût joui avec insolence d'un bien qu'il avait acquis avec bassesse. Ce n'était pas ici un autre Zachée, qui, sur la misère publique, eût élevé une fortune monstrueuse ; qui eût exigé pour lui-même les tributs dus à César; et qui ensuite, à prix d'argent, eût acheté un nom, et exhaussé sa bassesse par l'éclat des dignités et la distinction des titres. On ne nous laisse pas soupçonner que, descendu d'un père avare et ravisseur, il n'eût recueilli qu'une succession d'iniquité; le silence de Jésus-Christ le justifie sur tous ces reproches : il était riche, *erat dives* ; il jouissait paisiblement du patrimoine de ses pères; libre d'ambition, exempt de soucis, environné de plaisirs tranquilles et domes-

1. Luc XVI, 19.

tiques, et ne goûtant que les douceurs d'un bien qui était à lui. Est-il quelqu'un parmi vous, mes frères, qui possède des richesses dans des circonstances plus innocentes ? Cependant voilà le premier degré de sa réprobation : il était riche, *erat dives*.

En second lieu, il était vêtu de pourpre et de lin : *induebatur purpurâ et bysso*. La pourpre, à la vérité, était une étoffe précieuse : mais nous dit-on qu'en cela il passât les bornes que l'usage prescrivait à son rang et à sa naissance; que ses biens ne pouvant suffire à ses profusions, l'ouvrier et le marchand souffrissent de ses vanités et de sa magnificence; et qu'enfin, comme dit le prophète, son orgueil et son ostentation surpassassent ses forces : *superbia ejus et arrogantia ejus plus quàm fortitudo ejus*[1] ? Son siècle ne connaissait pas encore des désordres si communs dans le nôtre, où le luxe confond tous les états; où un peu de prospérité fait disputer de faste le publicain avec les princes du peuple; où les misères publiques, en augmentant les murmures, semblent augmenter les profusions; où l'on ne connaît plus ni les hommes à leur nom, ni les femmes à leur visage; et où l'on est modeste quand on n'outre pas le luxe établi, et qu'on ne fait que se conformer à la folie et à l'excès de l'usage. On ne reproche point à notre riche infortuné que dans les soins de sa parure il entrât des desseins de passion et de crime, ni cette prétendue simplicité d'intention, toujours alléguée et toujours fausse, sur laquelle, femmes du monde, vous excusez tant d'indécence et l'artifice de vos ajustements. En un mot, ce riche était vêtu superbement; il aimait la splendeur et la magnificence : et dans la synagogue, où le culte était encore sensible et grossier, où l'on croyait que la magnificence du temple toute seule et l'appareil des sacrifices honoraient le Seigneur; où l'éclat extérieur des cérémonies en faisait toute la majesté, où Dieu

1. Isaïe XVI, 6.

même ne s'était montré que sous des symboles de grandeur et de gloire, il semble que cet excès était plus pardonnable que sous l'Évangile où Jésus-Christ, pauvre et humilié, est devenu une leçon, et un devoir en même temps de modestie et de simplicité à tous les fidèles.

En troisième lieu, il se traitait tous les jours magnifiquement : *epulabatur quotidiè splendidè* : maisla loi de Moïse ne défendait que les excès; elle n'ordonnait pas encore cette rigoureuse attention sur les sens que la loi de l'Évangile nous a depuis prescrite. Le lait et le miel étaient renfermés dans les promesses faites aux enfants d'Abraham; et il semble qu'on était autorisé à goûterles douceurs d'une abondance, qui avait été proposée comme la récompense de la fidélité. D'ailleurs, il est accusé de s'être traité magnifiquement; mais est-il repris d'avoir usé des viandes défendues par la loi ou manqué à l'observance des jeûnes, et de tant d'abstinences qu'elle prescrivait? Il ne se faisait pas de sa naissance, de ses grands biens et de sa mollesse, un prétexte pour se dispenser de ces lois rigoureuses. Observateur fidèle des traditions de ses pères, il distinguait les temps et les jours; et, quoiqu'il vécût dans les délices, il savait, quand il le fallait, s'affliger avec son peuple, et expier du moins en quelque sorte, en observant les abstinences de la loi, les plaisirs journaliers de sa table.

A la vérité, il faisait tous les jours bonne chère : *quotidiè;* mais son revenu pouvait soutenir cette dépense. Ce n'est pas assez de la bonne chère; elle était encore somptueuse et magnifique : *splendidè;* mais on n'ajoute pas qu'il y eût de l'excès et de la débauche; que les libertins et les impies fussent ses convives; que des discours dissolus fissent l'assaisonnement de ses repas; il n'est point marqué qu'au sortir de là il courût à un spectacle profane pour occuper son loisir, et se délasser des fatigues de la bonne chère; que, saisi de la fureur du jeu, il en fît son occupation ordinaire, et risquât quelquefois en un seul coup la fortune de ses enfants

et l'héritage de ses ancêtres ; ou qu'enfin, des entretiens dangereux et des commerces de passions remplissent le reste de ses journées. Sur la religion et la foi de ses pères, on ne trouve rien à redire en lui ; il ne faisait pas l'esprit fort, et ne croyait pas s'honorer en montrant des doutes scandaleux sur les merveilles que Dieu avait autrefois opérées en faveur de son peuple, et sur ses manifestations aux patriarches : il ne regardait pas la croyance commune un préjugé vulgaire ; les superstitions des pharisiens, les erreurs des sadducéens, les disputes et les animosités de ces deux sectes, qui déchiraient la synagogue, ne lui faisaient pas conclure que la synagogue elle-même n'avait rien de certain dans ses lois et dans son culte, et que la religion était une invention humaine : il offrait les sacrifices ordonnés ; il pratiquait les ablutions prescrites ; en un mot, il n'est pas appelé maître cruel, ami perfide, ennemi irréconciliable, époux infidèle, fier, injuste, déloyal. Il ne se servait pas de ses biens pour corrompre l'innocence ; le lit de son prochain était pour lui inviolable ; la réputation et la prospérité d'autrui ne l'avaient jamais trouvé ni envieux, ni mordant ; et de la manière dont on nous parle de lui, c'était un homme de bonne chère, faisant de la dépense dans Jérusalem, menant une vie douce et tranquille, d'ailleurs essentiel sur la probité, réglé dans ses mœurs, vivant sans reproche, et selon que le monde veut qu'on vive quand on a du bien ; recevant à sa table les citoyens et les étrangers ; enfin, un de ces hommes que le siècle loue, que la voix publique exalte, qu'on propose pour modèle, et que la piété elle-même n'oserait souvent condamner.

Or, mes frères, tel que je viens de vous le dépeindre, et tel qu'il était en effet, vous paraît-il fort coupable ? et si quelqu'un avant Jésus-Christ avait prononcé que cette voie est la voie qui mène à la perdition, et que cet homme est digne de l'enfer, ne vous seriez-vous pas récriés contre l'indiscrétion et la dureté du zèle ? n'auriez-vous pas dit avec

indignation, comme aufrefois toute l'armée d'Israël, lorsque Saül eut condamné son fils Jonathas : Qu'a-t-il donc fait ? et faut-il qu'il meure pour avoir goûté un peu de miel ? *Ergone Jonathas morietur*[1] ? Les préjugés de l'enfance vous ont laissé une idée si affreuse de ce mauvais riche ; cependant de quoi s'agit-il ? Venons au fond : n'ajoutez rien à ce qu'en dit l'Évangile. Il était riche, il était vêtu magnifiquement, il faisait bonne chère : que trouvez-vous là de si énorme et de si criant ? Si je n'en juge que par vos mœurs et vos maximes, non-seulement il ne paraît pas si coupable, mais je le trouve vertueux ; et dans la dépravation où l'on vit aujourd'hui, si je parlais ici comme un sage mondain, ce serait un modèle que je vous proposerais à suivre.

Que dites-vous tous les jours vous-mêmes de ceux qui lui ressemblent ? Un tel vit noblement ; il mange son bien avec honneur ; sa table est servie avec propreté et magnificence : du reste, il est homme essentiel, ami solide, et plein de cette probité qui fait la véritable religion et la solide vertu. C'est peu de le louer ; on fait, ô mon Dieu ! des parallèles injurieux à la piété de vos serviteurs ; on dit que voilà comme il faudrait vivre dans le monde, et non pas comme tels et telles à qui la dévotion a gâté l'esprit, et qui décrient la véritable piété par des façons sauvages et des singularités indiscrètes. Voilà le monde, mes frères ; et ce qui me fait trembler, c'est que le seul réprouvé que Jésus-Christ nous fasse paraître dans l'Évangile se trouverait presque aujourdhui le plus homme de bien parmi nous.

Peut-être m'opposerez-vous ici sa dureté envers Lazare ; et du moins, en cela, vous prétendrez avoir quelque avantage au-dessus de lui. A ce motif de confiance, je n'aurais d'abord qu'à répondre avec saint Paul, qu'en vain vous donneriez tout votre bien aux pauvres, si vous n'avez pas dans le cœur cette charité qui croit tout, qui espère tout, qui souffre

1. 1 Reg. XIV, 15.

tout, qui pardonne tout, qui n'est ni vaine, ni envieuse, ni intéressée, ni voluptueuse : si la sainteté de vos mœurs ne soutient l'abondance de vos largesses, vous ne faites rien, et vous n'êtes rien vous-même devant Dieu : *Nihil sum*[1]. L'aumône aide à expier les péchés dont on se repent, mais elle ne justifie pas ceux dans lesquels on vit ; c'est un devoir, mais ce n'est pas l'unique ; et quoique y manquer ce soit être coupable de tout le reste, l'observer pourtant n'est pas toute la loi.

Mais, d'ailleurs, voyons quel est là-dessus le crime de notre riche voluptueux, et peut-être vous trouverez-vous encore plus coupable que lui. *Il y avait*, continue Jésus-Christ, *un pauvre appelé Lazare, tout couvert d'ulcères, couché à la porte de ce riche, qui eût bien voulu se rassasier des miettes qui tombaient de sa table ; mais personne ne lui en donnait*[2]. Il y a, je l'avoue, dans cette conduite, je ne sais quoi qui blesse tous les sentiments même de l'humanité : le spectacle d'un voluptueux assis autour d'une table chargée de mets exquis, et insensible aux souffrances d'un malheureux qu'il a sous les yeux, couvert de plaies, et réduit à souhaiter des miettes, pour apaiser la faim qui le dévore, forme d'abord une opposition monstrueuse : et la seule vertu mondaine s'indigne de cette barbarie. Mais rapprochons-en toutes les circonstances, et vous verrez que Jésus-Christ n'a pas tant voulu nous représenter ce riche comme un monstre d'inhumanité, que comme un homme indolent, trop occupé de ses plaisirs, et manquant d'attention seulement pour les misères de Lazare : vous verrez que le trait qui regarde ce pauvre n'est qu'un incident, pour ainsi dire, de l'histoire, et que la vie molle et voluptueuse du riche en fait comme le fond et le sujet principal.

Premièrement, Lazare était un mendiant public, *mendicus* ; or, on est naturellement moins attentif aux misères de ces

1. 1 Cor. XIII, 2.
2. Luc XVI, 20, 21.

indigents déclarés, qui ont toute une ville pour témoin et pour ressource de leur indigence : on peut toujours se persuader que leurs importunités éternelles sont de purs artifices; et que l'oisiveté, bien plus que le besoin, forme leurs plaintes et leur misère : en un mot, les prétextes dont vous vous servez tous les jours pour rebuter ces pauvres errants, notre riche pouvait s'en servir envers Lazare. Peut-être que des besoins secrets, que des œuvres publiques de miséricorde, qui eussent plus flatté sa vanité, l'eussent aussi trouvé plus miséricordieux et plus sensible.

Secondement, Lazare tout couvert de plaies, il est vrai, était couché à la porte de ce riche : *ulceribus plenus, jacebat ante januam divitis.* Un objet si digne de pitié aurait dû l'attendrir sans doute; mais, du moins, c'est quelque chose qu'un spectacle aussi horrible à voir que le devait être Lazare fût souffert à la porte sans qu'on le rebutât; que rien d'aigre ni de dur ne fût jamais sorti de la bouche de ce riche, blessé d'avoir sans cesse le même objet devant les yeux; et qu'il eût permis que cet infortuné eût fait de l'entrée de sa maison son asile ordinaire. Vous vous seriez peut-être hâté, vous, mon cher auditeur, de faire quelque largesse : mais l'empressement d'éloigner de vos yeux un objet si dégoûtant y eût eu plus de part que le désir de soulager un membre de Jésus-Christ; peut-être même, pour épargner à votre délicatesse un seul instant de dégoût, n'auriez-vous pas cru votre frère affligé digne de recevoir ce bienfait de vos propres mains, et qu'un domestique eût été chargé de votre part d'en être le distributeur; au lieu de reconnaître alors dans une chair tout ulcérée l'image des plaies honteuses que votre âme étale aux yeux de Dieu, et d'expier tous les crimes de vos regards, en les laissant reposer sur un objet désagréable : ainsi, vous auriez été peut-être plus coupable devant Dieu par un excès de délicatesse, que le réprouvé de notre Évangile par son indifférence et par son oubli.

Enfin, on ne lui donnait pas même les miettes qui tom-

baient de la table : mais on ne dit pas que Lazare les eût demandées, on se contente de remarquer qu'il les souhaitait, *cupiebat*; on n'accuse pas le riche de les lui avoir refusées; mais seulement que personne ne les lui donnait: *nemo illi dabat*. Il n'est point marqué que Lazare lui parle, qu'il l'importune, qu'il lui expose sa faim et ses misères. Lazare se tait, et laisse parler ses plaies en sa faveur. Cette retenue semblait solliciter encore plus vivement la pitié de cet homme riche; mais son rang, sa dissipation, ses plaisirs ne lui permettent guère de descendre dans ce détail, et d'entrer dans ces attentions. Peut-être avait-il ordonné négligemment à des domestiques infidèles de secourir ce mendiant; car voilà où se borne tous les jours la libéralité de ses semblables. En un mot, on ne nous le représente pas tant ici comme coupable de dureté, que d'indolence et de défaut d'attention.

Aussi lorsque Abraham, du haut de la demeure céleste, lui apprend le sujet de sa condamnation, il ne lui dit pas, comme Jésus-Christ le dira au grand jour aux réprouvés : Lazare était nu, et vous ne l'avez pas revêtu ; il avait faim, et vous ne l'avez pas rassasié; il était malade, et vous ne l'avez pas soulagé : il se contente de lui dire : Mon fils, souvenez-vous que vous avez reçu des biens pendant votre vie : *Fili, recordare quia recepisti bona in vita tuâ*. Souvenez-vous que vous n'avez rien souffert sur la terre : ce n'est pas ainsi qu'on arrive au repos promis à ma postérité. Vos pères avaient toujours été errants, fugitifs, étrangers dans le monde ; ils n'y possédaient rien ; ils jouissent maintenant dans mon sein de cet héritage promis, après lequel ils avaient tant soupiré. Vous avez cherché, vous, votre consolation sur la terre ; vous n'appartenez donc plus au peuple de Dieu ; vous n'êtes plus un enfant de la promesse, vous n'avez pas été béni en moi, et votre sort est avec les infidèles : vous avez fait du lieu de votre pèlerinage le lieu de vos délices; cette injuste félicité ne pouvait pas durer : ici tout change de face : les larmes

de Lazare sont essuyées, ses afflictions consolées; mais vos ris et vos joies se changent en grincements de dents; et vos plaisirs d'un instant, en des tourments qui ne finissent plus : *Recordare, fili, quia recepisti bona in vita tua, Lazarus autem mala; hic consolatur, tu verò cruciaris.* Voilà son grand crime; une vie passée dans les plaisirs de l'abondance, et dans la mollesse : voilà ce qui l'a damné; et nous serions téméraires d'en chercher d'autres raisons que celles que l'Esprit de Dieu lui-même nous a marquées dans l'Évangile.

Vous en êtes surpris, mes frères? Vous ignorez donc que c'est un crime pour des chrétiens de n'avoir point de vertu? vous croyez donc que l'enfer n'est ouvert qu'aux adultères, aux fornicateurs, aux injustes? Ah! si un disciple de Moïse, vivant sous une loi encore imparfaite et charnelle, où les vertus qu'on exigeait étaient moins sublimes, le détachement moins rigoureux, l'usage des sens moins sévère, est réprouvé pour avoir mené une vie molle, délicieuse, sans vice, ni vertu; un membre de Jésus-Christ crucifié, un enfant de la loi nouvelle, un disciple de l'Évangile, où les vertus ordonnées sont si parfaites, la violence si continuelle, les plaisirs si interdits, les souffrances si nécessaires, où l'usage des sens est environné de tant de préceptes et de conseils rigoureux; où la croix est le sceau de ceux qui sont prédestinés; vous croiriez qu'il serait traité plus favorablement en ne refusant rien à ses sens, et s'abstenant seulement, comme ce riche, des excès criants et des plaisirs injustes et honteux?

Mais, mes frères, c'est une vérité du salut, qu'un chrétien ne peut être prédestiné que pour être rendu ici-bas conforme à l'image de Jésus-Christ. Si vos mœurs ne sont pas une expression des siennes; si le père ne retrouve pas en vous la ressemblance de son fils; si le membre porte des traits différents du chef, et que ce soit une alliance monstrueuse de les unir ensemble : vous serez rejeté comme une image infidèle, comme une pierre de rebut qui n'a pas été taillée par

la main de l'ouvrier, et qui ne peut entrer dans l'édifice; comme un membre difforme, et qu'on ne saurait assortir au reste du corps.

Or, je vous demande, mes frères, pour ressembler à Jésus-Christ suffit-il de n'être ni fornicateur, ni impie, ni sacrilége, ni injuste ? Jésus-Christ s'est-il contenté de ne faire tort à personne; de ne point soulever les peuples; de rendre à César ce qui est dû à César; de n'être pas un buveur et un homme de bonne chère; de ne pouvoir être repris par ses ennemis mêmes d'aucun péché grossier; en un mot, de n'avoir pas été un Samaritain et un ennemi de la loi? a-t-il borné là toutes ses vertus? n'a-t-il pas été doux et humble de cœur? n'a-t-il pas prié pour ses ennemis? a-t-il aimé le monde, lui qui l'a réprouvé ? s'est-il conformé au monde, lui qui n'était venu que pour le corriger et pour le reprendre ? a-t-il cru que le salut fût pour le monde, lui qui n'a pas prié pour le monde ? a-t-il couru après les plaisirs, lui qui les a maudits, et qui a déclaré que le monde se réjouirait, mais que ses disciples ne prendraient aucune part à ces vaines joies, et seraient dans la tristesse ? a-t-il cherché les honneurs et les distinctions humaines, lui qui n'a jamais cherché sa gloire, mais la gloire de son Père, et qui s'est caché lorsqu'on a voulu le faire roi ? a-t-il mené une vie douce et agréable, lui qui a porté sa croix dès le premier instant de sa vie mortelle, et qui a consommé sa course par la consommation de ses souffrances ? Voilà votre modèle : soyez du monde, soyez solitaire, à la cour, ou dans le cloître; consacré à Dieu, ou partagé entre le Seigneur et les soins du mariage, si vous ne portez pas l'image de Jésus-Christ, vous êtes perdu.

Cependant vous ne craignez rien pour votre destinée, pourvu que vous viviez dans une régularité que le monde approuve, et que la conscience ne vous reproche pas de vice grossier et criant : et il est si vrai que cet état ne vous laisse point d'alarmes sur le salut que, lorsque nous vous propo-

sons d'imiter l'exemple de ceux qui, après avoir mené une vie semblable à la vôtre, en ont connu le danger, se sont retirés des plaisirs et des dissipations du monde, et leur ont fait succéder la prière, la retraite, la mortification, la pratique des œuvres saintes, vous répondez qu'il est dangereux de le prendre si haut ; vous vous croyez plus sage en évitant ces prétendus excès, et vous ne voyez rien à changer à votre conduite. Saint Augustin se plaignait autrefois que certains païens de son temps refusaient de se convertir à la foi, parce qu'ils menaient une vie réglée selon le monde. Lorsqu'on les exhortait, dit ce Père, à passer du côté des chrétiens : Il est question de bien vivre, répondaient-ils : *Benè vivere opus est.* Que m'ordonnera Jésus-Christ que vous me prêchez? *Quid mihi præcepturus est Christus?* que je mène une vie exempte de blâme? *ut benè vivam?* Je la mène depuis longtemps : je ne fais tort à personne ; je ne souille pas le lit de mon prochain, je ne lui ravis pas son bien par des voies injustes : *Jam benè vivo; nullo adulterio contaminor, nullam rapinam facio.* Qu'est-il besoin de changer et d'embrasser une religion nouvelle? Si ma vie était criminelle, vous auriez raison de me proposer une loi qui règle les mœurs, et qui défend les excès ; mais si, sans la loi de Jésus-Christ, je les évite, Jésus-Christ ne m'est donc plus nécessaire? *Quid mihi necessarius est Christus?*

Voilà précisément, mes frères, la situation de ces chrétiens voluptueux et indolents, de ces vertueux du siècle, de ces personnes irréprochables selon le monde, dont je parle. Lorsque nous les exhortons à une vie plus chrétienne, plus conforme aux maximes de l'Évangile, aux exemples des saints et de Jésus-Christ ; que nous leur annonçons qu'on ne peut pas être son disciple sans renoncer au monde et à ses plaisirs, comme nous l'avons promis sur les fonts sacrés ; ils nous répondent qu'il ne s'agit pas d'être de certains plaisirs ou de n'en être point ; d'aller se délasser à un spectacle, ou de s'en faire un scrupule ; de se conformer aux usages sur la

dépense, sur la parure, sur le genre de vie, ou d'affecter d'être singulier; qu'il s'agit de bien vivre : *Benè vivere opus est;* d'être bon citoyen, époux fidèle, maître généreux, juste, désintéressé, sincère ; que voilà l'essentiel, qu'avec ces vertus on se sauve partout; et que tout ce qu'on met de plus dans la dévotion n'est pas nécessaire : *Jam .bené vivo, quid mihi necessarius est Christus* [1] ?

Mais écoutez ce qu'ajoute ce Père sur le même sujet, dans un autre endroit : Leur conduite est irréprochable selon le monde : ils sont hommes de probité, femmes régulières ; ils honorent leurs parents; ils ne trompent pas leurs frères; ils sont fidèles dans leurs promesses; ils ne font point d'injustice, mais ils ne sont pas chrétiens : *christiani non sunt.* Pourquoi cela? les chrétiens ont crucifié leur chair avec ses désirs ; et vous nourrissez, et vous flattez sans cesse ses ennemis domestiques : les chrétiens ne sont pas de ce monde; et vous en êtes l'esclave, le partisan et l'apologiste ; les chrétiens gémissent sans cesse au fond du cœur sur les périls des sens, et des objets de la vanité qui les environnent; et vous les aimez : les chrétiens se font une violence continuelle; et vous vivez dans une indolence et dans une paix profonde avec vous-même : les chrétiens sont des voyageurs sur la terre qui ne s'attachent point, et méprisent même tout ce qui se trouve sur leur route, et soupirent sans cesse après leur patrie ; et vous voudriez pouvoir établir ici-bas une cité permanente, et vous éterniser dans cette vallée de larmes et de douleurs : les chrétiens rachètent le temps qui est court, et tous leurs jours sont pleins devant le Seigneur; et toute votre vie n'est qu'un grand vide, et l'inutilité en est même la portion la plus innocente : les chrétiens regardent les richesses comme des embarras, les dignités comme des écueils, la grandeur comme le haut d'un précipice, les afflictions comme des grâces, les prospérités comme des malheurs, la

1. S. Aug. in Joan., 45.

figure du monde comme un songe : voyez-vous les choses des mêmes yeux? en un mot, les chrétiens sont spirituels; et vous êtes encore tout terrestre : *christiani non sunt.*

Ah! si, pour être chrétien, il suffisait de ne pas donner dans les excès, le paganisme ne nous a-t-il pas fourni des hommes sages, réglés, tempérants; des femmes fortes, d'une vertu austère, d'une conduite héroïque, attachées au devoir par des principes de gloire et d'honneur? et tout ce que nous voyons de plus vertueux dans le siècle approche-t-il de la rigidité de ces anciens modèles? Ce ne sont donc pas des désordres évités qui font les chrétiens, ce sont les vertus de l'Évangile pratiquées : ce ne sont pas des mœurs irréprochables aux yeux des hommes, c'est l'esprit de Jésus-Christ crucifié : ce ne sont pas les qualités que le monde admire, l'honneur, la probité, la bonne foi, la générosité, la droiture, la modération, l'humanité; c'est une foi vive, une conscience pure, une charité non feinte; toute vie qui ne peut pas mériter le ciel est une vie de péché; toute vie qui n'est pas digne d'un saint est indigne d'un chrétien; l'arbre qui n'a que des feuilles est frappé de malédiction, comme l'arbre mort et déraciné; et l'Évangile condamne aux mêmes ténèbres éternelles et aux mêmes supplices, et le serviteur infidèle, et le serviteur inutile. Aussi, après vous avoir exposé dans les mœurs de notre riche réprouvé l'image d'une vie voluptueuse et mondaine, exempte même de crime et de débauche, il faut dans sa punition vous apprendre quelle en est la fin et la destinée.

SECONDE PARTIE

Or il arriva, continue Jésus-Christ, *que ce pauvre mourut, et fut porté par les anges dans le sein d'Abraham : le riche mourut aussi, et il fut enseveli dans l'enfer.* Quel nouvel ordre de destinée! Lazare meurt le premier; car le Seigneur se hâte de visiter ses élus, et d'abréger leurs jours avec leurs souf-

frances; le riche lui survit; le Seigneur, au contraire, n'ouvre que lentement les portes de la mort aux pécheurs, pour les attendre plus longtemps à la pénitence : mais enfin le riche meurt; car les grands biens nous attachent à la vie, mais ne nous rendent pas immortels : il est enseveli, *sepultus* : circonstance qu'on ne remarque pas dans la mort de Lazare : des honneurs funèbres sont sans doute rendus à sa mémoire; la pompe et la vanité paraissent jusque sur son tombeau : on rehausse par des monuments superbes son néant et ses cendres; mais son âme toute seule, précipitée sous le poids de ses iniquités, s'est déjà creusé un lieu profond dans l'abîme éternel, *sepultus est in inferno.* Lazare meurt; son corps abandonné trouve à peine un peu de terre qui lui serve de sépulture; sa fin est sans honneur devant les hommes, mais son âme glorieuse est menée en triomphe par tous les esprits célestes dans le sein d'Abraham : *Factum est autem ut moreretur mendicus, et portaretur ab angelis in sinum Abrahæ.* Le riche meurt; tout Jérusalem en parle : on loue ses vertus : on vante sa magnificence; ses amis le pleurent; ses proches, pour se consoler de sa perte, cherchent à éterniser sa mémoire par des titres et des inscriptions. Soins inutiles des hommes! son nom même n'est pas venu jusqu'à nous : nous ne le connaissons que par ses malheurs : nous savons seulement de lui qu'il était riche, et qu'il est réprouvé : sa naissance, sa tribu, sa famille, tout cela est anéanti avec lui : car les impies, dit l'Esprit-Saint, ont péri comme ceux qui n'ont jamais été : ils sont nés comme s'ils ne l'étaient pas : *Perierunt quasi qui non fuerint; et nati sunt quasi non nati*[1]. Lazare meurt; on ignore même dans Jérusalem s'il a vécu : sa mort est obscure comme sa vie : le monde, qui ne l'avait pas même connu, n'a pas de peine à l'oublier; mais son nom, écrit dans le livre de vie, a mérité d'être conservé aussi dans nos Livres saints, et de retentir

1. Eccles. XLIV, 9.

tous les jours dans ces chaires chrétiennes : *Car le corps des Justes est enseveli dans la paix, et leur nom vivra dans tous les siècles*[1]. En un mot, Lazare meurt, et il est porté par les anges dans le sein d'Abraham ; le riche meurt, et il est enseveli dans l'enfer : voilà un partage qui ne changera plus. Insensés que nous sommes ! que nous importe dans quelle situation la main de Dieu nous place pour l'instant rapide que nous paraissons sur la terre ? pourquoi n'être pas plus occupés de ce que nous serons pour toujours dans l'éternité ? Or, mes frères, continuons l'histoire de notre Évangile, et examinons toutes les circonstances du supplice que souffre cet infortuné dans le lieu des tourments.

Premièrement, à peine se fut-il trouvé, dit Jésus-Christ, dans le lieu de son supplice, qu'il leva les yeux en haut, et vit Abraham et Lazare dans son sein, *elevans oculos*. Il commence d'abord par lever les yeux : quelle surprise ! c'est-à-dire que, pendant toute sa vie, il ne les avait pas ouverts une seule fois sur les dangers de son état ; c'est-à-dire qu'il ne s'était même jamais avisé de se défier que la voie où il marchait, si sûre en apparence, et si approuvée du monde, pût le conduire à la perdition : car les pécheurs déclarés, les âmes entièrement livrées au crime, sentent bien que leur vie est une vie de réprobation, et ne se calment que dans l'espérance d'en sortir un jour et de mieux vivre ; mais ces âmes indolentes, molles, voluptueuses, dont je parle, qui se défendent des excès et des désordres, elles meurent d'ordinaire sans avoir su qu'elles ont vécu coupables. Le riche réprouvé voit de loin Lazare dans le sein d'Abraham, revêtu de gloire et d'immortalité : première circonstance de son supplice. Ce mendiant, couvert d'ulcères, qu'il n'avait pas même daigné autrefois honorer d'un seul de ses regards, est dans le lieu de paix et de rafraîchissement, tandis que lui-même se sent dévoré par les ardeurs éternelles. Quel paral-

1. Eccles. XLIV, 14.

lèle alors ! quels désirs de lui avoir ressemblé ! quelle secrète rage de ne lui ressembler pas ! Il voit en même temps toute l'étendue des biens qu'il a perdus, et les maux irréparables qu'il s'est préparés. Il regarde cette paix, cette sérénité, ces délices toujours nouvelles, dont jouit Lazare. Il retombe d'une manière affreuse sur lui-même ; et d'un coup d'œil s'offrent à lui tous ses malheurs. Plus déchiré par l'image toujours présente du bonheur dont il est déchu, que par l'horreur des peines qu'il endure, le ciel, dit un Père, le brûle plus que l'enfer[1].

Oui, mes frères, c'est ainsi que Dieu ouvrira, pendant toute l'éternité, le sein de sa gloire ; qu'il dépliera les cieux devant ces millions de réprouvés que sa vengeance aura précipités dans l'abîme ; et que là il exposera sans cesse à chaque damné l'objet le plus propre à nourrir sa fureur et augmenter ses peines.

Du fond de ce gouffre, vous lèverez peut-être les yeux, comme le réprouvé dans notre Évangile, vous qui m'écoutez ; et durant toute la durée des siècles, vous verrez dans le sein d'Abraham ce père sage et pieux, dont la foi et la piété vous avaient toujours paru une simplicité d'esprit et une faiblesse de l'âge : vous rappellerez les dernières instructions dont il tâcha de redresser vos mauvais penchants au lit de la mort, les marques de tendresse qu'il vous donna, les vœux mourants qu'il fit pour la conduite de votre vie, en ce dernier moment où sa religion et son amour pour vous semblaient se ranimer : et vos dissolutions, vos biens depuis dissipés, vos affaires ruinées, votre malheur présent, ne s'offriront à vous qu'avec ses remontrances paternelles, et les exemples de piété qu'il vous avait donnés.

Vous lèverez encore les yeux, vous qui, dans un état de veuvage et de désolation, vivez dans les délices, et êtes morte devant Dieu ; et du milieu des flammes, vous verrez éternel-

1. Chrysol.

lement dans le séjour de la gloire cet époux avec qui vous ne formiez autrefois qu'un même cœur et une même âme, sur les cendres duquel vous répandîtes tant de larmes, et qui, touché de votre fidélité, vous laissa dépositaire de ses biens et de ses enfants, comme de sa tendresse : et cet objet autrefois si cher vous reprochera sans cesse les infidélités que vous avez depuis faites à sa mémoire, la honte de votre conduite, les biens qu'il vous avait laissés, pour consoler votre affliction, employés à le déshonorer; et ses enfants mêmes, les gages précieux de son souvenir et de sa tendresse, négligés et sacrifiés à des amours injustes.

Oui, mes frères, du milieu des flammes, ces enfants de colère verront dans le sein d'Abraham, pendant tous les siècles, leurs frères, leurs amis, leurs proches, avec qui ils avaient vécu, jouir de la gloire des saints, heureux par la possession du Dieu même qu'ils avaient servi. Ce spectacle tout seul sera la plus désespérante de leurs peines : ils sentiront qu'ils étaient nés pour le même bonheur; que leur cœur était fait pour jouir du même Dieu : car la présence d'un bien auquel on n'a jamais eu de droit, ou qu'on n'aime plus, touche moins des malheureux qui en sont privés; mais ici un mouvement plus rapide que celui d'un trait décoché par une main puissante portera leur cœur vers le Dieu pour qui seul il était créé; et une main invisible le repoussera loin de lui : ils se sentiront éternellement déchirés, et par les efforts violents que tout leur être fera pour se réunir à leur Créateur, à leur fin, au centre de tous leurs désirs; et par les chaînes de la justice divine, qui les en arrachera, et qui les liera aux flammes éternelles.

Le Dieu de gloire même, pour augmenter leur désespoir, se montrera à eux plus grand, plus magnifique, s'il était possible, qu'il ne paraît à ses élus. Il étalera à leurs yeux toute sa majesté, pour réveiller dans leur cœur tous les mouvements les plus vifs d'un amour inséparable de leur être; et sa clémence, sa bonté, sa munificence, les tourmen-

tera plus cruellement que sa fureur et sa justice. Nous ne sentons pas ici-bas, mes frères, la violence de l'amour naturel que notre âme a pour son Dieu ; parce que les faux biens qui nous environnent, et que nous prenons pour le bien véritable, ou l'occupent, ou la partagent : mais l'âme une fois séparée du corps, ah! tous ces fantômes, qui l'abusaient, s'évanouiront : tous ces attachements étrangers périront: elle ne pourra plus aimer que son Dieu, parce qu'elle ne connaîtra plus que lui d'aimable : tous ses penchants, toutes ses lumières, tous ses désirs, tous ses mouvements, tout son être se réunira dans ce seul amour ; tout l'emportera, tout la précipitera, si j'ose le dire, dans le sein de son Dieu, et le poids de son iniquité la fera sans cesse retomber sur elle-même : éternellement forcée de prendre son essor vers le ciel, éternellement repoussée vers l'abîme, et plus malheureuse de ne pouvoir cesser d'aimer que de sentir les effets terribles de la justice et de la vengeance de ce qu'elle aime.

Quelle affreuse destinée ! le sein de la gloire sera toujours ouvert aux yeux de ces infortunés ; sans cesse ils se diront à eux-mêmes : Voilà le royaume qui nous était préparé ; voilà le sort qui nous attendait ; voilà les promesses qui nous étaient faites ; voilà le Seigneur seul aimable, seul puissant, seul miséricordieux, seul immortel, pour qui nous étions créés ; nous y avons renoncé pour un songe, pour des plaisirs qui n'ont duré qu'un instant. Eh! quand nous n'aurions rien à souffrir dans ce séjour d'horreur et de désespoir, cette perte toute seule pourrait-elle être assez pleurée ? Première circonstance que nous rapporte Jésus-Christ des tourments du riche réprouvé : il est malheureux par l'image toujours présente de la félicité qu'il a perdue.

Mais il est encore malheureux par le souvenir des biens qu'il avait reçus pendant sa vie : seconde circonstance de son supplice. Mon fils, lui dit Abraham, souvenez-vous des biens que vous avez reçus pendant votre vie : *Fili, recordare quia recepisti bona in vita tua.* Or, quelle foule de pen-

sées désespérantes Abraham ne réveille-il pas dans son esprit avec ce souvenir ! l'avantage d'être descendu d'un peuple saint et d'une race bénie, méprisé ; les promesses faites à la postérité d'Abraham, inutiles pour lui; le temple, l'autel, les sacrifices, la loi, les instructions des prophètes, les exemples des justes de la synagogue, tout cela sans fruit pour son salut; les biens même temporels dont il aurait pu se servir pour acheter une couronne immortelle, employés à flatter un corps destiné à brûler éternellement : *Recordare quia recepisti bona in vita tua!* Ainsi l'âme réprouvée entendra pendant toute l'éternité, au milieu de ses tourments, cette voix amère : *Souvenez-vous des biens que vous avez reçus pendant votre vie.* Rappelez ces jours passés dans l'abondance; cette foule d'esclaves attentifs à prévenir même vos souhaits; les distinctions publiques, qui vous avaient fait passer des moments si doux et si agréables; ces talents éclatants, qui vous avaient attiré l'estime et l'admiration des peuples : *recordare* : souvenez-vous-en. Quel supplice alors pour cette âme que le parallèle de ce qu'elle avait été avec ce qu'elle est ! Plus l'image de sa félicité passée sera agréable, plus affreuse sera l'amertume de sa condition présente; car telle est la destinée de l'adversité, de nous grossir et nous mettre sans cesse sous les yeux les plaisirs de notre première situation, et les malheurs attachés à notre condition présente.

Ce n'est pas assez; on lui rappellera encore tous les biens de la grâce dont elle a abusé : *Recordare quia recepisti bona.* Souvenez-vous que vous étiez enfants des saints, et né au milieu d'un peuple fidèle : vous aviez reçu tous les secours d'une éducation chrétienne : je vous avais donné en partage une âme bonne, un cœur défendu par d'heureuses inclinations : tous vos moments presque avaient été marqués ou par quelque inspiration secrète, ou par quelque événement public, qui vous rappelait aux voies du salut : je vous avais fait naître dans des circonstances si favorables à la piété : je vous avais environné de tant d'obstacles contre vos passions,

de tant de facilités pour la vertu, qu'il vous en a plus coûté pour vous perdre qu'il ne vous en eût coûté pour vous sauver; *recordare*, souvenez-vous-en : rappelez toutes les grâces dont vous avez abusé avec tant d'ingratitude, et combien il vous était aisé d'éviter le malheur où vous êtes tombé.

Ah! c'est ici que l'âme réprouvée, repassant sur toutes les facilités de salut que la bonté de Dieu lui avait ménagées, entre en fureur contre elle-même. Plus elle approfondit son aveuglement, plus son malheur l'aigrit et la dévore, plus sa rage croît et augmente ; et la plus douce occupation de son désespoir est de se haïr éternellement elle-même. O Dieu! que vous êtes juste en punissant le pécheur, puisque vous le rendez lui-même l'instrument le plus affreux de son supplice! seconde circonstance des tourments de notre infortuné : il est malheureux par le souvenir du passé.

Il est encore malheureux par les peines présentes qu'il endure : *Crucior in hac flamma* : Je souffre d'extrêmes tourments dans cette flamme. Troisième circonstance de son supplice : la conformité de ses tourments avec ses fautes. Des flammes éternelles s'attachent à sa langue voluptueuse; une soif ardente le dévore; il demande une goutte d'eau, non pour éteindre, mais pour adoucir l'ardeur vengeresse qui le brûle, et elle lui est refusée. Au lieu de la pourpre et du lin qui couvraient autrefois son corps, il est aujourd'hui environné d'un vêtement de feu; en un mot, autant avait-il été dans les plaisirs, autant lui rend-on de tourments. Nous ne savons pas ce qu'il souffre, mes frères; et je ne prétends pas aussi vous l'expliquer, ni affaiblir par des peintures vulgaires une image si effrayante : mais nous savons qu'il crie depuis deux mille ans du milieu des flammes : Je souffre d'extrêmes tourments dans cette flamme : *Crucior in hac flamma*. Nous savons qu'il souffre ce que l'œil n'a jamais vu, ce que l'oreille n'a jamais entendu, ce que l'esprit de l'homme ne peut comprendre : nous savons que des flammes éternelles, allumées par la justice divine, sont attachées à son

ɜt qu'il souffre tout ce que Dieu lui-même peut faire à un coupable qu'il est intéressé de punir : nous que, dans le séjour de l'horreur et du désespoir, la sera salée avec un feu éternel, sans cesse consumée, issant sans cesse de ses cendres : nous savons qu'un ret et dévorant, placé de la main de Dieu au milieu cœur, la déchirera durant tous les siècles : nous sa-ıe ses pleurs n'éteindront jamais les flammes qui la eront; et que ne pouvant se dévorer elle-même, les ɔents de dents suppléeront à ce désir affreux : nous que, lassée de blasphémer en vain contre l'Auteur de ɜ, sa langue deviendra la pâture de sa propre fureur; son corps, comme un tison noir et fumant, dit le Pro-sera le jouet des esprits immondes, dont il avait été sur la terre : nous savons, enfin, que, dans l'ardeur eine, elle maudira éternellement le jour qui la vit le sein qui la porta; qu'elle invoquera la mort, et mort ne viendra point; et que le désir d'un anéan-nt éternel deviendra la plus douce de ses pensées : savons, et ce ne sont là que les expressions des Livres

nous dites tous les jours, mes frères, avec un air ble de sécurité, disait autrefois saint Chrysostome nds de la cour de Constantinople, pour vous calmer terreurs d'un avenir, que vous voudriez voir quel-revenu de l'autre vie, pour vous redire ce qui s'y Eh bien! continuait cet éloquent évêque, contentez l'hui votre curiosité ; écoutez cet infortuné que Jé-ist en rappelle, et qui vous raconte le détail affreux nalheurs et de sa destinée : c'est un prédicateur que lui-même vous fournit. Quand nous vous parlons, es tourments de l'autre vie : hélas! il faut adoucir nos ions, de peur de blesser votre fausse délicatesse : une

ysost., Conf. 3 de Laps.

vérité qui a épouvanté les Césars, converti les tyrans, changé l'univers, n'est presque plus destinée aujourd'hui qu'à toucher les âmes simples et vulgaires : ces images dans nos bouches sont écoutées avec dédain, et renvoyées au peuple. Mais ici vous devez en croire un infortuné qui ne vous redit que sa propre infortune, et qui vous en dit plus par ses cris et son désespoir que par ses paroles. Vous écoutez avec tant d'attention ceux qui, revenus des îles les plus éloignées, vous racontent les mœurs et les usages des pays où vous n'irez jamais ; pourquoi n'entendriez-vous pas avec plus d'intérêt un malheureux qui vient vous apprendre ce qui se passe dans un lieu d'où lui seul est revenu, et qui sera peut-être votre demeure éternelle?

Mais ses souffrances sont d'autant plus affreuses, qu'on lui fait connaître qu'elles ne finiront point : quatrième circonstance de son supplice. De plus, lui répond Abraham, *il y a un grand abîme entre vous et nous, de sorte que ceux qui voudraient passer d'ici vers vous ne le peuvent, comme on ne peut plus venir ici du lieu où vous êtes.*

Ainsi l'âme réprouvée perce dans toute la durée des siècles, et elle n'y voit point le terme de ses malheurs : des peines qui doivent finir ne sont jamais sans consolation, et l'espérance est une douce occupation pour les malheureux. Mais ici l'avenir est la plus affreuse de ses pensées; plus elle avance en esprit dans ces espaces infinis qu'elle voit devant elle, plus il lui reste de chemin à faire : l'éternité toute seule est la mesure de ses tourments. Elle voudrait pouvoir du moins se dérober la pensée de cet avenir terrible; mais la justice de Dieu lui présente sans cesse cette affreuse image, la force de l'envisager, de l'examiner, de s'en occuper, d'en faire le plus cruel de ses supplices : chaque instant est pour elle un tourment éternel, parce que chaque instant n'est que le commencement de ses peines, et que chaque tourment est pour elle sans espérance. Souffrir des tourments affreux, souffrir une éternité à chaque moment,

souffrir sans ressource, et recommencer tous les jours son supplice; telle est la destinée de l'âme malheureuse. Je passe rapidement sur toutes ces circonstances : il est des vérités qu'il suffit d'avoir montrées, qui sont elles-mêmes de grandes sources de réflexions, et qu'il faut laisser développer à ceux qui les écoutent.

Enfin, le déréglement de ses frères qui vivaient encore, et auxquels l'exemple de sa vie molle et voluptueuse avait paru un modèle à suivre, et par conséquent été une occasion de chute et de scandale, fait la dernière circonstance de ses peines : *Père Abraham*, s'écrie-t-il, *envoyez du moins Lazare dans la maison de mon père, afin qu'il avertisse les cinq frères que j'y ai laissés, de peur qu'ils ne viennent eux-mêmes dans ce lieu de tourments; car si quelqu'un ne ressuscite d'entre les morts, ils ne croiront pas.* Il souffre pour les péchés d'autrui; tous les crimes où ses frères tombent encore augmentent la fureur de ses flammes, parce qu'ils sont une suite de ses scandales, et il demande leur conversion comme un adoucissement à ses peines.

Ah! mes frères, combien croyez-vous qu'il y ait d'âmes réprouvées dans l'enfer, avec lesquelles vous avez vécu autrefois, et qui sont tourmentées pour les fautes où vous tombez tous les jours encore? Peut-être que la personne infortunée qui corrompit la première votre innocence crie actuellement dans le lieu de son supplice, et fait des instances de rage auprès de son juge, afin qu'il lui soit permis de venir vous montrer ce spectre affreux, qui alluma autrefois dans votre âme encore pudique des désirs impurs, dont la licence de vos mœurs n'a été depuis qu'une suite funeste. Peut-être que cet impie, qui vous avait appris à douter de la foi de vos pères, et qui avait gâté votre esprit et votre cœur par des maximes d'irréligion et de libertinage, lève sa voix dans le séjour de l'horreur et du désespoir, et, détrompé trop tard, demande de venir vous détromper lui-même, et adoucir ses tourments en corrigeant votre incrédulité. Peut-

être que cet écrivain profane et lascif, dont les œuvres fatales à la pudeur font tous les jours sur votre innocence des impressions si dangereuses, pousse dans les flammes des cris affreux, et sollicite en vain que quelque compagnon de son supplice vienne vous informer des malheurs de sa destinée. Peut-être que l'inventeur de ces spectacles criminels où vous courez avec tant de fureur, sentant croître la rigueur de ses peines, à mesure que les fruits dangereux et irréparables de son art portent un nouveau poison dans vos âmes, peut-être qu'il fait monter ses rugissements jusqu'au sein d'Abraham, pour obtenir qu'il puisse lui-même, avec son cadavre hideux et dévoré des feux éternels, venir paraître sur ces théâtres infâmes que sa main éleva autrefois, et corriger par l'effroi de ce nouveau spectacle le danger de ceux qui lui doivent leur naissance, et auxquels il doit lui-même son éternelle infortune.

Mais quelle réponse fait-on du sein d'Abraham à toutes ces âmes réprouvées? que vous avez Moïse et les prophètes, et de plus les préceptes de Jésus-Christ; et que si les vérités des Écritures ne vous corrigent pas, en vain un mort ressusciterait pour vous convertir, et que ce spectacle vous laisserait encore incrédule. *Habent Moysen et prophetas. Si Moysen et prophetas non audiunt, neque si quis ex mortuis resurrexerit credent.* Vous croyez qu'un miracle, qu'un mort ressuscité, qu'un ange qui viendrait vous parler de la part de Dieu, vous ferait renoncer au monde et changer de vie; vous le dites tous les jours : vous vous trompez, mes frères: vous trouveriez encore des raisons de douter; votre cœur corrompu trouverait encore des prétextes pour se défendre contre l'évidence de la vérité. Les miracles de Jésus-Christ ne corrigeaient pas l'hypocrisie des pharisiens, ni l'incrédulité des saducéens; ils en devenaient plus inexcusables; mais ils n'en étaient pas plus fidèles. Le plus grand miracle de la religion, c'est la sublimité de sa doctrine, c'est la sainteté de sa morale, c'est la magnificence et la divinité de nos

Écritures : si vous n'en êtes pas touché, éclairé, changé, tout le reste serait inutile. *Habent Moysen et prophetas. Si Moysen et prophetas non audiunt, neque si quis ex mortuis resurrexerit credent.*

Lisez-les donc ces Livres saints, mes frères; commencez par là toutes vos journées, et par là finissez-les toutes, puisque c'est le seul expédient que nous propose aujourd'hui Jésus-Christ, pour éviter la destinée du réprouvé de notre Évangile. Hélas! mes frères, si vous méditiez ces Livres divins, nous n'aurions pas besoin de venir prouver qu'une vie mondaine, voluptueuse, exempte même de désordre, est une vie criminelle et digne de l'enfer; nous ne serions pas obligé de vous apprendre que le royaume du ciel souffre violence; que ne pas se renoncer sans cesse soi-même, chercher sa consolation en ce monde, n'en pas user comme si l'on n'en usait point, ne vivre que pour son corps, c'est perdre son âme et n'être pas disciple de Jésus-Christ : ce sont là les vérités les plus simples et les plus familières de l'Évangile, les premiers fondements de la doctrine du salut.

Et au fond, dans quelque état d'opulence et de prospérité que vous soyez né, comme notre riche réprouvé, les jours de notre pèlerinage sont-ils assez longs, ou pour vous livrer tranquillement aux plaisirs qui vous environnent, ou pour vous laisser alarmer par les devoirs pénibles qui vous assurent une meilleure destinée? Nous paraissons un instant sur la terre, et en un clin d'œil tout s'évanouit devant nous; et nous rentrons dans les abîmes de l'éternité. Quelle impression peuvent donc faire sur nos cœurs des plaisirs qui vont finir demain, et qui ne nous laissent rien de plus réel que le regret d'en avoir joui? Quoi! si, pendant une longue vie, vous ne deviez avoir d'agréable qu'un seul songe, et que tout le reste de vos jours fût destiné à expier, par des tourments indicibles, le plaisir de cette courte rêverie, votre sort vous paraîtrait-il si digne d'envie? Telle est cependant votre destinée, dit saint Chrysostome, vous qui vivez dans les

délices et dans l'oubli de Dieu ; vous ressemblez à un homme qui songe qu'il est heureux, et qui, après le plaisir de cette courte rêverie, s'éveille au son d'une voix terrible, voit avec surprise s'évanouir ce vain fantôme de félicité qui amusait ses sens assoupis, tout s'anéantir autour de lui, tout disparaître à ses yeux, et un abîme éternel s'ouvrir où des flammes vengeresses vont punir, durant l'éternité, l'erreur fugitive d'un songe agréable. Méditez ces vérités saintes, mes frères : apprenez quelle est l'espérance et quels sont les devoirs de votre vocation, afin que, méprisant tout ce qui doit passer, vous ne perdiez jamais de vue les biens immuables. Ainsi soit-il.

SERMON

SUR L'ENFANT PRODIGUE

Peregrè profectus est in regionem longinquam, et ibi dissipavit substantiam suam vivendo luxuriosè.

Il s'en alla dans un pays étranger fort éloigné, où il dissipa tout son bien en excès et en débauches.

Luc XV, 13.

rabole du prodigue pénitent est un des traits de
criture des plus consolants pour les pécheurs ; et,
e me propose aujourd'hui de vous en exposer toutes
ıstances, il me paraît nécessaire de vous en rappor-
rd l'occasion.

ınd nombre de publicains et de gens de mauvaise
hés des paroles de grâce et de salut qui sortaient de
e du Sauveur, avaient renoncé à leurs déréglements,
ssaient à sa suite parmi ses disciples. Ce médecin
qui n'était venu que pour ceux qui avaient besoin
ıéris, honorait leurs maisons de ses visites, leurs
s de sa familiarité, leurs tables mêmes de sa pré-
ınt de bonté ne tarda pas de scandaliser l'orgueil
es et des pharisiens (car la fausse piété est toujours
: ils trouvent à redire à l'étroite liaison qu'a Jésus-
vec des pécheurs ; et ne manquent pas de chercher
ressemblance de mœurs la raison de cette conduite :
crient dans l'esprit du peuple par l'endroit même
it dû lui attirer davantage l'amour et le respect, et

le font passer lui-même pour un pécheur, et pour un homme de bonne chère.

A des reproches que l'envie toute seule formait, à une dureté si indigne de ceux qui se disaient les pasteurs du troupeau, et dont la fonction principale était d'offrir des sacrifices pour les pécheurs, Jésus-Christ ne répond que par trois paraboles, qui toutes, sous des images différentes, renferment le même sens et conduisent à la même vérité.

Tantôt il se représente sous l'image d'un pasteur, qui laisse là quatre-vingt-dix-neuf brebis et court après une seule qui s'est égarée : tantôt sous la figure d'une femme, qui semble faire peu de cas des neuf pièces d'argent qui lui restent, et cherche la dixième qu'elle a perdue, avec des soins et des inquiétudes que rien ne peut égaler : enfin, sous le symbole d'un père de famille, lequel ayant comme perdu le plus jeune de ses fils, que la licence et les égarements de l'âge avaient fait errer longtemps dans des contrées étrangères, est transporté de joie à son retour, et lui donne des marques de tendresse qu'il n'avait jamais données à son aîné, jusque-là demeuré fidèle. Le but de toutes ces paraboles est de faire comprendre aux pharisiens que la conversion d'un seul pécheur cause plus de joie dans le ciel que la persévérance d'un grand nombre de justes ; et que les mêmes désordres qui avaient irrité Dieu contre nous excitent sa clémence et sa pitié, dès qu'il en voit un repentir sincère dans nos cœurs.

Or, pour nous laisser dans cette dernière parabole une idée plus vive de sa bonté envers les pécheurs, Jésus-Christ nous y rapporte en détail les excès et les égarements où l'âge et les passions avaient jeté l'enfant prodigue. Il nous le dépeint, lié des chaînes d'un vice honteux; et sur tous les autres vices, il choisit celui qui semble mettre de plus grands obstacles à sa grâce, et laisser à l'âme criminelle moins d'espérance de retour.

Pour entrer donc aujourd'hui dans les intentions du Sau-

et animer les pécheurs qui m'écoutent à une sincère
ence, par ces images vives et consolantes de la miséri-
: de Dieu, je vous exposerai dans la première partie de
homélie toutes les circonstances des égarements du
gue et vous y verrez jusqu'où va la force d'une passion
:use dans le pécheur qui s'égare. Dans la dernière, je
ferai remarquer toutes les démarches du père de famille
veur de son fils retrouvé, et vous y admirerez avec con-
on jusqu'où va la bonté de Dieu envers un pécheur qui
nt.

xcès de la passion dans les égarements de l'enfant pro-
:. L'excès de la miséricorde de Dieu dans les démarches
:re de famille.

rifiez mes lèvres, ô mon Dieu! et tandis que je racon-
les excès d'un pécheur voluptueux, fournissez-moi des
ssions qui ne blessent pas une vertu dont je viens au-
l'hui inspirer l'amour à ceux qui m'écoutent : car le
le, qui ne connaît plus de retenue sur ce vice, en exige
tant beaucoup de nous dans le langage qui le condamne.
orons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE

vice dont j'entreprends aujourd'hui d'exposer les suites
stes; ce vice si universellement répandu sur la terre et
désole avec tant de fureur l'héritage de Jésus-Christ; ce
dont la religion chrétienne avait purgé l'univers, et qui
urd'hui a prévalu sur la religion même, est marqué à
ains caractères propres que je retrouve tous dans l'histoire
égarements de l'enfant prodigue.

emièrement, il n'est point de vice qui éloigne plus le
neur de Dieu; secondement, il n'est point de vice qui,
:s l'avoir éloigné de Dieu, lui laisse moins de ressource
r revenir à lui; troisièmement, il n'est point de vice qui

rende le pécheur plus insupportable à lui-même; enfin, il n'en est point qui le rende plus méprisable aux yeux mêmes des autres hommes. Remarquez, je vous prie, tous ces caractères dans l'histoire du pécheur de notre Évangile.

Le premier caractère du vice dont nous parlons, est de mettre comme un abîme entre Dieu et l'âme voluptueuse, et de ne laisser presque plus au pécheur d'espérance de retour. Voilà pourquoi le prodigue de notre Évangile s'en alla d'abord en un pays fort éloigné, et qui ne laissait plus rien de commun entre lui et le père de famille : *Peregrè profectus est in regionem longinquam*. En effet, il semble que, dans tous les autres vices, le pécheur tient encore à Dieu par de faibles liens. Il est des vices qui respectent du moins la sainteté du corps, et n'en fortifient pas les penchants déréglés : il en est d'autres qui ne répandent pas sur l'esprit de si profondes ténèbres, et qui laissent du moins faire encore quelque usage des lumières de la raison : enfin il en est qui n'occupent pas le cœur à un tel point, qu'ils lui ôtent absolument le goût de tout ce qui pourrait le ramener à Dieu. Mais la passion honteuse dont je parle déshonore le corps, éteint la raison, rend insipides toutes les choses du ciel et élève un mur de séparation entre Dieu et le pécheur, qui semble ôter tout espoir de réunion : *Peregrè profectus est in regionem longinquam*.

Et premièrement, elle déshonore le corps du chrétien; elle profane le temple de Dieu en nous; elle fait servir à l'ignominie les membres de Jésus-Christ; elle souille une chair nourrie de son corps et de son sang, consacrée par la grâce du baptême; une chair qui doit recevoir l'immortalité, et être conforme à la ressemblance glorieuse de Jésus-Christ ressuscité; une chaire qui reposera dans le lieu saint, et dont les cendres attendront sous l'autel de l'Agneau le jour de la révélation, mêlées avec les cendres des vierges et des martyrs; une chair plus sainte que ces temples augustes, où la gloire du Seigneur repose; plus digne d'être possédée

avec honneur et avec respect, que les vases mêmes du sanctuaire consacrés par les mystères terribles qu'ils renferment. Or, quelle barrière l'opprobre de ce vice ne met-il pas au retour de Dieu en nous! un Dieu saint devant qui les esprits célestes mêmes sont impurs, peut-il assez s'éloigner d'une chair couverte de honte et d'ignominie? Quand la créature ne serait que cendre et poussière, la sainteté de Dieu souffrirait toujours de s'abaisser jusqu'à elle : eh! que peut donc se promettre le pécheur qui joint à son néant et à sa bassesse les indignités d'un corps honteusement déshonoré : *Peregrè profectus est in regionem longinquam.*

En second lieu, non-seulement ce vice déshonore le corps, il éteint même dans l'âme toutes ses lumières, et le pécheur n'est plus capable de ces réflexions salutaires qui ramènent souvent une âme infidèle. Le prodigue de notre Évangile, déjà aveuglé par sa passion, ne voit point le tort qu'il se fait en s'éloignant de la maison paternelle; l'ingratitude dont il se rend coupable envers le père de famille; les dangers auxquels il s'expose en voulant être le seul arbitre de sa destinée; les bienséances mêmes qu'il viole en partant pour un pays fort éloigné, sans le conseil et l'aveu de celui à qui il devait du moins les sentiments de respect et de déférence, que la nature toute seule inspire. Il part, et ne voit plus que par les yeux de sa passion : *Peregrè profectus est in regionem longinquam.*

Tel est le caractère de cette passion infortunée : elle répand un nuage épais sur la raison; des hommes sages, habiles, éclairés, perdent ici tout d'un coup toute leur habileté et toute leur sagesse; tous les principes de conduite sont effacés en un instant; on se fait une nouvelle manière de penser, où toutes les idées communes sont proscrites; ce n'est plus la lumière et le conseil, c'est un penchant impétueux qui décide et qui règle toutes les démarches : on oublie ce qu'on doit aux autres et ce qu'on se doit à soi-même : on s'aveugle sur sa fortune, sur son devoir, sur sa réputation,

sur ses intérêts, sur les bienséances mêmes dont les autres passions sont si jalouses; et tandis qu'on se donne en spectacle au public, seul on ne se voit pas soi-même. On s'aveugle sur sa fortune; et Amnon perd la vie et la couronne pour n'avoir pu vaincre son injuste faiblesse. On s'aveugle sur le devoir; et l'emportée femme de Putiphar ne se souvient plus que Joseph est un esclave : elle oublie sa naissance, sa gloire, sa fierté, et ne voit plus dans cet Hébreu que l'objet de sa passion honteuse. On s'aveugle sur la reconnaissance; et David n'a plus d'yeux, ni pour la fidélité d'Urie, ni pour l'ingratitude dont il va se rendre coupable envers un Dieu qui l'avait tiré de la poussière pour le placer sur le trône de Juda : depuis que son cœur est blessé, toutes ses lumières sont éteintes. On s'aveugle sur les périls; et le fils du roi de Sichem ne voit plus la maison de son père exposée aux justes ressentiments des enfants de Jacob; il enlève Dina, et ne voit plus que sa passion. On s'aveugle sur les bienséances; et les deux vieillards de Suzanne ne sont plus touchés, ni de la dignité de leur âge, ni de la gravité de leur caractère, ni du rang qu'ils tiennent en Israël : emportés par leur déplorable fragilité, ils n'en connaissent plus l'indécence, et ne rougissent pas de leur confusion même. On s'aveugle sur les discours publics; et Hérodias ne rougit plus d'avoir tout un royaume pour témoin de sa honte et de sa faiblesse. Enfin, on s'aveugle sur l'indignité même de l'objet qui nous captive; et Samson, malgré l'expérience déjà faite de la perfidie de Dalila, ne laisse pas de lui confier encore son secret et sa tendresse. C'est ainsi, ô mon Dieu ! que vous punissez les passions de la chair par les ténèbres de l'esprit; que votre lumière ne luit plus sur les âmes adultères et corrompues, et que leur cœur insensé s'obscurcit : *Peregrè profectus est in regionem longinquam.*

Enfin, cette déplorable passion met dans le cœur un dégoût invincible pour les choses du ciel : on n'est plus touché de rien. Lassé de ses propres misères, on voudrait bien

quelquefois revenir à Dieu, et tout nous en éloigne ; et le cœur tout entier se révolte contre nous-mêmes ; et un dégoût affreux nous saisit, et nous lie à nos propres faiblesses ; et le cœur, accoutumé à ne plus sentir que des plaisirs vifs et injustes, languit et ne trouve en lui aucun sentiment pour la piété.

Bien plus, tout ce qui n'est pas marqué par le caractère honteux de la volupté n'intéresse plus. Les devoirs mêmes de la société, les fonctions d'une charge, les bienséances d'une dignité, les soins domestiques; tout lasse, tout devient insipide, hors la passion. Balthasar n'est plus appliqué au gouvernement de ses peuples, et ne sait pas même que l'ennemi, déjà à la porte de sa capitale, va lui enlever le lendemain la vie et la couronne. Salomon est plus attentif à bâtir des temples profanes aux dieux des femmes étrangères qu'à soulager son peuple, que ses profusions font gémir sous le poids des charges publiques. Les enfants d'Héli négligent les fonctions du sacerdoce. La femme de Babylone, toute plongée dans les délices, dit dans son cœur : Je ne veux plus que me faire adorer ; il n'y aura plus ni soin, ni embarras, ni chagrin qui m'occupent : *Sedeo regina... et luctum non videbo*[1]. La femme dont il est parlé dans les Proverbes ne peut se souffrir dans l'enceinte d'une famille ; le sérieux d'un domestique lui devient insupportable : *Nec valens in domo consistere pedibus suis*[2]. De là on se fait des occupations qui toutes ne tendent qu'à nourrir la volupté, des spectacles profanes, des lectures pernicieuses, des harmonies lascives, des peintures obscènes. Hérode ne trouve plus de plaisirs que dans les danses et dans les festins. Salomon multiplie les concerts, et son palais retentit de toutes parts de chants de volupté et de réjouissance. Manassès met dans le temple même du Seigneur les images de ses infâmes plaisirs. C'est le caractère de cette passion, de remplir le cœur tout

1. Apoc. XVIII, 7.
2. Prov. VII, 11.

entier : on ne peut plus s'occuper que d'elle; on e
possédé, enivré ; on la retrouve partout, tout en retra
funestes images; tout en réveille les injustes dési
monde, la solitude, la présence, l'éloignement, les obj
plus indifférents, les occupations les plus sérieuses, le
saint lui-même, les autels sacrés, les mystères terri
rappellent le souvenir; et tout devient impur, com
l'apôtre, à celui qui est déjà impur lui-même : *Pereg
fectus est in regionem longinquam.* Regardez derrièr
âme fidèle; rappelez ces premiers sentiments de pu
de vertu avec lesquels vous étiez née; et voyez tout le
que vous avez fait dans la voie de l'iniquité, depuis
fatal que ce vice honteux souilla votre cœur, et
depuis vous vous êtes éloignée de votre Dieu : *Pere
fectus est in regionem longinquam.*

Mais s'il n'est point de vice qui éloigne plus une
Dieu, il n'en est point, en second lieu, qui laisse r
ressources pour revenir à lui, quand une fois on
éloigné : second caractère de cette passion, et secc
constance des égarements du prodigue. *Il dissipa
bien en débauches*, dit Jésus-Christ ; et après qu'il eut
sipé, il arriva une grande famine en ce pays-là. *I
substantiam suam vivendo luxuriosè.* Il dissipa tous s
les biens de la grâce, les biens de la nature.

La perte de la grâce est le fruit ordinaire de to
qui tue l'âme; mais celui-ci va plus loin : non-seul
prive le pécheur de cette justice qui le rendait ag
Dieu ; il va tarir les dons de l'Esprit-Saint jusque d
source. La foi, ce fondement de tous les dons, cett
l'être chrétien, ne tarde pas à être renversée dans
du pécheur impudique. Il n'y a pas loin de la diss
l'impiété. Pour se calmer sur les suites d'une vie d
on s'est bientôt persuadé que tout meurt avec le co
bientôt secoué le joug de la croyance commune s
pour la volupté; on s'est bientôt fait des maximes

libertinage : on n'était alors dissolu que par faiblesse, on le devient par réflexion et par principe : les plaisirs qui se font acheter par des remords coûtent trop; on veut jouir tranquillement de ses crimes; on cherche dans les livres les plus monstrueux et dans les sociétés les plus impies de quoi se rassurer contre les préjugés de l'éducation : on invente de nouvelles impiétés pour achever de s'endurcir; comme on ne se propose plus d'autre félicité que celle des bêtes, on n'attend plus aussi d'autre fin au delà du tombeau; et le même plaisir qui corrompt le cœur a bientôt corrompu jusqu'aux premiers principes de la foi : *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriosè.*

Non-seulement les biens de la grâce sont dissipés, mais encore les biens de la nature. Vous aviez reçu en naissant une âme si pudique, un goût si tendre et si retenu sur la pudeur, une délicatesse si noble sur la gloire : le ciel avait pris plaisir, ce semble, de vous former pour la vertu, et de mettre en vous mille ressources et mille liens pour vous attacher au devoir : et ces barrières heureuses que la nature elle-même avait opposées à vos déréglements, une injuste passion les a franchies; et cette pudeur que la naissance vous avait donnée n'est plus qu'une faiblesse indigne, que nul frein ne saurait arrêter : et tout le fruit que vous en avez retiré a été d'aller plus loin, et de garder moins de mesure qu'un autre, dès que cette première digue a été ôtée : *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriosè.*

Les biens de la nature. Vous étiez né doux, égal, accessible : vous aviez eu pour partage un cœur simple et sincère; une candeur d'âme, une sérénité d'humeur qui offraient mille dispositions favorables à la sincérité chrétienne et à la paix d'une conscience pure : et depuis que cette passion funeste a corrompu votre cœur, depuis que ce feu impur est entré dans votre âme, on ne vous reconnaît plus : vous êtes semblable, dit saint Jude, à une mer toujours agitée des flots les plus violents; on vous trouve sombre, bizarre,

inquiet, dissimulé ; cette sérénité qui venait de l'innocence est éteinte ; cette égalité qui prenait sa source dans le calme des passions, n'est plus qu'un fonds inépuisable d'humeurs et de caprices ; cette candeur, qui montrait votre âme tout entière, ne laisse plus voir que des pensées noires et cachées ; vous avez perdu tout ce qui vous rendait aimable devant les hommes, et qui pouvait vous rendre agréable aux yeux de Dieu, et l'on cherche tous les jours vous-même dans vous-même : *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriosè.*

Enfin, les biens de la nature. Vous aviez reçu en naissant des talents heureux : votre jeunesse annonçait de grandes espérances : on croyait que vous alliez marcher sur les traces de vos ancêtres, et faire revivre, avec leur nom, leurs dignités et leur gloire : ces premières lueurs de tout ce qui fait les grands hommes formaient déjà mille présages flatteurs, et ouvraient à vos proches des vues éloignées d'élévation et de fortune : et ces talents, la volupté les a engloutis ; et ces grandes espérances, un vice honteux les a ensevelies ; et cette gloire naissante a fini par la honte et par l'ignominie ; et cet esprit si élevé, si capable des plus grandes choses, vous l'avez abruti, vous l'avez employé au succès de vos passions, et à raffiner sur des plaisirs infâmes : vous qui, avec des inclinations différentes, auriez pu servir l'État, devenir une des ressources de la patrie ; que sais-je ! honorer votre siècle, et embellir peut-être nos histoires : vous voilà traînant au milieu de vos citoyens les restes d'un mérite éteint ; et ne retirant point d'autre fruit de tous les avantages que la nature avait pris plaisir de vous prodiguer, que de faire dire de vous : Il aurait pu parvenir, s'il avait su se vaincre. O cité fidèle ! s'écrie un prophète, née avec tant de droiture et d'équité, comment êtes-vous devenue une effrontée ? La justice habitait en vous, et il n'y a maintenant que des crimes : la beauté de votre argent s'est changée en boue, et la force de votre vin a dégénéré en la faiblesse de l'eau : *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriosè.*

Je ne parle pas ici des biens de la fortune qui viennent s'abîmer dans ce gouffre. Hélas ! si nous approfondissions l'histoire des familles; si nous allions jusqu'à la source de leur décadence; si nous voulions fouiller dans les cendres de ces grands noms, dont les titres et les biens ont passé en des mains étrangères; si nous remontions jusqu'à celui de leurs ancêtres qui donna le premier branle à l'infortune de sa postérité, nous en trouverions l'origine dans la passion dont je parle : nous verrions les excès d'un voluptueux à la tête de cette longue suite de malheurs qui ont affligé ses descendants. Et sans en chercher des exemples dans les temps qui nous ont précédés, combien de grands noms, tombés dans l'oubli, expient aujourd'hui à nos yeux les égarements de ce vice ! combien de maisons, à demi éteintes, voient tous les jours finir dans les débauches et dans la santé ruinée d'un emporté toute l'espérance de leur postérité, et toute la gloire des titres qu'une longue suite de siècles avait amassés sur leur tête, et qui avaient coûté tant de sang et de travaux à la vertu de leurs ancêtres : *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriosè !* C'est ainsi, ô mon Dieu ! que vous punissez les pécheurs par leurs passions mêmes ; et que vous tracez dans la décadence des choses humaines, et dans les malheurs et les révolutions sensibles des noms et des fortunes, les supplices éternels que vous préparez aux âmes impures !

Mais, en troisième lieu, ce n'est pas seulement par la dissipation des biens de la nature et de la grâce que ce vice honteux devient le supplice du pécheur impudique; c'est principalement par les troubles, les remords, les agitations qu'il laisse au fond de son âme : troisième caractère du vice dont nous parlons, et troisième circonstance des égarements du prologue. *Après qu'il eut tout dissipé*, continue Jésus-Christ, *il arriva une grande famine en ce pays-là. Et il commença lui-même à tomber en nécessité : Et ipse cœpit egere.*

Voilà comme ce vice rend le pécheur insupportable à lui-

même, insupportable par le fonds d'inquiétude qu'il laisse dans la conscience impure. Je sais que le trouble intérieur est la peine de tout péché qui tue l'âme ; que le crime n'est jamais tranquille ; et que la région de l'iniquité est toujours un triste théâtre de la faim et de la plus affreuse indigence: *Facta est fames valida in regione illà.* Mais il y a dans le vice dont je parle je ne sais quoi de si opposé à l'excellence de la raison, à la dignité de notre nature, qui fait que le pécheur se reproche sans cesse à lui-même sa propre faiblesse, et qu'il rougit en secret de ne pouvoir secouer le joug qui l'accable. Tel est le caractère de ce vice, de laisser dans le cœur un fonds de tristesse qui le mine, qui le suit partout, qui répand une amertume secrète sur tous ses plaisirs : le charme fuit et s'envole; la conscience impure ne peut plus se fuir elle-même : on se lasse de ses crimes, et on n'a pas la force de les finir : on se dégoûte de soi-même, et on n'ose changer : on voudrait pouvoir fuir son propre cœur, et on se retrouve partout; on envie la destinée de ces pécheurs endurcis qu'on voit tranquilles dans le crime, et on ne peut parvenir à cette affreuse tranquillité; on essaye de secouer le joug de la foi, et on a d'abord plus d'horreur de cet essai que du crime même : enfin, les plaisirs que l'on goûte ne sont que des instants rapides et fugitifs; les remords cruels forment comme l'état durable et le fonds de toute la vie criminelle : *Et ipse cœpit egere.*

Insupportable, secondement, par les dégoûts, les jalousies, les fureurs, les contraintes, les frayeurs, les tristes événements inséparables de cette passion : on a tout à craindre du côté de la réputation et de la gloire : il faut acheter le plaisir injuste au prix des mesures les plus gênantes; ou si une seule vient à manquer, tout est perdu : il faut soutenir les discours publics et les murmures domestiques; soutenir les caprices, les inégalités, les mépris, la perfidie peut-être de l'objet qui vous captive; soutenir vos devoirs, vos bienséances, vos intérêts, toujours incompatibles avec vos plai-

sirs ; se soutenir soi-même contre soi-même. Ah ! les commencements de la passion n'offrent rien que de riant et d'agréable : les premiers pas que l'on fait dans la voie de l'iniquité, on ne marche que sur des fleurs : les premières fureurs de ce vice surtout enivrent la raison et ne lui laissent pas le loisir de sentir toute sa misère : les idées qu'on se fait alors de la passion sont encore nobles et flatteuses ; le langage répond aux idées ; on ne l'annonce mutuellement que par l'élévation des sentiments, la bonté du cœur, la discrétion, l'honneur, la bonne foi, la distinction du mérite, la destinée des penchants : tout flatte encore alors la vanité. Mais les suites, dit l'Esprit de Dieu, en sont toujours amères comme l'absinthe : mais la passion un peu refroidie ; mais le plaisir injuste approfondi ; mais les premiers égards affaiblis par la familiarité et le long usage ; mais la vanité détrompée par tout ce que la passion a de plus honteux : ah ! viennent les bruits désagréables, les murmures publics, les dissensions domestiques, des affaires ruinées, des établissements manqués, les soupçons, les jalousies, les dégoûts, les infidélités, les fureurs : que vous reste-t-il alors, âme infidèle, que des retours affreux sur vous-même ; qu'un poids d'amertume sur votre cœur ; qu'une honte secrète de votre faiblesse ; que des regrets de n'avoir pas suivi des conseils plus sages ; que des réflexions tristes sur tout ce que vous pouviez vous promettre de repos, de gloire, de bonheur dans le devoir et dans l'innocence ? et avez-vous pu réussir jusques ici à vous calmer, et à vous faire une conscience tranquille dans le crime : *Et ipse cœpit egere?*

Insupportable, troisièmement, par les nouveaux désirs que ce vice allume sans cesse dans le cœur : une passion naît des cendres d'une autre passion : un désir satisfait fait naître un nouveau désir : on est dégoûté et on n'est pas rassasié. C'est le caractère de cette infortunée passion, dit l'Apôtre, d'être insatiable : *Insatiabilis delicti.* On ne sait plus se prescrire de bornes dans la honteuse volupté ; les emportements

les plus monstrueux ne peuvent encore satisfaire la fureur d'une âme impure; la débauche la plus immodérée laisse encore quelque chose à désirer au déréglement des sens; on cherche avidement de nouveaux crimes dans le crime même; on forme, comme le prodigue, des désirs plus honteux, et qui vont encore plus loin que les actions mêmes: *Cupiebat implere ventrem de siliquis quas porci manducabant.* Toute sorte de joug révolte et devient insupportable: la seule gêne des réflexions inséparables de la condition humaine déplaît et fatigue; on va jusqu'à envier la condition des bêtes: *Cupiebat implere ventrem de siliquis quas porci manducabant;* on trouve leur sort plus heureux que celui de l'homme, parce que rien ne traverse leur instinct brutal; que l'honneur, le devoir, les réflexions, les bienséances ne troublent jamais leurs plaisirs; et qu'un penchant aveugle est le seul devoir qui les conduit, est la seule loi qui les guide: *Cupiebat implere ventrem de siliquis quas porci manducabant.* Mon Dieu! et un souhait si impie, si extravagant, si honteux à toute la nature, si sacrilége dans la bouche du chrétien surtout, qui a l'honneur d'être membre de votre Fils, retentit tous les jours sur des théâtres infâmes, et embellit même les expressions d'une poésie lascive! O mon peuple! dit le Seigneur, qui vous a donc enivré de ce vin de fornication? qui a changé mon héritage en la retraite des esprits immondes, et livré Jérusalem à tous les excès des nations?

Insupportable, en quatrième lieu, si j'osais le dire ici, par les tristes suites du déréglement, qui font presque toujours expier dans un corps chargé de douleurs la honte des passions du premier âge, traîner des jours languissants et malheureux, et sentir à tous les moments de la vie l'usage indigne qu'on en a fait : *Et ipse cœpit egere.*

Enfin, il n'est pas de vice qui rende le pécheur plus vil et plus méprisable aux yeux des autres hommes : dernière circonstance des excès du prodigue, et dernier caractère de cette passion. Il tomba dans un avilissement qu'on ne peut

lire sans horreur : il se mit au service d'un des habitants du pays : il fut envoyé à sa maison des champs pour y garder des pourceaux ; et là il eût souhaité de se rassasier des glands que ces sales animaux mangeaient, et personne ne lui en donnait. Quelles images! et qu'elles sont propres à peindre toute la honte et toute l'indignité du vice dont nous parlons !

Oui, mes frères, en vain le monde a donné des noms spéciaux à cette passion honteuse ; en vain un usage insensé et déplorable a tâché de l'ennoblir par la pompe des théâtres, par l'appareil des spectacles, par la délicatesse des sentiments et par tout l'art d'une poésie lascive ; en vain des écrivains profanes prostituent leurs plumes, leurs talents à des apologies criminelles de ce vice : les louanges qu'on lui donne n'ont rien de plus réel que les scènes elles-mêmes où on les débite : sur des théâtres fabuleux, c'est la passion des héros ; c'est la faiblesse des grandes âmes : au sortir de là, c'est-à-dire dans la vérité et la réalité des choses, dans la conduite ordinaire de la vie, c'est un avilissement qui déshonore l'homme et le chrétien ; c'est une tache qui flétrit les plus grandes actions, et qui jette un nuage sur la plus belle vie du monde ; c'est une bassesse qui, loin de nous approcher des héros, nous confond avec les bêtes. Et en effet, vous qui vous en faites, ce semble, honneur devant les hommes, voudriez-vous qu'on mît au grand jour toutes les faiblesses secrètes, toutes les indignités, toutes les démarches, tous les sentiments insensés, toutes les situations puériles où cette passion vous a conduit, que l'œil de Dieu a éclairées, et que sa justice manifestera au jour de ses vengeances ? Seriez-vous fort content de vous-même si cette partie de votre vie si cachée, si honteuse, si différente de celle qui paraît aux yeux des hommes, était publiée sur les toits, aussi connue que certaines actions d'éclat qui vous ont peut-être attiré l'estime publique, et passait avec elles jusqu'à la dernière postérité ? O homme ! telle est votre desti-

née dans vos passions, de n'être jamais de bonne foi avec vous-même. Non, mes frères, le monde lui-même, ce monde si corrompu, respecte la pudeur : il couvre d'une confusion éternelle ceux qui s'en écartent; il en fait le sujet de ses dérisions et de ses censures : il leur fait sentir, par des distinctions d'oubli et de mépris, l'indignité de leur conduite, c'est-à-dire que, malgré le rang que vous tenez dans le monde, chacun vous dégrade dans son esprit : on vous dépouille de cette naissance, de ces titres, de cet éclat qui vous environne : on ne voit de vous que vous-même, c'est-à-dire la honte de vos penchants : plus vous êtes élevé, plus on vous rabaisse; plus vos faiblesses passent de bouche en bouche, et peut-être de siècle en siècle dans les annales publiques; et votre ignominie croît à proportion de votre gloire : *Secundum gloriam ejus multiplicata est ignominia ejus*[1].

Mais l'âme déshonorée ne sent plus cette confusion : elle ne sait plus rougir, dit l'Esprit-Saint; la naissance, le caractère, la dignité, le sexe, il n'est plus de frein pour une âme asservie à cette passion déplorable. Il faut se prêter aux suites de sa destinée : mais on est d'un caractère sacré; n'importe : mais on est d'un rang où tout est remarqué; on ne peut pas : mais on porte un habit qui annonce la vertu et qui inspire la retenue; on ne se voit plus soi-même : mais on est d'un sexe où le seul soupçon est une tache, et où tout le mérite est attaché à la pudeur; on s'en fait un de l'impudence : mais le public en murmure; la passion parle encore plus haut : mais un époux éclate, et cette dissension domestique va bientôt devenir la nouvelle publique; il n'y a plus dans le monde, pour une personne prévenue de cette malheureuse passion, que l'objet criminel qui l'inspire, tout le reste de la terre n'est compté pour rien : tout ce qui se passe dans le reste du monde, on ne le voit plus; on ne voit, on ne vit plus que pour sa passion, et comme s'il n'y

1. Mach., I, 42.

avait sur la terre que l'objet infortuné tout seul qui l'allume. Ouvrez les yeux ! âme infidèle ! voyez tous les regards attentifs sur vous ; vos passions devenues la fable publique ; votre nom réveillant partout l'image de votre opprobre : voyez un instant le monde tel qu'il est à votre égard ; et dans quelle situation vous êtes parmi les hommes : *Et misit illum in villam, ut pasceret porcos.*

Voilà, mes frères, dans les égarements du pécheur de notre porabole, les suites funestes d'un vice que saint Paul défendait même autrefois aux chrétiens de nommer ; et dont nous ne devrions jamais, à plus forte raison, venir vous entretenir dans le lieu saint, où l'Agneau sans tache s'immole sans cesse, et dans des chaires chrétiennes destinées à vous annoncer la loi chaste du Seigneur et les paroles de la vie éternelle.

Hélas ! dans ces temps heureux où la chasteté avait encore ses martyrs ; où les tyrans croyaient punir plus rigoureusement les vierges chrétiennes par la perte de cette vertu que par la perte même de leur vie, la chaire chrétienne n'était destinée qu'à faire des éloges de la pudeur. Les premiers pasteurs, les Cyprien, les Ambroise, les Augustin, n'étaient occupés qu'à encourager, devant l'assemblée des fidèles, les vierges innocentes, en leur exposant l'excellence et les avantages de leur état ; et dans les monuments précieux de leur zèle et de leur science qui sont venus jusqu'à nous, nous y trouvons bien plus d'éloges de la sainte virginité que d'invectives contre les impudiques, les fornicateurs, les adultères, si rares alors parmi les fidèles.

Mais aujourd'hui où ce vice a infecté tous les âges, tous les sexes et toutes les conditions ; aujourd'hui où il a effacé du christianisme ces premiers traits de pudeur qui distinguaient nos pères des nations corrompues et perverses ; aujourd'hui, enfin, où la licence publique et la force des exemples entreprennent de lui ôter même ce qui lui reste encore de honteux : ah ! il faut que nous levions la voix ;

que nous ne rougissions plus de nous interdire ce que vous faites presque gloire de vous permettre; et que nous vous disions, avec la liberté sainte de notre ministère, que si quelqu'un souille et profane le temple de Dieu dans son propre corps, Dieu le perdra.

Telles sont les amertumes, l'indignité, la servitude, l'opprobre, les fureurs et les troubles que cette passion traîne après elle-même dès cette vie. Je ne dis rien des ardeurs éternelles qui lui sont destinées; j'aime bien mieux vous en exposer les remèdes que les châtiments, et vous montrer dans le retour du prodigue vers le père de famille les moyens, les motifs et l'image de votre pénitence.

SECONDE PARTIE

Ce ne serait pas assez de vous avoir exposé, dans les excès de l'enfant prodigue l'image des déréglements et des malheurs d'un pécheur voluptueux; il faut vous proposer dans sa conversion le modèle et les consolations de sa pénitence. En effet, mes frères, il trouve, en revenant à la maison du père de famille, tout ce qu'il avait perdu dans ses égarements : son repentir répare toutes les suite de ses désordres; et les mêmes démarches qu'il avait faites pour suivre des voies injustes deviennent comme le modèle de celles qu'il fait pour en sortir. Suivons l'histoire de notre Évangile, et nous allons remarquer toutes ces circonstances.

Le premier caractère de sa passion déplorable avait été de mettre comme un abîme entre lui et la grâce, par les ténèbres qu'elles avaient répandues sur son esprit, par un dégoût affreux des choses du ciel, par l'asservissement des sens à l'empire de la volupté : *Peregrè profectus est in regionem longinquam*. Or, la première démarche de sa pénitence éloigne tous ces obstacles.

Premièrement, elle lui ouvre les yeux sur l'état honteux

on l'avait réduit; elle le fait rentrer en lui-même : ı *reversus*. Le charme qui le fascinait tombe tout . il est effrayé de se retrouver lui-même tel qu'il ›rt d'opprobre, confondu avec les plus vils ani-tageant avec eux leurs plaisirs et leur nourriture : alors que toutes les idées fausses et flatteuses elles il s'était jusque-là représenté la passion s'éva-Cette prétendue constance, cette bonté de cœur, ›sse de sentiments, cette tendresse née avec nous, ıée des penchants, vaines expressions, dont la cor-che de couvrir la honte du vice, c'est alors que hange de nom à ses yeux : il n'y voit plus qu'un ›nt honteux; que la dépravation d'un cœur livré .ce de Dieu à ses propres désirs; qu'un avilisse-e couvre de confusion : il ne se regarde plus que rebut de son peuple, la honte de sa religion, l'op-l'humanité, un monstre sur qui le Père céleste ne ıs jeter les yeux que pour le frapper, et enseve-ıbîme sa personne et son ignominie : *In se autem*

où ce pécheur, touché et déjà éclairé, rappelle ırmes de componction, qui commencent à couler x, cette première saison de sa vie où il vivait en-l'innocence; où, élevé sous les yeux du père de goûtait encore les douceurs et l'abondance de sa compare la candeur et la tranquillité de ses pre-›urs, avec les chagrins et les amertumes des pas-›ur ont succédé : il voit qu'il n'y a d'heureux dans e que ces premières années, où son cœur, encore .nocent, n'avait pas éprouvé les troubles et les in-cruelles des engagements profanes; que ses joies ›nt pures, ses désirs réglés et tranquilles, ses ionnées et douces; que tous les malheurs ont lui avec les étincelles impures qui allumèrent son ue, depuis ce moment fatal, ses jours n'ont plus

été marqués que par de noirs chagrins ; sa vie toujours agitée et inquiète; ses plaisirs mêmes tristes et sombres : *In se autem reversus.*

Mais, en second lieu, si ses ténèbres se dissipent, son dégoût affreux pour les choses du ciel se change en un saint désir de la vertu et de la justice. *Combien de serviteurs dans la maison de mon père ont du pain en abondance, et je suis ici à mourir de faim!* Au lieu qu'autrefois la seule idée de la règle et de la vertu le faisait frémir; la seule présence des gens de bien le fatiguait; la seule vue de la maison du père de famille lui était insupportable; il commence à envier la destinée de ses serviteurs, de ces âmes fidèles qui lui sont attachées : il la compare à la sienne; leur abondance, à la faim qui le dévore; la décence de leur situation, à l'opprobre de son état; leur tranquillité, à ses inquiétudes; l'estime où ils vivent parmi les hommes, au mépris honteux où il est tombé. Plus il examine la condition des gens de bien, plus son état lui paraît insupportable. Quoi ! se dit-il alors à lui-même, tandis qur tant d'âmes fidèles jouissent des avantages de la maison paternelle, des secours de la religion, des consolations secrètes de la grâce, de l'estime des hommes; qu'elles mangent le pain des enfants, et espèrent de n'être pas exclues de l'héritage; je me vois ici en proie à des passions honteuses, dégoûté, déchiré, tyrannisé par mon propre cœur; vivant sans consolation, sans honneur même devant les hommes! Eh ! jusques à quand une injuste faiblesse prévaudra-t-elle sur mon repos, sur mes lumières, sur mes véritables intérêts et sur ma destinée éternelle ? *Quanti mercenarii in domo patris mei abundabant panibus, ego autem hic fame pereo!*

Aussi, mes frères, notre heureux pénitent veut à l'instant entrer dans la société des justes, et grossir le nombre des serviteurs du père de famille : *Fac me sicut unum de mercenariis tuis.* Il ne s'en tient pas à de simples souhaits d'imitation, comme on fait tous les jours dans le monde envers les

ınnes dont on est forcé de respecter la vertu. Il ne se ente pas de dire qu'elles ont pris le bon parti; il n'y a cela de solide; qu'on est heureux quand on peut leur mbler; que tout le reste est bien peu de chose, et ı ne désespère pas de suivre un jour leur exemple. s discours, ô mon Dieu! dont on s'abuse soi-même, et ı ne tient que pour calmer les reproches secrets d'une cience criminelle.

tre prodigue touché ne renvoie pas à l'avenir: il ne pas la vertu dans la vaine espérance d'en suivre un les règles saintes; il n'exagère pas les malheurs d'une riminelle, pour se persuader à lui-même qu'un jour il ortira: la véritable douleur parle moins et agit plus nptement; il sent que ce moment est pour lui le mot du salut. Combattu par ces agitations infinies, qui parnt le cœur sur le point d'un changement; par cette vitude de pensées qui se défendent et qui s'accusent; rchant les ténèbres et la solitude pour s'y entretenir librement avec lui-même, laissant couler des torrents armes sur son visage, n'étant plus maître de sa douleur, sant les yeux de confusion, et n'osant plus les lever vers iel, d'où il attend néanmoins son salut et sa délivrance: tardé-je donc encore? dit-il d'une voix qui ne sort plus avec des soupirs; mais qui me retient encore dans les s honteux que je respecte? Les plaisirs! ah! depuis temps il n'en est plus pour moi, et mes jours ne sont qu'ennui et qu'amertume. Les engagements profanes, constance mille fois promise? mais mon cœur m'apnait-il pour le promettre, et de quelle fidélité vais-je iquer envers des créatures qui n'en ont jamais eu pour ? Le bruit que mon changement va faire dans le monde? pourvu que Dieu l'approuve, qu'importe ce qu'en pent les hommes? ne faut-il pas que ma pénitence ait témoins tous ceux qui l'ont été de mes scandales? et leurs que puis-je craindre du public, après le mépris et

la honte que m'ont attirés mes désordres? L'incert pardon? Ah! j'ai un père tendre et miséricordiei demande que le retour de son enfant, et ma prései réveillera toute sa tendresse.

Je me lèverai donc, *surgam*; je ferai un effort sur qui me retient, et sur ma propre faiblesse : j'irai maison sainte, où il est toujours prêt à recevoir et i les pécheurs : *ibo ad patrem*. Je suis un enfant in belle, dénaturé, indigne de porter son nom, il est vi il est encore mon père : *ibo ad patrem*. J'irai répan pieds toute l'amertume de mon âme ; et là, ne fai parler que ma douleur, je lui dirai : *Mon père*, j *contre le ciel, et devant vous;* contre le ciel, par le sc le déréglement public de ma conduite : contre le des discours d'impiété et de libertinage que je ten me calmer et m'affermir dans le crime : contre parce que, comme un vil animal, je n'ai jamais levé en haut pour regarder, et me souvenir que c'était l trie et mon origine : contre le ciel, par l'abus hon j'ai fait de sa lumière, et de tous les jours qui ont le cours de ma vie triste et criminelle : *peccavi i* Mais ce qui a paru de mes désordres à la face du s est que le côté le plus supportable ; les crimes qui que vous seul pour témoin sont bien plus dignes colère ; j'ai péché encore devant vous : *peccavi in coràm te* ; devant vous, par tant d'œuvres de ténèb votre œil invisible a éclairées en secret : devant v les circonstances les plus honteuses, et dont le seul me trouble et me confond : devant vous, par l'u digne des dons et des talents dont vous m'aviez f devant vous, enfin, par tant d'invitations secrètes rejetées, vous qui m'avez secouru dès mon enfanc aviez été pour moi le meilleur de tous les pères ; j' plus ingrat et le plus dénaturé de tous les enfants *in cœlum et coràm te*.

Quel changement, et quel exemple plein de consolation pour les pécheurs! la grâce abonde où le péché avait abondé. Il semble, ô mon Dieu! que vous voulez être particulièrement le père des ingrats, le bienfaiteur des coupables, le Dieu des pécheurs, le consolateur des pénitents. Aussi, comme si tous les titres pompeux qui expriment votre grandeur et votre puissance n'étaient pas dignes de vous, vous voulez qu'on vous appelle le *Père des miséricordes* et le *Dieu de toute consolation* [1]. Non, mon cher auditeur, que l'abondance de vos iniquités n'alarme pas votre confiance : le médecin céleste se plaît à guérir les maux les plus désespérés; les plus grands pécheurs sont les plus dignes de sa pitié et de sa miséricorde : sans doute il n'a permis que vous tombassiez dans ce gouffre, et qu'il ne manquât plus rien à vos malheurs, que pour faire éclater davantage en vous les richesses et les puissances de sa grâce. Et n'est-il pas plus grand en effet, lorsqu'il retire Jonas du fond de l'abîme, que lorsqu'il ne fait que soutenir Pierre, qui commençait seulement à enfoncer sur les eaux? Si vos péchés sont montés au plus haut point, ah! voilà peut-être le moment de sa grâce : peut-être la miséricorde de Dieu a marqué le premier signal de ses faveurs par le dernier degré de vos crimes : tout ce qu'il y a de plus à craindre dans nos maux, c'est la défiance du remède. Mais si le pardon accordé par le père de famille à notre prodigue ne vous touche pas assez, du moins que les consolations qui accompagnent sa pénitence achèvent de vaincre vos résistances.

Oui, mes frères, c'est ici la troisième circonstance du retour de notre heureux pénitent : les fruits de l'iniquité avaient été pour lui amers comme de l'absinthe, les premières démarches de sa pénitence sont suivies de mille consolations.

1. 2 Cor. I, 3.

Premièrement, consolation du côté des facilités qu'il trouve dans la sainte entreprise de son changement. Le père de famille aperçoit son fils de loin ; et le voyant faible, exténué, agité, et hors d'état presque de se soutenir, il court au-devant de lui. Il court, dit saint Ambroise ; il se hâte d'aller au-devant pour le soutenir, de peur qu'il ne trouve sur son chemin quelque obstacle qui l'arrête : *Accurrit ne quis impediat*. Il faut si peu de chose pour ébranler un pécheur dans ce commencement de sa carrière : c'est un homme qui a été battu longtemps des flots et de l'orage, qui en se relevant voit encore tout tourner autour de lui, et est hors d'état de se soutenir, si une main secourable ne l'empêche de retomber. Une occasion, un dégoût, un obstacle, tout est capable alors d'éteindre dans une âme les premières opérations de la grâce. Le démon même, plus attentif que jamais à ne pas se laisser enlever des mains une proie qui lui échappe, répand mille nuages sur l'esprit, et n'offre à une âme touchée que des difficultés insurmontables dans sa nouvelle entreprise : difficultés du côté du monde, qu'elle voudrait encore ménager ; difficultés du côté de ses prétentions et de ses espérances humaines, qu'elle craint de perdre ou de reculer : difficultés du côté de ses liaisons, de ses proches, de ses amis, de son rang, de sa naissance, de ses emplois, autant de fantômes que le démon réalise, qu'il grossit, qu'il peint vivement dans l'imagination, qu'il présente sans cesse à l'âme timide et irrésolue ; de sorte que suspendue souvent entre ses frayeurs et ses bons désirs, entre ses résolutions et ses défiances, entre ses erreurs et ses nouvelles lumières, elle s'arrête quelquefois, elle délibère, elle se décourage, elle recule ; et après avoir supputé longtemps sa dépense et ses forces, selon le mot de l'Évangile, elle en demeure là, et ne jette pas même les premiers fondements de l'édifice.

Mais que fait alors l'amour toujours attentif du père de famille ? Il court vers son enfant ; il se hâte de le soutenir ; il le rassure contre ses frayeurs et sa propre faiblesse : il calme

ses agitations; il dissipe ses nuages : *Accurrit ne quis impediat.* Ce n'est pas assez : il rassemble mille circonstances qui lui facilitent toutes ses démarches; il éloigne des occasions où sa faiblesse aurait pu échouer; il renverse les projets qui l'auraient exposé à de nouveaux périls; il ménage des événements qui lui deviennent de nouvelles facilités de rompre ses chaînes : *Accurrit ne quis impediat*; tout semble aider cette âme touchée, tout la soutient, tout la favorise; ces montagnes qu'elle croyait voir devant elle, et ne pouvoir jamais franchir, s'aplanissent comme par un soudain enchantement; ces impossibilités tant redoutées s'évanouissent; plus elle avance, plus les voies se dégagent : et les obstacles eux-mêmes, qui l'alarmaient, deviennent les facilités de sa pénitence : *Accurrit ne quis impediat.*

Secondement, consolation du côté des douceurs secrètes qu'on trouve dans les premières démarches d'une nouvelle vie. Le père de famille ne se contente pas de courir au devant de son fils retrouvé : il se jette à son cou, il l'embrasse, il le baise; son cœur peut à peine suffire à sa tendresse paternelle; ses faveurs sont encore au-dessous de sa joie et de son amour : *Cecidit super collum ejus, et osculatus est eum.* Il retrouve son fils qu'il avait perdu : *Perierat, et inventus est*; il le retrouve, à la vérité, sale, hideux, déchiré; mais ce qui devrait allumer ses foudres ne réveille que son amour; il ne voit en lui que ses malheurs; il ne voit plus ses crimes : *Perierat, et inventus est;* il n'a pas oublié que c'est ici un enfant ingrat et rebelle; mais c'est ce souvenir même qui le touche : il voit revivre un enfant qui était mort à ses yeux; il recouvre ce qu'il avait perdu. *Cecidit super collum ejus, et osculatus est eum*; image tendre et consolante de la joie que la conversion d'un seul pécheur cause dans le ciel, et des consolations secrètes que Dieu fait sentir à une âme de ces premières démarches de son retour vers lui! *Cecidit super collum ejus, et osculatus est eum;* ô clémence paternelle, ô source inépuisable de bonté, ô miséricorde

de mon Dieu ! que vous revient-il donc du salut de la créature ?

Troisièmement, consolation du côté de la participation aux saints mystères, dont on avait si longtemps vécu privé par ses déréglements. Le père de famille fait tuer le veau gras, il appelle son fils retrouvé à ce festin céleste ; il le nourrit de la viande des élus : *Adducite vitulum saginatum; manducemus et epulemur*. On avait vécu tant d'années sans Dieu, sans religion, sans espérance, éloigné de l'autel et des sacrifices, exclu comme un anathème de l'assemblée sainte, de la société des justes et de toutes les consolations de la foi ; quelle douceur de se retrouver au pied de l'autel saint avec ses frères, nourri du même pain, soutenu de la même viande, attendant les mêmes promesses, secouru de leurs prières, fortifié par leurs exemples, animé par l'harmonie des saints cantiques qui accompagnent la solennité et l'allégresse de ce divin banquet ! *Et cùm veniret, audivit symphoniam et chorum*. Ame heureuse ! regrettez-vous alors les plaisirs honteux dont la grâce vient de vous dégoûter ? voyez-vous encore dans le monde, où vous avez passé des jours si pleins d'amertume, quelque chose qui puisse vous rappeler à lui, et qui vous paraisse digne de votre cœur ? et un seul jour passé dans la maison du Seigneur, au pied de l'autel saint, n'est-il pas plus consolant pour vous que les années entières passées dans les plaisirs et dans les assemblées des pécheurs ?

Enfin, la dernière circonstance des égarements du prodigue avait été le mépris et l'avilissement où il était tombé : l'honneur et la gloire font le dernier privilége de sa pénitence. On le rétablit dans tous les droits dont il était déchu ; on le revêt d'une robe de dignité et d'innocence ; on met à son doigt une marque de puissance et d'autorité ; on lui donne même la préférence sur son aîné : c'est-à-dire que la piété fait oublier ce que nos passions avaient ou d'insensé ou de méprisable ; ou, pour mieux dire, n'en rappelle le souvenir que pour donner plus de prix aux vertus qui leur

ont succédé : elle change en estime et en respect le mépris que nos vices nous avaient attiré ; elle nous rétablit dans tous les droits de notre naissance, de nos titres, de nos dignités ; avilis par nos dissolutions ; elle nous tire de la boue et de l'obscurité de la débauche, pour nous rendre aux fonctions publiques ; elle nous sépare de la société basse et honteuse des hommes obscurs et dissolus pour nous réunir aux hommes sages et illustres de notre rang et de notre état ; en un mot, au lieu que nous étions, comme le prodigue, l'opprobre du ciel et de la terre, elle nous rend la joie des gens de bien, la consolation des pasteurs, la gloire de la religion, l'admiration même des mondains, un spectacle digne des anges et des hommes.

Que faut-il donc encore, mon cher auditeur, pour vous animer à suivre cet exemple ? Vous errez depuis longtemps, comme le prodigue, dans les contrées étrangères, livré à la honte et à l'opprobre de vos passions : pourquoi refuseriez-vous de vous jeter dans le sein que le Père céleste vous ouvre aujourd'hui avec tant de bonté ? Il vous a souffert durant les emportements d'une jeunesse déréglée ; il se promettait que, ces premiers égarements passés, l'âge, l'expérience, sa grâce, ramèneraient enfin votre cœur : ce temps est venu, qu'attendez-vous encore pour revenir à lui ? Les premiers désordres de votre vie pouvaient trouver leur excuse dans la force des passions et de la licence de l'âge ; mais à l'heure qu'il est, qu'y a-t-il qui puisse vous excuser ? Des années qui s'écoulent, la plus belle saison de votre vie qui vous échappe, la jeunesse éteinte, un visage détruit, et vous annonçant tous les jours par son changement qu'il est temps enfin de changer à votre tour ; le monde tous les jours moins agréable, parce que tous les jours vous lui plaisez moins ; tout ce qui vous environne, ou vous ennuyant par un long usage, ou vous faisant entendre en s'éloignant peu à peu de vous, qu'il ne faut plus compter sur un monde où vous ne servez plus que d'un appareil incommode, et

qu'il est insensé de courir encore après ce qui vous fuit, et de vous obstiner à fuir un Dieu qui court au-devant de vous : qu'attendez-vous encore ?

Et au fond, quelle vie malheureuse menez-vous ? Sans foi, sans religion, sans la consolation des sacrements, sans pouvoir vous adresser à Dieu dans vos prières, sans aucune joie véritable dans le cœur, lassé des plaisirs que vous poursuivez, ennuyé d'un monde où vous ne traînez plus que le poids de vos dégoûts et de vos crimes : qu'attendez-vous pour finir vos peines et vos malheurs avec vos désordres? Les mystères saints qui approchent, le temps de propitiation où nous sommes entrés; toute l'Église occupée de la conversion des pécheurs, la voix de ses ministres qui vous exhortent de toutes parts à la pénitence; vous-même, ému, ébranlé de tout cet appareil de religion, qu'attendez-vous? Porterez-vous jusqu'au festin pascal, jusqu'à la solennité de la résurrection, vos impuretés et votre ignominie? serez-vous un anathème au milieu de vos frères, séparé de l'autel et des sacrifices, tandis qu'ils participeront tous à l'azyme sacré, et qu'ils célébreront le jour du Seigneur ?

Quelle joie pour vous, mon cher auditeur, si entrant aujourd'hui dans des sentiments de componction, si prenant au sortir d'ici des mesures solides de pénitence ; si vous adressant à quelque homme de Dieu aux pieds duquel vous alliez mettre ce poids d'iniquité qui vous accable; nous vous voyons assis à la table du Père céleste aux jours solennels que nous attendons ! Quelle joie, si nous lui entendons dire: *Mon fils était mort, et il est ressuscité; il était perdu, et il est retrouvé!* Que de divines consolations vont se répandre alors dans votre âme ! Les cantiques célestes des esprits qui sont autour du trône de Dieu solenniseront ce jour heureux : les saints qui sont sur la terre en béniront les richesses de la miséricorde divine : les hommes pécheurs eux-mêmes admireront votre changement, et seront ébranlés par l'exemple de votre pénitence. Puissiez-vous, mon cher auditeur, vous

laisser toucher à des motifs si pressants; et vous, ô mon Dieu ! faire que mes souhaits ne soient pas vains; écouter la préparation de mon cœur, et mes vœux ardents pour le salut de mes frères, et répandre un esprit de componction sur les pécheurs qui m'écoutent, afin que, revenus de leurs voies égarées, ils vous trouvent prêt à les recevoir dans le sein de votre gloire et de votre immortalité ! Ainsi soit-il.

SERMON

SUR L'IMPÉNITENCE FINALE

Ego vado, et quæretis me, et in peccato vestro moriemini.

Je m'en vais, et vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché. JEAN, VIII, 21.

Si vous n'avez pas frémi, mes frères, en m'entendant prononcer ces paroles, les plus terribles sans doute qu'on lise dans nos divines Écritures, je ne vois plus de vérité dans la religion capable de vous toucher. Pour moi, je vous avoue que j'en suis frappé de terreur; et il me semble qu'en exposant de si formidables menaces, il faudrait plutôt prendre des précautions pour prévenir les frayeurs excessives qu'elles pourraient jeter dans les esprits, que pour réveiller l'attention et la crainte.

En effet, ce n'est pas des calamités publiques; vos villes démolies, vos femmes et vos enfants menés en servitude, et l'héritage du Seigneur en proie à des nations barbares et infidèles, que Jésus-Christ vous annonce aujourd'hui : ni tant d'autres menaces que les Israélites, au pied du mont Sinaï, ne purent entendre sans être renversés de terreur, et sans craindre de mourir, si le Seigneur ne cessait de leur parler.

C'est l'abandon de Dieu, et l'impénitence au lit de la mort, qu'on vous annonce; des efforts pour retourner au Seigneur en cette dernière heure, inutiles et rejetés : la réprobation

consommée en ce moment fatal; et une âme depuis long-temps infidèle à la grâce, menée enfin captive par son péché : *Quæretis me, et in peccato vestro moriemini*.

C'est la destinée déplorable de tant de fidèles, ou qui méprisent les voies du salut, ou qui ne se proposent d'y entrer qu'à la dernière heure : c'est celle de la plupart des pécheurs qui m'écoutent : c'est la vôtre, mon cher auditeur, si vous différez de vous convertir au Seigneur : *Il s'en va, et vous le chercherez, et vous mourrez dans votre péché.*

Grand Dieu ! mais que devient votre bonté, lorsque vous abandonnez le pécheur dans cette dernière heure? Ses pleurs, ses sanglots, sa bouche tremblante collée sur le signe sacré de son salut, ses promesses de pénitence, ne peuvent-elles plus alors fléchir votre clémence? et devenez-vous un Dieu cruel pour l'homme que vous avez créé? Ne mettons point de bornes à ses miséricordes infinies, mes frères; il peut se laisser fléchir : mais vous ne le fléchirez pas; et il vous avertit lui-même que vous ne devez pas vous y attendre : *Je m'en vais, et vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché.* Il vous le dit à tous en général, à chacun de vous en particulier; de quelque âge, de quelque sexe, de quelque rang que vous puissiez être.

Cette matière est trop effrayante pour y chercher un autre dessein que celui que les paroles de Jésus-Christ elles-mêmes nous fournissent; si vous attendez de vous convertir à la mort, vous mourrez dans votre péché : cette terrible vérité m'occupe tout entier; je vous la propose avec simplicité toute seule. Or, si vous différez jusque-là votre conversion, vous mourrez dans votre péché, parce que vous ne serez plus en état alors de chercher Dieu, et de retourner à lui : *Quò ego vado, vos non potestis venire* [1]; parce que, supposé même que vous soyez en état de le chercher, et que vous fassiez des efforts pour retourner à lui, vos efforts seront inutiles, et

1. Joan. VIII, 21.

vous ne le trouverez pas : *Quæretis me, et in peccato vestro moriemini.* Première raison tirée du côté du pécheur, hors d'état, au lit de la mort, de chercher Dieu, et de retourner à lui. Seconde raison tirée du côté de Dieu irrité alors envers le pécheur, et qui ne recevra pas, ne regardera pas, méprisera même, les efforts que le pécheur mourant semblera faire pour le chercher et retourner à lui. C'est-à-dire, la pénitence au lit de mort, presque toujours impossible : la pénitence au lit de la mort, presque toujours inutile. Nous avons besoin des lumières de l'Esprit-Saint, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE

Si vous différez votre conversion à la mort, vous mourrez dans votre péché, parce qu'alors vous ne serez plus en état de chercher Jésus-Christ : *Quò ego vado, vos non potestis venire.* Première raison tirée du côté du pécheur mourant, hors d'état alors de chercher Jésus-Christ ; c'est-à-dire, la pénitence au lit de la mort, presque toujours impossible. Or, vous ne serez plus en état alors de chercher Jésus-Christ : parce que, ou le temps vous manquera ; ou, le temps vous étant accordé, l'accablement de vos maux ne vous le permettra pas ; ou enfin, que vos maux vous le permettant, vos anciennes passions y mettront des obstacles que vous ne serez plus en état alors de surmonter. Appliquez-vous, mes frères, à ces vérités importantes.

Je dis donc, premièrement, que vous êtes imprudents de renvoyer l'affaire de votre salut à un temps que Dieu ne vous a point promis, et qu'il refuse tous les jours à des pécheurs moins coupables que vous. Car, mon cher auditeur, qui vous a répondu que la mort viendra lentement, et qu'elle ne fondra pas inopinément sur vous, comme un vautour cruel sur une proie tranquille et inattentive ! D'où avez-

vous appris que le Seigneur vous avertira de loin; qu'il enverra toujours son ange pour vous préserver; et qu'une chute soudaine, un naufrage imprévu, un édifice écroulé sous vos pieds, un coup conduit par le hasard, un lâche ennemi, un domestique infidèle, et tant d'autres accidents, ne couperont pas en un clin d'œil le fil de notre vie, et ne vous précipiteront pas dans l'abîme au milieu de vos plus beaux jours? Qui peut vous garantir qu'une révolution subite d'humeurs ne vous fera pas expirer sur-le-champ entre les bras de vos amis et de vos proches, sans mettre, entre une santé parfaite et le trépas, que le dernier soupir d'intervalle? Ces malheurs sont-ils impossibles? ces accidents sont-ils fort rares? s'est-il passé une seule année, un seul jour presque, où Dieu ne vous ait averti par quelqu'un de ces grands exemples? les têtes les plus illustres en ont-elles été à couvert? Combien de fois vous est-on venu annoncer avec alarme : Un tel vient d'expirer au sortir de table, du jeu, du crime quelquefois? le ministre de Jésus-Christ s'est présenté; mais on n'a pu tirer du mourant aucun signe. Quelle consternation alors! quel retour sur vous-même! quelles réflexions sur l'inconstance de la vie et de toutes les choses humaines! quelles résolutions secrètes de prendre de loin vos mesures, de peur d'être surpris à votre tour! Étiez-vous alors imprudent ou trop timide, de craindre? Combien de fois peut-être ces terribles accidents sont-ils arrivés à vos yeux; et sans sortir de votre famille, n'avez-vous pas eu là-dessus quelques leçons domestiques? Or, je vous demande, quels ont pu être les desseins de la miséricorde de Dieu, en vous ménageant des spectacles si effrayants? N'est-ce pas peut-être de vous avertir que votre fin serait semblable? Que sais-je, si la disposition même de votre tempérament ne vous laisse rien à craindre là-dessus; si vous ne portez pas déjà la mort dans le sein; et si au premier jour votre fin soudaine et surprenante ne répandra pas le deuil parmi nous; et ne fournira pas à ceux qui m'écoutent de grandes,

mais d'inutiles réflexions sur l'abus du monde et de ses espérances?

Quel est donc votre aveuglement, mon cher auditeur, de faire dépendre votre salut éternel de la chose du monde dont vous pouvez moins vous répondre? Si vous comptiez sur le succès de quelque grande entreprise; la sagesse de vos mesures, le secours de vos amis ou de vos sujets, votre rang, vos biens, votre crédit, votre puissance, pourraient vous en répondre : mais vous comptez sur le temps. Eh! qui peut être ici votre garant? de qui les jours et les années dépendent-ils? qui est celui qui fait lever et coucher le soleil sur nos têtes? Commanderez-vous à cet astre, comme ce chef du peuple de Dieu, de s'arrêter, de prolonger le jour de votre vie, pour vous laisser le loisir d'achever la victoire, et de dompter vos passions? les titres, le rang, la puissance, les sceptres eux-mêmes, nous donnent-ils droit sur un seul de nos moments? ceux qui commandent à la terre peuvent-ils répondre d'eux-mêmes pour l'instant qui suit? n'est-ce pas ici où Dieu veut nous faire sentir qu'il est le maître, qu'il tient nos destinées entre ses mains, et que nous sommes bien peu excusables de nous attacher avec tant d'ardeur à un monde auquel nous ne saurions jamais tenir que pour l'instant présent, qui n'est déjà plus?

O vous, mon Dieu, qui seul avez posé les bornes à la vie de chacun de nous, vous qui, dès le commencement, avez compté mes jours comme mes cheveux; vous qui présidâtes au moment de ma naissance, et qui dès lors marquâtes sur mon front celui de ma mort; vous seul, Seigneur, qui avez écrit dans le livre éternel les jours de mon exil et de mon pèlerinage; vous seul voyez si je suis encore loin de ma course ou si je touche déjà au terme fatal, au delà duquel sont la mort et le jugement.

Mais vous vous rassurez peut-être sur ce que ces exemples de mort imprévue sont rares, et que ce sont là de ces coups extraordinaires et uniques, qui ne tombent que sur un petit

nombre de malheureux. Je pourrais vous redire que la justice de Dieu les rend tous les jours très-communs, et que ce qui était rare dans les siècles qui nous ont précédés est devenu un événement de tous les jours dans le nôtre. Mais je veux que ces terribles accidents ne tombent que sur un petit nombre de malheureux; outre qu'il peut arriver que vous ayez de ce petit nombre, et que, quand ce malheur ne devrait tomber que sur un seul de vos citoyens, vous ne seriez pas sage de ne pas le craindre : outre cela, je vous dis que le plus grand nombre est de ceux qui sont surpris; que presque tous les pécheurs meurent lorsqu'ils croient la mort encore éloignée; que le jour du Seigneur vient toujours comme un voleur, et à l'heure qu'on y pense le moins. Je vous dis que le dernier moment qui termine nos jours n'est jamais le dernier dans notre esprit; que lorsque étendu sur le lit de votre douleur, la mort sera déjà à la porte, vous la croirez encore loin; vous reculerez encore l'affaire de votre salut, et la proposition qu'on vous fera d'appeler un ministre de Jésus-Christ. Je vous dis qu'après même l'avoir appelé, vous regarderez son ministère plutôt comme une bienséance de maladie, que comme une nouvelle de mort; vous ne confesserez pas vos crimes, comme devant aller paraître devant Dieu pour en rendre compte; vous laisserez encore sur votre conscience mille choses douteuses, que vous réserverez toujours d'éclaircir à l'extrémité. Je vous dis qu'en expirant vous vous promettrez encore quelques jours de vie. Je vous dis que la plupart des morts sont soudaines; qu'il n'est presque point de pécheur qui meure en croyant mourir, à qui le temps ne soit refusé, et qui n'aille paraître devant Dieu, sans s'être préparé à ce compte redoutable. Rassurez-vous après cela sur le petit nombre.

Mais je veux que le temps vous soit accordé, et que les ministres du Seigneur aient le loisir de vous venir dire, comme autrefois un prophète au roi de Juda : *Réglez votre*

maison, car vous mourrez [1]. L'accablement où vous serez alors pourra-t-il vous permettre de chercher Jésus-Christ? Seconde réflexion. De quoi, je vous prie, est capable alors une âme criminelle, toute plongée dans ses douleurs, défaillante sous le poids et la multitude de ses maux, et à qui il reste à peine encore assez de vie pour animer son cadavre? Quoi! vous voulez qu'avec une raison qui déjà s'enveloppe; une langue, qui se lie et s'épaissit; une mémoire, qui se confond; un cœur, qui s'éteint; vous voulez que dans cet état un pécheur éclaircisse les abîmes de sa conscience; vous voulez qu'il approfondisse ses sacriléges, ses scandales, ses vengeances, ses restitutions, ce gouffre d'impuretés d'où il n'est jamais sorti, ces embarras sur lesquels il ne s'est jamais bien expliqué; et, en un mot, qu'il entre dans des soins et dans un détail à qui l'esprit le plus serein et la raison la plus entière pourraient à peine suffire? Vous voulez que cette âme, déjà immobile et liée des chaînes de la mort, sente l'horreur de ses iniquités passées; qu'elle pense sérieusement à implorer les miséricordes de son Dieu; elle, dont les idées mourantes ne ressemblent plus qu'à des songes, et qui ne pense plus que comme on pense en dormant?

Grand Dieu, vous qui, du haut de votre justice, êtes alors plus attentif que jamais aux mouvements secrets de cette âme infortunée, que se passe-t-il en ces derniers moments entre elle et vous? Qu'y découvrez-vous qui puisse réparer une vie entière de crimes et apaiser votre colère? Se tourne-t-elle seulement vers son Créateur? adore-t-elle en secret l'auteur de ses bienfaits et le vengeur de ses ingratitudes? s'anéantit-elle sous la main levée pour la frapper? se regarde-t-elle comme une victime destinée à des tourments éternels, si vous la jugez selon votre justice? fait-elle monter vers vous, de l'abîme de sa douleur, les cris d'un repentir sincère? lui échappe-t-il seulement un désir, que vous

1. Isaïe, XXXVIII, 1.

daigniez regarder? loin de vous fléchir, peut-elle encore vous connaître? Et que voyez-vous, grand Dieu! dans les tristes agitations qu'elle laisse paraître, que les derniers efforts d'une âme qui se défend contre le trépas, et d'une machine qui se dissout?

Répondez ici pour moi, vous, mes frères, que la main du Seigneur, a conduits quelquefois jusques aux portes du tombeau, et en a retirés depuis. L'orsqu'étendu sur un lit de douleur, vous combattiez ainsi entre la vie et la mort, les soins de votre éternité vous occupaient-ils encore? Où étiez-vous alors? quel usage faisiez-vous de votre raison? que formiez-vous au dedans de vous, que des idées confuses et mal liées, où vos maux avaient plus de part que votre salut? que furent pour vous les derniers remèdes des mourants que l'Église vous appliqua? des songes dont le souvenir même ne vous est pas demeuré. Vous seriez-vous trouvé plus prêt à paraître devant Jésus-Christ, si cette maladie eût fini vos jours? quelle âme seriez-vous allé présenter au pied du tribunal redoutable? qu'en avez-vous dit vous-même depuis revenu en santé? que c'est une folie d'attendre à l'extrémité; qu'on n'est capable de rien alors; qu'il faut mettre ordre à sa conscience tandis qu'on se porte bien : vous l'avez dit; mais l'avez-vous fait? ne vous laisserez-vous point une seconde fois surprendre? et le seul fruit que vous retirerez du bienfait qui prolongea vos jours, ne seront-ce point les crimes d'une plus longue vie?

Mais ce qu'il y a ici encore de plus propre à nous faire adorer les jugements de Dieu sur les pécheurs qui diffèrent leur conversion à la mort, c'est que si sa miséricorde ménage alors quelques intervalles libres à un mourant, des moments si précieux, si décisifs pour son éternité, sont consumés à disposer d'une succession, et à régler une maison terrestre. Des proches, des enfants avides attendent, autour d'un lit, le moment où la raison du malade s'éclaircit; visent quelquefois, comme les enfants d'Isaac, à surprendre

un père mourant, et à se supplanter les uns les autres, se hâtent de profiter du temps, pour lui faire déclarer ses dernières intentions. On laisse à des intervalles moins heureux les soins de la conscience; l'affaire de l'éternité ne va qu'après toutes les autres. Alors le ministre de Jésus-Christ est appelé; car il faut attendre que le mourant ne le connaisse presque plus, afin qu'il le voie approcher sans effroi : cependant le mal presse; on ne peut plus exiger du pécheur un récit exact de ses désordres; il faut se contenter de quelques termes vagues et mal suivis qu'on lui arrache. Nous lui faisons dire qu'il se repent; mais le lui faisons-nous sentir? Nous lui demandons quelques signes; il lève des yeux mourants : il s'efforce en vain de remuer une langue déjà immobile; il consent de la tête, nous croyons l'entendre; mais s'entend-il lui-même? Le prêtre du Seigneur crie à haute voix : il tâche de faire retentir du moins à ses oreilles des paroles de salut, et le nom de son sauveur répété mille fois avec effort; mais le porte-t-il jusque dans son cœur? il s'arme du signe de notre rédemption; il présente un Dieu mourant au pécheur qui expire; il l'applique sur sa bouche tremblante et livide; il lui fait lever vers cet objet consolant ses mains défaillantes et ses yeux déjà à demi éteints; mais le lui fait-il connaître? La mort arrive; il expire. Grand Dieu! que devient cette âme? que trouve-t-elle au sortir de sa demeure terrestre, lorsqu'elle tombe entre les mains éternelles de votre vengeance? quelle surprise de se trouver, comme en s'éveillant, au pied du Tribunal redoutable; l'abîme ouvert sous ses yeux; et n'ayant mis entre une vie toute criminelle, et la sévérité de vos jugements, que la léthargie et les songes d'une courte maladie! A cela, mes frères, que voulez-vous que j'ajoute, que la réflexion toute simple du prophète! Entendez ceci, vous qui oubliez Dieu pendant votre vie, de peur qu'il ne vous surprenne dans ce dernier moment, et que personne ne puisse plus alors vous enlever de ses mains : *Intelligite hæc:*

Qui obliviscimini Deum, ne quandò rapiat, et non sit qui eripiat[1]!

D'ailleurs, mes frères, et cette dernière vérité n'est pas moins digne de votre attention; promettez-vous, si vous voulez, de conserver jusqu'au dernier soupir la raison aussi saine et aussi entière que vous l'avez aujourd'hui : ne comptez-vous pour rien les obstacles que vous trouverez alors dans votre cœur? Croyez-vous que des passions que vous nourrissez depuis l'enfance, qui sont devenues comme votre fonds et votre tempérament, tomberont, s'évanouiront en un instant; qu'il se fera en vous un miracle soudain, et que vous serez changé tout d'un coup en un nouvel homme? Les maladies que la mort ne termine point opèrent-elles beaucoup de conversions? Voyez-vous beaucoup de pécheurs au sortir de ces extrémités, après les plus belles protestations, et les derniers remèdes de l'Église reçus avec componction apparente, mener une vie nouvelle? Qui peut mieux répondre là-dessus que vous-même? Vous avez été quelquefois jusqu'aux portes de la mort; vos maladies vous ont-elles converti? vous croyiez être changé, vous en assuriez le ministre de la pénitence, et peut-être les spectateurs de vos maux; mais l'étiez-vous? le danger passé, la santé revenue, les passions n'ont-elles pas reparu, et ne vous êtes-vous pas encore retrouvé le même? Le cœur se fait-il en si peu de temps de nouveaux penchants, et comme un nouvel être?

Quoi, mon cher auditeur! après une vie entière de débauche, vous croyez que deux jours de maladie vous rendront chaste? Ah! Dieu permettra que le souvenir de vos plaisirs passés vous arrache peut-être encore mille complaisances criminelles au lit de la mort; peut-être aimeriez-vous encore à voir avec des yeux mourants, peintes sur vos murs, les images funestes de vos anciens désordres; peut-être expirerez-vous ayant autour de votre lit l'objet infortuné qui

1. Ps. XLIX, 22.

corrompit votre cœur, et, malgré le scandale public, vous ne pourrez vous résoudre à vous en séparer, même à la mort. L'Esprit de Dieu l'a dit : Les os de l'impudique seront encore alors remplis des désordres de sa jeunesse, et ses vices dormiront avec lui dans la poussière du tombeau : *Ossa ejus implebuntur vitiis adolescentiæ ejus, et cum eo in pulvere dormient*[1]. Et notre siècle, et ceux de nos pères, n'ont-ils pas vu des monstres qui, en expirant même, juraient une affreuse fidélité jusqu'au delà du tombeau à l'objet détestable de leur passion, et dont l'âme éprouvée ne sortait de leur corps qu'avec des soupirs et des regrets de crime et de volupté! O Dieu ! que vous êtes terrible, quand vous livrez le pécheur à sa propre corruption !

Vous croyez qu'un homme qui n'a eu qu'un désir en vivant, et ç'a été celui d'amasser du bien aux dépens des peuples, et par les voies les plus injustes et les plus odieuses; vous croyez qu'alors il puisse consentir que des gains qu'il a toujours crus permis deviennent criminels, et que des restitutions infinies remettent son nom et sa postérité dans la poussière, d'où il les avait tirées? Ah ! dit l'Esprit de Dieu, il vomira avec son âme les richesses qu'il avait dévorées; mais ce sera malgré lui : le Seigneur les arrachera de ses propres entrailles; mais il n'en arrachera pas l'amour de son cœur : *Divitias, quas devoravit, evomet, et de ventre illius extrahet eas Deus* [1].

Vous croyez qu'un impie, qui a mis sa gloire dans sa confusion, et qui a mille fois profané la sainteté de nos mystères par des dérisions sacriléges, deviendra fidèle et religieux au lit de la mort? Eh ! peut-être se fera-t-il honneur jusqu'à la fin d'une force d'esprit qui flattera sa vanité ; peut-être voudra-t-il paraître au-dessus des frayeurs vulgaires, et regarder d'un œil tranquille et assuré l'incertitude d'un avenir; peut-être laissera-t-il en mourant, aux spectateurs, le plai-

1. Job XX, 11.
1. Job V, 15.

ir affreux d'un bon mot aux dépens de son salut éternel; peut-être aussi mourra-t-il en monstre et en désespéré.

Vous croyez qu'une femme mondaine, enivrée de sa figure, outrée dans ses plaisirs, attachée vivement au monde et à elle-même, vous croyez qu'elle verra alors sans regret la destruction de son cadavre, le monde et tous ses amusements s'évanouir et s'éloigner d'elle pour toujours ? Ah ! Dieu permettra que les soins de sa beauté l'occupent encore au lit de la mort; qu'elle examine tous les jours les changements qu'une longue maladie aura faits sur son visage; qu'elle écoute là-dessus avec complaisance tout ce que la flatterie voudra lui persuader; qu'elle sente réveiller en expirant tout son amour pour le monde ; et qu'elle dise, comme cet infortuné roi d'Amalec : Est-ce ainsi que la cruelle mort m'enlève au milieu de mes plus beaux jours? *Siccine separat amara mors* [2].

Vous nous en avertissez, Seigneur, dans les Livres saints; leur fin sera semblable à leurs œuvres : *Quorum finis erit secundùm opera ipsorum* [1]. Vous avez vécu impudique : vous mourrez tel : vous avez vecu ambitiéux ; vous mourrez sans que l'amour du monde et ses vains honneurs meure dans votre cœur : vous avez vécu mollement, sans vice ni vertu; vous mourrez lâchement et sans componction : vous avez vécu irrésolu, faisant sans cesse des projets de pénitence et ne les exécutant jamais; vous mourrez plein de désirs et vide de bonnes œuvres : vous avez vécu inconstant, tantôt au monde, tantôt à Dieu : tantôt voluptueux, tantôt pénitent: et vous laissant décider par votre goût, et par l'ascendant d'un caractère changeant et léger; vous mourrez dans ces tristes alternatives, et vos larmes au lit de mort ne seront que ce qu'elles avaient été pendant votre vie; c'est-à-dire un repentir passager et superficiel; des soupirs d'un cœur tendre et sensible, mais non pas d'un cœur pénitent; en un

1. 1 Reg. XV, 32.
2. 2 Cor. XI, 15.

mot, vous mourrez dans votre péché : *In peccato vestro moriemini;* dans ce péché où vous croupissez depuis si longtemps; dans ce péché qui est à vous plus que tous les autres, parce qu'il domine dans vos mœurs et dans votre tempérament; dans ce péché qui est comme né avec vous, et dont une vie entière n'a pu vous corriger : *In peccato vestro moriemini.* Achab meurt impie, Jézabel voluptueuse, Saül vindicatif, les enfants d'Héli sacriléges, Absalon rebelle, Balthazar efféminé, Hérode incestueux : toute l'Écriture est remplie de pareils exemples : tous les prophètes retentissent de ces menaces; Jésus-Christ s'en explique aujourd'hui d'une manière à faire trembler les plus insensibles : l'expérience est ici terrible; vous-même dites tous les jours qu'on meurt tel qu'on a vécu. Eh! que faut-il donc encore, mon cher auditeur, pour vous faire prendre dès à présent la résolution de travailler à votre salut, et de ne pas renvoyer à la fin une affaire qu'on ne saurait jamais trop tôt commencer, et d'autant plus qu'elle est toujours manquée, lorsqu'elle est différée? Opérez donc le bien tandisque Dieu vous en laisse le temps. N'apportez pas à la mort des désirs, mais des fruits de pénitence. Cherchez Jésus-Christ tandis qu'on peut le trouver: car si vous renvoyez votre conversion à la fin, non-seulement vous ne pourrez plus le chercher; mais quand vous le pourriez, vous ne le chercherez pas; et quand vous le chercheriez, vous ne le trouverez pas : *Quæretis me, et non invenietis, et in peccato vestro moriemini.* Dernière vérité encore plus terrible, renfermée en deux réflexions qui vont prouver que la pénitence est presque toujours inutile au lit de la mort.

SECONDE PARTIE

Si vous renvoyez votre conversion à la mort, vous mourrez dans votre péché, parce que, quand vous pourriez alors cher-

cher Jésus-Christ, vous ne le chercherez pas, et quand vous le chercheriez, vous ne le trouverez pas.

Je dis, premièrement, que vous ne chercherez pas alors Jésus-Christ, parce qu'il se sera éloigné de vous et qu'il vous aura abandonné : *Ego vado, et in peccato vestro moriemini.* Première raison. Le pécheur au lit de la mort abandonné de Dieu.

En effet, c'est une vérité du salut, que le Seigneur met des bornes à sa patience, au delà desquelles il ne va jamais ; et que comme il a établi un temps pour se souvenir du pécheur, selon l'expression de Job, il en a aussi marqué un autre pour l'oublier. Il y a dans les trésors de sa miséricorde certain nombre de faveurs spéciales destinées à chacun de nous en particulier, lesquelles, une fois taries par une longue suite d'infidélités, sont le signal de son indifférence et de sa fureur, et ne laissent plus à ceux qui en ont abusé, ou que ces secours ordinaires et presque toujours inutiles de la grâce, ou que ces ressources uniques tirées de sa toute-puissance, dont l'ordre de sa sagesse et de ses conseils éternels ne lui permet pas de se servir. Ainsi, lorsque les abominations de Sodome furent montées à leur comble, et que le nombre de dix justes arrêté dans l'ordre éternel de ses conseils ne s'y trouva plus, Abraham eut beau lever les yeux vers lui, le Seigneur ne put se laisser fléchir, et il fit pleuvoir du haut du ciel sa fureur et son feu sur ces villes criminelles.

Je sais que tout le temps de la vie présente est un temps de salut et de propitiation; que nous pouvons toujours retourner à Dieu; qu'à quelque heure que le pécheur se convertisse au Seigneur, le Seigneur se convertit à lui; et que tandis que le serpent d'airain est élevé, il n'est point de plaie qui soit incurable : c'est une vérité de la foi; mais je sais aussi que chaque grâce spéciale dont vous abusez peut être la dernière de votre vie; que Dieu se lasse; que les bornes de sa bonté ne sont pas les mêmes pour tous les hommes; qu'après avoir pardonné trois péchés à Damas, il n'en par-

donna pas un quatrième; qu'un seul crime quelquefois consomme la réprobation d'un pécheur : je sais qu'*il est terrible dans ses conseils sur les enfants des hommes;* que l'*on ne connaît pas la puissance de sa colère,* et que *jamais personne n'a pu compter sa fureur et son indignation* [1].

Cette vérité si terrible et si incontestable supposée, tirons-en d'abord une conséquence qui ne l'est pas moins. Si l'Écriture de toutes parts nous annonce que Dieu se retire quelquefois d'une âme infidèle; et qu'après avoir pris longtemps un soin inutile de Babylone, il se venge enfin en l'abandonnant à elle-même; certes il n'est point de circonstance où cette sévérité soit plus juste et mieux placée qu'au lit de la mort : c'est alors que Dieu doit à sa justice l'abandon du pécheur. Car, dites-moi, mes frères, si après un petit nombre d'inspirations négligées, Dieu laisse quelquefois une âme à elle-même, que pourrez-vous vous promettre dans ce dernier moment, vous surtout qui ne compterez plus alors vos jours que par l'abus de ses grâces; vous qui depuis le matin de votre vie jusqu'à cette dernière heure, aurez toujours été agité par des remords cruels et inutiles sur votre état; vous qui aurez peut-être poussé l'impénitence et l'ingratitude jusques à avoir mille fois envié le sort des compagnons de vos désordres, en qui vous remarquiez une conscience tranquille dans le crime, et un cœur endurci contre toutes les terreurs de la religion; vous qui aurez refusé ses miséricordes, aussi longtemps que vous aurez pu goûter le fruit de vos infidélités; vous, en un mot, qu'il avait préparé à cet abandon par des avis réitérés sur sa dureté envers les pécheurs qui diffèrent leur conversion jusqu'à ce dernier moment? Vous voudriez qu'alors le Dieu juste et terrible vous regardât avec des yeux de bonté; qu'il se souvînt de vous dans le temps de votre affliction, c'est-à-dire, dans la seule circonstance que sa colère attendait depuis si longtemps pour

1. Ps. LXXXIX, 11, 12.

se venger, et pour punir l'abus indigne que vous avez toujours fait de sa grâce!

Mais, ô mon Dieu! où serait donc cette justice qui trempe ses flèches dans le sang du pécheur, qui insulte aux larmes de l'impie mourant, et qui se console dans sa vengeance? et que deviendraient donc ces menaces si effrayantes, et toujours suivies de leur effet, que vous nous avez laissées dans vos livres saints? et quand est-ce donc que Dieu se vengerait, mes frères, s'il ne se vengeait point alors? La patience qui lui fait supporter le pécheur durant la santé serait-elle si terrible, comme il nous l'assure lui-même dans les divines Écritures, si elle devait se terminer par un acte de clémence? serait-il si sévère lorsqu'il tarde de punir; si, en dissimulant ses offenses, il ne lui préparait pas un affreux endurcissement à la fin?

Mais, mon cher auditeur, quand la justice de Dieu ne s'opposerait pas à sa clémence dans ce dernier moment; la nature toute seule de la grâce que vous vous promettrez alors ne vous permettrait pas de l'attendre. Car, non-seulement vous vous promettez la grâce de la conversion, c'est-à-dire, cette grâce qui change le cœur, mais vous vous promettez encore la grâce qui nous fait mourir dans la sainteté et dans la justice; la grâce qui consomme la sanctification d'une âme; la grâce de la persévérance finale; mais c'est la grâce des seuls élus; c'est le plus grand de tous les dons; c'est la consommation de toutes les grâces; c'est le dernier trait de la bienveillance de Dieu sur une âme; c'est le fruit d'une vie entière d'innocence et de piété; c'est la couronne réservée à ceux qui ont légitimement combattu. Dieu ne doit à la rigueur cette faveur inestimable à personne; il la refuse quelquefois à ceux-mêmes qui ont marché longtemps devant lui dans la justice et dans la sainteté; et la fin déplorable de Salomon est un exemple qui fera trembler les justes de tous les siècles. Et vous présumez que le plus signalé de tous les bienfaits sera le prix de la plus ingrate de toutes les vies? et

vous osez vous flatter qu'on ne refusera pas alors à un pécheur invétéré, toujours averti et toujours infidèle, une grâce qu'on n'accorde pas toujours à ceux qui ont été longtemps justes? et vous vous promettez que le Seigneur mettra le comble à ses miséricordes, lorsque vous l'aurez mis vous-même à vos crimes? O mon Dieu! se peut-il qu'un espoir si insensé abuse presque tous les hommes? et vos serviteurs qui crucifient tous les jours leur chair pour obtenir ce don précieux, et qui tremblent sans cesse dans la crainte qu'il leur soit refusé, sont-ils eux-mêmes dans l'illusion; ou le pécheur qui, continuant à vous outrager, compte tranquillement sur ce grand don, et n'offre pour l'obtenir que ses crimes et la présomption de l'avoir attendu?

Oui, mon cher auditeur, quand même Dieu accorderait quelquefois cette grande miséricorde au lit de la mort à une âme qui aurait jusque-là différé de se convertir, je dis qu'il ne vous l'accordera jamais à vous qui ne différez votre conversion que parce que vous vous y attendez. En effet, il pourrait arriver qu'un pécheur qui, durant ses désordres, n'aurait jamais eu de retour sur lui-même et sur son salut, et qui aurait vécu sans aucun sentiment de foi et sans aucun remords de ses crimes, revînt à lui dans ce moment terrible, fût effrayé de son insensibilité passée, levât au ciel des yeux baignés de larmes et un cœur nouvellement attendri; et que le Seigneur, du haut de ses miséricordes, jetât des regards propices sur un aveugle, qui commencerait alors seulement à ouvrir les yeux à la lumière. Si la grâce de la pénitence est jamais accordée à la fin, il semble qu'elle pourrait l'être à un pécheur de caractère. Mais vous qui faites de cette espérance l'affreux motif de vos déréglements; vous qui ne différez de vous convertir que parce que vous croyez que vous serez à temps au lit de la mort de vous donner à Dieu, et qu'il ne rejettera pas alors votre repentir; vous qui prenez dans sa miséricorde même de nouveaux sujets de l'outrager; pécheur indigne alors des regards d'un Dieu même qui ne

saurait pas s'irriter; d'un Dieu même qui ne serait que clément sans être juste; d'un Dieu même qui ne vous aurait pas déclaré qu'alors il vous abandonnera : quelle ressource pourrait-il vous rester? Quand une vie entière de crime n'éloignerait pas alors de vous cette grâce signalée que vous attendez, la témérité toute seule qui vous la fait espérer vous en rendrait indigne. Rien ne met un chaos plus immense entre l'âme criminelle et la miséricorde de Dieu, que de manquer des jours et des moments à sa grâce, et à son Esprit qui souffle où il veut, et quand il veut. Et qui êtes-vous donc, comme le disait autrefois Judith à ceux de Béthulie qui avaient marqué un jour pour se rendre à Holopherne, si le Seigneur ne venait les délivrer; qui êtes-vous pour prescrire ainsi un terme à la miséricorde du Seigneur, et pour lui marquer des jours et des moments selon votre caprice : *Qui estis vos, qui posuistis tempus miserationis Domini; et in arbitrium vestrum, diem constituistis ei* [1] ?

A des vérités si terribles, vous opposez sans doute en secret ce faux espoir, que ces menaces générales ne tomberont pas sur vous en particulier. Mais je vous demande, quels sont les pécheurs menacés dans les Livres saints de l'abandon de Dieu au lit de la mort? Ne sont-ce pas les pécheurs qui vous ressemblent? Que trouvez-vous en vous qui puisse vous flatter que Dieu tiendra alors à votre égard une conduite particulière? Votre vie passée? Ah! ce sera bien assez que Dieu veuille l'oublier. Ces désirs de conversion que vous formez tous les jours? mais c'est ce qui achèvera de vous rendre inexcusable. Ce bon naturel qui vous fait pencher, comme malgré vous, du côté de la vertu? mais c'est une grâce dont Dieu alors vour demandera compte. L'espérance que vous avez toujours eue en sa miséricorde pour ce dernier moment? vous venez de voir que ce sera le plus grand de tous vos crimes. Tout ce que je trouve ici de particulier pour vous,

1. Judith VIII, 11, 13.

c'est que vous serez plus indigne des miséricordes
gneur qu'aucun autre pécheur, et que le Dieu juste
raisons de refus contre vous, qu'il n'aura pas conti
part des âmes impénitentes. Sur quoi pensez-vous d
rassurer encore, mes frères ? Sur la bonté de Dieu sa
qui ne veut pas la mort du pécheur ? Sa bonté? n
la regardez donc comme une faiblesse et une imbéc
n'aurait pas assez de sentiments pour être blessée
grands outrages ? Sa bonté ? mais c'est parce qu'il
qu'il doit abandonner le pécheur au lit de mort. :
ne lui permet pas d'accorder alors des grâces qui
des écueils pour les autres hommes : sa bonté ne
tendre des piéges à la fausse confiance des pécheur
vrant ses entrailles dans ce dernier moment aux c
âme infidèle : c'est un trait de bonté d'ôter à nos
des prétextes d'erreur et d'impénitence, et de ne
du salut d'un seul la perte de plusieurs. Ainsi vous
sur sa bonté, et c'est sa bonté même qui demande
nition, et qui doit vous faire tout craindre.

Ici, mes frères, je ne vous demande qu'une réfl
n'est personne qui, pendant sa vie, ne fasse mille
solution de changer ; il n'est personne presque qui r
avant de l'avoir exécutée. Les plus déréglés même
tent de finir saintement : tous, comme Balaam,
mourir de la mort des justes; personne ne veut vivi
eux. On meurt en désirant ; ainsi avons-nous vu m
proches, nos amis, nos maîtres : après leur mor
pour nous consoler de leur perte nous avons rappel
jets chimériques de conversion, dont ils nous avai
quefois entretenus pendant leur vie : Il était dans l
de se convertir, dit-on ; il en parlait tous les jou
dessus on se calme sur sa destinée ; on augure favor
de son salut. Grand Dieu ! et c'est uniquement ce
fait frembler sur le sort de cette âme ! c'est ce qu
tout craindre de la sévérité de vos jugements sur

que fait-on en rappelant ses désirs de pénitence formés tant de fois sans succès, que rappeler le souvenir de vos grâces toujours méprisées? on espère pour son salut, sur ce qui a sans doute fait le plus terrible sujet de sa condamnation: on se flatte que vous l'aurez regardée avec des yeux de pitié dans ce dernier moment, parce que vous ne vous lassiez pas de l'avertir lorsqu'elle était encore sur la terre; et sans doute vous ne l'avez abandonnée à la mort que parce que vous l'aviez trop souvent visitée en vain durant les jours de sa vie mortelle. O vaines conjectures des hommes! Que vos pensées, ô mon Dieu! sont différentes des nôtres, et vos jugements peu conformes à l'illusion de nos espérances!

Mais du moins, direz-vous, on voit tous les jours des pécheurs, lesquels, après une vie entière de désordre, donnent à la mort des marques si vives et si éclatantes de repentir qu'on ne peut pas douter que le Seigneur ne se laisse toucher à leurs larmes, et que leurs regrets n'effacent toutes leurs infidélités passées. A cette erreur qui endort tant d'âmes impénitentes, Jésus-Christ répond pour moi qu'on le cherchera alors, mais qu'on ne le trouvera pas; c'est-à-dire que les marques même les plus touchantes de repentir que vous pourrez donner alors seront rejetées, que vous chercherez Jésus-Christ, et que vous mourrez dans votre péché. Dernière vérité plus terrible encore que toutes les autres, et qui ne laisse plus de ressource dont puisse se flatter le pécheur impénitent : *Quæretis me, et in peccato vestro moriemini.*

J'avoue ici, mes frères, lorsque je considère cette étonnante vérité; et que je vois d'un côté le pécheur mourant chercher son Dieu, et lever vers lui ses mains suppliantes; et de l'autre, le Dieu vengeur s'éloigner de lui, et fermer ses oreilles aux crix de sa douleur, et à toutes les marques de sa pénitence; j'avoue, dis-je, que c'est ici où le Seigneur me paraît ce Dieu terrible qui n'a pas besoin de l'homme : je mets devant mes yeux la sévérité de ses jugements; et je me sens saisi d'une secrète horreur : mais quelque terrible

que paraisse alors sa conduite, elle est juste, et il ne peut pas en user autrement envers le pécheur.

Ce n'est pas qu'un seul instant de pénitence véritable ne puisse effacer les crimes d'une vie entière; mais Dieu rejette alors la pénitence du pécheur mourant, parce qu'elle est fausse. Elle est fausse, premièrement, parce qu'elle n'est pas libre; c'est la suite de la dure nécessité où il se voit réduit, plutôt que le fruit de la grâce et d'un véritable repentir. Car, je vous prie, mon cher auditeur, après avoir poussé jusqu'au bout la révolte contre votre Dieu, et fait du dernier jour de votre santé le dernier jour de vos crimes; vous remettez les armes, et vous demandez grâce, lorsque vous vous sentez terrassé, et que le Dieu vengeur a le glaive levé sur vous: vous levez les yeux au ciel, où vous n'aviez pas encore jeté un seul regard, lorsque la terre commence à manquer sous vos pieds: vous détestez des plaisirs infâmes, lorsque votre cadavre tombe en pièces, et qu'il ne vous fait sentir rien de plus vif que sa puanteur: vous laissez tomber vos richesses sur les pauvres, lorsque vos mains défaillantes tombent elles-mêmes, et ne peuvent plus les retenir: vous laissez en mourant des instructions touchantes à des enfants et à des domestiques, que vous ne pouvez plus scandaliser par vos exemples: en un mot, vous vous repentez lorsqu'il ne vous est plus permis de continuer d'être coupable. La conjoncture toute seule ne rend-elle pas vos larmes suspectes? N'est-il pas vrai même que Dieu juge alors avec équité de votre pénitence en la rejetant? S'il prolongeait encore vos jours, ne prolongeriez-vous pas aussi vos crimes? Si l'on venait aussi vous assurer de sa part que cette infirmité n'ira point à la mort, prendriez-vous tant de mesures pour le fléchir? Tandis que vos maux n'étaient pas encore tout à fait déclarés, et qu'il vous restait quelque espérance de vie, aviez-vous voulu entendre à appeler le ministre de Jésus-Christ? avait-on osé seulement vous le proposer? Que donniez-vous à connaître par là, sinon que vous quittiez le

crime avec autant de regret que la vie; et que vous ne vouliez pas risquer, pour ainsi dire, de vous donner à Dieu, sans avoir été bien assuré auparavant que vous ne pouviez plus être au monde ?

Seconde raison. La pénitence du pécheur à la mort est presque toujours fausse, parce que sa douleur n'est plus qu'une crainte toute naturelle, que lui inspire alors l'horreur du tombeau, et l'image plus vive que jamais des peines éternelles. Il pleure : mais ce sont des larmes qu'il donne à ses malheurs, et non pas à ses crimes. Il crie : mais ce n'est pas un retour amoureux vers son père ; c'est une prière intéressée qu'il fait à son juge. Il déteste ses égarements : mais ce n'est pas qu'il sente l'injure qu'ils ont faite à son Dieu ; il ne sent que les maux où ils vont le précipiter lui-même. Lui seul est l'objet de sa douleur, la fin de ses supplications, le motif de sa pénitence ; il n'avait compté pour rien le Seigneur dans ses plaisirs ; il ne le compte pour rien dans son repentir. Ah ! s'il était assuré qu'il n'y a rien à craindre au delà de la mort, et que l'enfer est un songe, l'horreur de ses fautes s'effacerait bientôt de son esprit ; et l'on aurait bientôt tari ses pleurs, si l'on pouvait calmer ses craintes.

Aussi, vous qui sondez les cœurs, grand Dieu ! et qui ne jugez pas sur les apparences, je ne vous en imposerai point alors par quelques larmes trompeuses, si je renvoie jusque-là mon repentir : mes larmes seront les larmes d'Ésaü et d'Antiochus, des larmes stériles et réprouvées ; je ne paraîtrai à vos yeux que comme un criminel qui tremble à la vue de son supplice, et non pas comme un pénitent sincère, qui se confond au souvenir de ses péchés : vous verrez la racine de mes honteuses passions encore vivante au fond de mon âme : je serai encore à vos yeux impudique, mondain, voluptueux, ambitieux, vindicatif : mes frayeurs ne seront plus que les suites de cette mollesse excessive, qui m'a toujours inspiré tant d'horreur pour les plus légères souffrances : à mesure que j'aurai été plus sensuel, plus idolâtre de mon

corps, je serai alors plus vif dans mes craintes, plus faible dans mes alarmes, plus éloquent dans mes accusations; et quel égard pourrez-vous avoir à des larmes, grand Dieu! qui couleront de la même source d'où avaient coulé tous mes crimes?

Ainsi, mon cher auditeur, vous lèverez alors la voix au ciel, de l'abîme de vos maux, et le Dieu juste se rira de vos clameurs : *Ego quoque in interitu vestro ridebo* [1]; vous pleurerez, et du haut de sa justice il insultera à vos larmes : *et subsannabo;* vous vous frapperez la poitrine, et votre cœur ne s'amollira point : vous lui promettrez plus de fidélité, s'il prolonge vos jours; et il regardera vos promesses avec dérision, parce qu'il verra dans la corruption de votre cœur qu'en prolongeant vos jours il ne ferait que prolonger vos crimes : vous exhorterez les spectateurs de votre mort à s'instruire sur votre exemple, et à servir Dieu durant la santé; et le Seigneur vous répondra en secret : *Pourquoi te mêles-tu de raconter mes justices* [2]? Vous lui direz à lui-même: Seigneur, n'entrez pas en jugement avec votre serviteur; et il vous répondra que *vous êtes déjà jugé.* Vous lui direz : O Dieu plein de bonté ! vous n'êtes venu que pour sauver les pécheurs; et il vous répondra qu'il n'y a *point de salut pour l'impie.* Vous lui direz : O Sauveur des hommes ! je ne mets ma confiance que dans vos miséricordes infinies; et il vous répondra que *l'espérance du pécheur périra avec lui.* Vous lui direz : O divin Pasteur de nos âmes ! vous ne rejetez pas les brebis égarées qui reviennent à vous; et il vous répondra qu'*il y a un temps de pardonner et un temps de punir.* Vous lui direz : O Jésus ! je remets mon âme entre vos mains, et il vous répondra qu'elle ne lui appartient point, et qu'il ne la reçoit que pour en faire la victime éternelle de sa justice : et vos gémissements infructreux, et vos supplications inutiles,

1. Prov. I, 26.
2. Ps. XLIX, 16.

ne seront plus qu'un doux spectacle pour sa fureur et pour sa vengeance : *Consolabor, et vindicabor* [1].

Ah ! c'est alors qu'au lieu que jusque-là on n'avait cherché dans un confesseur qu'une dangereuse complaisance, ou plutôt qu'on n'en avait jamais pris qu'au hasard ; c'est alors qu'un pécheur, semblable à Saül, le jour qui précéda sa funeste mort, se voyant environné de périls, dont il ne peut plus se défendre ; c'est alors, dis-je, qu'un pécheur, comme ce prince réprouvé, fait sortir un autre Samuel du tombeau ; appelle du fond de sa retraite quelque homme de Dieu, le plus connu, le plus éclairé, le plus respecté par son zèle et par ses talents ; et qu'il lui dit, comme ce roi infortuné : Je suis dans des peines mortelles : *Coarctor nimis* [2]. Je vous ai donc fait appeler pour savoir de vous ce que j'ai à faire dans l'extrémité où je me trouve : *Vocavi ergo te, ut ostenderes mihi quid faciam* [4]. Mais quelle serait alors la réponse de l'homme de Dieu, s'il lui était permis de répondre ce que la religion l'oblige de penser ? Pourquoi venez-vous troubler le repos de mon tombeau ? lui répondrait-il comme Samuel à Saül ; et m'avez-vous obligé à sortir de ma retraite pour paraître en ce lieu ? *Quare inquietasti me ut suscitarer* [1] ? Il n'est plus temps de recourir au Seigneur ; à quoi bon me consulter, puisqu'il vous a abandonné ? *Quid interrogas me, cùm Dominus recesserit à te ?* Vous mourrez, et la justice de Dieu va accomplir sur vous ce qu'on vous avait tant de fois prédit par ses ordres. *Faciet enim tibi Dominus sicut locutus est in manu meâ* [5]. Voilà ce que pense alors le ministre du Seigneur. Il vous exhorte à ne pas désespérer ; mais il n'espère pas beaucoup lui-même : il vous parle des miséricordes du Seigneur ; mais il adore en secret les ordres terribles de sa

1. Isaïe, I, 24.
2. 1 Reg. XXVIII, 15.
3. *Ibid.*
4. *Ibid.*
5. *Ibid.* V, 17.

justice sur vous : il ouvre le sein de la gloire pour réveiller votre espérance; mais il voit l'abîme déjà ouvert sous vos pieds : il vous montre votre Sauveur expirant sur la croix; mais il n'ose vous dire que ce n'est plus un trône de grâce pour vous, mais un tribunal sévère d'où se prononce votre sentence : il diminue à vos yeux, par de saints artifices de charité, l'horreur de vos crimes, pour ne pas vous jeter dans le désespoir; mais il sait bien que le Seigneur a son poids et sa mesure, et qu'il n'appartient pas à l'homme d'en rabattre : il vous répète, pour vous rassurer contre une vie entière de désordre, qu'il ne faut qu'un moment à la grâce pour sauver le pécheur; et qu'un seul sentiment de douleur sincère supplée à de longues années de vertu, et peut consommer la sanctification; mais il n'ignore pas que ce sont là de ces prodiges, de ces coups uniques de la grâce sur lesquels il est terrible d'être obligé de compter pour son salut; et que la suite ordinaire et comme infaillible d'une vie pécheresse, c'est la mort dans le péché.

Souffrez ici, mes frères, que je vous demande encore une réflexion qui va finir ces vérités effrayantes. Que pouvez-vous souhaiter de plus favorable pour vous à la mort, que d'avoir le temps et d'être en état de chercher Jésus-Christ; que de le chercher en effet, et de lui offrir des larmes de douleur et de pénitence? c'est tout ce que vous pouvez vous promettre de plus favorable pour ce dernier moment. Et cependant (cette vérité me fait trembler), cependant, que vous permet Jésus-Christ d'espérer de vos recherches mêmes et de vos larmes, si vous le renvoyez jusque-là? Vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché : *Quæretis me, et in peccato vestro moriemini.* Consolez-vous après cela, mes frères, sur les marques de repentir que vos amis et vos proches donnent dans ce dernier moment : calmez-vous durant la vie sur vos désordres, en vous flattant qu'une fin semblable à la leur pourra les expier : dites d'un pécheur invétéré, que le spectacle des jugements de Dieu a

effrayé alors, que Dieu lui a fait la grâce de finir chrétiennement; que si sa vie n'avait pas été trop régulière, sa mort a été très-édifiante; qu'on serait trop heureux de mourir comme lui, et qu'il ne faut pas douter que le Seigneur ne lui ait pardonné! Je ne veux point ici mettre des bornes à vos miséricordes, ô mon Dieu! mais, mes frères, il a cherché Jésus-Christ; l'a-t-il trouvé? il a gémi, il a prié; mais a-t-il été exaucé? il a pris entre ses mains Jésus-Christ crucifié; il a arrosé ses pieds sacrés de ses larmes, comme la pécheresse de l'Évangile; mais lui a-t-on dit comme à elle : *Vos péchés vous sont remis*[1]? Il lui a recommandé d'une voix mourante, comme le larron sur la croix, de se souvenir de lui dans son royaume; mais a-t-il entendu ces douces paroles : *Aujourd'hui vous serez avec moi dans le ciel*[2]? Vous l'espérez; mais vous ne le savez pas. Et moi, tout ce que je sais, c'est qu'alors on cherche Jésus-Christ, qu'on ne le trouve pas, et qu'on meurt dans son péché : tout ce que je sais, c'est que les sacrements du salut, appliqués alors sur un pécheur, consomment peut-être sa réprobation; et que la dernière des grâces de l'Église est souvent le dernier de ses sacriléges : tout ce que je sais, c'est que tous les Pères qui ont parlé de la pénitence des mourants en ont parlé en des termes qui font trembler : tout ce que je sais, c'est que votre justice, ô mon Dieu! permet souvent que des pécheurs fameux par une vie entière de débauche se frappent la poitrine au lit de la mort, empruntent les expressions les plus vives de la douleur et du repentir, et meurent aux yeux de tout un royaume dans des sentiments extérieurs de conversion; que votre justice, toujours terrible dans ses conseils, le permet, pour endormir, si j'ose parler ainsi, par ces exemples, la fausse confiance des pécheurs impénitents. Ce sont des punitions, grand Dieu! que votre justice exerce sur les passions humaines : vous vous servez de la fausse pénitence des uns pour pré-

1. Luc VII, 48.
2. Luc XXIII, 43.

parer des châtiments à l'impénitence des autres; et vous punissez les pécheurs par les pécheurs mêmes. Tout ce que je sais, c'est que c'est une vérité de la foi, que le nombre de ceux qui se sauvent est petit; et cependant, si les marques de repentir, que donnent les pécheurs au lit de la mort, partaient d'un cœur véritablement pénitent, et suffisaient pour le salut, il n'y aurait presque point de pécheur qui ne fût sauvé; puisque si vous en exceptez quelque impie, qui pousse jusqu'à ce dernier moment son affreuse insensibilité, et qui meurt sans vouloir entendre parler du Dieu qui va le juger, et qu'un siècle voit à peine une fois, tous les autres pécheurs meurent en se frappant la poitrine, en implorant les miséricordes du Seigneur, et qu'ainsi, contre la parole de Jésus-Christ, le plus grand nombre serait de ceux qui se sauvent. Tout ce que je sais, c'est qu'il faut faire pénitence, tandis que Dieu nous en donne le temps; et qu'au lit de la mort, ou vous ne serez plus en état de le chercher, ou même quand vous le chercheriez, vous ne le trouverez pas : et par conséquent, si vous différez votre pénitence à la mort, vous mourrez dans votre péché, parce que la pénitence alors est presque toujours impossible, ou presque toujours inutile. Plaise à Jésus-Christ, mes frères, que ces menaces ne vous regardent pas, et que, dans le dernier moment, votre mort, semblable à celle des justes, soit un passage à la bienheureuse immortalité! Ainsi soit-il.

SERMON

SUR LA SAMARITAINE

Venit Jesus in civitatem Samariæ, quæ dicitur Sichar.
Jésus vint en une ville de Samarie, nommée Sichar.
JEAN IV, 5.

Les voies de la grâce dans la conversion des pécheurs ne sont pas toujours les mêmes, mes frères. Tantôt c'est un rayon vif et perçant, qui, sorti du sein du Père des lumières, éclaire, frappe, abat, emporte le cœur ; tantôt c'est une clarté plus tempérée, qui a ses progrès et ses successions, qui semble disputer quelque temps de la victoire avec les nuages qu'elle veut dissiper, et qui ne prend enfin le dessus qu'après que mille alternatives ont fait douter à qui des deux demeurerait l'honneur du combat. C'est quelquefois un Dieu fort, qui d'un seul coup renverse les cèdres du Liban : quelquefois, c'est un Dieu patient, qui lutte avec un simple fils d'Abraham, et lui laisse faire assez longtemps un triste essai de ses forces, ou pour mieux dire de sa faiblesse.

Sous des conditions si différentes, vous êtes pourtant toujours le même, ô mon Dieu ! Quoique vous nous laissiez toujours entre les mains de notre conseil, partout vous agissez comme le maître des cœurs : et si les doutes et les délais d'un apôtre rendirent autrefois plus de gloire à la vérité de votre résurrection que la prompte soumission des autres disciples, on peut dire que les résistances et les oppositions

d'une femme de Samarie font presque plus éclater aujourd'hui la puissance de votre grâce, que les soudaines conversions des pécheresses et des Saül. Du moins, mes frères, lorsque le Seigneur triomphe d'un cœur sans combattre, il semble qu'il ne triomphe que pour lui-même : ce sont des prodiges; et il veut seulement qu'on admire sa puissance, et l'empire qu'il a sur nos cœurs. Mais lorsque la conversion d'une âme criminelle est le fruit des efforts réitérés de sa grâce, c'est pour nous alors qu'il triomphe : ce sont des leçons; et son dessein est de nous faire sentir qu'il ne fait rien en nous sans nous; et que la grâce ne lui ramènera jamais notre cœur, si notre cœur ne se donne lui-même. En effet, pourquoi celui qui n'eut besoin que d'une parole pour enlever les fils de Zébédée à leurs filets, Lévi à son bureau, Zachée à ses injustices, ménagerait-il si longtemps aujourd'hui les passions et les préjugés d'une femme étrangère, s'il n'avait voulu nous tracer, dans les défaites et les résistances dont elle use avant que de se rendre, l'image de celles que nous opposons tous les jours à sa grâce ?

Or, je remarque trois excuses principales, qui lui servent comme de rempart contre toutes les instances miséricordieuses de Jésus-Christ.

L'excuse de l'état. Elle est femme samaritaine ; et par là elle se défend d'accorder au Sauveur ce que sa bonté demande d'elle : *Quomodò bibere à me poscis, quæ sum mulier samaritana* [1] ?

L'excuse de la difficulté. Le puits est profond, et on n'a pas de quoi puiser l'eau : *Puteus altus est, neque in quo haurias habes* [2].

Enfin l'excuse de la variété des opinions et des doctrines, qui lui persuade qu'étant douteux s'il faut adorer à Jérusalem ou à Garizim, elle peut se dispenser de croire cet étranger qui lui parle, et demeurer dans l'état déplorable où elle

1. Joan. IV, 9.
2. *Ibid.* 11.

se trouve : *Patres nostri in monte hoc adoraverunt, et vos dicitis quia Jerosolymis est locus ubi adorare oportet* [1].

Or, dans les excuses qu'oppose cette femme aux instances de Jésus-Christ, reconnaissons, dit saint Augustin, celles que nous opposons tous les jours à sa grâce : *Audiamus ergò in illâ nos, et in illâ agnoscamus nos.*

L'excuse de l'état. On trouve, dans l'état où la Providence nous a fait naître, des prétextes pour autoriser une vie toute mondaine.

L'excuse de la difficulté. On en trouve dans l'idée impraticable qu'on se forme de la vertu.

Enfin, l'excuse de la variété des opinions et des doctrines sur les règles des mœurs. On trouve dans ces incertitudes et ces contradictions prétendues des motifs de sécurité qui nous calment sur nos transgressions les plus manifestes. Confondons ces trois excuses, en vous exposant l'histoire de notre Évangile. C'est ce que je me propose après avoir imploré, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE

Tout est mystère et instruction, dit saint Augustin, dans la conduite du Sauveur envers la femme de Samarie, et dans les oppositions que cette femme semble mettre à toutes les miséricordes du Sauveur sur elle. En effet, d'un côté Jésus-Christ voulant, ce semble, ménager la faiblesse et les passions de cette pécheresse, ne l'attaque pas d'abord à découvert. Il s'accommode à ses préjugés pour les mieux combattre : il parle le langage de ses erreurs, pour avoir occasion d'insinuer la vérité : il dissimule quelque temps ses misères, pour la préparer à les mieux connaître ; et, de peur que son cœur ne se révolte contre la main qui va la guérir, il use de précautions, et lui cache, pour ainsi dire, tout

1. Joan. IV, 20.

l'appareil et toute la rigueur des remèdes : *Paulatim intrat in cor.*

Mais, d'un autre côté, cette pécheresse en garde, ce semble, contre toutes les avances miséricordieuses de Jésus-Christ, n'oppose à la bonté et à la sagesse de ses précautions que des évasions et des artifices; et, aussi ingénieuse à échapper à la grâce, que la grâce paraît attentive à la poursuivre, elle n'oublie rien ou pour colorer ses refus, ou pour différer le moment de sa délivrance.

La première excuse qu'elle oppose à Jésus-Christ est celle que nous avons appelée l'excuse de l'état. Elle se persuade qu'étant femme samaritaine, il n'a pas droit d'exiger d'elle les offices qu'il en exige : *Quomodò bibere à me poscis, quæ sum mulier samaritana?* et que l'usage a de tout temps interdits à Samarie, et que cet inconnu semble vouloir aujourd'hui lui prescrire : *Non enim coutuntur Judæi Samaritanis.*

Or, voilà la première excuse qu'on nous oppose tous les jours, pour justifier des mœurs profanes et toutes mondaines. Lorsque nous vous proposons le modèle d'une conduite chrétienne; que nous voulons entreprendre de réduire un jeu outré et éternel à un honnête délassement, de bannir les spectacles, d'occuper la mollesse et l'oisiveté, de ramener à la modestie le faste et l'indécence des usages, d'interdire certains plaisirs, de corriger certains abus; de conseiller l'usage de la prière, l'amour de la retraite, les lectures saintes, le travail des mains, les œuvres de miséricorde, la fréquentation des sacrements, les soins domestiques, les prières communes, en un mot tout le détail des mœurs chrétiennes : vous nous répondez que cette grande exactitude ne saurait convenir à des personnes attachées comme vous à la cour, et engagées dans le monde : *Quomodò bibere à me poscis, quæ sum mulier samaritana?* que nous confondons vos obligations avec celles des cloîtres et des déserts; et qu'il n'est pas possible d'allier la vie que nous conseillons avec les mœurs que l'usage prescrit : *Non enim coutuntur Judæi*

Samaritanis. On se plaint que nous condamnons le monde sans le connaître; que l'idée que nous donnons de la vertu est une singularité ridicule; qu'il faut que chacun se sauve en vivant conformément à son état; et qu'il serait peu raisonnable d'exiger de ceux qui ont à vivre à la cour et au milieu du monde tout ce qu'on pourrait exiger de nous-mêmes.

Mais, mes frères, premièrement : la religion ne distingue que deux sortes de devoirs. Les uns suivent l'état, il est vrai, et ne conviennent qu'à ceux qui l'ont embrassé. Ainsi les devoirs du prince, du sujet, de l'homme public, du père de famille, du ministre appliqué à l'autel saint, sont différents. Les autres sont inséparables du baptême, et communs à tous ceux qui ont été régénérés en Jésus-Christ sans distinction de Juif et de Gentil, de prince et de sujet, de courtisan et de solitaire. Ce principe supposé, je vous demande, mes frères, pour être du monde ou de la cour, en êtes-vous moins chrétiens? y a-t-il une autre espérance, un autre Évangile, un autre baptême pour vous, que pour ceux qui habitent les déserts? en êtes-vous moins membres de Jésus-Christ, disciples de la croix, étrangers sur la terre? que peut ajouter ou retrancher votre état de gens du monde ou de la cour, aux obligations essentielles de la foi? Jésus-Christ a-t-il donné un Évangile à part à la cour et au monde? a-t-il marqué dans le sien des exceptions favorables au monde? a-t-il déclaré qu'il ne prétendait pas comprendre le monde dans la rigueur de ses maximes? Il a dit, à la vérité, que le monde les combattrait, ces maximes saintes, et qu'il serait jugé par elles : or ce qui nous juge, c'est notre loi; et nous ne serions pas jugés comme transgresseurs de ses maximes, si ces maximes n'étaient pas nos devoirs. Vous êtes du monde, mais la pécheresse de l'Évangile était du monde : se crut-elle dispensée de faire pénitence, et de pleurer le reste de ses jours les égarements du premier âge? David était du monde, et assis sur le trône : se persuada-t-il que ce titre dût modérer

l'abondance de ses larmes, et la rigueur de ses austérités? lisez-en le détail dans ces cantiques divins, qui en furent les fruits, et qui en seront les monuments immortels. Les Judith, les Esther, les Paule, les Marcelle, étaient du monde, et sorties d'un sang illustre : furent-elles mondaines, voluptueuses, environnées de faste, de mollesse, d'indécence, de plaisirs? vous le savez; et il est inutile de vous rapporter ici ce qui est venu jusqu'à nous de leurs mœurs et de leur conduite.

D'ailleurs, mes frères, d'où est venue dans l'Église cette distinction de ceux qui sont du monde, d'avec ceux qui n'en sont pas? n'est-ce pas de la corruption des mœurs et du relâchement de la foi? Distinguait-on entre les premiers fidèles ceux qui étaient du monde, de ceux qui n'en étaient pas? Ah! ils avaient tous renoncé au monde. Les ministres de l'autel, les saints confesseurs, les vierges pures, les femmes partagées entre Jésus-Christ et les soins du mariage, les simples fidèles, ceux mêmes qui étaient de la maison de César, ils vivaient tous séparés du monde; ils n'avaient rien de commun avec le monde; ils savaient tous que le salut n'était pas pour le monde; être chrétien et n'être plus du monde était alors la même chose, et sur ce point il n'y avait entre eux aucune différence. Vous êtes du monde, mon cher auditeur? mais c'est là votre crime, et vous en faites votre excuse! Un chrétien n'est plus de ce monde; c'est un citoyen du ciel; c'est un homme du siècle à venir; c'est le juge et l'ennemi du monde. Il n'y a plus de monde pour l'âme fidèle: tout ce qui passe est déjà passé pour elle; tout ce qui doit périr n'est déjà plus à ses yeux. Vous n'êtes venu, ô mon Dieu! que pour condamner le monde; et nous prétendons que notre conformité avec lui deviendra le titre de notre innocence, et nous justifiera contre votre loi même.

De plus, quand vous nous dites que vous êtes du monde, que prétendez-vous dire? Que vous êtes dispensés de faire pénitence? Mais si le monde est le séjour de l'innocence,

l'asile de toutes les vertus, le protecteur fidèle de la pudeur, de la sainteté, de la tempérance; vous avez raison. Que la prière est moins nécessaire? Mais si dans le monde les périls sont moins fréquents que dans les solitudes, les piéges moins à craindre, les séductions moins ordinaires, les chutes plus rares, et qu'il faille moins de grâces pour s'y soutenir; je suis pour vous. Que la retraite n'y saurait être un devoir? Mais si les entretiens y sont plus saints, les assemblées plus innocentes; si tout ce qu'on y voit, qu'on y entend, élève à Dieu, nourrit la foi, réveille la piété, sert de soutien à la grâce : je le veux. Qu'il en doit moins coûter pour se sauver? Mais si vous y avez moins de passions à combattre, moins d'obstacles à surmonter : si le monde vous facilite tous les devoirs de l'Évangile, l'humilité, l'oubli des injures, le mépris des grandeurs humaines, la joie dans les afflictions, l'usage chrétien des richesses; vous dites vrai, et on vous l'accorde. O homme! tel est votre aveuglement, de compter vos malheurs parmi vos priviléges; de vous persuader que ce qui multiplie vos chaînes augmente votre liberté; et de faire votre sûreté de vos périls mêmes.

Mais au fond, direz-vous, il faut pourtant faire des différences; et il sera toujours vrai que ceux qui vivent dans les cloîtres sont obligés à plus de perfection que ceux qui vivent dans le monde. Et je vous dis que vous vous trompez, et qu'il faut être plus ferme dans la foi, plus solidement enraciné dans la charité, plus à l'épreuve des dangers, pour se soutenir dans le monde, que dans la solitude; et je vous dis que si vous ne veillez avec plus de soin sur tous les mouvements de votre cœur, que le solitaire et l'anachorète; si vous ne priez avec plus de ferveur; si vous ne résistez avec plus de fidélité; si vous n'attirez sur vous plus de secours d'en haut, vous êtes perdu. Ce sont les dangers d'un état qui décident de la mesure de la vertu qu'il demande de nous; les vertus faibles trouvent du moins un asile et des ressources dans la sûreté des cloîtres, et dans les secours d'une sainte

discipline; au lieu que les vertus les plus solides ne trouvent dans le monde que des écueils, où elles se brisent, ou des séductions qui les affaiblissent.

Et pour confondre ici une bonne fois une erreur si universelle et si injurieuse à la piété chrétienne, dites-moi, je vous prie, vous qui voulez qu'on mette une si grande différence entre les devoirs de votre état, et ceux des cloîtres et des déserts; quelles furent les vues de ces saints fondateurs qui assemblèrent les hommes dans des solitudes, et les assujettirent aux lois d'une discipline sévère? prétendirent-ils proposer à leurs disciples un nouvel Évangile, ou ajouter des rigueurs inutiles aux maximes que Jésus-Christ propose au commun des fidèles?

Écoutez-le, mes frères. Tandis que les chrétiens formaient encore au milieu du monde une assemblée de saints, dont le monde lui-même n'était pas digne; que les femmes annonçaient la piété par leur pudeur et leur modestie; que les fidèles brillaient comme des astres purs au milieu des nations corrompues, et que les païens eux-mêmes respectaient, dans la pureté de leurs mœurs, la sainteté de leur morale; alors il eût été inutile de se retirer dans des solitudes; et l'assemblée des fidèles était encore l'asile de la vertu; et la vie commune, la voie qui conduisait au salut. Mais depuis que la foi commença à s'affaiblir, en commençant à s'étendre, et que le monde devenu chrétien porta avec lui dans l'Église sa corruption et ses maximes, alors ceux que l'Esprit de Dieu voulut préserver, voyant les iniquités et les contradictions des villes; que la vie commune n'y était plus la vie chrétienne, et que les usages avaient prévalu sur la loi, cherchèrent un asile dans la retraite, élevèrent des lieux de sûreté au milieu des déserts, assemblèrent des hommes pour les y mettre à couvert de la corruption générale; mais ils ne se proposèrent que d'y renouveler les anciennes mœurs des chrétiens fort altérées, et fort difficiles à pratiquer dans le monde; qu'à faciliter à leurs disciples

l'observance de l'Évangile, règle proposée à tous, et que tous sont obligés d'observer; de sorte que toutes les précautions de retraite, de silence, d'austérité, que nous regardons comme si éloignées de notre état, ne furent pourtant que des moyens que ces saints pénitents crurent nécessaires pour observer des devoirs qui leur étaient communs avec nous. Ils se prescrivirent des pratiques particulières, dont l'Évangile, je l'avoue, ne vous fait pas un précepte; mais ils ne voulurent, par le secours de ces pratiques particulières, qu'arriver plus sûrement à l'observance même des préceptes : ainsi ils renoncèrent au lien sacré du mariage pour se faciliter la pudeur et la chasteté ordonnées à tous les fidèles ; ils se soumirent aux lois d'un silence rigoureux, pour éviter plus sûrement les discours de vanité, d'oisiveté, de malignité, de dissolution, interdits au reste des chrétiens; ils renoncèrent réellement aux biens et aux espérances du monde, pour en venir plus aisément à ce renoncement de cœur, à ce mépris de tout ce qui passe, commandé à chacun de nous dans l'Évangile; ils se renfermèrent dans l'enceinte d'une retraite austère, pour s'éloigner sans retour des plaisirs et des pompes du monde, auxquelles nous avons tous renoncé dans notre baptême; ils s'imposèrent les joug des jeûnes, des veilles, des macérations, pour dompter une chair que vous êtes tous obligés de crucifier sans cesse, et se faire comme une loi domestique de la pénitence, dont l'Évangile vous fait à tous une loi indispensable.

Or, que conclure de là? qu'avec moins de secours qu'eux, nous avons pourtant les mêmes obligations à remplir qu'eux ; que, sans toutes les facilités que donne la pratique des conseils pour observer le fond de la loi, nous sommes pourtant obligés d'en accomplir tous les préceptes; que, sans renoncer à tout comme eux, nous devons pourtant être pauvres de cœur comme eux et user de ce monde comme si nous n'en usions pas; que vivant au milieu de tous les attraits de la chair, et dans le lien honorable des noces, nous devons

pourtant posséder comme eux le vase de notre corps avec sainteté, et faire un pacte avec nos yeux pour ne pas même penser à des objets dangereux; que dans l'usage des viandes et la liberté des repas, nous devons user d'une censure rigoureuse envers nos sens, et conserver, comme l'anachorète le plus pénitent, toute la frugalité évangélique; que, sans le vœu et la religion du silence, nous devons mettre une garde de circonspection sur notre langue, afin qu'il ne nous échappe pas même une parole oiseuse, et que tous nos discours soient des discours de Dieu; que dans une vie commune il faut pourtant trouver le secret de porter sa croix, se renoncer sans cesse soi-même, être disciple de Jésus-Christ, et le suivre; sans le secours d'une retraite extérieure, porter au milieu des entretiens et des commerces une solitude, un calme au fond de votre cœur où le Dieu de paix puisse habiter; sans sortir du monde, y renoncer en effet, le mépriser et le haïr; sans être revêtu de poil de chameau, comme le solitaire, porter sous l'or et sous la soie un homme pénitent, et un corps revêtu de la mortification de Jésus-Christ; et en un mot, que, sans vous interdire tout ce qui peut flatter les sens, vous vous interdisiez pourtant toute complaisance sensuelle.

Venez nous dire après cela, dit saint Chrysostome: Il faut donc se retirer sur les montagnes, et déserter les villes. Est-ce que l'Évangile n'est plus que pour les solitaires? est-ce que la chasteté, la tempérance, la pauvreté du cœur, le mépris du monde, le renoncement à soi-même, ne sont plus que les vertus des cloîtres et des déserts? Quelle erreur donc des gens du monde, de renvoyer aux solitaires et aux personnes retirées toutes les austérités de la vie chrétienne! Ah! il en coûte bien plus au fidèle de se sauver au milieu du monde qu'au solitaire au fond de sa retraite: il est bien plus difficile d'être chaste au milieu des dangers; humble dans les distinctions du rang et de la naissance; tempérant dans la liberté des repas; pauvre dans l'abondance des biens de la

terre ; pénitent dans des occasions éternelles de mollesse et de plaisir ; doux et patient dans les concurrences infinies des intérêts et des passions ; et cependant si vous n'êtes tout cela, vous êtes perdu. Mon Dieu ! les saintes rigueurs d'une discipline sévère seraient bien plutôt inutiles au fond des déserts, où l'éloignement des dangers semble demander moins de précautions ; au lieu qu'elles deviennent indispensables dans le monde, où la vertu plus exposée ne peut se soutenir qu'à la faveur des plus sévères attentions.

Cependant, mes frères, malgré toute la sûreté des cloîtres et des déserts, et toutes les précautions que le zèle et l'expérience des saints fondateurs a pu prendre pour préserver l'innocence, ceux qui habitent ces pieux asiles ne laissent pas de tout craindre de leur faiblesse, et d'être sans cesse attentifs, de peur que l'ennemi ne les surprenne : ils ont de la peine à se défendre contre eux-mêmes, et trouvent dans le lieu même de la paix et de la sûreté, des combats et des agitations, où ils se voient mille fois à la veille de perdre en un instant le fruit d'une vie entière de recueillement et de pénitence ; et vous, au milieu des périls, vous croiriez que votre privilége est de vivre avec plus de sécurité et d'indulgence pour vous-mêmes ? vous, environné sans cesse de tout ce qui est le plus capable de corrompre le cœur, vous, dans un état où tout est piége et tentation, vous croyez que l'avantage de cet état est une indolence profonde ; une inutilité de vie dangereuse même à la plus austère retraite ; une immortification, qui, loin des périls, deviendrait un péril elle-même ? et depuis quand, ô mon Dieu ! ceux qui sont exposés au milieu des flots sont-ils moins obligés de veiller à leur salut, que ceux qui jouissent du calme et de la sûreté d'un saint asile ?

Lorsque David, caché dans les déserts et dans les montagnes de la Judée, pour se dérober à la fureur de Saül, proposa à ceux qui l'accompagnaient de sortir de leurs antres et de leurs bois, pour aller attaquer les Philistins :

Quoi ! lui répondirent-ils, nous ne sommes pas en sûreté retranchés dans ces forêts et sur ces montagnes ; nous nous voyons à tous moments sur le point de tomber entre les mains de notre ennemi : et que sera-ce si nous en sortons, et que nous descendions dans la plaine pour aller attaquer les Philistins ! *Ecce nos hic in Judæa consistentes timemus : quantò magis si ierimus adversùs agmina Philistinorum*[1] ! Et voilà ce que je pourrais vous dire ici : Quoi ! nous craignons, nous, au fond de nos retraites ; nous nous sommes à nous-mêmes une tentation continuelle dans la sûreté des asiles où la Providence nous a conduits depuis le premier âge ; nous y opérons notre salut avec tremblement ; nous prions, nous gémissons, nous sentons que la retraite elle-même deviendrait un écueil pour nous, si nous ne travaillons sans cesse au recueillement des sens, et à la mortification des passions : *Ecce nos hic in Judæa consistentes timemus :* et vous voudriez nous persuader que nous aurions moins à craindre ; que nous aurions besoin de moins de vigilance, de moins de précautions, de moins de prière, si nous vivions comme vous au milieu du monde, environnés de cette foule de piéges, de séductions, d'illusions, d'exemples ; en un mot d'ennemis qui vous environnent ! *Quantò magis si ierimus adversùs agmina Philistinorum !* La pénitence toute seule fait la sûreté de nos retraites ; et vous croiriez que la mollesse et les plaisirs ne seraient plus un danger au milieu du monde même ?

Mais après tout, mes frères, ne comparez plus, si vous voulez, les dangers infinis que vous trouvez dans le monde, et les précautions de violence, de prière, de sacrifice, de vigilance qu'ils exigent de vous, à la sûreté des cloîtres et des déserts, qui semblent en demander moins ; comparez seulement l'histoire de votre vie, les dissolutions de vos mœurs passées, avec celles des saints pénitents qui les ha-

1. 1 Reg. XXIII, 3.

bitent; les satisfactions que vous devez à Dieu, avec celles qu'ils lui doivent eux-mêmes. Quoi! vous prétendez que des âmes retirées et innocentes, qui portent le joug du Seigneur depuis une tendre jeunesse; qui élevées dans le secret de son tabernacle, n'ont même jamais connu la corruption du monde, loin d'en avoir été infectées, et dont les fautes les plus criminelles seraient presque des vertus pour vous : vous prétendez que c'est leur partage de gémir toute leur vie sous la cendre et sous le cilice, de refuser tout à leurs sens, de ne vivre que pour mourir chaque jour; tandis que vous, dont les crimes ont, pour ainsi dire, prévenu les années; vous qui n'osez presque ouvrir les yeux sur les horreurs d'une vie passée, dont les abîmes et les embarras vous font tant balancer sur une première démarche de changement; vous, dis-je, vous nous soutiendrez que vos obligations sont moins austères; que les jeux, les plaisirs, les spectacles, les profusions, les sensualités, les excès de la table vous sont moins interdits; que le ciel doit bien moins vous coûter qu'à ces âmes pures et innocentes; que les larmes, les jeûnes, les veilles, les macérations sont leur affaire et non pas la vôtre; que c'est à elles à souffrir, à prier, à gémir, à se mortifier, et à vous à vivre dans l'indolence et dans l'usage de tout ce qui flatte les sens? Grand Dieu! que les hommes, rapprochés de la vérité, paraîtront un jour injustes, insensés et téméraires.

La femme de Samarie s'abusait donc, en opposant à la grâce de Jésus-Christ sa qualité de Samaritaine. Si elle eût été fille d'Abraham et née dans Jérusalem, le secours du temple et des sacrifices, les instructions de la loi et des prophètes, l'avantage d'être sortie d'un peuple saint, et à qui les promesses avaient été faites, tout cela aurait pu la porter à se faire de son état une excuse et une raison de sécurité. Mais que dit-elle, en disant qu'elle est Samaritaine, sinon qu'elle habite au milieu d'un peuple réprouvé, dans une terre où le culte du Seigneur est corrompu, où les usages

sont des abus, les exemples, des écueils, les maximes, des erreurs; en un mot, dans une condition qui l'éloigne du salut, et l'enveloppe dans la condamnation générale prononcée contre tous les adorateurs de Garizim? Et voilà quelle est votre illusion. Vous vous défendez sur ce que vous êtes du monde? Mais si vous viviez dans le fond d'une maison sainte et retirée, vous auriez bien plus de raison de vous faire de votre état un prétexte de sécurité, et de croire qu'ainsi éloigné des périls, vous n'avez pas besoin de tant d'austérité et de vigilance : mais d'alléguer que vous êtes du monde, c'est regarder les difficultés de salut attachées à votre état comme des adoucissements qui vous l'aplanissent. Vous nous direz peut-être que ce sont ces difficultés mêmes qui vous arrêtent; et que nous faisons la voie si difficile, que vous perdez courage : seconde excuse que la femme de Samarie oppose à Jésus-Christ, la difficulté de l'entreprise.

SECONDE PARTIE

Il n'est presque point de pécheur, quelque déplorée que soit sa vie, qui ne compte sur une conversion à venir, comme sur une démarche aisée et facile, et qui là-dessus ne se calme et ne vive tranquille dans ses crimes : il n'en est aucun qui, lorsqu'il s'agit enfin de se convertir, ne regarde cette entreprise comme un ouvrage impossible, et qui là-dessus ne recule et ne perde courage. Or, voici le nouveau prétexte que la femme de Samarie oppose aux nouvelles instances de la grâce. Elle se figure des difficultés insurmontables dans les promesses de Jésus-Christ : la profondeur du puits, le défaut de moyens pour y atteindre, tout la conduit à se persuader que le bienfait dont on la flatte est une chimère : *Puteus altus est, neque in quo hauries habes.*

Et voilà, mes frères, l'excuse qu'on oppose encore tous

les jours aux mouvements secrets de la grâce qui nous sollicitent à un changement de vie : le défaut de moyens, l'impossibilité de l'entreprise. En premier lieu, on a des abîmes sur la conscience ; depuis si longtemps on vit dans la dissolution, sans foi, sans culte, sans sacrements : comment se résoudre à éclaircir ce chaos, et à creuser dans ces fatales profondeurs? *Puteus altus est.* D'ailleurs on est d'un caractère si fragile ; on a porté en naissant des inclinations si vives pour le plaisir ; on ne paraît pas né pour la dévotion ; comment changer de tempérament, et se refondre tout entier? *Puteus altus est.* Enfin la vie chrétienne, telle que nous la dépeignons, est une entreprise qui fait peur : le moyen de se condamner à la retraite ; passer les jours à la prière, à la lecture, aux œuvres de miséricorde ; mortifier ses sens, se disputer tout ce qui fait plaisir, rompre avec tout l'univers? Heureux ceux qui en ont la force ! mais il n'est pas donné à tout le monde de l'avoir : *Puteus altus est.*

Mais revenons sur tous ces prétextes. Premièrement, vous avez des abîmes sur la conscience ; vous ne savez par où vous y prendre pour commencer. Mais n'est-ce pas cet état déplorable lui-même qui devrait vous porter à tout entreprendre? Quoi! la connaissance que vous avez de vos maux vous éloigne du remède? vous regardez votre délivrance comme une peine? Vous ressemblez à un esclave qui refuserait sa liberté parce qu'il gémirait sous un ancien esclavage, et sous le poids d'une infinité de chaînes. Mais vous est-il moins pénible de porter ce fardeau d'iniquité sur votre cœur? souffrez-vous moins en cachant vos plaies, que si vous les alliez découvrir au médecin charitable qui les guérit et qui les purifie? Que vous propose-t-on de si difficile? d'éclaircir une conscience dont vous ne pouvez plus calmer les remords ; d'en faire sortir des serpents qui vous déchirent ; de vous ouvrir à un ministre de Jésus-Christ, qui mêlera ses larmes aux vôtres ; qui sera plus touché de

vos malheurs que scandalisé de vos faiblesses; qui ranimera votre espérance, en vous redisant avec bonté qu'il y a des pécheurs plus coupables que vous, dont la grâce a fait de grands saints; qui vous aidera, par ses prières et ses gémissements, à sortir de l'état déplorable où vous êtes; qui vous consolera dans votre douleur; qui vous soutiendra dans votre faiblesse; qui vous rassurera dans votre confusion; et qui sera moins le juge de votre conscience, que l'ami de votre adversité, et le confident charitable de vos peines. Ah! vous n'aurez pas plutôt ouvert ce cœur que vous ne pouvez plus porter, que vous sentirez la joie et la sérénité renaître au dedans de vous : ce glaive, qui vous perce, arraché; ce poids, qui vous accable, tombé; ce ver, qui vous ronge, expiré : ces pensées sombres, qui vous noircissent l'esprit, disparaîtront; vous bénirez cent fois le moment heureux qui vous a vu prendre une résolution si nécessaire à votre salut, et au repos même de votre vie. Toute la difficulté que je trouve ici est de vivre dans la situation où vous êtes; de vous défendre, et contre la voix du ciel qui vous appelle, et contre la voix de votre conscience qui vous condamne; de vous supporter vous-même ennemi de Dieu depuis que vous avez pu le connaître; éloigné des sacrements, des consolations de la grâce, vivant seul avec vous-même, c'est-à-dire avec votre conscience et vos crimes : voilà la peine. La conversion qu'on vous propose n'en est que l'adoucissement, et le plus assuré remède.

Mais, en second lieu, vous ne paraissez point né pour la piété, dites-vous; vous ne vous gagnerez jamais sur certains points, par où cependant il faudrait commencer; toutes vos inclinations se trouvent justement l'autre extrémité de ce qu'on appelle vertu et dévotion : *Puteus altus est.* Mais premièrement, quand il devrait vous en coûter un peu plus qu'à un autre, n'avez-vous pas plus qu'un autre de crimes et de voluptés à réparer? D'ailleurs, l'éternité ne mérite-t-elle pas que vous vous fassiez quelque violence ? ne vous en êtes-vous

ıis fait pour le monde? ces penchants que vous nous ıez pour si invincibles, ne les avez-vous pas mille fois ɜontés par des motifs de fortune, de gloire, de bien-ıce? ce malheureux tempérament que vous nous alléguez ıuvent, ne vous trouvez-vous pas tous les jours dans des ıtions où il faut le gêner, le contraindre? Et qu'est la vie ıonde, et de la cour surtout, qu'une éternelle contrainte; gêne qui ne finit point; une suite d'occupations opposées s penchants; une scène où il faut toujours jouer le per-ıage d'un autre? Ah! ce n'est pas à vous surtout qui ha-z les palais des rois, à venir nous alléguer des inclina-s désaccoutumées de tout joug, et qui, par un long usage dépendance, ne sauraient plus se contraindre: vous avez ris à prendre sur vous-même, et à sacrifier tous les jours penchants à des intérêts plus forts: depuis que vous avez passions, il a presque toujours fallu, ou les surmonter, les contrefaire; flatter ceux que vous méprisez : cares-ceux que vous haïssez; ramper devant ceux auxquels e orgueil est inconsolable d'être forcé de céder; lais-le plaisir pour le devoir : ah! le monde vous a instruit r la vertu; et les contraintes de la cour et des pas-s vous ont disposé plus que vous ne croyez à celles de angile.

ıe dirai-je encore? peut-être vous en aurait-il plus coûté ous vaincre dans une grande jeunesse: les passions alors vives, les réflexions moins sérieuses et moins tristes, les irs plus séduisants par leur nouveauté, laissaient peut-alors à votre faiblesse moins de liberté de s'en défendre : à l'heure qu'il est, que, lassé par votre propre expé-ce, vous en avez connu le vide et l'amertume; à l'heure l est, que l'âge, les emplois, les bienséances même du ıde, exigent de vous des mœurs plus sérieuses et plus ées; à l'heure qu'il est, que des dégoûts, des contre-ps, l'épreuve mille fois faite de la légèreté, de la fausseté, a perfidie même des créatures, vous ont appris ce qu'il

fallait attendre des passions et des engagements profanes; à l'heure qu'il est, que, moins propre au monde, il commence à se refroidir à votre égard, et à vous avertir qu'il est temps de vous faire d'autres plaisirs et d'autres occupations que les siennes; à l'heure qu'il est, que vous ne traînez plus au milieu de ces amusements qu'une conscience inquiète, qu'un ennui mortel que rien ne saurait plus égayer, p qu'il prend sa source dans la tristesse et la maladie de votre âme, que Dieu seul peut soulager : ah! il vous en coûtera moins que vous ne croyez de vous passer du monde, de l'ou- blier, de le mépriser; vous portez déjà au dedans de vous les semences de ces heureuses dispositions, vous ne l'aimez déjà plus par raison, par dégoût, par l'inconstance toute seule du cœur : que sera-ce quand la grâce aidera ces préparations de la nature, que vous le haïrez par un principe de foi et de piété, et que la lumière du ciel vous en aura découvert toute la corruption, tous les périls, tout le néant et toute la misère!

Enfin, ne semble-t-il pas que vous ne devez compter que sur vous-même? J'avoue que si l'ouvrage de la conversion était l'ouvrage de l'homme seul, vous devriez en désespérer; mais ignorez-vous que ce qui n'est pas possible à l'homme seul, l'est à l'homme aidé de Dieu; que rien n'est difficile à la grâce; que les cœurs les plus fragiles et les plus cor- rompus sont ceux quelquefois où elle opère de plus grandes choses; et que l'extrémité de nos misères est souvent la plus favorable disposition à l'excès de ses miséricordes? Hélas! la pécheresse de la cité était fragile, enivrée du monde, pleine de passions, et ne paraissait pas née pour la vertu; cependant fut-il jamais d'amour plus vif pour Jésus-Christ, de pénitence plus prompte, plus fervente, plus durable que la sienne? Augustin était faible; hélas! ses désirs, ses re- chutes, ses perplexités, ses agitations, ses efforts impuis- sants pour s'arracher à sa boue, et le poids fatal qui l'y re- traînait à l'instant, vit-on jamais tant de faiblesse? et cepen-

l'Église a-t-elle vu de conversion plus glorieuse à la de Jésus-Christ? Et, pour ne pas sortir de notre Évan- la femme de Samarie était faible; la multitude de ses ges n'avait pu la ramener à des mœurs plus régulières, t mauvais caractère l'emportait toujours: cependant le ur ne triomphe-t-il pas aujourd'hui de toute sa fai- ? Ah! c'est que la grâce change les inclinations, corrige tempérament, forme un nouveau cœur, renouvelle tout me: c'est que les vases de boue, entre les mains de ier tout-puissant, deviennent bientôt des vases d'élite, solides que l'airain, plus brillants que la lumière, plus que le métal le plus précieux: c'est, en un mot, que la est plus forte que la nature.

, en dernier lieu, les rigueurs d'une vie chrétienne épouvantent: car vous ne vous flattez point, dites-vous; s preniez le parti de la vertu, vous ne voudriez pas le re à demi, comme tant d'autres: si vous vous déclariez ois, vous voudriez que ce fût tout de bon, sans ména- nt et sans réserve; mais c'est cela même qui fait peur. on ne sait, ajoutez-vous, comment les choses iront après vie; mais l'Évangile exactement accompli ne semble it pour des hommes aussi faibles que nous le sommes: *altus est, neque in quo haurias habes.*

ela, on n'a qu'à vous répondre d'abord: Si vous croyez Évangile est une loi donnée de Dieu, vous devez sup- qu'elle porte les caractères divins de son législateur; c'est une loi sage, équitable, modérée, conforme à nos ns, proportionnée à notre faiblesse, utile à nos misères; c'est un remède, et non pas un piége; le secours, et le désespoir, de notre infirmité. Le Seigneur n'est pas un bizarre, qui ne fasse des lois que pour trouver, dans ssibilité de les observer, des prétextes de nous perdre: un père miséricordieux, qui ne pense qu'à faciliter à nfants les voies de la vie éternelle; c'est un maître gé- ux, qui, dans les ordres mêmes qu'il nous prescrit, a

bien plus d'égard à nos intérêts qu'à sa propre gloi
Quelle idée vous faites-vous donc de sa loi sainte? c'est
loi raisonnable, consolante, seule capable de remédier à
peines, et d'établir une paix solide dans notre cœur.
quel autre intérêt, que le nôtre, aurait pu porter le Seign
à donner une loi aux hommes? A-t-il besoin de nos h
mages? lui revient-il quelque chose de nos vertus? sa f
cité est-elle intéressée à notre fidélité? est-ce une gloi
lui de s'assujettir les hommes par des lois capricieuses,
l'on puisse dire qu'il ne cherche que l'honneur de se f
obéir, et de dominer sur les consciences par les terreurs
les menaces dont il accompagne ses préceptes? il n'a
cherché que notre intérêt et notre consolation, en
prescrivant les ordonnances admirables de sa loi sainte.
ne donnant point de loi aux hommes, et nous laissant vi
au gré de nos passions, il eût nourri parmi les hommes
source de tous les troubles, l'origine de tous les malhe
il eût fait de la société une confusion affreuse, sans li
sans règle, sans équité, sans dépendance; où les seules p
sions, qui arment les hommes les uns contre les autres,
auraient liés ensemble; où nos seuls désirs auraient déci
de nos droits. En mettant des bornes à nos penchants, il
a donc mis à nos peines : en nous marquant nos devoirs,
nous a donc montré nos remèdes : en ne nous laissant poi
à nous-mêmes et entre les mains de nos passions, il nous
donc empêchés d'être nos propres tyrans : en nous assujet-
tissant à sa loi, il n'a pas voulu tyranniser notre cœur, mai
en fixer les inquiétudes.

Mais tel est l'artifice du démon, dit saint Augustin : à l
naissance de la foi, il tâchait de renverser l'œuvre de Dieu,
et d'anéantir l'Évangile, en rendant Jésus-Christ méprisable.
Qui adorez-vous? disait-il aux chrétiens par la bouche des
sages du paganisme; un Juif? un mort? un crucifié? un
homme de néant, et qui n'a pu se délivrer lui-même de la
mort? *Anteà quid dicebat? quem colitis? Judæum? mortuum?*

crucifixum? nullius momenti hominem, qui non potuit à se mortem depellere? Quand il a vu que ce moyen était inutile, continue ce Père; que ces blasphèmes n'étaient plus écoutés qu'avec horreur; que les peuples en foule couraient adorer ce crucifié; que, malgré la puissance des Césars, la fureur des tyrans, la sagesse des philosophes, l'ancienne prescription de l'idolâtrie, soutenue de la majesté des lois de l'empire, de la crédulité de tous les siècles, et de la magnificence des superstitions, les temples profanes étaient détruits, les idoles renversées, la folie de la croix triomphante de tout l'univers : et qu'un si grand événement, si favorable tout seul à la cause des chrétiens, si marqué par des caractères de divinité, si au-dessus de la possibilité de toutes les entreprises humaines; ayant encore pour lui l'accomplissement des prophéties, ne laissait plus rien à dire contre la vérité de l'Évangile : il s'est tourné d'un autre côté; il n'a plus osé traiter la doctrine de Jésus-Christ de fable et d'imposture; il est convenu de sa sainteté, de sa sublimité, de la perfection de ses maximes. La loi chrétienne, a-t-il dit par la bouche des mondains, est une loi admirable, sainte, divine, il faut en convenir; rien de si beau et de si élevé que les préceptes de Jésus-Christ : mais qui les pratique? mais comment les observer? mais cette grande perfection est-elle possible en cette vie? mais la faiblesse humaine peut-elle aller jusque-là? mais s'il y a eu autrefois des hommes qui aient suivi à la lettre tout ce que l'Évangile prescrit, sans doute ils étaient faits autrement que nous le sommes? *Cœpit à fide alio modo deterrere. Magna lex est christiana; potens lex illa, divina, ineffabilis : sed quis illam implet?* Les blasphèmes de l'impiété sont tombés d'eux-mêmes; ceux de l'impossibilité trouvent encore aujourd'hui des partisans et des apologistes au milieu d'un monde profane, et qui se glorifie du nom chrétien.

D'ailleurs, ce qu'il y a ici d'injuste dans les préjugés que l'on se forme contre la possibilité de la vie chrétienne, c'est

que ceux qui s'en plaignent n'en ont jamais fait l'épreuve;
ils adoptent là-dessus un langage qu'ils ont trouvé établi
dans le monde; et, sans connaître de la piété que le sentiment
ment de la corruption qui les en éloigne, ils prononcent que
les maximes de Jésus-Christ ne sont pas possibles, parce
qu'ils le souhaitent. Mais nous aurions droit de vous dire:
Essayez de la vertu, avant de vous en plaindre. Si vous aviez,
selon la parole de l'Évangile, commencé l'édifice, et que
vous n'eussiez pu l'achever; quoique le mauvais succès de
l'entreprise dût être attribué à votre imprudence, selon
Jésus-Christ, et au défaut de précautions, néanmoins vous
pourriez nous dire que l'entreprise passe vos forces. Mais
vous n'avez jamais fait de démarche sincère de salut; vous
avez jusqu'ici mené une vie sensuelle, dissipée, pleine
de passions et d'inutilités; pourquoi décidez-vous donc de
ce que vous ne sauriez connaître? Prononcez, à la bonne
heure, sur la vie du monde, sur le vide et l'amertume de
ses plaisirs, sur l'inquiétude et les fureurs de ses revers,
de ses injustices, sur les agitations et le tourment de ses espérances,
pérances, sur la perfidie et l'inconstance de ses amitiés et
de ses promesses; vous le pouvez, vous êtes là-dessus, à la
cour surtout plus que partout ailleurs, juges légitimes: décriez,
criez, exagérez les difficultés, les peines, les dégoûts de la
vie du monde et de la cour; on vous le permet, et votre
propre expérience vous en a assez instruits pour nous l'apprendre:
prendre: mais pour la vie chrétienne, ce n'est pas à vous à
parler de ses rigueurs et de ses ennuis; c'est un point que
l'expérience seule peut décider: essayez-en premièrement;
rompez avec le monde; finissez vos passions; commencez
à vivre pour l'éternité: vous nous direz alors si le joug de
Jésus-Christ est aussi accablant qu'on se le figure, si le vice
est plus aimable que la vertu; nous vous écouterons alors:
mettez-vous seulement en état de décider: voilà tout ce que
nous demandons: peut-être céderez-vous d'abord à la difficulté,
culté, et alors vous nous reprocherez l'ostentation de nos

promesses : peut-être aussi vous en coûtera-t-il moins que vous ne croyez ; et si cela est, n'êtes-vous pas à plaindre de refuser à votre salut des efforts aussi légers que ceux qu'on vous demande ?

Lorsque les Israélites, sur le point d'entrer dans la terre de Chanaan, parurent rebutés des difficultés de l'entreprise, et que, refusant d'avancer, ils ne cessaient de dire que ces villes étaient imprenables, ces peuples invincibles, et que cette terre était toute couverte de monstres et de géants, qui dévoraient ses habitants : *Nequaquàm ad hunc populum valemus ascendere, quia fortior nobis est; terra devorat habitatores suos*[1] ; Josué et Caleb, qui venaient de visiter cette terre heureuse, et qui en connaissaient les douceurs, les agréments et l'abondance, leur parlèrent de la sorte : Enfants d'Israël, venez voir vous-mêmes cette terre délicieuse que le Seigneur vous propose, et qui doit être votre possession éternelle : vous verrez que le lait et le miel y coulent de toutes parts : vous dévorerez ces peuples terribles, qui alarment tant votre faiblesse, comme on dévore le pain qui sert tous les jours de nourriture à l'homme; vous y trouverez le terme de vos travaux, le délassement de vos fatigues, la consolation de vos peines, le repos que vous cherchez en vain depuis tant d'années, et enfin des douceurs que vous n'avez jamais goûtées, ni dans la servitude de l'Égypte, ni dans les voies arides et pénibles du désert : nous l'avons nous-mêmes parcourue; et nous ne venons ici au pied du tabernacle saint, et devant toute l'assemblée d'Israël, que pour être les témoins de la vérité, et les garants des promesses que le Seigneur a faites à nos pères : *Terra quam circuivimus valdè bona est; et tradet Dominus humum lacte et melle manantem*[1].

Et voilà, mes frères, ce que nous pourrions vous dire ici,

1. Num. XIII, 32, 33.
2. *Ibid.* XIII, 7, 8.

nous qui, par les engagements d'un état saint, et un long usage du joug de Jésus-Christ, devons connaître quelles en sont les douceurs et les consolations; et qui du moins pouvons rendre témoignage à la vérité de Dieu, et à la gloire de sa grâce. Pourquoi vous laissez-vous décourager par des difficultés que vous n'avez pas encore éprouvées? Venez voir vous-mêmes ce qui se passe dans cette terre heureuse où vous vous figurez des difficultés si insurmontables. Loin d'y trouver ces monstres qui vous épouvantent, et que l'erreur de votre imagination s'y figure; d'y trouver ces ennuis, ces dégoûts, ces horreurs que vous craignez tant et qui vous arrêtent, vous verrez que le lait et le miel y coulent en abondance; vous y trouverez des sources de consolations solides: le repos que vous cherchez depuis si longtemps, la paix du cœur, que le monde et les passions ne donnent pas, et que vous n'avez pas encore trouvée; toutes les ressources de la grâce, dont vous avez été jusqu'ici privés. Nous en avons nous-mêmes fait une heureuse expérience, et nous ne paraissons ici devant l'autel saint et dans l'assemblée des fidèles que pour rendre témoignage aux miséricordes du Seigneur sur les âmes qui reviennent à lui par une sincère pénitence : *Terra quam circuivimus valdè bona est; et tradet Dominus humum lacte et melle manantem.*

Oui, mes frères, si vous connaissiez le don de Dieu, comme le dit aujourd'hui le Sauveur à la femme de Samarie : *Si scires donum Dei*; si vous pouviez comprendre quelle joie la grâce répand sur les devoirs les plus rigoureux de la vie chrétienne, et quelles sont les consolations secrètes qui accompagnent les sacrifices les plus pénibles qu'on fait à Dieu: *Si scires* : si l'on pouvait vous faire sentir d'avance combien les hommes, les plaisirs, les prétentions, les espérances et tout cet amas de vanité et de fumée, devient peu de chose à une âme touchée de Dieu : *Si scires* : si vous pouviez comparer les inquiétudes qui vous déchirent; les difficultés qui traversent vos passions, à la tranquillité dont vous jouiriez

dans la vertu, et aux facilités que la grâce y ménage à notre faiblesse; en un mot, l'eau du puits de Jacob, figure des plaisirs du monde, à l'eau que le Sauveur promet à la femme de Samarie, image des douceurs de la vertu. *Si scires :* si vos yeux pouvaient s'ouvrir, et connaître quel don Dieu fait à une âme, lorsqu'il la délivre de ses passions, et qu'il met en leur place, dans son cœur, la paix, la charité, la justice : *Si scires donum Dei,* ah ! sans doute, loin de différer encore, vous n'auriez pas assez de tout votre cœur pour demander ce don céleste ; pas assez de larmes pour pleurer les jours et les années que vous en avez été privé. La source de nos craintes est dans notre cœur ; et la vertu n'est appréhendée que parce qu'elle n'est pas connue.

Mais tout le monde n'en parle pas comme vous, dit-on ; et ce que nous semblons faire si aisé, d'autres le font bien difficile. Dernière excuse que la femme de Samarie oppose aux instances de Jésus-Christ, la variété des opinions et des doctrines : *Patres nostri in monte hoc adoraverunt, et vos dicitis quia Jerosolymis est locus ubi adorare oportet.* Ce devait être ici ma dernière partie ; mais j'abrége.

En effet, Jésus-Christ avait conduit insensiblement cette pécheresse au point essentiel de sa conversion ; à cette passion honteuse qui seule s'opposait à la grâce de son cœur : il lui avait découvert tout le secret criminel de sa dissolution et de sa conduite, elle ne pouvait plus dissimuler des égarements dont elle voyait le Sauveur trop instruit : le trouble, la honte, les remords commencent à naître dans son âme ; mais ce n'était là que de faibles commencements; le cœur n'était point encore rendu. *Je vois bien que vous êtes un prophète*[1], lui dit-elle ; voilà tout le fruit qu'elle semble retirer de la vérité qui la condamne. Semblable à la plupart de ces âmes mondaines, lesquelles au sortir d'un discours où le zèle du ministre aura développé toute la honte de

1. Jean IV, 19.

leurs faiblesses les plus secrètes, et tracé la peinture de leur cœur, comme si elle-même l'avait instruit de tout ce qui s'y passe, se contentent de dire que c'est un prophète: *Video quia propheta es tu;* qu'on se reconnaît soi-même à tout ce qu'il dit; qu'on dirait qu'il voit dans les cœurs et dans les plus secrets penchants de ceux qui l'écoutent : mais voilà tout. On lui donne des louanges qu'il méprise, et dont il gémit devant Dieu; et on ne se corrige point : ce qui serait sa gloire, sa consolation et sa couronne.

Nos pères, continue la pécheresse, *ont adoré sur cette montagne, et vous dites que Jérusalem est le lieu où il faut adorer.* Nouvel artifice dont elle s'avise. Pour détourner la question de ses mœurs, qui lui déplaît et qui l'embarrasse, elle se jette habilement sur une question de doctrine : les contestations entre Jérusalem et Garizim, sur la vérité de leur culte et sur la sainteté de leur temple, n'avaient pas fini depuis que le traître et l'ambitieux Manassès avait élevé l'autel sacrilége sur la montagne de Samarie; et chacun soutenant la gloire de sa maison et la majesté de ses sacrifices, ils s'accusaient mutuellement, comme il arrive presque toujours, de superstition et d'idolâtrie.

Or, voilà ce qui donne lieu à la réponse de la femme de Samarie : il semble qu'elle veut, par cette variété d'opinions et de doctrine, justifier ses désordres; et que l'incertitude où elle prétend qu'on est sur le lieu et sur les règles du véritable culte, suffit pour autoriser sa tranquillité dans l'état déplorable où elle se trouve. Ainsi c'est comme si elle répondait à Jésus-Christ : Mais, Seigneur, à quoi s'en tenir? Vous Juifs, vous prétendez qu'il faut adorer à Jérusalem, et n'avoir point de commerce avec Samarie : nos pères ont toujours adoré sur cette montagne; ils nous ont permis ce que vous condamnez. Pour qui se déclarer, dans cette diversité de sentiments? Convenez premièrement des devoirs que le Seigneur exige de nous, du temple et de l'autel qu'il a choisi; et après cela j'écouterai vos instructions, et

je pourrai m'en tenir à la sagesse de vos conseils et de vos maximes.

Et voilà le prétexte dont on se sert encore tous les jours dans le monde pour s'étourdir sur les vérités les plus terribles du salut, la variété des opinions sur les règles des mœurs. On ne sait à qui en croire, nous dit-on tous les jours; les uns vous damnent, les autres vous sauvent; ici on vous passe certains points, ailleurs on les condamne; ici vous observez la loi en l'adoucissant, ailleurs vous ne l'adoucissez qu'en la trangressant; ici on a des raisons pour défendre, ailleurs on croit en avoir pour permettre; en un mot, ici vous êtes un saint, ici vous n'avez pas encore commencé à être chrétien. Et là-dessus, ô mon Dieu! le pécheur insensé conclut qu'il n'a qu'à vivre tranquille dans ses égarements; que l'Évangile ne renferme que des opinions et des problèmes; que chacun le tourne selon les préventions de son propre esprit; et qu'au fond il n'y a rien de trop assuré dans tout ce que nous leur disons de votre loi sainte.

Mais, sans apporter ici tout ce qui pourrait confondre un prétexte si injurieux à la vérité et à la piété chrétienne, souffrez que je me contente de vous demander: Ne tient-il qu'à l'uniformité des sentiments que vous sortiez de vos passions honteuses? est-ce à vous à venir nous alléguer la variété des opinions et des doctrines sur les règles des mœurs? Des âmes religieuses, timorées, craintives, pourraient nous opposer ces perplexités et ces incertitudes : comme elles ne croient jamais marcher par un chemin assez sûr; que leurs devoirs paraissent souvent incompatibles avec leur situation, et que la décision n'en est pas toujours facile; il se peut faire qu'elles trouvent quelquefois dans le sanctuaire, ici une indulgence qui les rassure, ailleurs une sévérité qui les alarme; et qu'elles demeurent incertaines de la route qu'il faudrait tenir. Mais pour vous, avez-vous jamais trouvé une grande variété de sentiments sur le dérèglement

de vos mœurs et sur l'indignité de vos passions? nos décisions sont-elles fort différentes sur la honte de votre état? n'avez-vous pas ouï partout là-dessus les mêmes oracles, que les fornicateurs, les adultères, les impudiques, les adorateurs d'idoles ne posséderont pas le royaume de Dieu? Cette uniformité d'opinions vous ramène-t-elle à la vérité que vous ne sauriez vous dissimuler à vous-même? cependant c'est vous seul qui vous plaignez qu'on ne sait à quoi s'en tenir; car c'est le monde le plus déréglé qui tient ce langage, et vous êtes le seul que tout se réunit pour condamner.

Vous imitez la femme de Samarie. Il n'était pas question pour elle de savoir s'il fallait adorer à Jérusalem ou à Garizim, puisque le temps était venu, comme lui répond Jésus-Christ, que ce ne serait ni à Garizim, ni à Jérusalem, mais par toute la terre, que son Père aurait des adorateurs en esprit et en vérité : ce différend ne la regardait pas, pour ainsi dire; ce point pouvait être douteux pour elle, et on ne lui faisait pas encore un crime de l'ignorer. Mais le dérèglement de sa conduite et de ses commerces criminels était clair pour elle; il n'y avait là-dessus, ni à Jérusalem, ni à Garizim même, aucune loi qui pût l'autoriser : elle connaissait sur ce point ses obligations, et on demandait qu'elle les remplît. Mais, au lieu de commencer par le devoir qui était clair, et qui la regardait toute seule, elle va chercher des prétextes dans une variété de sentiments qui ne la regardait plus. Commencez par retrancher de vos mœurs tout ce que vous y connaissez de visiblement contraire à la loi de Dieu; tout ce que tous les sentiments et toutes les opinions d'un commun accord y condamnent : après cela vous aurez droit de vous plaindre de nos contentions prétendues; après cela, vous nous reprocherez, tant qu'il vous plaira, la différence des décisions et des conduites. De quoi vous avisez-vous de nous reprocher qu'on ne sait, pour ainsi dire, où il faut adorer, ni à qui s'adresser pour marcher sûrement, et connaître

ce que Dieu demande de nous? Vous n'en êtes pas encore là; ce doute est trop pieux et trop élevé pour vous : laissez-là des dissensions qui vous sont inutiles, et renoncez à des désordres qui non-seulement n'ont pour eux aucun suffrage, mais que vous ne pouvez plus vous justifier à vous-même : en un mot, soyez adorateur en esprit et en vérité, comme le dit aujourd'hui Jésus-Christ à la femme de Samarie; alors toutes les contentions humaines vous deviendront indifférentes, vous trouverez Dieu partout, parce que vous ne chercherez que Dieu partout : la variété des décisions vous fera seulement déplorer la triste destinée de la vérité, toujours exposée ici-bas à la contradiction; c'est-à-dire, ou à la sévérité indiscrète, ou à l'indulgence excessive des hommes : vous en gémirez devant le Seigneur; vous lui demanderez qu'il manifeste sa vérité à la terre; qu'il répande un esprit de paix et de sagesse sur ceux à qui la foi, l'instruction et la doctrine sont confiées; qu'il pacifie, qu'il réunisse, qu'il protége son Église : qu'il lui suscite des pasteurs fidèles pour la gouverner; des docteurs éclairés pour l'instruire; des prêtres saints et zélés pour l'édifier; des princes religieux pour la défendre : que dis-je? qu'il prolonge les jours du prince glorieux qui en bannit les scandales, qui en calme les dissensions, qui les prévient même par sa prudence, qui en répare les ruines, qui en soutient la gloire et la majesté, qui en fait la gloire lui-même; et qu'il donne à nos neveux des rois qui l'imitent, puisqu'ils ne seront pas assez heureux pour en avoir qui lui ressemblent.

Voilà les dispositions que la raison et la religion demanderaient de vous : mais sur l'affaire du salut, on ne se pique pas de prudence; on ne sait ce qu'on adore, comme le reproche Jésus-Christ à la femme de Samarie : *Vos adoratis quod nescitis* [1] : on veut retenir le fond de la religion de ses pères, comme les Samaritains; on veut y mêler comme eux

1. Joan. IV, 22.

des usages profanes et favorables aux passions. On sent bien que la conscience ne ratifie pas ce mélange et qu'on n'est pas d'accord avec soi-même; mais, pour se calmer, on suppose que nous-mêmes ne le sommes pas entre nous : on se fait de nos dissensions prétendues une raison insensée de paix et de sécurité; on est bien aise que la vérité soit contestée, embrouillée, obscurcie, pour pouvoir se persuader presque qu'elle n'est plus; et nous sommes contents de nous-mêmes quand nous avons pu ajouter à nos crimes le malheur d'y être plus tranquilles.

Telle était la disposition de la femme de Samarie : ne pouvant plus se défendre, ni contre les instances du Sauveur, ni contre les remords de sa propre conscience; frappée de ses égarements passés, attirée par les consolations qu'on lui promet dans des mœurs nouvelles, elle voudrait encore renvoyer sa conversion à un temps plus favorable : *Quand le Messie sera venu*, répond-elle à Jésus-Christ, *il nous annoncera toute chose*[1]. Voilà tout le fruit qu'elle paraît tirer des paroles de Jésus-Christ; un vain projet d'un changement à venir, un espoir frivole, qu'un temps enfin viendra où elle renoncera tout de bon à ses déréglements : et c'est là que se termine d'ordinaire tout le fruit de nos instructions. Nous excitons les consciences, nous ne les changeons pas; nous inspirons des désirs, nous ne persuadons pas les œuvres; nous entendons beaucoup de projets, nous ne voyons presque jamais de démarche. Mais le Sauveur ne permet pas à cette pécheresse de s'abuser sur un point si dangereux : C'est moi-même qui vous parle, lui dit-il, n'attendez point d'autre prophète; voici celui que le ciel vous envoie pour vous retirer de vos voies égarées; ne renvoyez pas à un autre temps : si je sors des frontières de Samarie, si vous laissez perdre ce moment heureux, si je m'éloigne de votre cœur, vous périssez sans ressource : *Ego sum qui loquor tecum*[2]. Et voilà ce qu'il vous

1. Joan. IV, 25.
2. *Ibid.*, 26.

dit en secret à vous seul, mon cher auditeur : Voici enfin le don de Dieu, l'heure de votre salut, le moment de ma miséricorde, n'en attendez point d'autre; il y a si longtemps que vous différez, que vous vous trompez vous-même par des retardements et des projets inutiles de conversion; à mesure que vos années avancent, vos desseins de changements reculent et s'éloignent de vous. Vous comptiez que l'âge vous ferait revenir; et l'âge, en changeant tout le reste, n'a pas changé votre cœur; vous vous promettiez qu'une situation plus tranquille vous laisserait plus de loisir de penser à votre salut; le loisir est venu, et la volonté de me servir est à venir encore; vous vous disiez à vous-même que certains engagements rompus, que certaines bienséances finies, vous mettriez tout de bon ordre à votre conscience; ces engagements ne sont plus, ces bienséances ont fini, et vos passions sont encore les mêmes. Ah ! jusques à quand serez-vous le jouet de vos vaines espérances? Ne rendez pas inutile ma grâce, qui aujourd'hui vous trouble et vous rappelle. N'est-ce pas déjà une faveur bien signalée, que je vienne vous chercher jusque dans une terre infidèle, que je vienne vous inspirer des désirs de conversion jusque dans le palais des rois, dans le centre des plaisirs et des passions humaines? Si vous connaissiez le don de Dieu, si vous faisiez attention que, dans le temps même que des ténèbres profondes sont répandues sur tout ce qui vous environne, et que mon nom est à peine connu de ceux avec qui vous vivez, vous seul êtes recherché, éclairé, touché? ah! loin de différer encore, vous regarderiez ce moment comme le moment décisif de votre éternité; c'est-à-dire, ou le comble de mes miséricordes éternelles sur votre âme, ou le terme fatal de ma bonté et de ma patience.

Grand Dieu! dissipez donc, comme la poussière, les vains obstacles que j'oppose encore à votre grâce; soutenez mes forces chancelantes et mes résolutions tant de fois infidèles; ne permettez plus que ma faiblesse triomphe de votre puis-

sance; ne combattez plus avec moi que pour vaincre et reprenez vous-même un cœur que j'ai bien pu vous ravir tout seul, mais que je ne saurais plus tout seul vous rendre, afin que, redevenu la conquête de votre grâce, je puisse bénir mon libérateur dans tous les siècles. *Ainsi soit-il.*

SERMON

SUR L'AUMONE

Accepit ergo Jesus panes; et cùm gratias egisset, distribuit discumbentibus.

Jésus prit les pains; et ayant rendu grâces, il les distribua aux disciples, et les disciples à ceux qui étaient assis.

Jean VI, 11.

Ce n'est pas sans mystère que Jésus-Christ associe aujourd'hui les disciples au prodige de la multiplication des pains et qu'il se sert de leur ministère pour distribuer la nourriture miraculeuse à un peuple pressé de faim et de misère. Il pouvait sans doute encore faire pleuvoir la manne dans le désert et épargner à ses disciples le soin d'une si pénible distribution.

Mais ne pouvait-il pas aussi, après avoir ressuscité Lazare, ne point employer leur secours pour le délier? Sa voix toute-puissante, qui venait de briser les chaînes de la mort, aurait-elle trouvé quelque résistance dans de faibles liens que la main de l'homme avait formés? c'est qu'il voulait leur tracer par avance, dans cette fonction, l'exercice sacré de leur ministère, la part qu'ils allaient avoir désormais à la résurrection spirituelle des pécheurs, et que tout ce qu'ils délieraient sur la terre serait délié dans le ciel.

Il pouvait encore, lorsqu'il fut question de payer le tribut à César, se passer des filets de Pierre pour chercher une pièce d'argent dans les entrailles d'un poisson; lui qui des

pierres même pouvait susciter des enfants d'Abraham, aurait pu, à plus forte raison, les changer en un métal précieux et y trouver le prix du tribut dû à César; mais en la personne du chef de l'Église il voulait instruire tous ses ministres à respecter ceux qui portent le glaive et à donner, en rendant l'honneur et le tribut aux puissances établies de Dieu, un exemple de soumission au reste des fidèles.

Ainsi, en se servant aujourd'hui de l'entremise des apôtres, pour distribuer aux troupes le pain miraculeux, son dessein est d'accoutumer tous ses disciples à la miséricorde et à la libéralité envers les malheureux; il vous établit les ministres de sa providence et ne multiplie les biens de la terre entre vos mains, qu'afin que de là ils se répandent sur cette multitude d'infortunés qui vous environne.

Il pourrait, sans doute, les nourrir lui-même, comme il nourrit autrefois les Paul et les Élie dans le désert; il pourrait sans votre entremise soulager des créatures qui portent son image : lui dont la main invisible prépare la nourriture aux petits corbeaux mêmes, qui l'invoquent dans leur délaissement; mais il veut vous associer au mérite de sa libéralité; il veut que vous soyez placés entre lui et les pauvres, comme des nuées fécondes toujours prêtes à répandre sur eux les rosées bienfaisantes que vous n'avez reçues que pour eux.

Tel est l'ordre de sa providence : il fallait ménager à tous les hommes des moyens de salut : les richesses corrompraient le cœur si la charité n'en expiait les abus; l'indigence lasserait la vertu si les secours de la miséricorde n'en adoucissaient l'amertume; les pauvres facilitent aux riches le pardon de leurs plaisirs; les riches animent les pauvres à ne pas perdre le mérite de leurs souffrances.

Appliquez-vous donc, qui que vous soyez, à toute la suite de cet Évangile. Si vous gémissez sous le joug de l'indigence, la tendresse et l'attention de Jésus-Christ sur les besoins d'un peuple errant et dépourvu vous consoleront; si vous êtes né dans l'opulence, l'exemple des disciples va vous instruire.

Vous y verrez, en premier lieu, les prétextes qu'on oppose au devoir de l'aumône confondus; vous y apprendrez, en second lieu, quelles doivent en être les règles. C'est-à-dire que, dans la première partie de ce discours, nous établirons ce devoir contre toutes les vaines excuses de la cupidité; dans la seconde, nous vous instruirons sur la manière de l'accomplir contre les défauts mêmes de la charité; c'est l'instruction la plus naturelle que nous présente l'histoire de notre Évangile. Implorons le secours de l'Esprit saint par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE

On ne met guère en question dans le monde si la loi de Dieu nous fait un précepte de l'aumône. L'Évangile est si précis sur ce devoir, l'esprit et le fond de la religion y conduisent si naturellement, la seule idée que nous avons de la Providence, dans la dispensation des choses temporelles, laisse si peu de lieu sur ce point à l'opinion et au doute que, quoique plusieurs ignorent toute l'étendue de cette obligation, il n'est personne néanmoins qui ne convienne du fond et de la règle.

Qui l'ignore, en effet, que le Seigneur, dont la providence a réglé toutes choses avec un ordre si admirable et préparé leur nourriture même aux animaux, n'aurait pas voulu laisser des hommes créés à son image, en proie à la faim et à l'indigence, tandis qu'il répandrait à pleines mains, sur un petit nombre d'heureux, la rosée du ciel et la graisse de la terre, s'il n'avait prétendu que l'abondance des uns suppléât à la nécessité des autres?

Qui l'ignore, que tous les biens appartenaient originairement à tous les hommes en commun; que la simple nature ne connaissait, ni de propriété, ni de partage; et qu'elle laissait d'abord chacun de nous en possession de tout l'uni-

vers : mais que pour mettre des bornes à la cupidité et éviter les dissensions et les troubles, le commun consentement des peuples établit que les plus sages, les plus miséricordieux, les plus intègres seraient aussi les plus opulents; qu'outre la portion du bien que la nature leur destinait, ils se chargeraient encore de celle des plus faibles, pour en être les dépositaires, et la défendre contre les usurpations et les violences : de sorte qu'ils furent établis par la nature même, comme les tuteurs des malheureux; et que ce qu'ils eurent de trop ne fut plus que l'héritage de leurs frères, confié à leurs soins et à leur équité ?

Qui l'ignore enfin, que les liens de la religion ont encore resserré ces premiers nœuds que la nature avait formés parmi les hommes; que la grâce de Jésus-Christ, qui enfanta les premiers fidèles, non-seulement n'en fit qu'un cœur et qu'une âme, mais encore qu'une famille, d'où toute propriété fut bannie; et que l'Évangile, nous faisant une loi d'aimer nos frères comme nous-mêmes, ne nous permet plus, ou d'ignorer leurs besoins, ou d'être insensibles à leurs peines?

Mais il en est du devoir de l'aumône, comme de tous les autres devoirs de la loi : en général, en idée on n'ose en contredire l'obligation; la circonstance de l'accomplir est-elle arrivée? on ne manque jamais de prétexte, ou pour s'en dispenser tout à fait, ou pour ne s'en acquitter qu'à demi. Or il semble que l'Esprit de Dieu a voulu nous marquer tous ces prétextes dans les réponses que font les disciples à Jésus-Christ pour s'excuser de secourir cette multitude affamée qui l'avait suivi au désert.

En premier lieu, ils le font souvenir qu'à peine ont-ils de quoi fournir à leurs propres besoins, et qu'il ne leur reste que cinq pains d'orge et deux poissons : *Est puer unus hic qui habet quinque panes hordeaceos et duos pisces*[1]. Et voilà

1. Joan. VI, 9.

le premier prétexte que la cupidité oppose au devoir de la miséricorde. A peine a-t-on le nécessaire ; on a un nom et un rang à soutenir dans le monde, des enfants à établir, des créanciers à satisfaire, des fonds à dégager, des charges publiques à supporter, mille frais de pure bienséance auxquels il faut fournir : or, qu'est-ce qu'un revenu qui n'est pas infini, pour des dépenses de tant de sortes : *Sed hæc quid sunt inter tantos*[1]*?* Ainsi parle tous les jours le monde, et le monde le plus brillant et le plus somptueux.

Or, mes frères, je sais que les bornes du nécessaire ne sont pas les mêmes pour tous les états ; qu'elles augmentent à proportion du rang et de la naissance ; qu'une étoile, comme parle l'Apôtre, doit différer en clarté d'une autre étoile ; que même, dès les siècles apostoliques, on voyait dans l'assemblée des fidèles des hommes revêtus d'une robe de distinction, et portant au doigt un anneau d'or, tandis que les autres, d'une condition plus obscure, se contentaient de simples vêtements pour couvrir leur nudité ; qu'ainsi la religion ne confond pas les états ; et que si elle défend à ceux qui habitent les palais des rois la mollesse des mœurs et le faste indécent des vêtements, elle ne leur ordonne pas aussi la pauvreté et la simplicité de ceux qui vivent au fond des champs, et de la plus obscure populace. Je le sais.

Mais, mes frères, c'est une vérité incontestable, que ce qu'il y a de superflu dans vos biens ne vous appartient pas ; que c'est la portion des pauvres ; et que vous ne devez compter à vous de vos revenus que ce qui est nécessaire pour soutenir l'état où la Providence vous a fait naître. Je vous demande donc, est-ce l'Évangile ou la cupidité, qui doit régler ce nécessaire ? Oseriez-vous prétendre que toutes les vanités dont l'usage vous fait une loi vous fussent comptées devant Dieu comme des dépenses inséparables de votre con-

1. Joan. VI, 9.

dition? prétendre que tout ce qui vous flatte, vous accommode, nourrit votre orgueil, satisfait vos caprices, corrompt votre cœur, vous soit pour cela nécessaire? prétendre que tout ce que vous sacrifiez à la fortune d'un enfant pour l'élever plus haut que ses ancêtres; tout ce que vous risquez à un jeu excessif; que ce luxe, ou qui ne convient pas à votre naissance, ou qui en est un abus, soient des droits incontestables qui doivent être pris sur vos biens avant ceux de la charité? prétendre enfin que, parce qu'un père obscur et échappé de la foule vous aura laissé héritier de ses trésors, et peut-être aussi de ses injustices, il vous sera permis d'oublier votre peuple et la maison de votre père, vous mettre à côté des plus grands noms, et soutenir le même éclat, parce que vous pouvez fournir à la même dépense?

Si cela est ainsi, mes frères; si vous ne comptez pour superflu que ce qui peut échapper à vos plaisirs, à vos profusions, à vos caprices, vous n'avez donc qu'à être voluptueux, capricieux, dissolus, prodigues, pour être dispensés du devoir de l'aumône. Plus vous aurez de passions à satisfaire, plus l'obligation d'être charitable diminuera; et vos excès, que le Seigneur vous ordonnait d'expier par la miséricorde, seront eux-mêmes le privilége qui vous en décharge. Il faut donc qu'il y ait ici une règle à observer et des bornes à se prescrire, différentes de celles de la cupidité : et la voici, la règle de la foi. Tout ce qui ne tend qu'à nourrir la vie des sens, qu'à flatter les passions, qu'à autoriser les pompes et les abus du monde; tout cela est superflu pour un chrétien; c'est ce qu'il faut retrancher et mettre à part : voilà le fonds et l'héritage des pauvres; vous n'en êtes que le dépositaire, et ne pouvez y toucher sans usurpation et sans injustice. l'Évangile, mes frères, réduit à peu le nécessaire du chrétien, quelque élevé qu'il soit dans le monde; la religion retranche bien des dépenses; et si nous vivions tous selon les règles de la foi, nos besoins, qui ne seraient plus multipliés par nos passions, seraient moindres : nous trouverions

la plus grande partie de nos biens inutile; et, comme dans le premier âge de la foi, l'Église ne verrait point d'indigent parmi les fidèles. Nos dépenses augmentent tous les jours, parce que tous les jours nos passions se multiplient; l'opulence de nos pères n'est plus qu'un état pauvre et malaisé pour nous; et nos grands biens ne peuvent plus suffire, parce que rien ne suffit à qui ne se refuse rien.

Et pour donner à cette vérité toute l'étendue que le demande le sujet que nous traitons; je vous demande en second lieu, mes frères, l'élévation et l'abondance où vous êtes nés vous dispensent-elles de la simplicité, de la frugalité, de la modestie, de la violence évangélique? Pour être nés grands, vous n'en êtes pas moins chrétiens. En vain, comme ces Israélites dans le désert, avez-vous amassé plus de manne que vos frères; vous n'en pouvez garder pour votre usage que la mesure prescrite par la loi : *Qui multum, non abundavit* [1]. Hors de là, Jésus-Christ n'aurait défendu le faste, les pompes, les plaisirs, qu'aux pauvres et aux malheureux, eux à qui l'infortune de leur condition rend cette défense fort inutile.

Or, cette vérité capitale supposée : si, selon la règle de la foi, il ne vous est pas permis de faire servir vos richesses à la félicité de vos sens; si le riche est obligé de porter sa croix, de ne chercher pas sa consolation en ce monde, et de se renoncer sans cesse soi-même comme le pauvre; quel a pu être le dessein de la Providence en répandant sur vous les biens de la terre? et quel avantage peut-il vous en revenir à vous-même? Serait-ce de fournir à vos passions désordonnées? mais vous n'êtes plus redevables à la chair, pour vivre selon la chair. Serait-ce de soutenir l'orgueil du rang et de la naissance? mais tout ce que vous donnez à la vanité, vous le retranchez de la charité. Serait-ce de thésauriser pour vos neveux? mais votre trésor ne doit être que dans le

1. 2 Cor. VIII, 15.

ciel. Serait-ce de passer la vie plus agréablement? mais si vous ne pleurez, si vous ne souffrez, si vous ne combattez, vous êtes perdus. Serait-ce de vous attacher plus à la terre? mais le chrétien n'est pas de ce monde, il est citoyen du siècle à venir. Serait-ce d'agrandir vos possessions et vos héritages? mais vous n'agrandiriez jamais que le lieu de votre exil; et le gain du monde entier vous serait inutile, si vous veniez à perdre votre âme. Serait-ce de charger vos tables de mets plus exquis? mais vous savez que l'Évangile n'interdit pas moins la vie sensuelle et voluptueuse au riche qu'à l'indigent. Repassez sur tous les avantages que vous pouvez retirer selon le monde de votre prospérité, ils vous sont presque tous interdits par la loi de Dieu.

Ce n'a donc pas été son dessein de vous les ménager, en vous faisant naître dans l'abondance; ce n'est donc pas pour vous que vous êtes nés grands : ce n'est pas pour vous, comme le disait autrefois Mardochée à la pieuse Esther, que le Seigneur vous a élevée à ce point de grandeur et de prospérité qui vous environne; c'est pour son peuple affligé, c'est pour être la protectrice des infortunés : *Et quis novit utrùm ad regnum veneris, ut in tali tempore parareris*[1]*?* Si vous ne répondez pas à ce dessein de Dieu sur vous, continuait ce sage Juif, il se servira de quelque autre qui lui sera plus fidèle; il lui transportera cette couronne qui vous était destinée : il saura bien pourvoir, par quelque autre voie, à l'affliction de son peuple, car il ne permet pas que les siens périssent; mais vous et la maison de votre père périrez : *Per aliam occasionem liberabuntur Judœi; et tu, et domus patris tui, peribitis*[2]. Vous n'êtes donc, dans les desseins de Dieu, que les ministres de sa providence envers les créatures qui souffrent : vos grands biens ne sont donc que des dépôts sacrés que sa bonté a mis entre vos mains, pour y être plus à couvert de l'usurpation et de la violence, et conservés plus

1. Esther IV, 14.
2. *Ibid.*

sûrement à la veuve et à l'orphelin : votre abondance, dans l'ordre de sa sagesse, n'est donc destinée qu'à suppléer à leur nécessité; votre autorité, qu'à les protéger; vos dignités, qu'à venger leurs intérêts; votre rang, qu'à les consoler par vos offices : tout ce que vous êtes, vous ne l'êtes que pour eux; votre élévation ne serait plus l'ouvrage de Dieu, et il vous aurait maudits en répandant sur vous les biens de la terre, s'il vous les avait donnés pour un autre usage.

Ah! ne nous alléguez donc plus, pour excuser votre dureté envers vos frères, des besoins que la loi de Dieu condamne; justifiez plutôt sa providence envers les créatures qui souffrent : faites-leur connaître, en rentrant dans son ordre, qu'il y a un Dieu pour elles comme pour vous; et bénir les conseils adorables de sa sagesse dans la dispensation des choses d'ici-bas, qui leur a ménagé dans votre abondance des ressources si consolantes.

Mais d'ailleurs, mes frères, que peuvent retrancher à ces besoins que vous nous alléguez tant, les largesses modiques qu'on vous demande? Le Seigneur n'exige pas de vous une partie de vos fonds et de vos héritages, quoiqu'ils lui appartiennent tout entiers, et qu'il ait droit de vous en dépouiller : il vous laisse tranquilles possesseurs de ces terres, de ces palais, qui vous distinguent dans votre peuple, et dont la piété de vos ancêtres enrichissait autrefois nos temples : il ne vous ordonne pas, comme à ce jeune homme de l'Évangile, de renoncer à tout, de distribuer tout votre bien aux pauvres, et de le suivre : il ne vous fait pas une loi, comme autrefois aux premiers fidèles, de venir porter tous vos trésors aux pieds de vos pasteurs : il ne vous frappe pas d'anathème, comme il frappe Ananie et Saphire, pour avoir osé seulement retenir une portion d'un bien qu'ils avaient reçu de leurs pères, vous qui ne devez peut-être qu'aux malheurs publics, et à des gains odieux ou suspects, l'accroissement de votre fortune : il consent que vous appeliez les

terres de vos noms, comme dit le prophète, et que vous transmettiez à vos enfants les possessions qui vous sont venues de vos ancêtres : il veut seulement que vous en retranchiez une légère portion pour les infortunés qu'il laisse dans l'indigence : il veut que, tandis que vous portez sur l'indécence et le faste de vos parures, la nourriture d'un peuple entier de malheureux, vous ayez de quoi couvrir la nudité de ses serviteurs qui n'ont pas où reposer leur tête : il veut que de ces tables voluptueuses, où vos grands biens peuvent à peine suffire à votre sensualité, et aux profusions d'une délicatesse insensée, vous laissiez du moins tomber quelques miettes pour soulager des Lazare pressés de la faim et de la misère : il veut que, tandis qu'on verra sur les murs de vos palais des peintures d'un prix bizarre et excessif, votre revenu puisse suffire pour honorer les images vivantes de votre Dieu : il veut enfin que, tandis que vous n'épargnerez rien pour satisfaire la fureur d'un jeu outré, et que tout ira fondre dans ce gouffre, vous ne veniez pas supputer votre dépense, mesurer vos forces, nous alléguer la médiocrité de votre fortune et l'embarras de vos affaires, quand il s'agira de consoler l'affliction d'un chrétien. Il le veut; et n'a-t-il pas raison de le vouloir? Quoi! vous seriez riche pour le mal, et pauvre pour le bien? vos revenus suffiraient pour vous perdre, et ils ne suffiraient pas pour vous sauver et pour acheter le ciel? et parce que vous outrez l'amour de vous-même, il vous serait permis d'être barbare envers vos frères?

Mais, mes frères, d'où vient que c'est ici la seule circonstance où vous diminuez vous-mêmes l'opinion qu'on a de vos richesses? Partout ailleurs vous voulez qu'on vous croie puissants; vous vous donnez pour tels; vous cachez même quelquefois, sous des dehors encore brillants, des affaires déjà ruinées, pour soutenir cette vaine réputation d'opulence. Cette vanité ne vous abandonne donc que lorsqu'on vous fait souvenir du devoir de la miséricorde : alors, peu contents

d'avouer la médiocrité de votre fortune, vous l'exagérez; et la dureté l'emporte dans votre cœur, non-seulement sur la vérité, mais encore sur la vanité. Ah! le Seigneur reprochait autrefois à un évêque, dans l'Apocalypse : *Vous dites : Je suis riche, je suis comblé de biens; et vous ne savez pas que vous êtes pauvre, nu et misérable à mes yeux*[1] *!* mais il devrait aujourd'hui changer ce reproche à votre égard, et vous dire : Oh! vous vous plaignez que vous êtes pauvre, et dépourvu de tout, et vous ne voulez pas voir que vous êtes riche, comblé de biens, et que, dans un temps où presque tous ceux qui vous environnent souffrent, vous seul ne manquez de rien à mes yeux!

Et c'est ici le second prétexte qu'on oppose au devoir de l'aumône : la misère générale. Aussi les disciples répondent en second lieu au Sauveur, pour s'excuser de secourir cette multitude affamée, que le lieu est désert et stérile, que l'heure est déjà passée, et qu'il faut renvoyer le peuple, afin qu'il aille dans les bourgs et dans les maisons voisines, acheter de quoi se nourrir : *Desertus est locus hic, et jam hora præteriit*[2]. Nouveau prétexte dont on se sert pour se dispenser de la miséricorde : le malheur des temps, la stérilité et le dérangement des saisons.

Mais, premièrement, Jésus-Christ n'aurait-il pas pu répondre aux disciples, dit saint Chrysostome : C'est parce que le lieu est désert et stérile, et que ce peuple ne saurait y trouver de quoi soulager sa faim, qu'il ne faut pas le renvoyer à jeun, de peur que les forces ne lui manquent en chemin? Et voilà, mes frères, ce que je pourrais aussi d'abord vous répondre ; les temps sont mauvais, les saisons sont fâcheuses : ah! c'est pour cela même que vous devez entrer dans des inquiétudes plus vives et plus tendres sur les besoins de vos frères. Si le lieu est désert et stérile pour vous, que

1. Apoc. III, 17.
2. Marc VI, 35.

doit-il être pour tant de malheureux? si vous vous ressentez du malheur des temps, ceux qui n'ont pas les mêmes ressources que vous, que n'en doivent-ils pas souffrir? si les plaies de l'Égypte entrent jusque dans les palais des grands et de Pharaon même, quelle sera la désolation de la cabane du pauvre et du laboureur? si les princes d'Israël, dans Samarie affligée, ne trouvent plus de ressource dans leur aire, ni dans leur pressoir, selon l'expression du prophète, quelle sera l'extrémité d'une populace obscure, réduite peut-être, comme cette mère infortunée, non à se nourrir du sang de son enfant, mais à faire de son innocence et de son âme, le prix funeste de sa nécessité?

Mais, d'ailleurs, ces fléaux dont nous sommes affligés, et dont vous vous plaignez, sont la peine de votre dureté envers les pauvres; Dieu venge sur vos biens l'injuste usage que vous en faites; ce sont les cris et les gémissements des malheureux que vous abandonnez, qui attirent l'indignation du ciel sur vos terres et sur vos campagnes. C'est donc dans ces calamités publiques, qu'il faut vous hâter d'apaiser la colère de Dieu par l'abondance de vos largesses; c'est alors qu'il faut plus que jamais intéresser les pauvres dans vos malheurs. Ah! vous vous avisez de vous adresser au ciel, d'invoquer, par des supplications générales, les saints protecteurs de cette monarchie, pour obtenir des saisons plus heureuses, la cessation des fléaux publics, le retour de la sérénité et de l'abondance : mais ce n'est pas là seulement qu'il faut porter vos vœux et vos prières; vous ne trouverez jamais les saints sensibles à vos peines, tandis que vous ne le serez pas vous-mêmes à celles de vos frères : vous avez sur la terre les maîtres des vents et des saisons; adressez-vous aux pauvres, ce sont eux qui ont, pour ainsi dire, les clefs du ciel : ce sont leurs vœux qui règlent les temps et les saisons, qui nous ramènent des jours sereins ou funestes, qui suspendent ou qui attirent les faveurs du ciel; car l'abondance n'est donnée à la terre que pour leur soulagement; et ce

n'est que par rapport à eux que le ciel vous punit, ou que le ciel vous favorise.

Mais pour achever de vous confondre, vous, mes frères, qui nous alléguez si fort le malheur des temps; la rigueur prétendue de ces temps retranche-t-elle quelque chose à vos plaisirs? que souffrent vos passions des misères publiques? Si le malheur des temps vous oblige à vous retrancher sur vos dépenses, retranchez d'abord tout ce que la religion condamne dans l'usage de vos biens; réglez vos tables, vos parures, vos jeux, vos trains, vos édifices sur le pied de l'Évangile; que les retranchements de la charité ne viennent du moins qu'après tous les autres; retranchez vos crimes, avant que de retrancher vos devoirs. C'est le dessein de Dieu, quand il frappe de stérilité les provinces et les royaumes, d'ôter aux grands et aux puissants les occasions des dissolutions et des excès : entrez donc dans l'ordre de sa justice et de sa sagesse; regardez-vous comme des criminels publics que le Seigneur châtie par des punitions publiques; dites-lui comme David, lorsqu'il vit la main de Dieu appesantie sur son peuple : C'est sur moi, Seigneur, qui suis le seul coupable, qui ai attiré votre indignation sur ce royaume en abusant de ma prospérité, et en me livrant à des passions honteuses; c'est sur moi seul que doit tomber la fureur de votre bras : *Vertatur, obsecro, manus tua contra me*[1] : mais cette populace obscure et affligée; mais ces infortunés, qui, dans une condition pénible, ne mangeaient leur pain qu'à la sueur de leur front; eh! qu'ont-ils fait, Seigneur, pour être exposés au glaive de votre vengeance? *Ego sum qui peccavi, ego inique egi : isti qui oves sunt, quid fecerunt*[2]?

Voilà votre modèle : faites cesser, en finissant vos désordres, la cause des malheurs publics; offrez à Dieu, en la personne des pauvres, le retranchement de vos plaisirs et de vos profusions, comme le seul sacrifice de justice capable

1. 2 Reg. XXIV, 17.
2. *Ibid.*

de désarmer sa colère ; et puisque ces fléaux ne tombent sur la terre que pour punir l'abus que vous avez fait de l'abondance, portez-en aussi tout seuls, en retranchant ces abus, la peine et l'amertume. Mais qu'on ne s'aperçoive des malheurs publics, ni dans l'orgueil des équipages, ni dans la sensualité des repas, ni dans la magnificence des édifices, ni dans la fureur du jeu et l'entêtement des plaisirs, mais seulement dans votre inhumanité envers les pauvres ; mais que tout au dehors, les spectacles, les assemblées profanes, les réjouissances publiques, que tout aille même train, tandis que la charité seule se refroidira ; mais que le luxe croisse même de jour en jour, et que la miséricorde seule diminue ; mais que le monde et le démon ne perdent rien au malheur des temps, tandis que Jésus-Christ tout seul en souffre dans ses membres affligés ; mais que le riche, à couvert de son opulence, ne voie que de loin les effets de la colère du ciel, tandis que le pauvre et l'innocent en deviendront la triste victime : grand Dieu ! vous ne voudriez donc frapper que les malheureux en répandant des fléaux sur la terre ? votre unique dessein serait donc d'achever d'écraser ces infortunés sur qui votre main s'était déjà si fort appesantie, en les faisant naître dans l'indigence et dans la misère ? les puissants d'Égypte seraient donc épargnés par l'ange exterminateur, tandis que toute votre fureur viendrait fondre sur l'Israélite affligé, sur son toit pauvre et dépourvu, et marqué même du sang de l'Agneau ? Oui, mes frères, les calamités publiques ne sont destinées qu'à punir les riches et les puissants ; et ce sont les riches et les puissants tout seuls qui n'en souffrent rien : au contraire, en multipliant les malheureux, elles leur fournissent un nouveau prétexte de se dispenser du devoir de la miséricorde.

Dernière excuse des disciples, fondée sur le grand nombre de personnes qui ont suivi le Sauveur au désert : Ce peuple est en si grand nombre, disent-ils, que quand nous achèterions pour deux cents deniers de pain, cela ne suffirait pas.

r prétexte qu'on oppose au devoir de l'aumône : la
ıde des pauvres. Oui, mes frères, ce qui devrait rani-
charité l'éteint; la multitude des malheureux vous
it à leurs misères : plus le devoir augmente, plus
ɔus en croyez dégagés; et vous devenez cruels pour
rop d'occasions d'être charitables.

, en premier lieu, d'où vient, je vous prie, cette mul-
de pauvres dont vous vous plaignez ? Je sais que le
ır des temps peut en augmenter le nombre ; mais les
s, les maladies populaires, les déréglements des sai-
ıe nous éprouvons, ont été de tous les siècles : les ca-
; que nous voyons ne sont pas nouvelles; nos pères
t vues, et ils en ont vu même de plus tristes : des
ions civiles, le père armé contre l'enfant, le frère con-
'rère ; les campagnes ravagées par leurs propres habi-
le royaume en proie à des nations ennemies, personne
ːté sous son propre toit : nous ne voyons pas ces mal-
mais ont-ils vu ce que nous voyons? tant de misères
ıes et cachées? tant de familles déchues ? tant de
s autrefois distingués, aujourd'hui sur la pous-
ːt confondus avec le plus vil peuple? les arts devenus
e inutiles? l'image de la faim et de la mort répandue
; villes et sur les campagnes? que dirai-je? tant de
res secrets qui éclatent tous les jours, qui sortent de
énèbres, et où précipitent le désespoir et l'affreuse
té ? D'où vient cela ? mes frères, n'est-ce pas d'un luxe
ʒloutit tout, et qui était inconnu à nos pères? de vos
es qui ne connaissent plus de bornes, et qui entraînent
ıirement avec elles le refroidissement de la charité ?
l'Église naissante n'était-elle pas persécutée, désolée,
? les malheurs de nos siècles approchent-ils de ceux
y souffrait la proscription des biens, l'exil, la prison;
ırges les plus onéreuses de l'État tombaient sur ceux
soupçonnait d'être chrétiens; en un mot, on ne vit
tant de calamités : et cependant il n'y avait point

de pauvres parmi eux, dit saint Luc : *Nec quisquam egens erat inter illos*[1]. Ah ! c'est que des richesses de simplicité sortaient du fond de leur pauvreté même, selon l'expression de l'apôtre ; c'est qu'ils donnaient selon leurs forces, et au delà ; c'est que des provinces les plus éloignées, par les soins des hommes apostoliques, coulaient des fleuves de charité, qui venaient consoler les frères assemblés à Jérusalem, et plus exposés que les autres à la fureur de la synagogue.

Mais plus encore que tout cela : c'est que les plus puissants d'entre les premiers fidèles étaient ornés de modestie : et que nos grands biens peuvent à peine suffire au faste monstrueux dont l'usage nous fait une loi : c'est que leurs festins étaient des repas de sobriété et de charité, et que la sainte abstinence même que nous célébrons ne peut modérer parmi nous les profusions et les excès des tables et des repas : c'est que, n'ayant point ici-bas de cité permanente, ils ne s'épuisaient pas pour y faire des établissements brillants, pour illustrer leur nom, pour élever leur postérité, et ennoblir leur obscurité et leur roture ; ils ne pensaient qu'à s'assurer une meilleure condition dans la patrie céleste ; et qu'aujourd'hui nul n'est content de son état ; chacun veut monter plus haut que ces ancêtres ; et que leur patrimoine n'est employé qu'à acheter des titres et des dignités qui puissent faire oublier leur nom et la bassesse de leur origine : en un mot, c'est que la diminution de ces premiers fidèles, comme parle l'apôtre, faisait toute la richesse de leurs frères affligés, et que nos profusions font aujourd'hui toute leur misère et leur indigence. Ce sont nos excès, mes frères, et notre dureté qui multiplient le nombre des malheureux : n'excusez donc plus là-dessus le défaut de vos aumônes ; ce serait faire de votre péché même votre excuse. Ah ! vous vous plaignez que les pauvres vous accablent ; mais c'est de quoi ils auraient lieu de se plaindre un jour eux-mêmes :

1. Act. IV, 34.

ne leur faites donc pas un crime de votre insensibilité, et ne leur reprochez pas ce qu'ils vous reprocheront sans doute un jour devant le tribunal de Jésus-Christ.

Si chacun de vous, selon l'avis de l'apôtre, mettait à part une certaine portion de ses biens pour la subsistance des malheureux; si dans la supputation de vos dépenses et de vos revenus, cet article était toujours le plus sacré et le plus inviolable; eh! nous verrions bientôt diminuer parmi nous le nombre des affligés; nous verrions bientôt renaître dans l'Église la paix, l'allégresse, l'heureuse égalité des premiers chrétiens; nous n'y verrions plus avec douleur cette monstrueuse disproportion, qui élève les uns et les place sur le faîte de la prospérité et de l'opulence, tandis que les autres rampent sur la terre, et gémissent dans l'abîme de l'indigence et de l'affliction : il n'y aurait parmi nous de malheureux que les impies, point de misères secrètes que celles que le péché opère dans les âmes; point de larmes que des larmes de pénitence; point de soupirs que pour le ciel; point de pauvres pour ces heureux disciples de l'Évangile, qui renoncent à tout pour suivre leur maître; nos villes seraient le séjour de l'innocence et de la miséricorde; la religion, un commerce de charité; la terre, l'image du ciel, où, dans différentes mesures de gloire, chacun est également heureux; et les ennemis de la foi seraient encore forcés, comme autrefois, de rendre gloire à Dieu, et de convenir qu'il y a quelque chose de divin dans une religion qui peut unir les hommes d'une manière si nouvelle.

Mais ce qui fait ici la méprise, c'est que dans la pratique personne ne regarde l'aumône comme une des plus essentielles obligations du christianisme; ainsi on n'a rien de réglé sur ce point : si l'on fait quelque largesse, c'est toujours d'une façon arbitraire; et, quelque légère qu'elle puisse être, on est content de soi-même, comme si on venait de faire une œuvre de surcroît.

Car, d'ailleurs, mes frères, quand vous prétendez excuser la

modicité de vos aumônes, en disant que le nombre des pauvres est infini, que croyez-vous dire par là? Vous dites que vos obligations à leur égard sont devenues plus indispensables, que votre miséricorde doit croître à mesure que les misères croissent, et que vous contractez de nouvelles dettes, en même temps qu'il s'élève de nouveaux malheureux sur la terre. C'est alors, mes frères, c'est dans ces calamités publiques que vous devez vous retrancher même sur des dépenses qui, hors de là, vous seraient permises et peut-être nécessaires. C'est alors que vous n'êtes plus ni grand, ni homme en place, ni citoyen distingué, ni femme de naissance; vous êtes simplement fidèle, membre de Jésus-Christ, frère d'un chrétien affligé.

Et certes, dites-moi : tandis que les villes et les campagnes sont frappées de calamités, que des hommes créés à l'image de Dieu et rachetés de tout son sang broutent l'herbe comme des animaux et, dans leur nécessité extrême, vont chercher à travers les champs une nourriture que la terre n'a pas faite pour l'homme et qui devient pour eux une nourriture de mort; auriez-vous la force d'y être le seul heureux[1]? Tandis que la face de tout un royaume est changée et que tout retentit de cris et de gémissements autour de votre demeure superbe, pourriez-vous conserver au dedans le même air de joie, de pompe, de sérénité, d'opulence? Et où serait l'humanité, la raison, la religion! Dans une république païenne, on vous regarderait comme un mauvais citoyen; dans une société de sages et de mondains, comme une âme vile, sordide, sans noblesse, sans générosité, sans élévation; et dans l'Église de Jésus-Christ, sur quel pied voulez-vous qu'on vous regarde? eh! comme un monstre indigne du nom de chrétien que vous portez, de la foi dont vous vous glorifiez, des sacrements dont vous approchez, de l'entrée même de nos temples où vous venez, puisque ce sont là les symboles sacrés de l'union qui doit être parmi les fidèles.

1. Discours prononcé en 1709.

Cependant la main du Seigneur est étendue sur nos peuples dans les villes et dans les campagnes; vous le savez, et vous vous en plaignez : le ciel est d'airain pour ce royaume affligé; la misère, la pauvreté, la désolation, la mort marchent partout devant vous. Or, vous échappe-t-il de ces excès de charité, devenus maintenant une loi de discrétion et de justice? prenez-vous sur vous-même une partie des calamités de vos frères? vous voit-on seulement toucher à vos profusions et à vos voluptés, criminelles en toute sorte de temps, mais barbares et punissables même par les lois des hommes en celui-ci? Que dirai-je? ne mettez-vous pas peut-être à profit les misères publiques? ne faites-vous pas peut-être de l'indigence comme une occasion barbare de gain? n'achevez-vous pas peut-être de dépouiller les malheureux, en affectant de leur tendre une main secourable? et ne savez-vous pas l'art inhumain d'apprécier les larmes et les nécessités de vos frères? Entrailles cruelles! dit l'esprit de Dieu, quand vous serez rassasié, vous vous sentirez déchiré : votre félicité fera elle-même votre supplice, et le Seigneur fera pleuvoir sur vous sa fureur et sa guerre.

Mes frères, que la présence des pauvres devant le tribunal de Jésus-Christ sera terrible pour la plupart des riches du monde! que ces accusateurs seront puissants, et qu'il vous restera peu de chose à répondre quand ils vous reprocheront qu'il fallait si peu de secours pour soulager leur indigence, qu'un seul jour retranché de vos profusions aurait suffi pour remédier aux besoins d'une de leurs années; que c'est leur propre bien que vous leur refusiez, puisque ce que vous aviez de trop leur appartenait; qu'ainsi vous avez été non-seulement cruels, mais encore injustes en le leur refusant; mais enfin que votre dureté n'a servi qu'à exercer leur patience et les rendre plus dignes de l'immortalité, tandis que vous alors, dépouillés pour toujours de ces mêmes biens que vous n'avez pas voulu mettre en sûreté dans le sein des pauvres, n'aurez plus pour partage que la malédiction préparée à ceux qui

auront vu Jésus-Christ souffrant la faim, la soif, la nudité dans ses membres, et qui ne l'auront pas soulagé : *Nudus eram, et non cooperuistis me*[1] ! Telle est l'illusion des prétextes dont on se se sert pour se dispenser du devoir de l'aumône; établissons maintenant les règles qu'il faut observer en l'accomplissant; et après avoir défendu cette obligation contre toutes les vaines excuses de la cupidité, tâchons de la sauver aussi des défauts mêmes de la charité.

SECONDE PARTIE

Ne point sonner de la trompette pour s'attirer les regards publics dans les offices de miséricorde que nous rendons à nos frères, observer l'ordre de la justice même dans la charité et ne pas préférer des besoins étrangers à ceux dont nous sommes chargés, paraître touchés de l'infortune et savoir consoler les pauvres par notre affabilité autant que par nos dons, enfin éclairer même par notre vigilance le secret de leur honte, voilà les règles que nous prescrit aujourd'hui l'exemple du Sauveur dans la pratique de la miséricorde.

Premièrement, il s'en alla dans un lieu désert et écarté, dit l'Évangile; il monta sur une montagne, où il s'assit avec ses disciples. Son dessein, selon les saints interprètes, était de dérober aux yeux des villes voisines le prodige de la multiplication des pains, et de n'avoir pour témoins de sa miséricorde que ceux qui devaient en ressentir les effets. Première instruction et première règle : le secret de la charité.

Oui, mes frères, que de fruits de la miséricorde le vent brûlant de l'orgueil et de la vaine complaisance flétrit tous les jours aux yeux de Dieu ! que d'aumônes perdues pour l'éternité ! que de trésors qu'on croyait en sûreté dans le sein des pauvres et qui paraîtront un jour corrompus par le ver et par la rouille !

1. Matth. XXV, 43.

A la vérité, il est peu de ces hypocrisies grossières et déclarées qui publient sur les toits le mérite de leurs œuvres saintes : l'orgueil est plus habile et ne se démasque jamais tout à fait : mais qu'il est encore moins de véritables zèles de charité qui cherchent, comme Jésus-Christ, les lieux solitaires et écartés pour y cacher leurs saintes profusions ! On ne voit presque que de ces zèles fastueux qui n'ont des yeux que pour des misères d'éclat et qui veulent pieusement mettre le public dans la confidence de leurs largesses; on prendra bien quelquefois des mesures pour les cacher, mais on n'est pas fâché qu'une indiscrétion les trahisse; on ne cherchera pas les regards publics, mais on sera ravi que les regards publics nous surprennent, et l'on regarde presque comme perdues les libéralités qui sont ignorées.

Hélas ! nos temples et nos autels n'étaient-ils pas de toutes parts, avec leurs dons, les noms et les marques de leurs bienfaiteurs, c'est-à-dire les monuments publics de la vanité de nos pères et de la nôtre ? Si l'on ne voulait que l'œil invisible du Père céleste pour témoin, à quoi bon cette vaine ostentation ? Craignez-vous que le Seigneur n'oublie vos offrandes ? Faut-il que, du fond du sanctuaire où nous l'adorons, il ne puisse jeter ses regards sans en retrouver le souvenir ? Si vous ne vous proposez que de lui plaire, pourquoi exposer vos largesses à d'autres yeux qu'aux siens ? pourquoi ses ministres eux-mêmes, dans les fonctions les plus redoutables du sacerdoce, paraîtront-ils à l'autel, où ils ne devraient porter que les péchés du peuple, chargés et revêtus des marques de votre vanité ? pourquoi ces titres et ces inscriptions qui immortalisent sur des murs sacrés vos dons et votre orgueil ? N'était-ce pas assez que ces dons fussent écrits de la main même du Seigneur dans le livre de vie ? pourquoi graver sur le marbre qui périra le mérite d'une action que la charité avait pu rendre immortelle ?

Ah ! Salomon, après avoir élevé le temple le plus pompeux et le plus magnifique qui fut jamais, n'y fit graver que le

nom redoutable du Seigneur et n'eut garde de mêler les marques de la grandeur de sa race avec celles de la majesté éternelle du Roi des rois. On donne un nom de piété à cet usage; on se persuade que ces monuments publics sollicitent les libéralités des fidèles. Mais le Seigneur a-t-il chargé votre vanité du soin d'attirer des largesses à ses autels? et vous a-t-il permis d'être moins modestes, afin que vos frères devinssent plus charitables? Hélas! les plus puissants d'entre les premiers fidèles portaient simplement, comme les plus obscurs, leur patrimoine aux pieds des apôtres : ils voyaient avec une sainte joie leurs noms et leurs biens confondus avec ceux de leurs frères qui avaient moins offert qu'eux : on ne les distinguait pas alors dans l'assemblée des fidèles à proportion de leurs largesses : les honneurs et les préséances n'y étaient pas encore le prix des dons et des offrandes; et l'on n'avait garde de changer la récompense éternelle qu'on attendait du Seigneur en cette gloire frivole qu'on aurait pu recevoir des hommes : et aujourd'hui l'Église n'a pas assez de priviléges pour satisfaire la vanité de ses bienfaiteurs; leurs places y sont marquées dans le sanctuaire; leurs tombeaux y paraissent jusque sous l'autel, où ne devraient reposer que les cendres des martyrs; on leur rend même des honneurs qui devraient être réservés à la gloire du sacerdoce; et s'ils ne portent pas la main à l'encensoir, ils veulent du moins partager avec le Seigneur l'encens qui brûle sur ses autels. L'usage autorise cet abus, il est vrai; mais l'usage ne justifie jamais ce qu'il autorise.

La charité, mes frères, est cette bonne odeur de Jésus-Christ qui s'évanouit et s'éteint du moment qu'on la découvre. Ce n'est pas qu'il faille s'abstenir des offices publics de miséricorde : nous devons à nos frères l'édification et l'exemple : il est bon qu'ils voient nos œuvres, mais il ne faut pas que nous les voyions nous-mêmes; et notre gauche doit ignorer les dons que répand notre droite : les actions mêmes que le devoir rend les plus éclatantes doivent tou-

jours être secrètes dans la préparation du cœur : nous devons entrer pour elles dans une manière de jalousie contre les regards étrangers et ne croire leur innocence en sûreté que lorsqu'elles sont sous les yeux de Dieu seul. Oui, mes frères, les aumônes qui ont presque toujours coulé en secret arrivent bien plus pures dans le sein de Dieu même que celles qui, exposées même malgré nous aux yeux des hommes, ont été comme grossies et troublées sur leur cours par les complaisances inévitables de l'amour-propre et par les louanges des spectateurs : semblables à ces fleuves qui ont presque toujours coulé sous la terre et qui portent dans le sein de la mer des eaux vives et pures, au lieu que ceux qui ont traversé à découvert les plaines et les campagnes n'y portent d'ordinaire que des eaux bourbeuses et traînent toujours après eux les débris, les cadavres, le limon qu'ils ont amassés sur leur route. Voilà donc la première règle de charité que nous prescrit aujourd'hui le Sauveur : éviter le faste et l'ostentation dans les œuvres de miséricorde ; ne vouloir y être remarqué, ni par le rang qu'on y tient, ni par la gloire d'en être le principal auteur, ni par le bruit qu'elles peuvent faire dans le monde, et ne point perdre sur la terre ce que la charité n'avait amassé que pour le ciel.

La seconde circonstance que je remarque dans notre Évangile, c'est que nul de toute cette multitude qui s'offre à Jésus-Christ n'est rejeté : tous indifféremment sont soulagés, et on ne lit pas que le Sauvenr ait usé à leur égard de distinction et de préférence. Seconde règle : la charité est universelle ; elle bannit ces libéralités de goût et de caprice, qui ne semblent ouvrir le cœur à certaines misères que pour le fermer à toutes les autres. Vous trouvez des personnes dans le monde qui, sous prétexte qu'elles ont leurs aumônes réglées et des lieux destinés pour les recevoir, sont insensibles à tous les autres besoins. En vain vous les avertiriez qu'une famille va tomber faute d'un léger secours ; qu'une jeune

personne est sur le bord du précipice, si l'on ne se hâte de lui tendre une main secourable ; qu'un établissement utile va manquer, si un renouvellement de charité ne le soutient: ce ne sont pas là des misères de leur goût ; et en plaçant ailleurs quelques largesses, elles croient acheter le droit de voir d'un œil sec, et d'un cœur indifférent, toutes les autres infortunes.

Je sais que la charité a son ordre et sa mesure, qu'elle doit user de discernement, et que la justice veut que certains besoins soient préférés : mais je ne voudrais pas cette charité méthodique, s'il est permis de parler ainsi, qui sait précisément à quoi s'en tenir ; qui a ses jours, ses lieux, ses personnes, ses bornes, qui, hors de là, est barbare, et qui peut convenir avec elle-même de n'être touchée qu'en certain temps, et à l'égard de certains besoins. Ah ! est-on ainsi maître de son cœur, quand on aime véritablement ses frères ? Peut-on à son gré se marquer à soi-même les moments d'ardeur et d'indifférence ? La charité, ce saint amour, est-il si régulier quand il embrase véritablement le cœur ? N'a-t-il pas, si je l'ose dire, ses saillies et ses excès ? et ne se trouve-t-il pas des occasions si touchantes où, quand vous n'auriez qu'une étincelle de charité dans le cœur, elle se fait sentir, et ouvre à l'instant vos entrailles et vos richesses à votre frère ?

Je ne voudrais pas cette charité durement circonspecte, qui n'a jamais assez examiné, et qui se défie toujours de la vérité des besoins qu'on lui expose. Voyez si, dans cette multitude que Jésus-Christ rassasie aujourd'hui, il s'attache à discerner ceux que la paresse et l'espérance toute seule d'une nourriture corporelle avaient pu attirer au désert, et qui auraient eu encore assez de force pour aller chercher à manger dans les villes voisines : nul n'est excepté de ses divins bienfaits. N'est-ce pas déjà une assez grande misère que d'être réduit à feindre même qu'on est malheureux ? Ne vaut-il pas mieux encore donner à de faux besoins que courir

risque de refuser à des besoins véritables? Quand un imposteur séduirait votre charité, qu'en serait-il? n'est-ce pas toujours Jésus-Christ qui la reçoit de votre main? et votre récompense est-elle attachée à l'abus qu'on peut faire de votre aumône, ou à l'intention elle-même qui l'offre?

De cette règle il en naît une troisième, marquée encore dans l'histoire de notre Évangile : c'est que non-seulement la charité doit être universelle, mais douce, affable, compatissante. Jésus-Christ, voyant ce peuple errant et dépourvu au pied de la montagne, est touché de pitié : *Misertus est eis* [1]; ce spectacle l'attendrit; la misère de cette multitude réveille sa compassion et sa tendresse. Troisième règle : la douceur de la charité.

On accompagne souvent la miséricorde de tant de dureté envers les malheureux; en leur tendant une main secourable, en leur montrant un visage si dur et si sévère, qu'un simple refus eût été moins accablant pour eux qu'une charité si sèche et si farouche : car la pitié, qui paraît touchée de leurs maux, les console presque autant que la libéralité qui les soulage. On leur reproche leur force, leur paresse, leurs mœurs errantes et vagabondes; on s'en prend à eux de leur indigence et de leur misère; et en les secourant, on achète le droit de les insulter. Mais s'il était permis à ce malheureux que vous outragez de vous répondre; si l'abjection de son état n'avait pas mis le frein de la honte et du respect sur sa langue : Que me reprochez-vous? vous dirait-il. Une vie oiseuse et des mœurs inutiles et errantes? mais quels sont les soins qui vous occupent dans votre opulence? les soucis de l'ambition, les inquiétudes de la fortune, les mouvements des passions, les raffinements de la volupté : je puis être un serviteur inutile; mais n'êtes-vous pas vous-même un serviteur infidèle? Ah! si les plus coupables étaient les plus pauvres et les plus malheureux ici-bas, votre destinée aurait-

1. Matth. XIV, 14.

elle quelque chose au-dessus de la mienne? Vous me reprochez des forces dont je ne me sers pas; mais quel usage faites-vous des vôtres? je ne devrais pas manger, parce que je ne travaille point; mais êtes-vous dispensé vous-même de cette loi? n'êtes-vous riche que pour vivre dans une indigne mollesse? ah! le Seigneur jugera entre vous et moi; et, devant son tribunal redoutable, on verra si vos voluptés et vos profusions vous étaient plus permises que l'innocent artifice dont je me sers pour trouver du soulagement à mes peines.

Oui, mes frères, offrons du moins aux malheureux des cœurs sensibles à leurs misères; adoucissons du moins par notre humanité le joug de l'indigence, si la médiocrité de notre fortune ne nous permet pas d'en soulager tout à fait nos frères. Hélas! on donne dans un spectacle profane, comme autrefois Augustin dans ses égarements, des larmes aux aventures chimériques d'un personnage de théâtre; on honore des malheurs feints d'une véritable sensibilité; on sort d'une représentation le cœur encore tout ému du récit de l'infortune d'un héros fabuleux; et un membre de Jésus-Christ, et un héritier du ciel, et votre frère que vous rencontrez au sortir de là couvert de plaies, et qui veut vous entretenir de l'excès de ses peines, vous trouve insensible? et vous détournez vos yeux de ce spectacle de religion? et vous ne daignez pas l'entendre? et vous l'éloignez même rudement, et achevez de lui serrer le cœur de tristesse? Âme inhumaine! avez-vous donc laissé toute votre sensibilité sur un théâtre infâme? le spectacle de Jésus-Christ souffrant dans un de ses membres n'offre-t-il rien qui soit digne de votre pitié? et faut-il faire revivre, pour vous toucher, l'ambition, la vengeance, la volupté, et toutes les horreurs des siècles païens?

Mais ce n'est pas encore assez d'offrir des cœurs sensibles aux misères qui s'offrent à nous; la charité va plus loin: elle n'attend pas que le hasard lui ménage des occasions de miséricorde; elle sait les chercher et les prévenir elle-même.

Dernière règle : la vigilance de la charité. Jésus-Christ n'attend pas que ce peuple indigent s'adresse à lui et vienne lui exposer ses besoins, il les découvre le premier : *Cùm sublevasset oculos Jesus, et vidisset* [1] ; à peine les a-t-il découverts, qu'il commence à chercher avec Philippe les moyens d'y remédier. La charité qui n'est pas vigilante, inquiète sur les calamités qu'elle ignore, ingénieuse à découvrir celles qui se cachent, qui a besoin d'être sollicitée, pressée, importunée, ne ressemble point à la charité de Jésus-Christ : il faut veiller, et percer les ténèbres que la honte oppose à nos largesses : ce n'est pas ici un simple conseil, c'est une suite du précepte de l'aumône. Les pasteurs, qui sont les pères des peuples, selon la foi, sont obligés de veiller sur leurs besoins spirituels ; et c'est là une des plus essentielles fonctions de leur ministère : les riches et les puissants sont établis de Dieu les pères et les pasteurs des pauvres, selon le corps ; ils doivent donc avoir les yeux ouverts sur leurs misères : si, faute de veiller, elles leur échappent, ils sont coupables devant Dieu de toutes les suites qu'un secours offert à propos aurait prévenues.

Ce n'est pas qu'on veuille exiger que vous découvriez tous les besoins secrets d'une ville ; mais on exige des soins et des attentions : on exige que vous, qui, dans un quartier, tenez le premier rang, ou par vos biens, ou par votre naissance, ne soyez pas environné à votre insu de mille malheureux qui gémissent en secret, dont les yeux sont tous les jours blessés de la pompe de vos équipages ; et qui, outre leur misère, souffrent encore, pour ainsi dire, de toute votre prospérité ; on exige que vous, qui au milieu des plaisirs de la cour, ou de la ville, voyez couler dans vos mains les fruits de la sueur et des travaux de tant d'infortunés qui habitent vos terres et vos campagnes ; on exige que vous connaissiez ceux que les fatigues de l'âge et de leurs labeurs ont épuisés,

1. Joan. VI, 5.

et qui traînent au fond des champs les restes de leur caducité et de leur indigence; ceux qu'une santé infirme rend inhabiles au travail, la seule ressource de leur misère; ceux que le sexe et l'âge exposent à la séduction, et dont vous pourriez préserver l'innocence. Voilà ce qu'on exige, et ce qu'on a droit d'exiger de vous : voilà les pauvres dont Dieu vous a chargé, et dont vous lui répondrez; les pauvres qu'il ne laisse sur la terre que pour vous, et auxquels sa providence n'a assigné d'autres ressources que vos biens et vos largesses.

Or, les connaissez-vous seulement? chargez-vous leurs pasteurs de vous les faire connaître? sont-ce là les soins qui vous occupent, quand vous paraissez au milieu de vos terres et de vos possessions? Ah! c'est pour exiger de ces malheureux vos droits avec barbarie; c'est pour arracher de leurs entrailles le prix innocent de leurs travaux, sans avoir égard à leur misère, au malheur des temps, que vous nous alléguez, à leurs larmes souvent et à leur désespoir : que dirai-je? c'est peut-être pour opprimer leur faiblesse, pour être leur tyran, et non pas leur seigneur et leur père. O Dieu! ne maudissez-vous pas ces races cruelles, et ces richesses d'iniquités? ne leur imprimez-vous pas des caractères de malheur et de désolation, qui vont tarlr la source des familles, qui font sécher la racine d'une orgueilleuse postérité; qui amènent les divisions domestiques, les disgrâces éclatantes, la décadence et l'extinction entière des maisons? Hélas! on est surpris quelquefois de voir les fortunes les mieux établies s'écrouler tout d'un coup; ces noms antiques et autrefois si illustres, tombés dans l'obscurité, ne traîner plus à nos yeux que les tristes débris de leur ancienne splendeur; et leurs terres devenues la possession de leurs concurrents ou de leurs esclaves : ah! si l'on pouvait suivre la trace de leurs malheurs; si leurs cendres, et les débris pompeux qui nous restent de leur gloire dans l'orgueil de leurs mausolées, pouvaient parler : Voyez-vous, nous diraient-ils, ces marques

lugubres de notre grandeur? ce sont les larmes des pauvres que nous négligions, que nous opprimions, qui les ont minées peu à peu, et enfin entièrement renversées : leurs clameurs ont attiré sur nos palais la foudre du ciel : le Seigneur a soufflé sur ces superbes édifices et sur notre fortune, et l'a dissipée comme de la poussière : que le nom des pauvres soit honorable à vos yeux, si vous voulez que vos noms ne périssent jamais de la mémoire des hommes : que la miséricorde soutienne vos maisons, si vous voulez que votre postérité ne soit point ensevelie sous leurs ruines; devenez sages à nos dépens, et que nos malheurs, en vous instruisant de nos fautes, vous apprennent à les éviter.

Et voilà, mes frères (pour en dire quelque chose avant de finir), le premier avantage de l'aumône chrétienne : des bénédictions même temporelles. Le pain que Jésus-Christ bénit se multiplie entre les mains des disciples qui le distribuent; cinq mille hommes en sont rassasiés, et douze corbeilles peuvent à peine contenir les restes qu'on enlève : c'est-à-dire que les largesses de la charité sont des biens de bénédiction, qui se multiplient à mesure qu'on les distribue, et qui portent avec eux dans nos maisons une source de bonheur et d'abondance; c'est-à-dire que c'est ici le levain de charité caché dans trois sacs de farine, qui étend, grossit et augmente toute la pâte. Oui, mes frères, l'aumône est un gain, c'est une usure sainte, c'est un bien qui rapporte ici-bas même au centuple. Vous vous plaignez quelquefois du contre-temps de vos affaires; rien ne vous réussit, les hommes vous trompent, vos concurrents vous supplantent, vos maîtres vous oublient, les éléments vous contrarient, les mesures les mieux concertées échouent : associez-vous les pauvres; partagez avec eux l'accroissement de votre fortune, augmentez vos largesses à mesure que votre prospérité augmente, croissez pour eux comme pour vous; alors le succès de vos entreprises sera l'affaire de Dieu même; vous aurez trouvé le secret de l'intéresser dans votre fortune, et

il préservera, que dis-je? il bénira, il multipliera des biens où il verra mêlée la portion de ses membres affligés.

C'est une vérité confirmée par l'expérience de tous les siècles, on voit tous les jours prospérer des familles charitables : une Providence attentive préside à leurs affaires : où les autres se ruinent, elles s'enrichissent : on les voit croître, et l'on ne voit point le canal secret qui porte chez elles l'accroissement : ce sont de ces toisons de Gédéon, toutes couvertes de la rosée du ciel, tandis que tout ce qui les environne n'est que stérilité et sécheresse. Vous-même qui m'écoutez, peut-être que les grands biens dont vous faites aujourd'hui un usage si peu chrétien; peut-être que les titres et les dignités, dont vous avez hérité en naissant, sont les fruits de la charité de vos ancêtres : peut-être vous recueillez les bénédictions promises à la miséricorde, et vous moissonnez ce qu'ils ont semé; peut-être que les largesses de la charité ont jeté les premiers fondements de votre grandeur selon le monde, et commencé votre généalogie; peut-être c'est elles du moins qui ont fait passer jusqu'à nous les titres de votre origine.

Car, je vous prie, mes frères, qui a conservé à la postérité la descendance de tant de noms illustres que nous respectons aujourd'hui, si ce n'est les libéralités que leurs ancêtres firent autrefois à nos églises? C'est dans les actes de ces pieuses donations, dont nos temples ont été dépositaires, et que la reconnaissance seule de l'Église, et non la vanité des fondateurs, a conservés, qu'on va chercher tous les jours les plus anciens et les plus assurés monuments de leur antiquité : tous les autres titres ont péri; tout ce que la vanité seule avait élevé a presque tout été détruit; les révolutions des temps et des maisons ont anéanti ces annales domestiques, où était marquée la suite de leurs aïeuls et la gloire de leurs alliances; et vous avez permis, ô mon Dieu ! que les monuments de la miséricorde subsistassent; que ce que la charité avait écrit ne fût jamais effacé, et que les largesses

saintes fussent les seuls titres qui nous restent de leur ancienneté et de leur grandeur devant les hommes.

Tel est le premier avantage de la miséricorde. Je ne dis rien du plaisir même qu'on doit sentir à soulager ceux qui souffrent, à faire des heureux, à régner sur les cœurs, à s'attirer l'innocent tribut de leurs acclamations et de leurs actions de grâces. Eh ! quand il ne nous reviendrait que le seul plaisir de nos largesses, ne seraient-elles pas assez payées pour un bon cœur ? et qu'a de plus délicieux la majesté même du trône que le pouvoir de faire des grâces ? les princes seraient-ils fort touchés de leur grandeur et de leur puissance, s'ils étaient condamnés à en jouir tout seuls ? Non, mes frères ; faites servir tant qu'il vous plaira vos biens à vos plaisirs, à vos profusions, à vos caprices, vous n'en ferez jamais d'usage qui vous laisse une joie plus pure et plus digne du cœur qu'en soulageant des malheureux.

Quoi de plus doux, en effet, que de pouvoir compter qu'il n'est pas un moment dans la journée où des âmes affligées ne lèvent pour nous les mains au ciel, et ne bénissent le jour qui nous vit naître ? Écoutez cette multitude que Jésus-Christ vient de rassasier ; les airs retentissent de leurs bénédictions et de leurs actions de grâces ; ils s'écrient que c'est un prophète ; ils veulent l'établir roi sur eux. Ah ! si les hommes se donnaient des maîtres, ce ne seraient ni les plus nobles, ni les plus vaillants qu'ils choisiraient ; ce seraient les plus miséricordieux, les plus humains, les plus bienfaisants, les plus tendres ; des maîtres qui fussent en même temps leurs pères.

Enfin, je n'ajoute pas que l'aumône chrétienne aide à expier les crimes de l'abondance ; et que c'est presque l'unique voie de salut que la Providence vous ait ménagée, à vous qui êtes nés dans la prospérité. Si l'aumône ne pouvait pas servir à racheter nos offenses, nous nous en plaindrions, dit saint Chrysostome ; nous trouverions mauvais que Dieu eût ôté aux hommes un moyen si facile de salut : du moins di-

rions-nous : Si à force d'argent on pouvait se faire ouvrir les portes du ciel, et acheter de tout son bien la gloire des saints, on serait heureux. Eh bien, mon frère, continue saint Chrysostome, profitez de ce privilége, puisqu'on vous l'accorde; hâtez-vous, avant que vos richesses vous échappent, de les mettre en dépôt dans le sein des pauvres, comme le prix du royaume éternel : la malice des hommes vous les aurait peut-être enlevées; vos passions vous les auraient peut-être englouties; les révolutions de la fortune les auraient peut-être fait passer en d'autres mains, la mort du moins vous aurait forcé tôt ou tard de vous en séparer : ah! la charité seule les met à couvert de tous les accidents; elle vous en rend éternellement possesseur; elle les met en sûreté dans les tabernacles éternels, et vous donne le droit d'en aller jouir dans le sein de Dieu même.

N'êtes-vous pas heureux de pouvoir vous assurer l'entrée du ciel par des moyens si faciles? de pouvoir, en revêtant ceux qui sont nus, effacer du livre de la justice divine les immodesties, le luxe, les nudités, les indécences de vos premières années ? de pouvoir, en rassasiant ceux qui ont faim, réparer tant de carêmes mal observés, les abstinences, dont l'Église vous fait une loi, presque toujours violées, et toutes les sensualités de votre vie ? de pouvoir enfin, en mettant l'innocence à couvert dans des asiles de miséricorde, faire oublier à Dieu la perte de tant d'âmes, pour qui vous avez été un écueil et une pierre de scandale? Grand Dieu! quelle bonté pour l'homme de nous faire un mérite d'une vertu qui coûte si peu au cœur ! de nous tenir compte des sentiments d'humanité dont nous ne saurions nous dépouiller qu'en nous dépouillant de la nature même ! de vouloir accepter pour le prix du royaume éternel des biens fragiles que nous tenons de votre libéralité; que nous n'aurions pu toujours conserver; et desquels, après un usage court et rapide, il aurait fallu enfin se séparer ! Cependant la miséricorde est promise à celui qui l'aura faite : un pécheur

encore sensible aux calamités de ses frères ne sera pas longtemps insensible aux inspirations du ciel : la grâce se réserve de grands droits sur une âme où la charité n'a pas encore perdu les siens : un bon cœur ne saurait être longtemps un cœur endurci : ce fond d'humanité tout seul, qui fait qu'on est touché des misères d'autrui, est comme une préparation de salut et de pénitence, et la conversion n'est jamais désespérée, tandis que la charité n'est pas encore éteinte. Aimez donc les pauvres comme vos frères, secourez-les comme vos enfants, respectez-les comme Jésus-Christ lui-même, afin qu'il vous dise au grand jour : *Venez, les bénis de mon Père; possédez le royaume qui vous est préparé, parce que j'avais faim, et vous m'avez rassasié; j'étais malade, et vous m'avez soulagé; car ce que vous avez fait au moindre de mes serviteurs, vous l'avez fait à moi-même*[1]. Ainsi soit-il.

1. Matth. XXV, 34 et seq.

SERMON

SUR LE RESPECT HUMAIN

Omnia vero opera sua faciunt ut videantur ab hominibus.

Ils font toutes leurs actions pour être remarquées des hommes. MATTH. XXIII, 5.

Ce n'est pas la fausse piété, et l'attention à s'attirer les regards publics dans la pratique des œuvres saintes, qui me paraît l'écueil le plus à craindre pour le commun des fidèles. Le vice des Pharisiens peut trouver encore des imitateurs, mais ce n'est pas le vice du plus grand nombre. Le respect humain qui fait que nous servons Dieu pour mériter l'estime des hommes est bien plus rare que celui qui nous empêche de le servir, de peur de la perdre. La tentation la plus ordinaire n'est pas de se glorifier d'une fausse vertu ; c'est de rougir de la véritable : et la timidité criminelle du respect humain damne bien plus de chrétiens que l'effronterie et la duplicité de l'hypocrisie.

En quoi ces deux vices se ressemblent, c'est que tous les deux sacrifient le salut éternel aux vains jugements des hommes. Or, comme de tous les obstacles de conversion, la timidité du respect humain, la crainte faible et criminelle du monde, est le plus commun et le plus dangereux, il importe d'en faire sentir toute l'illusion. Car en quelque état que la Providence nous ait fait naître, nous tenons tous à un certain monde qui nous environne : nos proches, nos

amis, nos protecteurs, nos maîtres ; c'est ce petit nombre de personnes qui forme pour nous un monde à part, dont nous craignons les jugements, et au goût duquel nous sacrifions même nos désirs de vertu, si en les accomplissant nous devons nous attirer ses dérisions et ses censures. Je dis donc que cette disposition renferme premièrement un mépris de Dieu qui la rend très-criminelle ; secondement, une crainte du monde qui la rend très-insensée ; troisièmement, un préjugé contre la vertu qui la rend très-injuste. Un mépris de Dieu qui la rend très-criminelle, parce que vous craignez le monde plus que Dieu ; une crainte du monde qui la rend très-insensée, parce que vous comptez pour beaucoup la vanité de ses jugements ; enfin un préjugé contre la vertu qui la rend très-injuste, parce que vous vous la figurez comme une condition toujours exposée au mépris et aux dérisions du monde, au lieu que le monde lui-même la respecte et l'admire. Le crime du respect humain, sa folie et son injustice, voilà tout le sujet de ce discours. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE

La malignité de l'ennemi, dit saint Augustin, dresse depuis longtemps deux piéges dangereux à la faiblesse des hommes, un piége de séduction et un piége de terreur ; *Posuit in muscipulâ errorem et terrorem*[1] : un piége de séduction, en les attirant par de douces espérances ; et un piége de terreur, en les décourageant par des frayeurs insensées : *errorem quo illiciat, terrorem quo frangat*[2]. Il se sert du premier quand il veut corrompre l'innocence et l'engager dans les voies funestes des passions : mais il a recours à l'autre quand il s'agit d'intimider le pécheur déjà à demi touché,

1. In Ps. XXX. — Enarr. II, n. 10.
2. *Ibid.*

et d'étouffer dans leur naissance tous ses faibles désirs de pénitence et de salut.

Or, mes frères, l'usage du monde et des plaisirs suffit presque seul pour nous défendre de la première illusion, qui nous y promet des enchantements et une félicité imaginaire; et il est vrai que rien n'aide tant à se détromper du monde, que le monde même : mais le long usage du monde, loin de guérir les terreurs frivoles sur ses jugements, ne sert, ce semble, qu'à nous rendre plus timides; plus on a vécu dans le monde, plus on le craint ; plus on a vielli sous son joug, plus on le respecte; plus on est entré avant dans ses plaisirs et dans ses agitations, plus on veut garder de mesures avec lui quand il s'agit de l'abandonner, et de prendre le parti d'une vie plus retirée et plus régulière.

Je dis donc, mon cher auditeur, vous qu'une crainte si coupable retient encore dans la servitude du monde et des passions, malgré les inspirations saintes qui vous rappellent tous les jours à des mœurs plus chrétiennes: je dis que cette disposition outrage Dieu dans sa grandeur, dans la vérité de ses promesses, et que ces timides ménagements, qui vous éloignent actuellement de lui, sont plus injurieux à sa gloire, que les crimes mêmes qui vous en avaient jusqu'ici éloigné.

En effet la grandeur de Dieu demande que vous ne le mettiez pas en parallèle avec un monde méprisable; et que toute la gloire qui vient des hommes ne soit qu'un songe et qu'une erreur, lorsque vous l'approchez de la sienne. Or, ici rappelé d'un côté par la voix de Dieu, de l'autre, retenu par la crainte des hommes, vous lui dites, dans la disposition de votre cœur : Seigneur, je vous servirais dès ce moment, si, dans la situation où je me trouve, il était permis de vous servir : je voudrais bien rompre pour toujours avec un monde qui m'est devenu à charge et insupportable, si, en me déclarant ainsi pour vous, je n'allais pas lui fournir mille traits de censure et de dérision contre ma nouvelle

conduite; je sens, il est vrai, combien il est amer de vivre éloigné de vous; vous avez mis en moi des penchants favorables à la vertu, et je ne sais quelle horreur secrète des vices dont j'ai été si longtemps esclave : cependant je traîne encore mes liens, quoique à regret, parce que le monde au milieu duquel il faut que je vive, et qui ne saurait vous aimer, ne veut pas aussi qu'on vous aime. Ah! si mes penchants, Seigneur, décidaient de ma destinée; si je pouvais aller vivre loin des regards publics; sans doute, je ne vivrais que pour vous; vous seul au fond méritez d'être servi; mais vous savez à quel point le monde est impitoyable envers ceux qui vous servent sans réserve et comme vous voulez être servi; et comme j'ai à vivre dans le monde et qu'il faut se déclarer pour vous ou pour lui, n'ayant plus la volonté de vous offenser, j'ai encore la faiblesse de suivre des voies qui vous offensent; et ne sentant plus de goût pour lui, je sens que je n'ai pas la force d'oser lui déplaire. O homme, s'écrie saint Chrysostome, savez-vous bien quel est ce langage que vous tenez à Dieu? vous lui dites : Maudissez-moi, Seigneur, j'y consens, pourvu que le monde m'approuve; j'aime mieux être l'objet éternel de vos vengeances et de vos mépris, que de ne pas jouir ici-bas de l'estime et des vains suffrages des hommes! Cette impiété vous fait horreur, mon cher auditeur, et c'est pourtant vous qui êtes l'impie.

Mais non-seulement cette crainte du monde outrage Dieu dans sa grandeur; elle est encore injurieuse à la vérité de ses promesses. Car lorsque vous vous serez déclaré pour Jésus-Christ, croyez-vous qu'il ne saura pas affermir votre cœur contre le déchaînement et la bizarrerie des censures humaines; et que tous les traits que porteront alors contre vous les langues des insensés, ne ressembleront pas à ceux que lance la faiblesse d'un enfant auquel on ne daigne pas même parer : *Sagittæ parvulorum factæ sunt plagæ eorum*[1]?

1. Ps. LXIII, 8.

Croyez-vous qu'éclairé des nouvelles lumières de la grâce, vous n'écouterez pas avec une sainte fierté des discours où vous ne verrez plus que les tristes égarements d'une raison que Dieu abandonne? Croyez-vous que vous regarderez toujours des mêmes yeux les jugements des hommes? Ah! si leurs dérisions vous touchent encore, ce ne sera plus qu'un sentiment de douleur et de pitié, sur leur égarement et sur leur perte : vous désirerez qu'ils connaissent le Seigneur, et non pas qu'ils vous approuvent; qu'ils bénissent son saint nom, et non pas qu'ils applaudissent au vôtre : qu'ils soient touchés de la vertu, et non pas qu'ils admirent vos exemples: leur salut vous intéressera plus que leur estime : et la gloire du Seigneur, que la vôtre. J'ai affligé mon âme par le jeûne, disait autrefois un roi pénitent, et le monde s'en est moqué: je me suis couvert de cendres et de cilice, et je suis devenu la fable de Jérusalem : j'ai pleuré mon péché en votre présence, ô mon Dieu! et j'ai servi de matière aux discours et aux chansons satiriques des insensés : *Et posui vestimentum meum cilicium, et factus sum illis in parabolam;.... et in me psallebant qui bibebant vinum* [1]. Et alors, plus touché de leur folie que de leur mépris, je vous ai prié, ô mon Dieu! d'avoir pitié de leur aveuglement, et de leur manifester les vérités éternelles de votre justice : *Ego verò orationem meam ad te, Domine* [2]! Voilà toute l'impression que feront sur vous les vains discours des censeurs de la vertu. Je n'en dis pas même assez : croyez-vous que dans ces premiers moments de grâce, et d'un véritable changement de cœur, une âme puisse être touchée de quelque autre chose que de son Dieu, et de l'horreur de sa vie passée? Ah! la componction dans ces heureux commencements est si vive, les attraits de la grâce si divins, que le cœur enivré, pour ainsi dire, de la force de sa douleur, et de la nouveauté du saint plaisir, ne peut plus sentir

1. Ps. LXIII, 12, 13.
2. *Ibid.*, 11.

que la joie de posséder son Dieu, et le regret d'avoir pu lui déplaire. Monde profane! que peuvent alors vos discours sur une âme qui ne vous connaît plus? qu'importent alors les censures et les dérisions des enfants des hommes au Juste, élevé déjà par la foi au-dessus de toutes les choses humaines; qui s'entretient avec son Dieu, comme un ami avec son ami, et qui ne sait même plus ce qui se passe sur la terre? C'est un Moïse sur la montagne sainte, voyant son Dieu face à face, goûtant le plaisir ineffable de sa présence, et qui n'est guère en état d'être touché des murmures et des calomnies qu'on répand contre lui dans la plaine. Répondez ici pour moi, âmes justes qui m'écoutez; racontez les merveilles du Seigneur, et quels furent les commencements des opérations divines de la grâce qui changea votre cœur; et confondez la faiblesse du pécheur timide, qui ne peut comprendre qu'un Dieu sache plus se faire aimer, que le monde ne peut se faire craindre.

Mais voici l'illusion qu'on oppose à ces maximes saintes On veut sans différer prendre des mesures pour son salut; on est dégoûté du monde et des plaisirs, et on sent bien qu'il n'y a de bonheur solide sur la terre que de se donner à Dieu. Mais est-il besoin d'un éclat pour commencer une vie nouvelle? Qu'est-il nécessaire d'afficher, comme pour avertir le monde, qu'on va prendre le parti de la dévotion? faut-il donner au public une scène, où l'imprudence et l'amour-propre ont d'ordinaire plus de part que l'esprit de Dieu, et qui n'aboutit qu'à jeter un ridicule sur la vertu? n'est-il pas plus prudent de donner encore au monde certaines choses que la bienséance demande; et de réserver le cœur à Dieu qui ne veut que le cœur, tandis qu'à l'extérieur on paraît fait comme les autres? Semblable à cet ange qui conduisait le jeune Tobie, lequel, quoique sans cesse présent devant le Seigneur, et ne se nourrissant que d'une viande invisible, paraissait néanmoins semblable au reste des hommes, et user de la même nourriture qu'eux : *Videbar quidem vobiscum*

manducare et bibere; sed ego cibo invisibili, et potu, qui ab hominibus videri non potest, utor [1].

C'est ainsi, comme le rapporte saint Augustin, que s'abusait autrefois ce célèbre vieillard Victorin, si connu dans Rome par sa sagesse et par son éloquence : détrompé de la vanité des idoles, convaincu de la vérité de nos Livres saints, chrétien dans le cœur, il se persuadait que le Seigneur, qui ne regarde qu'au dedans, n'en demandait pas davantage; et qu'il pouvait se dispenser, à son âge, de faire un éclat dans Rome, et de déclarer hautement sa conversion. Je suis chrétien, quoique je ne le paraisse pas, disait-il souvent au saint prêtre Simplicien, qui ne cessait de l'exhorter à la foi : *Noveris me jam esse christianum* ; et comme ce serviteur de Jésus-Christ lui répondait qu'il n'en croirait rien, s'il ne le voyait dans l'assemblée des fidèles, donner avec ses frères des marques publiques de sa foi et de son changement : *Non credam, nec deputabo te inter christianos, nisi in ecclesià Christi te videro* : Est-ce que les murailles font le chrétien ? repartait Victorin encore abusé, et comme se moquant de la simplicité de son ami : *Ergone parietes faciunt christianum?* Mais vous ne tardâtes pas, ô mon Dieu ! continue ce Père, de l'éclairer sur son aveuglement : vous lui fîtes comprendre que c'était une impiété de rougir des humbles mystères de votre Verbe, et de ne pas rougir des cérémonies sacriléges des démons : il eut honte de la vanité, il n'en eut plus de la vérité : *Erubuit vanitati, depuduit veritati.*

Et en effet, mes frères, user encore de ces timides ménagements avec le monde, c'est n'être pas encore chrétien. Je sais qu'il est des bienséances inévitables que la piété la plus attentive ne peut refuser aux usages ; que la charité est prudente, et prend différentes formes; qu'il faut savoir quelquefois être faible avec les faibles, et qu'il y a souvent de la vertu et du mérite à savoir être à propos, pour ainsi dire.

1. Tob. XII, 19.

moins vertueux et moins parfait. Mais je dis que tout ménagement qui ne tend qu'à persuader au monde que nous approuvons encore ses abus et ses maximes, et que nous mettre à couvert de la réputation de serviteur de Jésus-Christ, comme d'un titre de honte et d'infâmie, est une dissimulation criminelle, injurieuse à la majesté de la religion, et moins digne d'excuse que le déréglement ouvert et déclaré.

Car je ne vous dis pas que c'est un outrage que vous faites à la grandeur du Dieu que toutes les créatures adorent. Quoi! vous ne le reconnaîtriez pour votre Dieu qu'en cachette? vous affecteriez de le méconnaître devant les hommes? il ne serait plus que votre divinité secrète, tandis que le monde aurait vos hommages et votre culte public et déclaré? O homme! le Dieu du ciel et de la terre ne serait donc plus qu'un dieu domestique; et le confondant avec les idoles, renfermées autrefois dans le foyer et dans l'enceinte de chaque famille, vous vous contenteriez, comme Rachel, de le cacher dans votre tente, et de l'adorer à l'insu de vos frères?

Je ne vous dis pas que c'est même une ingratitude envers la grâce qui vous éclaire, qui vous touche, qui vous dégoûte du monde et des passions. Quoi! vous auriez honte d'être choisi de Dieu comme un vase de miséricorde; d'être discerné de tant de pécheurs qui périssent tous les jours à vos yeux en se laissant emporter aux charmes des sens et des plaisirs? Vous auriez honte d'être l'objet de la clémence et de la bonté divine? Vous rougiriez des faveurs du ciel; et le bienfait qui a guéri votre âme de ses plaies vous ferait plus de confusion, que ne vous en faisait autrefois l'infamie de vos plaies mêmes? O hommes! un bon cœur rougit-il d'aimer son bienfaiteur? et est-ce ainsi que vous reconnaissez le don de Dieu, en vous faisant même une honte de l'avoir reçu?

Je ne vous dis pas que c'est une feinte indigne même d'un cœur noble et généreux. Car si vous êtes touché de la vertu et de la justice, pourquoi trahir là-dessus vos sentiments?

pourquoi dissimuler lâchement ce que vous êtes? pourquoi devenir en quelque sorte un imposteur public? Une âme née avec quelque élévation sait-elle ainsi se contrefaire? Si vous êtes ami de Jésus-Christ, pourquoi vous en cachez-vous? Quand même nous vivrions encore dans ces siècles infortunés, où on le regardait comme un séducteur, et où les rois et les magistrats étaient soulevés contre lui et contre son culte, il serait si beau d'avoir le courage de se déclarer pour un ami persécuté et abandonné; il y aurait tant de bassesse à le désavouer en public: et ici où vous ne risquez rien, vous feignez de n'être point à lui! la générosité toute seule ne souffre-t-elle pas de cette duplicité? O homme! vous vous piquez ailleurs de tant de grandeur d'âme, et de soutenir par un procédé noble, franc, généreux, toutes vos démarches; et dans la religion, vous êtes plus faux, plus faible, plus lâche que la plus vile populace!

Enfin je n'ajoute pas que c'est un scandale même, et une occasion d'erreur, que vous préparez à vos frères: car ces exemples de ménagement entre le monde et Jésus-Christ deviennent plus dangereux que les exemples mêmes d'une dissolution déclarée. En effet, la vie licencieuse d'un pécheur lui attire plus de censeurs de sa conduite que d'imitateurs de ses excès; mais les plaisirs et les abus du monde, autorisés par une vie d'ailleurs régulière et mêlés même d'actions pieuses, forment une séduction presque inévitable: plus vous évitez les grands désordres, en vous permettant d'un autre côté tous les amusements et tous les abus que le monde autorise, plus vous devenez dangereux à vos frères, plus vous leur persuadez que le monde n'est pas si incompatible avec le salut qu'on le pense, plus vous nous préparez des auditeurs incrédules et prévenus, lorsque nous annonçons qu'on ne peut servir deux maîtres; plus enfin vous multipliez dans l'Église les fausses pénitences, en devenant le modèle de mille pécheurs touchés, lesquels ne se figurent dans la vertu, rien au delà de ce que vous faites, et qui auraient

poussé plus loin la grâce de leur conversion, si votre lâcheté ne les avait portés à croire que tout ce qu'ils voient de plus dans les autres est outré et excessif, et que vous seul savez éviter l'indiscrétion, vous en tenir à l'essentiel, et être homme de bien comme il faut l'être dans le monde. O homme! encore une fois, n'était-ce pas assez que vos déréglements eussent été autrefois un sujet de scandale à vos frères; faut-il encore qu'aujourd'hui votre fausse vertu leur devienne funeste?

Mais après tout, mes frères, le monde vaut-il la peine d'être tant ménagé? et quand ce ne serait pas un crime de sacrifier à la crainte de ses jugements et de ses censures son salut éternel, ne serait-ce point une folie? C'est ce que vous allez voir dans la seconde partie de ce discours : la folie du respect humain.

SECONDE PARTIE

Tout pécheur est un insensé, parce que tout pécheur préfère un plaisir d'un instant à des promesses éternelles. Néanmoins nos passions forment des erreurs qu'il n'est pas toujours si facile de démêler de la vérité. Elles les confondent d'une manière si habile et si ressemblante, et le discernement en devient si délicat, qu'il est presque impossible de ne pas s'y méprendre, et l'on peut dire qu'il y a des illusions, lesquelles, quoique opposées aux règles et au devoir, peuvent du moins s'excuser par les apparences de l'équité et de la sagesse. Mais celle dont nous parlons n'est pas de ce nombre: l'extravagance y paraît si à découvert, qu'elle ne laisse presque pas de lieu à la méprise; et il est vrai que la folie est comme le caractère propre du pécheur, lequel, touché d'un désir sincère de se donner à Dieu, n'ose, parce qu'il craint le monde et la puérilité de ses discours et de ses censures. En effet, si vous voulez me permettre de considérer

cette vaine frayeur en elle-même, et dans les circonstances qui l'accompagnent, vous conviendrez qu'elle est partout également insensée.

Je dis, en elle-même. Car, mon cher auditeur, placez-vous dans telle situation qu'il vous plaira; soyez homme de bien, soyez homme de plaisir; choisissez de la cour ou de la retraite; vivez en philosophe ou en libertin; donnez-vous pour femme régulière, ou pour femme du monde : croyez-vous faire jamais de tous les hommes les approbateurs de votre conduite, et réunir tous les suffrages en votre faveur? Dans la situation même où vous êtes, n'osant rompre avec le monde, et gardant encore tant de mesures avec lui, croyez-vous que tout vous applaudisse, et que vous n'y ayez pas vos censeurs, comme vos panégyristes? Ici vous êtes homme essentiel, ami généreux, homme de guerre supérieur aux autres, courtisan sincère et désintéressé, esprit orné et élevé, femme sans reproche et exempte même de soupçon : là on vous accuse de perfidie, on vous taxe de mauvaise foi, on avilit l'éclat et le mérite de vos talents et de vos services, on vous range parmi les esprits vulgaires, on vous prête des attachements secrets, et des faiblesses indignes de votre gloire. Essayez de toutes les situations, et voyez si vous pourrez jamais parvenir à mettre tous les hommes dans les intérêts de votre réputation et de votre conduite. Moïse vengeant la cause d'un Israélite opprimé, contre la violence d'un Égyptien, n'est pas à couvert de la censure de ses frères. Moïse vengeant la gloire du Seigneur sur ses frères mêmes, en exterminant les murmurateurs, n'est pas plus heureux dans leur esprit, et n'évite pas leurs reproches. Moïse retiré pendant quarante jours dans la montagne, préférant les saintes douceurs de sa solitude, et les communications ineffables avec son Dieu, à la conduite des tribus et au vain éclat du gouvernement et de l'autorité, est, dans les discours publics de toute l'armée, un séducteur, qui, après avoir trompé le peuple en l'engageant dans le désert, a

disparu pour se dérober au châtiment que méritait son imposture. Moïse au milieu de ce même peuple, conduisant les tribus, et exerçant le ministère dont le Seigneur l'avait chargé, est un ambitieux qui aime le gouvernement, et qui usurpe seul une autorité qu'il devrait partager avec Aaron son frère. Le zèle, l'indulgence; la vie commune, la retraite; la fuite des grandes places, les grandes places elles-mêmes; tout trouve des censeurs. Faites convenir, si vous le pouvez, tous les hommes sur votre sujet, et alors on vous permettra, à la bonne heure, de vous faire de la vanité de leurs opinions la règle de votre conduite. Vous déplaisez toujours aux uns par les mêmes endroits par où vous avez su plaire aux autres. Les hommes ne sauraient convenir, parce que les passions sont la règle de leurs jugements, et que les passions ne sont pas les mêmes dans tous les hommes.

Or, mon cher auditeur, puisque dans aucune circonstance de votre vie vous ne sauriez éviter la bizarrerie des jugements humains, pourquoi la craindriez-vous dans la piété seulement? Que vous arrivera-t-il lorsque vous vous serez déclaré pour Jésus-Christ? ce qui vous arrive tous les jours dans vos entreprises temporelles : chacun s'érigera en juge de cette nouvelle démarche; chacun croira être en droit de vous prescrire loin de vous des règles de son goût, et de vous donner des avis de sa façon : vous aurez des apologistes, et vous aurez des censeurs. Or, si cet inconvénient ne vous arrête pas dans les affaires de la terre, faut-il qu'il vous détourne de la grande affaire du salut? et êtes-vous sage de n'oser vous sauver par la crainte d'un mal, que vous ne sauriez éviter même en ne vous sauvant pas? Ah! regardez plutôt la contradiction des langues et la diversité bizarre des jugements humains, comme une suite des ordres éternels de la sagesse divine, laquelle permet que le monde soit toujours cette Babel insensée, où chacun parle un langage différent, afin que la foi de ses serviteurs s'instruise dans cette

confusion, y découvre le peu de solidité des opinions et des censures humaines, et apprenne à ne pas craindre ce que le monde lui-même nous apprend à mépriser.

Mais je vais plus loin, et je dis : Quand même en prenant le parti de la vertu vous auriez fait du monde entier le censeur de votre conduite, eh ! qu'importent, mes frères, les jugements des hommes à celui qui a su mettre son Dieu dans ses intérêts ? Est-ce pour le monde que vous travaillez à votre salut ! si vous périssez, l'homme vous sauvera-t-il ? et si le Seigneur vous justifie, qui osera vous condamner? chacun ne portera-t-il pas son propre fardeau devant la majesté terrible de celui qui reprendra le monde de l'injustice de ses jugements, et qui jugera ceux qui jugent la terre ? Craignez donc les jugements de Dieu, mon cher auditeur, parce qu'ils doivent décider de votre éternité ; mais pour les hommes, ne daignez pas même savoir ce qu'ils pensent de vous. Eh ! qu'a de commun leur estime ou leur mépris avec votre destinée éternelle ?

Mais non, je me trompe : leur mépris et leurs censures sont toujours la récompense de la vertu, et le présage le plus certain de notre salut ; et par conséquent, si votre changement de vie avait pu mériter les applaudissements d'un certain monde, vous devriez vous défier d'une démarche qui aurait pu lui plaire. Une vertu du goût des pécheurs me serait suspecte ; l'œuvre de Dieu approuvée des hommes me ferait craindre qu'il n'y eût encore quelque chose d'humain ; je tremblerais pour un changement qui n'aurait pas changé ce monde réprouvé à votre égard ; il y aurait toujours lieu d'appréhender qu'il ne restât encore entre vous et lui quelque conformité secrète (car d'ordinaire il ne saurait goûter que ce qui lui ressemble), et que Jésus-Christ ne condamnât en vous ce que le monde y approuve encore. Mais si vous êtes assez heureux pour mériter ses censures, je vous le dis de la part de Dieu, ne craignez rien ; le mépris des hommes vous répond de l'approbation du ciel;

vous appartenez à Jésus-Christ dès là que le monde vous réprouve.

En effet, mes frères, le Juste ici-bas ressemble à ce feu sacré que les Juifs, de retour de la captivité, retrouvèrent caché dans les entrailles de la terre. Il ne leur parut d'abord, dit l'Écriture, qu'une eau épaisse et boueuse : *Non invenerunt ignem, sed aquam crassam*[1]; mais à peine le soleil, vainqueur des nuages qui le cachaient alors, eut lancé dessus quelques traits de sa chaleur et de sa lumière, qu'on vit à l'instant ce feu divin se rallumer, et briller d'un éclat si extraordinaire et si nouveau, que les spectateurs éblouis en furent saisis d'admiration et de surprise : *Utque tempus affuit quò sol refulsit, qui priùs erat in nubilo, accensus est ignis magnus, ita ut omnes mirarentur*[2]. Telle est la condition du Juste en cette vie : le feu sacré qu'il porte caché dans son cœur est couvert sous de viles apparences; on le regarde comme une boue méprisable qui n'est propre qu'à être foulée aux pieds, parce que c'est ici le temps de sa captivité, et que Jésus-Christ, le soleil de l'éternité, est encore caché pour lui dans un triste nuage. Mais quand une fois le fils de l'homme paraissant du haut des airs sur une nuée de gloire, vainqueur de ses ennemis, et ayant à ses pieds les nations assemblées, aura lancé sur ce Juste quelques traits de sa lumière et de sa majesté; alors on verra ce feu caché sous les apparences d'une vile boue se rallumer; cet homme si obscur, si méprisé, se démêler de la foule, briller d'un éclat nouveau, s'élever dans les airs, environné de gloire et d'immortalité, et offrir aux amateurs du monde un spectacle d'autant plus étonnant qu'il ajoutera à leur surprise le désespoir affreux d'une destinée bien différente : *Utque tempus affuit quò sol refulsit, qui priùs erat in nubilo, accensus est ignis magnus, ita ut omnes mirarentur*. Faibles hommes !

1. 2 Mach. I, 20.
2. *Ibid.*, 22.

que vos discours paraissent méprisables à une âme qui peut se consoler dans cette espérance!

Aussi, mes frères, si la timidité du respect humain est insensée en elle-même, elle l'est encore plus dans toutes les circonstances qui l'accompagnent. Écoutez-en les preuves, mon cher auditeur; et premièrement, si vous êtes désabusé du monde, jusqu'à souhaiter mille fois chaque jour de rompre avec lui, pourquoi comptez-vous encore pour quelque chose ses jugements? si, après l'avoir bien connu, vous le trouvez digne d'un profond mépris, pourquoi voulez-vous encore être approuvé de ce qui vous paraît si indigne de l'être?

D'ailleurs ne pourrait-on pas vous dire, à vous surtout: Vous avez jusqu'ici joui si injustement de l'estime des hommes; vous êtes un abîme de misère et de corruption aux yeux de Dieu; vous seuls savez jusqu'où la mesure de vos faiblesses et de vos crimes est montée en sa présence, et de ces faiblesses qui, exposées aux regards publics, vous auraient couvert d'un opprobre et d'une ignominie éternelle: cependant le monde vous a loué, lorsque vous marchiez dans ses voies; il a donné à de vains talents de vaines louanges; vous avez passé pour généreux, fidèle, modéré, sage, désintéressé, équitable : toutes ces vertus, sans la piété, étaient de fausses vertus, vous le savez; plus fausses encore dans votre cœur par les soins que vous avez pris de dérober aux yeux des hommes vos vices véritables: eh! ne faut-il pas que Dieu soit vengé? que vous rentriez dans l'ordre de la vérité et de la justice? que vous souffriez que le monde refuse injustement à votre vertu les louanges qu'il avait autrefois injustement données à vos vices; et que vous répariez par une humiliation légère l'injustice de la gloire et de l'estime que vous avez si longtemps usurpées? Jugez vous-même si cette compensation n'est pas équitable.

Ce n'est pas tout encore; car enfin pourquoi craindriez-vous, dans les voies du salut, ce que vous n'avez point craint autrefois dans celles du crime? Vous ne comptiez pour rien

les discours des hommes, lorsque vous vous livriez à des excès honteux. Quoi! vos passions n'ont pas craint la censure publique, et votre pénitence serait plus timide? vous ne vous êtes pas ménagé pour le plaisir, vous vous ménageriez pour le salut? Vous disiez tant autrefois, au milieu de vos joies insensées, pour vous calmer sur les discours publics, qu'il faut laisser parler le monde; et cela dans le temps que vous l'aimiez le plus, et que vous en suiviez avec plus de goût les maximes: ses jugements seraient-ils devenus d'un plus grand poids pour vous, depuis que vous avez résolu de l'abandonner? et ne commenceriez-vous à le craindre que depuis que vous commencez à le mépriser?

Ah! c'est donc pour le Seigneur tout seul qu'on est timide, mes frères: le crime va la tête levée; le vertu rougit et se cache: le crime, cet enfant de ténèbres, ne craint pas la lumière; la vertu, ce fruit de la lumière, cherche les ténèbres, et n'ose se montrer. Hérode, à la face de la Palestine, déshonore son nom et son rang par la honte d'une passion incestueuse; Jézabel, cette princesse si chargée de crimes, choisit un jour solennel pour se montrer avec plus d'indécence et d'ostentation aux fenêtres de son palais de Samarie: mais lorsque Sédécias, roi de Juda, touché de repentir, veut enfin se rendre aux avis du ciel et aux remontrances publiques de Jérémie, il envoie chercher en secret ce prophète, prend des mesures pour n'être point découvert, et craint les yeux mêmes de ses courtisans: mais lorsque cette reine d'Israël, femme de Jéroboam, veut recourir, dans son affliction, à un prophète du Seigneur, et qu'elle semble reconnaître par cette démarche la puissance du Dieu de Juda, et la vanité des idoles que son époux avait élevées et qui ne pouvaient rendre la santé à son fils, elle se cache sous des habits empruntés; et ménageant encore les veaux d'or, et l'erreur publique de ses sujets qui les adorent, elle ne veut point de témoin de cette première démarche de religion et de retour au Dieu de ses pères.

Grand Dieu! est-il donc honteux de vous servir, vous qui donnez la vie, le mouvement et l'être à toutes les créatures; vous à qui seul appartient l'empire, la gloire, la louange, l'action de grâces; y a-t-il de la honte à confesser votre saint nom; à reconnaître que vous êtes seul grand, seul adorable, seul immortel? et tout ménagement n'est-il pas ici un outrage que la créature fait à votre gloire, et à l'honneur que vous lui faites vous-même de souffrir qu'elle vous adore?

Mais si tant de raisons, mon cher auditeur, ne vous faisaient pas encore assez sentir le ridicule de cette faiblesse, venons à la chose même : que pourra-t-on dire de vous dans le monde qui doive tant vous alarmer? Que vous êtes changeant et que vous aimez à donner des scènes au public? heureuse inconstance qui vous détache d'un monde toujours flottant et incertain pour vous attacher aux biens immuables que personne ne pourra plus vous ravir! Que vous êtes insensé de renoncer aux plaisirs à votre âge? sainte folie plus sage que toute la sagesse du siècle, puisqu'en renonçant aux plaisirs vous ne renoncez à rien, et qu'en trouvant Dieu vous trouvez tout! Que vous ne vous soutiendrez pas et que tel est le destin de toutes ces conversions si vives et si ferventes? utiles reproches qui deviennent pour vous des instructions, et qui doivent animer votre vigilance! Que vous ne quittez le monde que parce que le monde vous quitte? précieuse injustice qui vous empêche de recevoir ici-bas, dans les louanges des hommes, une vaine récompense! Que vous avez vos vues et vos desseins et que vous ne jouez ce nouveau personnage que pour aller plus sûrement à vos fins? soupçons plus honteux au monde qu'à vous-même! Que vous affectez des routes singulières qui vous donnent du ridicule dans le monde? censure consolante qui vous déclare que vous suivez la route des saints, qui n'ont jamais ressemblé à la multitude et qui ont été dans tous les siècles des hommes singuliers! Enfin, que depuis votre changement

vous n'êtes plus bon à rien? Mon Dieu! mais vous servir, vous aimer, travailler à mériter votre possession éternelle; remplir ses devoirs de prince, de sujet, d'homme public, de père de famille; prier pour ses frères, les édifier par ses exemples, les secourir dans leurs besoins, les consoler dans leurs peines, marcher dans les ordonnances de votre loi sainte, est-ce donc être inutile sur la terre? et les entreprises les plus éclatantes des amateurs du monde, comparées à une seule œuvre obscure digne de l'éternité, que sont-elles, que des amusements d'enfant et une déplorable inutilité?

Voilà donc, mon cher auditeur, ces discours si redoutables et qui vous font abandonner l'entreprise de votre salut éternel; et encore je ne vous demande pas qui les tient, ces discours : ce ne sont pas sans doute les gens de bien qui bénissent le Seigneur de ses miséricordes sur votre âme; ce ne sont pas même les plus sages d'entre les mondains, devant lesquels la vertu a toujours son prix et son estime : c'est un petit nombre d'esprits frivoles ou licencieux, et qui encore, au fond du cœur, rendent gloire à la vertu et ne peuvent lui refuser un respect secret, tandis même qu'ils en font le sujet de leurs dérisions publiques. Et c'est ma dernière réflexion contre le vice que j'attaque : il renferme une erreur injurieuse à la vertu, puisque vous vous la figurez comme une condition honteuse et toujours méprisée, au lieu que le monde lui-même la respecte et l'admire. Et c'est ici l'injustice du respect humain.

TROISIÈME PARTIE

Il est vrai que les Livres saints ne promettent que des persécutions à quiconque voudra vivre dans la piété qui est selon Jésus-Christ; et à Dieu ne plaise que je vienne ici contredire le langage de la foi et ôter à la vertu un caractère si divin et si consolant même pour les justes! Mais ce n'est pas

toujours en méprisant les gens de bien que le monde les persécute, dit saint Augustin : c'est en leur présentant des attraits capables de séduire leur innocence; c'est en autorisant des scandales qui peuvent ébranler leur foi, ou du moins qui font gémir leur piété, car il est des persécutions de plus d'une sorte, et les mépris et les opprobres ne sont ni la plus dangereuse ni la plus commune.

Ce n'est point là, en effet, mes frères, l'écueil le plus à craindre aujourd'hui pour la vertu : ce monde ennemi de Jésus-Christ, ce monde qui ne connaît pas Dieu, ce monde qui appelle le bien un mal et le mal un bien, ce monde, tout monde qu'il est, respecte encore la vertu, envie quelquefois le bonheur de la vertu, cherche souvent un asile et une consolation auprès des sectateurs de la vertu, rend même des honneurs publics à la vertu.

Et certes, il ne faut pas croire que l'erreur et le désordre aient tellement prévalu sur la terre qu'il n'y ait encore dans les hommes des restes de droiture et des étincelles de vérité : les pécheurs les plus déplorés trouvent encore en eux des sentiments de justice et de raison qui, malgré leur propre dépravation, prennent les intérêts de la vertu et les forcent de respecter ce qu'ils ne peuvent encore aimer. Il y a je ne sais quels traits imprimés sur le front du Juste qui font qu'on ne peut lui refuser des hommages secrets : c'est comme un spectacle de religion qu'on ne regarde qu'avec une espèce de culte, une arche du Seigneur et la demeure de sa gloire qui, même au milieu des Philistins, conserve sa terreur et sa majesté.

Plus même une âme mondaine est esclave de ses passions, plus elle estime en secret le Juste qui sait les mépriser: elle sent dans sa propre faiblesse tout le mérite de la vertu. Plus l'ascendant de la volupté l'entraîne, plus elle comprend que rien n'approche de la grandeur et de la force d'une âme qui peut résister à ce charme impérieux : toutes ses chutes sont pour elle des leçons honorables au Juste, et elle apprend à

estimer la piété par les violences dont elle sent qu'il faut être capable pour vivre selon Dieu. Ainsi, une âme fidèle lui paraît un spectacle mille fois plus digne d'admiration que tous ceux que le monde admire : elle voit que le bonheur ou la témérité peuvent former des conquérants, que la naissance ou le hasard donnent les sceptres et les couronnes, que les grands hommes doivent souvent ce nom ou aux conjonctures de leur siècle, ou au caprice et aux adulations des peuples; que les honneurs et les dignités ne sont pas toujours le fruit de la réputation et du mérite; qu'enfin des talents heureux et cultivés par le travail et l'application peuvent atteindre aux divers genres de gloire que le monde donne, et qu'il n'y a rien dont chacun ne trouve en soi les dispositions et comme les premières ébauches; mais que la vertu toute seule est un mérite que rien ne peut partager avec le Juste, un mérite que tout contredit au dedans de nous et dont chacun ne trouve en soi que les oppositions et les répugnances. C'est ainsi que le vice lui-même conduit à honorer la vertu, et que les ténèbres rendent témoignage à la lumière.

Mais non-seulement le monde ne méprise pas les serviteurs de Jésus-Christ, le monde lui-même les appelle heureux, envie leur destinée et convient qu'ils ont choisi le meilleur parti. Oui, mon cher auditeur, vous croyez peut-être que les pécheurs, esclaves de leurs passions, sont toujours enivrés du charme des sens et de leur trompeuse félicité : vous croyez que l'illusion dure toujours et que toute leur vie est un songe, vous vous trompez. Au milieu même de leurs faux plaisirs, ils regardent le Juste avec des yeux d'envie, ils opposent la paix de sa conscience aux troubles cruels qui les déchirent; les consolations qu'il goûte dans la vertu, aux vives amertumes que le monde mêle toujours à leurs passions; le doux loisir et la tranquillité de sa retraite, aux mouvements éternels de leurs prétentions et de leurs espérances; ses jours pleins de bonnes œuvres, et toujours

occupés pour le salut, au vide et à l'ennui de leurs inutilités et de leurs journées : ce parallèle, si triste pour eux, les fait soupirer en secret; ils sentent tout le dégoût de leur état et tout le bonheur de la condition du Juste. Eh! pourquoi craindriez-vous donc de paraître serviteur de Jésus-Christ devant des pécheurs qui souhaiteront de devenir semblables à vous dès que vous aurez cessé de leur ressembler?

Peut-être ils regardent avec des yeux de mépris tous les talents mondains dont vous vous faites honneur, et sur lesquels vous croyez mériter leur estime : peut-être ils vous donnent du ridicule par les mêmes endroits par où vous vous flattez de leur plaire : peut-être la ressemblance de leurs passions diminue à leurs yeux le mérite des vôtres : la jalousie vous dispute une vaine beauté; la fierté, votre naissance, l'ambition, votre valeur et vos services; l'orgueil, vos talents et votre suffisance. Devenez homme de bien : la piété ne fait point de jaloux; le monde, qui n'aspire pas à ce genre de mérite, ne vous en disputera pas la réputation; et peut-être qu'avec celui-là il vous rendra tous les autres qu'il vous refuse injustement : la piété attirera de nouvelles attentions à votre naissance, à vos services, à vos talents, aux agréments de votre personne; et le monde ne commencera à estimer en vous tous ces vains avantages, que lorsque vous aurez commencé à les mépriser vous-même pour Jésus-Christ.

On dira qu'il est beau à votre âge, avec tous les talents propres au monde, un nom illustre et de grands biens, d'avoir fait ce sacrifice. Je ne vous dis pas que le monde ait raison de faire tant valoir le mérite de ce renoncement. Car, ô mon Dieu! mît-on à vos pieds des sceptres et des couronnes, et toute la gloire du monde; à quoi renonce-t-on, qu'à des songes agréables, et qu'à des chagrins réels? que vous sacrifie-t-on qui puisse être comparé au trésor de la justice dont vous enrichissez l'âme fidèle, et à la gloire qu'elle a de vous servir? Mais le monde, injuste estimateur

des choses du ciel, ne laissera pas d'admirer et de faire valoir le courage de ce sacrifice : et loin de redouter ses censures, vous gémirez en secret de l'injustice de ses louanges ; et vengeant la gloire du Seigneur contre les applaudissements injurieux des hommes, vous lui direz dans un profond sentiment de votre néant et de sa grandeur : Qu'ai-je quitté pour vous, ô mon Dieu ! que vous ne m'ayez rendu au centuple ?

Mais ce qui me paraît encore de plus honorable à la vertu, c'est que non-seulement le monde envie la destinée des gens de bien, mais il ne cherche et il ne trouve d'ordinaire de consolation que dans leur fidélité et dans leur droiture. Et certes, vous-même, mon cher auditeur, dans vos afflictions et dans ces conjonctures amères, où une fortune et un crédit absolument renversés ne laissent presque plus espérer de ressources ; dans ces tristes situations, où la présence de vos amis de plaisir vous devenait insupportable, et où peut-être aussi en étiez-vous abandonné ; où avez-vous trouvé plus de consolation, que dans les entretiens d'un ami saint et fidèle ? N'est-ce pas lui, dit saint Augustin, qui a pleuré avec vous, qui a versé de l'huile sur vos plaies, qui a ramené insensiblement votre cœur aigri aux ordres de la Providence ; qui vous a soutenu dans votre accablement, et qui est devenu comme le dépositaire de toute votre douleur en devenant le confident de vos peines ? N'avez-vous pas éprouvé que les gens de bien tout seuls savent être amis véritables, et qu'eux seuls sont capables de partager les disgrâces de leurs amis sans refroidissement, et leur prospérité sans envie ?

Oui, mes frères, c'est auprès des justes que les mondains vont se consoler tous les jours des perfidies du monde et des caprices de la fortune ; c'est là qu'ils vont se délasser de l'ennui des plaisirs, de la gêne des assujettissements et des bienséances, de l'agitation des espérances et des projets : c'est là qu'ils vont respirer cet air de candeur, de bonne foi,

de vérité qu'on ne trouve pas dans le monde : c'est dans leur sein qu'ils vont verser les plus secrets mouvements de leur cœur, les intérêts de leur fortune, les mesures cachées de leurs projets, les mystères de leurs espérances, et qu'ils avouent après cela que les hommes sont bien insensés de tant s'agiter; et que le monde est bien peu de chose : c'est là qu'ils ne craignent point, comme on craint toujours ailleurs, de se confier à un ennemi, à un concurrent, à un traître : c'est là que leur cœur se répand, qu'il se repose, qu'il s'épargne la fatigue des précautions et des défiances, et qu'il a le plaisir de se montrer et de ne point craindre.

Et voilà d'où viennent, en dernier lieu, les honneurs publics que le monde lui-même rend à la vertu : on y voit tous les jours des personnes d'une destinée obscure, mais ennoblies des dons de la grâce, s'y attirer des égards et des distinctions que la naissance et les dignités ne donnent point : on y a vu des serviteurs de Jésus-Christ, vils selon le siècle, devenir les arbitres des princes et des peuples, et s'attirer, par la seule réputation de leur vertu, des hommages où la vanité la plus emportée n'osa jamais prétendre. L'Orient vit autrefois le solitaire Antoine, à peine connu dans sa patrie, remplir tout l'univers du bruit de son nom, et les Césars s'estimer plus glorieux d'avoir reçu une lettre de l'homme de Dieu que d'avoir conquis tout l'empire. Jéhu, roi d'Israël, en une cérémonie solennelle, fait monter dans son char le saint homme Jonadab, et la majesté royale ne rougit point de voir à ses côtés la simplicité d'un prophète. Daniel, un des enfants de la captivité, reçoit partout dans le palais d'un roi infidèle, et dans un empire où il était captif, les honneurs de la pourpre et de l'anneau d'or. La cour la plus dissolue de la Palestine ne put refuser les honneurs publics à l'austérité de Jean-Baptiste; et Hérode souffrit avec respect la sainte liberté du précurseur, avant que sa faiblesse en eût fait un martyr. O homme! vous rougissez de la vertu : mais

.t elle, dit l'Esprit de Dieu, qui vous rendra illustre parmi peuples, qui vous fera honorer des sages et des vieillards, vous attirera de la considération en la présence des ıces, et qui, de plus, rendra la mémoire de votre nom nortelle dans le souvenir de la postérité : *Habebo, propter c claritatem ad turbas, et honorem apud seniores;.... et in spectu potentium admirabilis ero;.... et memoriam æternam, qui post me futuri sunt, relinquam* [1].

renez garde seulement de ne rien mêler de faible et umain à la piété : ne portez pas à la vertu les restes de ımeur, des passions et des faiblesses de l'homme; car à ce qui lui attire d'ordinaire, de la part du monde, des isions et des censures. Et après cela, si vous avez quelque se à craindre, craignez plutôt qu'on donne à de légères ıarches de conversion tous les éloges d'une parfaite péni-ce : craignez plutôt que le monde ne vous couronne avant vous ayez légitimement combattu : craignez plutôt que reur publique ne vous fasse oublier la vérité de votre mi-, et qu'à force d'entendre louer de faibles commence-ıts de piété, vous ne vous rappeliez plus des crimes qu'une entière de larmes pourrait à peine effacer; voilà où est langer. Tremblez que l'estime injuste des hommes ne soit punition de Dieu sur vous, lequel ménage peut-être cette ompense vaine à quelques vertus naturelles que vous , pour punir plus à loisir, quand il viendra juger les es, l'orgueil secret qui les corrompt : il est tant de faux es, qui reçoivent ainsi leur récompense sur la terre! tout à craindre pour une vertu faible et naissante quand elle trop applaudie : on croit être au bout de la carrière qu'on a pas encore fait le premier pas; et le monde, qui nous it séduits autrefois en diminuant à nos yeux nos vices, s séduit encore en nous exagérant nos vertus.

our éviter ce malheur, regardez les hommes comme s'ils

[1] Sap. VIII, 10, 11, 13.

n'étaient pas ; agissez sous les yeux de Dieu seul ; laissez entre ses mains les intérêts de la vertu ; remettez-vous-en à lui sur les suites que votre changement de vie aura dans le monde. S'il permet que cette démarche vous attire des louanges et des applaudissements, il saura bien, au milieu de ces vaines acclamations, vous faire sentir votre néant et votre profonde misère. Paul, dans le temps même que tout un peuple, frappé de sa vertu, le prend pour une divinité et veut lui offrir des sacrifices ; Paul, reçu des fidèles comme un ange de Dieu ; Paul, au milieu de tant de gloire, sent au dedans l'aiguillon honteux de Satan qui l'humilie ; et la main de Dieu qui l'élève, prend plaisir, ce semble, de l'abattre, de peur qu'il ne s'élève lui-même, et d'écrire sur son cœur sa propre faiblesse. Mais s'il permet que les dérisions et les censures soient le partage de votre vertu, ah ! il saura bien vous dédommager, par des consolations secrètes, de toutes ces amertumes humaines, et soutenir son ouvrage contre le déchaînement et les vains efforts d'un monde profane. On nous méprise, disait autrefois l'Apôtre ; nous sommes foulés aux pieds comme de la boue ; mais nous ne sommes point abattus : on nous regarde comme le rebut du monde ; mais nous nous réjouissons dans ces tribulations et dans ces opprobres, parce que nous sentons au dedans de nous les consolations ineffables de celui qui ne manque jamais de consoler ceux qui souffrent pour son nom. Remettez-vous-en donc à sa sagesse, encore une fois, pour les suites de votre nouvelle vie : mais commencez toujours à le servir : rompez enfin des chaînes dont vous ne pouvez plus traîner le poids honteux : secouez un joug qui vous accable : osez mépriser les jugements d'un monde dont vous méprisez déjà les plaisirs : et ne faites pas à la grandeur de Dieu l'outrage de le craindre moins que le monde, à votre propre raison, celui de compter pour beaucoup les jugements du monde, et enfin à la vertu, l'injustice de la croire toujours méprisée dans le monde. Et vous, ô mon Dieu ! achevez d'éclairer ces âmes faibles qui

nencent à vous connaître : fortifiez leurs volontés timi-
t chancelantes : vainquez encore une fois le monde
leur cœur : apprenez-leur que vos jugements seuls sont
indre ; que les mépris et les censures des hommes ne
rue donner un nouvel éclat et ajouter un nouveau mé-
aux actions que votre sagesse approuve ; et que les
ès de la piété étant vos dons, ne peuvent avoir de ré-
ense digne d'elles que vous-même. Ainsi soit-il.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PETIT CARÊME

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Paris. -- Imprimerie P.-A. Bourdier et Comp., rue des Poitevins, 6.



